NOV 30 1903

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdramatiqu03dest

ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
NÉRICAULT DESTOUCHES,
De l'Académie Françoiſe.

Tome Troiſième.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLVII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1977
D7A19
1757
v.37
Coll.
spec.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

LE Dissipateur ou *l'honnête Friponne.* page 1
L'Ambitieux & l'Indiscrète. 135
L'Enfant gâté. 263
L'Amour usé. 315
L'Homme singulier. 435
La force du Naturel. 575
Première Lettre à M. Tanevot. 701
Le Mariage de Ragonde & de Colin, ou *la Veillée de Village.* 703
Les Fêtes de l'Inconnu. 727
La Fête de la Nymphe Lutèce. 743

LE DISSIPATEUR

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNESTE FRIPONNE.

COMÉDIE.

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve.

CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.

ARSINOE',
ARAMINTE,
BE'LISE,
} amies de Cléon.

FINETTE, femme-de-chambre de Julie.

CLE'ON, amant de Julie, Diſſipateur.

Le BARON, père de Julie.

GE'RONTE, oncle de Cléon.

Le MARQUIS, fils du Baron.

Le COMTE, ami & confident de Cléon.

FLORIMON, autre ami de Cléon.

CARTON, auſſi ami de Cléon.

PASQUIN, valet de Cléon.

Pluſieurs CONVIVES de Cléon.

La Scène eſt dans la maiſon de Cléon.

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNESTE FRIPONNE.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

BONJOUR, monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur.

FINETTE.

Cléon eſt-il levé!

PASQUIN.

Depuis long temps, mon cœur.

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve.

CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.

ARSINOE', }
ARAMINTE, } amies de Cléon.
BE'LISE, }

FINETTE, femme-de-chambre de Julie.

CLE'ON, amant de Julie, Diſſipateur.

Le BARON, père de Julie.

GE'RONTE, oncle de Cléon.

Le MARQUIS, fils du Baron.

Le COMTE, ami & confident de Cléon.

FLORIMON, autre ami de Cléon.

CARTON, auſſi ami de Cléon.

PASQUIN, valet de Cléon.

Pluſieurs CONVIVES de Cléon.

La Scène eſt dans la maiſon de Cléon.

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNESTE FRIPONNE.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

BONJOUR, monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur.

FINETTE.

Cléon eſt-il levé!

PASQUIN.

Depuis long temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler !

PASQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible;
D'un bon quart-d'heure, au moins, il ne ſera viſible.

FINETTE.

Et pourquoi donc !

PASQUIN.

Avec le comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conſeil ſecret.
Il a cent mille écus, & cherche la manière
De dépenſer en peu la ſomme toute entière;
Cet argent-là lui pèſe, il veut s'en déſaiſir.

FINETTE.

Eh bien, qu'il me le donne, il ne peut mieux choiſir.
Je ſuis fille, il me faut un mari; cette ſomme
Pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L'argent & le mari me viendroient à propos,
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'eſt-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes preſſée.

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'eſt par cette raiſon qu'il ne le fera pas.

La généroſité pour lui n'a point d'appas ;
C'eſt ou pour ſon plaiſir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue ſon bien ſans raiſon ni meſure.
Très-ſouvent le caprice excite ſes bienfaits,
Et jamais, à coup ſûr, ils n'ont de bons effets.
Auſſi ſes faux amis, dont grande eſt l'abondance,
Loin de lui ſavoir gré de ſa folle dépenſe,
Ici, pour le flatter, ſont de communs efforts,
Et ſe moquent de lui ſi-tôt qu'ils ſont dehors.

FINETTE.

Et Paſquin peut ſouffrir un ſemblable manége !
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cléon t'a donné depuis un ſi long temps,
De lui pouvoir ſur tout dire tes ſentimens,
Pour chaſſer de chez vous tous ces flatteurs avides
Que l'on ne voit jamais en ſortir les mains vuides !
Morbleu ! ſi ma maîtreſſe avoit ce foible-là,
Je périrois pluſtôt que de ſouffrir cela :
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
Et je les ferois tous ſauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencemens je me ſuis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis :
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre,
Il ſuivoit mes conſeils, s'en faiſoit une loi,
A la fin les flatteurs l'ont emporté ſur moi ;
J'allois être chaſſé pour toute récompenſe,
Et vingt coups de bâton m'ont impoſé ſilence.

Moi qui me plais céans, & qui m'y trouve bien,
Je me ſuis radouci; j'ai fait comme ce chien
Qui portoit à ſon cou le dîner de ſon maître,
Et trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir ſe ſauver du haſard,
Leur livra le dîner pour en manger ſa part.

FINETTE.

D'un fidèle valet eſt-ce donc-là l'office!

PASQUIN.

Eh, morbleu! que chacun ſe rende ici juſtice.
Ta maîtreſſe Julie en uſe-t-elle mieux!
Cléon de jour en jour en eſt plus amoureux,
Il prétend l'épouſer, & cette aimable veuve,
De ſon pouvoir ſur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ſes biens la diſſipation!
Mais bien loin de ſauver ſon amant du pillage,
C'eſt elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt vive, & qu'elle fait ſa main;
Malgré tous mes avis, elle va ſon chemin.

PASQUIN.

Eh, tu ſuis ſon allure avec aſſez d'adreſſe,
Et te voilà vêtue ainſi qu'une Princeſſe.
De même que Julie, ardente à nous piller...

FINETTE.

Oh, pour moi, je n'ai fait encor que grapiller:
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à préſent de ce monſieur le Comte

Qui gouverne Cléon, & s'en eſt emparé ;
C'eſt lui qu'il faut gagner, c'eſt ce flatteur outré,
Qui, par une ſervile & baſſe complaiſance,
A ſubjugué mon maître & règle ſa dépenſe :
Son pouvoir eſt ſans borne, on n'obtient rien ſans lui.

FINETTE.

L'avis n'eſt pas mauvais, je veux dès aujourd'hui
En faire uſage ; adieu, car voici ma maîtreſſe.

PASQUIN.

Je voulois te gliſſer quelque mot de tendreſſe ;
On m'en ôte le temps, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, & nous pourrons renouer l'entretien.

SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

EH bien, qu'a dit Cléon du deſſein de mon père !

FINETTE.

Je n'ai pû lui parler ; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon père me déſole, & veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point ſe rendre.

FINETTE.

Votre père a raiſon, mais il devroit attendre,
Cléon n'a pas encor diſſipé tout ſon bien,

Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien;
Encor deux ou trois mois, ſa ruine eſt complète:
Voudriez-vous laiſſer la choſe à demi faite!

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous ſoûpirez!

JULIE.

Eh, n'ai-je pas raiſon!
Tu ſais que Cléon m'aime, & que j'aime Cléon;
Mais à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à ſon humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je, ſans vous fâcher, vous parler franchement!
Cléon vous aime peu, vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien ſincère,
S'il étoit animé du deſir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ſes prodigalités,
Et lui vous feroit-il cent infidélités!
Loin de le corriger, vous briguez ſes largeſſes;
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtreſſes:
Vous ruinez ſa bourſe, il promène ſes vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras ſi ma tendreſſe eſt feinte.
Je permets, il eſt vrai, ſans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroiſſe charmé;
Mais je ſens que mon cœur n'en eſt point alarmé:
C'eſt par vanité pure & non par inconſtance,
Que Cléon me trahit ſouvent en apparence;

Et

Et pourvû qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de ſa vanité ſa bourſe eſt la victime,
Et c'eſt par-là ſur-tout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous !

JULIE.

Oui ; mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de ſon erreur extrême,
Qu'en le livrant encor quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques,
C'eſt l'amour à la mode. Avouez-moi tout net,
Que ruiner Cléon eſt votre unique objet :
D'un ſi noble deſſein faites-moi confidente ;
Car, pour vous ſeconder, j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton ſecours ; oui, mon intention
Eſt d'avoir, ſi je puis, ce qui reſte à Cléon.

FINETTE.

La choſe étant ainſi, me voilà toute prête,
Et je vais commencer par un coup de ma tête . . .

Si nous pouvions gagner le comte du Guéret!
Heureuſement je crois qu'il vous aime en ſecret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en ſuis à préſent trop certaine:
Par de fortes raiſons je lui cache ma haine;
Mais, autant que je puis, je fuis ſon entretien,
Et je veux avertir Cléon . . .

FINETTE.

N'en faites rien.
Il trahit ſon ami, c'eſt un fripon; n'importe,
On peut tirer parti d'un homme de ſa ſorte.
Feignez de vous laiſſer un peu perſuader,
Et dans tous nos projets il va nous ſeconder.
C'eſt ſans vous engager & ſans lui rien promettre,
Que je veux . . .

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre;
Mais ſonge que Cléon a mon cœur & ma foi,
Que je mourrois pluſtôt . . .

FINETTE.

Repoſez-vous ſur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre:
J'ai deux projets en tête, & veux les entreprendre.
Le Comte vient, je vais entamer le premier;
Sortez vîte.

SCENE III.

Le COMTE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

AVEC nous il faut l'aſſocier.
Oui, oui, fourber un fourbe eſt une œuvre louable;
J'en fais gloire. Il me voit.

Le COMTE *à part.*

L'inſtant eſt favorable;
(haut.)
Tâchons de la gagner. Finette, vous rêvez!

FINETTE.

Ah, ah! c'eſt vous, monſieur; je ſongeois...

Le COMTE.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe.

FINETTE.

A l'âge
Où je ſuis parvenue, on ne ſeroit pas ſage
Si l'on ne ſuivoit pas les mouvemens du cœur.
Le vôtre eſt-il tranquille! on vous trouve rêveur
Depuis un certain temps, & je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

Le COMTE.

Ma foi, tu gagnerois, car je ſuis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon!

Le COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conſéquent heureux.
Qui vous réſiſteroit !

Le COMTE.

Ton ingrate maîtreſſe.

FINETTE.

Il eſt vrai que Cléon a toute ſa tendreſſe,
Et vous vous expoſez à ſoupirer long-temps.

Le COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus conſtans,
Et celui d'une femme eſt toûjours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien. Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, & d'un rang qui ſe fait reſpecter;
A de moindres appas on ſe laiſſe tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'eſt rarement en vain qu'il preſſe & ſollicite.

Le COMTE *l'embraſſant.*

Tu me charmes, Finette; & ſi j'ai ton ſecours,
J'eſpère te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Eſt-ce de bonne foi que vous aimez Julie ?
Là, parlez franchement.

Le COMTE.

Je l'aime à la folie;
Et j'entreprendrois tout pour mériter ſon cœur.

FINETTE.

Eh bien, il faudra voir juſqu'où va cette ardeur.

Le COMTE.

Commençons par ſavoir ſi l'aimable Finette
Voudra parler pour moi.

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiète,
C'eſt que ſi je vous ſers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

Le COMTE.

Bon, cela ne fait rien :
Cléon eſt un ami ſi fou, ſi ridicule,
Que l'on peut le berner ſans le moindre ſcrupule.

FINETTE.

Je croyois moi, jugez de ma ſimplicité,
Que l'on devoit rougir de la duplicité ;
Que trahir ſon ami, c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'aſſuroit plus de gloire & d'eſtime,
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

Le COMTE.

Morale ſurannée.

FINETTE.

Oui !

Le COMTE.

Cela fait pitié.
On ſuivoit autrefois cette fade méthode :
Aujourd'hui les amis ne ſont plus à la mode,
Les hommes ſont unis par le ſeul intérêt ;
L'amitié n'eſt qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît ;
Et de là je conclus, en dépit des ſcrupules,

Que les honnêtes gens ſont de francs ridicules.
Çà, venons donc au fait.

Le COMTE.

Le fait eſt, que j'adore
Ta charmante maîtreſſe ; & je dis plus encore,
C'eſt que me voilà prêt à la ſervir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon poſſible ;
Mais, comme à l'intérêt elle eſt un peu ſenſible,
Le moyen de gagner ſon inclination,
C'eſt que vous nous aidiez à ruiner Cléon ;
Je veux dire, monſieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ſes bijoux . . .

Le COMTE.

Vous prévenez mes offres :
S'il ne tient qu'à cela, Julie eſt à moi.

FINETTE.

Bon ;
Je vais donc attaquer la bourſe de Cléon.
Secondez mon adreſſe, & ma reconnoiſſance
Ne fera pas long-temps languir votre eſpérance.
Il vient ; ſouvenez-vous . . .

Le COMTE.

Je ſuis homme réel.

SCENE IV.

CLE'ON, Le COMTE, FINETTE, PASQUIN.

CLE'ON *à Paſquin qui le ſuit.*

Qu'on diſe de ma part à mon maître-d'hôtel,
Que je ne trouve plus ma dépenſe aſſez forte,
Que cela deshonore un homme de ma ſorte,
Que le ménage ici ne convient nullement.

Le COMTE.

Il eſt vrai.

CLE'ON *à Paſquin.*

Parlez-lui très-ſérieuſement.
Je prétends que chez moi tout ſoit en abondance.

Le COMTE *à Paſquin.*

A quoi ſert le bon goût ſans la magnificence!
On lui fait mal ſa cour en épargnant ſon bien.

CLE'ON.

Oui, pour me faire honneur je ne plains jamais rien,
Et mon plus grand plaiſir eſt d'exciter l'envie.

Le COMTE.

Rien n'eſt ſi bas, ſi vil, qu'un air d'économie:
Si cet homme s'en pique, il ſe fera chaſſer.

CLE'ON.

C'eſt à moi de fournir, à lui de dépenſer.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;

Car il prodigue tout, & ſans ceſſe il régale.

Le COMTE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Comptez de plus qu'il en prend bien ſa part ;
Il eſt gros comme un muid, vos gens ſont gras à lard ;
A tous venans beau jeu, votre ſeule deſſerte
Nous met tous en état de tenir table ouverte ;
Chacun a ſa chacune, & dès le point du jour
Nos amis & les leurs nous aident tour-à-tour ;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépenſe,
Chacun ici, monſieur, travaille en conſcience.

CLEON *prenant du tabac.*

Cela me fait plaiſir ; mais je vois cependant
Qu'on ſe relâche un peu.

PASQUIN.

C'eſt monſieur l'intendant
Qu'il en faut accuſer ; il dit que les fonds baiſſent,
Et que vous maigriſſez quand les autres s'engraiſſent ;
Il crie à tous momens, ſes lamentations
Nous cauſent jour & nuit des indigeſtions ;
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain cenſeur nous échauffe la bile.

CLEON *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

Le COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela ;
Mais il me faut du temps, car je veux faire en ſorte
Qu'il rende gorge ayant que de paſſer la porte ;

C'eſt

C'eſt un maître fripon, qui fait le ménager
Pour couvrir ſes larcins.

CLE'ON.

Vous m'y faites ſonger;
Telle eſt de ſes pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne ſais point compter, je hais la moindre affaire;
Pour vaquer au plaiſir, je lui livre mon bien
Dont il fait ce qu'il veut, & peut-être le ſien;
Et fier de ma pareſſe & de mon ignorance,
Pour mieux faire ſa main, il rogne ma dépenſe!
Oh! parbleu, nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLE'ON.

Qu'il vende deux contrats qui lui reſtent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il ſe ſert toûjours pour ce petit négoce,
Dit qu'ils perdent moitié.

CLE'ON.

Qu'importe! Mon carroſſe
Eſt-il prêt!

PASQUIN.

Oui, monſieur. Mais pluſieurs créanciers
De fort mauvaiſe humeur, & de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLE'ON *en colère.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience!
Qu'on me chaſſe d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enivrer, je ne ſais que cela
Pour les endormir.

CLE'ON.

Soit, pourvû qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet Auteur ſi fameux vous apporte ſon livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLE'ON.

Il peut s'en retourner,
A ces ſortes de gens je n'ai rien à donner;
Ils me cherchent par-tout, par-tout je les évite.

PASQUIN *à part.*

Il prodigue aux fripons, & refuſe au mérite.

CLE'ON *à Paſquin.*

Va-t-en. C'eſt toi, Finette!

FINETTE *d'un air triſte.*

Eh vraiment oui, c'eſt moi.

CLE'ON *en riant.*

Qu'as-tu donc!

FINETTE *les yeux baiſſés.*

Rien, monſieur.

CLE'ON.

Tu ſoupires, je croi!

FINETTE *pouſſant un gros ſoupir.*

Il eſt vrai.

CLE'ON.

Quel ſujet t'inſpire la triſteſſe!

FINETTE.

Je m'afflige, monſieur, pour ma pauvre maîtreſſe;
Elle eſt au deſeſpoir.

CLE'ON.

Et par quelle raiſon !

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLE'ON.

Oh ! je la ſaurai.

FINETTE.

Non ;

Cela m'eſt défendu.

CLE'ON *d'un air fâché.*

Quoi, pour moi du myſtère !

Cela me pique, au moins.

FINETTE.

Je n'y ſaurois que faire ;

Mais on me chaſſeroit . . .

CLE'ON.

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE *le mettant à ſon doigt.*

Vous me perdez, monſieur.

CLE'ON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen, avec vous, de garder le ſilence !
J'ai le cœur ſi ſenſible à la reconnoiſſance . . .

CLE'ON.

Ne me fais plus languir, & dis-moi . . .

FINETTE *en pleurant.*

Depuis peu . . .

Ma maîtreſſe a perdu . . . vingt mille écus au jeu.

CLE'ON.

Vingt mille écus !

FINETTE *en ſanglottant.*

Autant.

CLÉON.

La ſomme eſt un peu forte.

Le COMTE *à Finette.*

Quoi, faut-il pour un rien s'affliger de la ſorte!

FINETTE *pleurant.*

Mais elle doit ce rien, & voudroit l'acquitter;
Tous ſes fonds ſont placés, il faut bien emprunter,
On la preſſe; d'ailleurs, elle craint que ſon père
Ne vienne à découvrir cette fâcheuſe affaire.
J'ai fait ce que j'ai pû pour la réſoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin.
Peux-tu, m'a-t-elle dit, me parler de la ſorte!
Ote-toi de mes yeux. Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de ſon beſoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi, raiſon, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu ſa fougue ralentie,
(d'un ton ferme.)
Madame, ai-je ajoûté, je viens d'être avertie
Que Cléon, hier au ſoir, toucha cent mille écus,
Je l'ai ſû de bon lieu; craignez-vous un refus,
Quand Cléon eſt nanti d'une ſi groſſe ſomme!
Non, madame, il vous aime, il eſt ſi galant homme,
Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
Vous connoiſſez ſon cœur généreux, magnifique.

CLÉON.

Qu'a-t-elle repliqué!

FINETTE *d'un air myſtérieux.*

Rien. Je ſuis politique,
Et je juge par-là qu'en cette occaſion
Vous pourriez vaincre enfin ſon obſtination.

CLÉON.

Le crois-tu!

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta maîtreſſe;
Elle refuſera . . .

FINETTE.

Non, pourvû qu'on la preſſe.

CLÉON *au Comte.*

Qu'en dites-vous!

Le COMTE *affectant un air indifférent.*

Eh mais . . . qu'il faut faire un effort;
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON *en ſoûriant.*

Cependant vous ſavez . . .

Le COMTE.

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer ſa dette.

FINETTE *d'un air gracieux & faiſant une profonde révérence à Cléon & au Comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

Le COMTE *à part.*

La friponne eſt adroite & ſait bien ſon métier.

SCENE V.

CLE'ON, Le COMTE.

CLE'ON *en riant.*

AMI, que dites-vous d'un ſemblable meſſage!
Julie avec Finette eſt de concert, je gage.

Le COMTE *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas; mais je ſuis aſſuré
Qu'elle a perdu beaucoup, & doit vous ſavoir gré
D'un ſecours auſſi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui ſauver l'ennui d'importuner ſon père,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il eſt dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brûtal, emporté...

CLE'ON *apercevant le Baron.*

Chut!

Le COMTE *ſurpris.*

C'eſt lui-même, je penſe.

CLE'ON *au Comte.*

Il gronde entre ſes dents.

SCENE VI.

CLE'ON, Le COMTE, Le BARON.

Le BARON *bas, en les contemplant du fond du Théatre.*

O la belle alliance,
(haut.)
D'un flatteur & d'un fou ! Serviteur, ſerviteur.

CLE'ON *en ſoûriant.*

Qu'avez-vous ! vous voilà d'aſſez mauvaiſe humeur,
Ce me ſemble.

Le BARON *bruſquement.*

Oui, morbleu.

CLE'ON.

Pourquoi ce ton ſévère !

Le BARON.

J'étois intime ami de défunt votre père.

CLE'ON.

Je ſais cela, paſſons.

Le BARON.

Je puis même ajoûter
Qu'il connoiſſoit mon rang, ſavoit le reſpecter;
Que loin de ſe piquer d'une haute naiſſance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence;
Et que, reconnoiſſant de mes égards pour lui,
Il n'en abuſoit pas comme vous aujourd'hui.

CLE'ON.

Ah ! vous voulez prêcher, & me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre

Le BARON.

Si je vous le diſois . . . je ne mentirois point;
Mais il ne s'agit pas à préſent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenſes.
Quoi, je ſerai témoin de tant d'extravagances,
Et je les ſouffrirai!

CLEON *d'un ton mépriſant.*

Mais, monſieur le Baron,
Vous le prenez ici ſur un fort plaiſant ton.

Le BARON *en furie.*

Mon ton n'eſt point plaiſant.

CLEON *au Comte en riant.*

C'eſt celui de mon père;
Je crois l'entendre encore.

Le BARON.

Il avoit bien affaire
De ſuer, de veiller, d'entaſſer, pour un fils
Qui prodigue des biens ſi durement acquis!

CLEON *rit encore plus fort, & le Comte auſſi.*

Voilà comme il parloit. Ma foi, je vous admire:
Si mon père vivoit, il ne pourroit mieux dire;
Mais le pauvre bonhomme étoit très-ennuyeux.
Aſſeyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux.

Le BARON *s'aſſeyant bruſquement.*

Ah! parbleu, volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.

CLEON *& le Comte s'aſſeyent auſſi vis-à-vis du Baron.*

Aſſeyons-nous auſſi, nous entendrons merveilles.
(d'un ton ironique.) *(au Comte en riant.)*
Eh bien, vous dites donc!... Ne l'interrompons point.

Le BARON.

Le BARON.

Que vous êtes un fou ; voilà mon premier point.

CLE'ON.

(au Comte.)

Continuez, bonhomme. Il radote, le ſire.

Le BARON.

Et voici mon ſecond. Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de baſſes flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

Le COMTE *au Baron.*

Et qui ſont ces flatteurs !

Le BARON.

Qui ! vous tout le premier.

Le COMTE.

Je pardonne à votre âge ; autrement...

Le BARON.

Sans quartier
Je dis la vérité ; c'eſt ce qui vous étonne,
Mais je ſuis homme encore à ne craindre perſonne.

Le COMTE *en ſouriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien riſquer tout.

CLE'ON *au Baron.*

Votre diſcours eſt long : quand ſerez-vous au bout !

Le BARON.

M'y voici.

CLE'ON.

Je reſpire.

Le BARON.

En faveur de Julie,

Changerez-vous, ou non, votre genre de vie !
Songez qu'à votre perte il vous mène à grand pas.

CLE'ON.

Non, monſieur le Baron, je ne changerai pas :
Je n'ai que trop ſouffert de l'indigne avarice
D'un père, qui faiſoit ſon bonheur de ce vice ;
Entaſſant jour & nuit un bien prodigieux,
Il me laiſſoit languir dans un état honteux ;
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage ;
J'étois contraint de fuir tous les gens de mon âge.
Il eſt mort, grace au Ciel, tout ſon bien eſt à moi ;
En faire un noble uſage eſt mon unique loi.
Il haïſſoit l'éclat, & la magnificence
Eſt mon plus grand plaiſir : il fuyoit la dépenſe,
Je la cherche, & me fais eſtimer & chérir
Autant qu'il ſe faiſoit mépriſer & haïr.

Le BARON.

Oh la belle leçon pour la pluſpart des pères !
Ils ſe plaignent ſouvent les choſes néceſſaires ;
Pour qui ! pour des ingrats, pour des extravagans,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLE'ON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis votre fils eſt-il plus raiſonnable !

Le BARON.

Il a fait comme vous, & n'eſt plus qu'un eſcroc ;
Et vous le deviendrez, quand par un juſte choc
La Fortune en courroux vous jettera par terre.
Si j'ai fait à mon fils une inutile guerre,

Il en eſt bien puni, le voilà ruiné,
Et par ſon père même il eſt abandonné.
L'exemple eſt fait pour vous, tâchez d'en faire uſage.

CLE'ON *prenant du tabac.*

Eh bien, dans quarante ans je deviendrai plus ſage.

Le BARON *ſe levant bruſquement.*

Dans quarante ans ! Bonjour. Voici mon dernier point:
Vous recherchez ma fille, & vous ne l'aurez point.

CLE'ON *en riant.*

Dépend-elle de vous ! Songez-vous qu'elle eſt veuve,
Maîtreſſe de ſon ſort !

Le BARON.

Ah ! vous ferez l'épreuve
Que j'en ſuis maître encor. Je vous donne huit jours;
Et ſi dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chaſſez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maiſon, & j'emmène ma fille.
Elle m'obéira, n'en doutez nullement.
Adieu. J'ai parlé net, ſongez-y mûrement.

SCENE VII.

CLE'ON, Le COMTE.

CLE'ON.

IL m'embarraſſe, au moins; car j'adore Julie,
Et je ſacrifierois....

Le COMTE.

Vous feriez la folie

De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme ! Eh fi. Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bonhomme, & j'en fais mon affaire.

CLE'ON *l'embraſſant.*

Que vous m'obligerez !

Le COMTE.

Allez, laiſſez-moi faire ;
Nous irons notre train, & nous épouſerons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, & je ſais la manière
De l'obtenir.

CLE'ON.

Comment !

Le COMTE.

Ah ! j'aperçois ſon frère.

SCENE VIII.

CLE'ON, Le MARQUIS, Le COMTE.

Le MARQUIS *accourt & embraſſe Cléon.*

BONJOUR, mon cher Cléon.

CLE'ON.

Bon jour, mon cher Marquis.
Te voilà bien brillant.

Le MARQUIS.

Tu vois. A ton avis,
Penſes-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,

On n'ait pas des ſecours toûjours prêts au beſoin !
Me montrer, m'étaler eſt mon unique ſoin,
L'Amour fait tout le reſte ; il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent ; c'eſt par lui que je brille
A la Cour, à la ville, aux ſpectacles, au Cours :
Riche ſans aucun fonds, je paſſe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON *en riant.*

Le tien rend à merveille, & je t'en félicite.

Le MARQUIS.

Je ſuis ſec, abîmé, ruiné ; mais, parbleu,
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels !

Le MARQUIS.

Les femmes & le jeu.
Depuis que je ſuis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au ſein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un ſi ſot embarras.
Ruine-toi donc vîte, & tu m'imiteras.
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici !

CLÉON.

Nous verrons ; quelle eſt-elle !

Le MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc ! dis-le moi.

Le MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi.

De plus, j'amène ici nombreuſe compagnie,
Mais moins nombreuſe encor que finement choiſie.
(au Comte.)
Votre couſine en eſt.

Le COMTE.

Cidaliſe !

Le MARQUIS.

Oui, parbleu.
C'eſt un friand morceau. Quel enjoûment ! quel feu !
J'en ſuis fou.

Le COMTE.

(à Cléon.)

Je le crois. Je vous réponds d'avance
Que vous ſerez ravi de cette connoiſſance.

CLE'ON.

Je la connois, ce ſont les plus piquans attraits.

Le MARQUIS.

Son eſprit eſt encor plus brillant que ſes traits.
Du reſte, cher ami, chacun de nous ſe flatte
De faire ici grand'chère, & chère délicate;
Prends donc ſoin d'ordonner un ſomptueux repas,
Que le vin de Champagne au moins n'y manque pas,
Du mouſſeux; j'aime à voir dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.
Mais qu'as-tu, mon enfant ! tu parois inquiet.

CLE'ON.

Oui, je le ſuis, ton père en eſt le ſeul ſujet.

Le MARQUIS.

Bon ! c'eſt un vieux rêveur; eſt-ce que tu l'écoutes !

CLE'ON.

Il me fait des ſermons...

Le MARQUIS.

Fadaiſes. Tu redoutes
Un cenſeur envieux des plaiſirs que tu prends!

CLE'ON.

Mais il m'ôte ta ſœur.

Le MARQUIS.

Et moi je te la rends:
J'ai du crédit ſur elle, &, malgré le bonhomme,
Elle m'aime toûjours; je veux que l'on m'aſſomme,
Si tu n'es ſon époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, bûvons frais, & nargue du vieillard:
Compte ſur ma parole, elle eſt très-poſitive.
Mais à propos, avant que notre monde arrive,
E'coute un mot.

(Il le tire à l'écart.)

CLE'ON.

Eh bien!

Le MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLE'ON *lui donnant ſa bourſe.*

J'ai mille écus ſur moi.

Le MARQUIS *la ſaiſiſſant.*

Bon, je m'en réjouis,
C'eſt autant d'avancé ſur le préſent de nôce.

CLE'ON.

Quelqu'un entre céans.

Le COMTE.

Oui, j'entends un carroſſe.

Le MARQUIS.

Que je vais m'en donner !

CLE'ON *en ſoûriant.*

Oh, je n'en doute pas.

Le MARQUIS *prenant Cléon ſous le bras.*

Allons, vive la joie, & faiſons grand fracas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous fauſſez compagnie !

JULIE.

O Ciel ! quelle cohue !
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue !

JULIE.

Qui ne le ſeroit pas ! c'eſt un tas de joueurs,
De joueuſes, de foux, de libertins ; mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable,
Je me ſuis éclipſée.

FINETTE.

On n'eſt donc pas à table !

JULIE.

Non, Finette ; on attend ſix convives nouveaux.

FINETTE.

Et qui ſont, s'il vous plaît, tous ces originaux !

JULIE.

Le premier, c'eſt mon frère.

FINETTE.

Oh, le bon perſonnage!
Je crois qu'il fait beau bruit.

JULIE.

Il aſſomme.

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte eſt céans.

JULIE.

Oui vraiment;
Elle lorgne Carton, ſon inſipide amant,
Qui ſe croit adorable, & qui lorgne ſa bourſe:
Il joue, & perd toûjours, la vieille eſt ſa reſſource,
Et ſcandaleuſement ſe ruine pour lui.

FINETTE.

A ſoixante ans paſſés!

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frère a fait venir l'orgueilleuſe Béliſe,
La prude Arſinoé, la jeune Cidaliſe,
Coquette impertinente, & folle au par-deſſus,
Qui ſoûtient que la mode eſt de ne rougir plus.
Elle agace Cléon; lui, ſelon ſa coûtume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits ſinguliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon ſe fait honneur de régaler chez lui,
Sur-tout de Florimon dont je hais la préſence,
Et qui ne ſait briller que par ſon impudence.

FINETTE.

Ah, Florimon! ce gros Magiſtrat débauché,

Qui porte en un beau corps un eſprit ébauché,
Du Cuiſinier françois fait ſon unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enivre;
Paraſite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toûjours d'emprunt, & ne payant jamais.
Grand homme! & pour Cléon utile connoiſſance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je penſe
Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques inſtans
Il a diſtribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe, & tient ſa bourſe ouverte
A tous venans.

FINETTE.

Cet homme eſt tout près de ſa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.
A propos, avez-vous touché vingt mille écus!

JULIE.

Oui, le Comte tantôt m'a remis cette ſomme.

FINETTE.

Ah! tant mieux. Vous voyez que c'eſt un galant homme.

JULIE.

Ou pluſtôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer;

Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'eſpérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité, c'eſt ce que j'ai pû faire.

FINETTE.

Il croit vous acquerir.

JULIE.

Il verra le contraire;
Mais je ne puis penſer ſans un chagrin cuiſant,
Que Cléon me croyant en un beſoin preſſant,
Loin de venir m'offrir une reſſource prompte,
Pour s'y déterminer, ait conſulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicateſſe! encor ſi vous l'aimiez,
Ce ſeroit à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais aimant ſon argent bien plus que ſa perſonne,
Qu'importe que ſon cœur ou ſa main vous le donne!

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux ſoupçons, j'aime toûjours Cléon;
C'eſt l'amour le plus vif...

FINETTE.

Oui, l'amour des piſtoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE *vivement.*

Oh! tu me fâcheras ſi tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien, cela poſé, traitons un autre point.

Je ne m'étonne plus ſi céans l'argent roule,
Et ſi des emprunteurs il attire la foule.

JULIE.

Comment !

FINETTE.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour !
Il a vendu ſous main une terre à Dorante,
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente:
Ce marché s'eſt conclu ſans qu'on en ait ſû rien,
Mais Paſquin m'a tout dit. Vous ſoûriez ! eh bien,
Qu'en dites-vous !

JULIE.

Je dis... que l'affaire eſt très-bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre ſang froid m'étonne.

JULIE.

Je ſais le fait.

FINETTE.

Comment & quand l'avez-vous ſû !

JULIE.

J'ai conduit le marché, c'eſt moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui, vous ! autoriſer la plus haute ſottiſe...

JULIE.

Le reſte va bien plus augmenter ta ſurpriſe.

FINETTE.

Quoi !

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter ſon nom,
En achetant ſous main la terre de Cléon.

Cette terre eſt à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en ſait rien.

FINETTE.

Je ſuis extaſiée!
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptans!

JULIE *en riant.*

C'eſt le vendeur.

FINETTE.

Cléon!

JULIE.

Oui, par ſes dons fréquens.

FINETTE.

Le trait eſt tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez ſa terre!

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ſes effets?
Je te dirai bien plus, mais garde mes ſecrets,
J'ai déjà retiré mon argent en partie;
J'en veux tirer encore, & je ne ſuis ſortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant:
Il viendra me chercher, je vais feindre un moment
Que je romps avec lui; tu verras ſa foibleſſe,
Il va m'offrir . . . Il vient, ſeconde mon adreſſe,
Et de l'argent compté pour l'acquiſition,
Nous ſauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLE'ON, JULIE, FINETTE.

CLE'ON.

MADAME, vous avez bien peu de complaiſance !
Quoi ! me laiſſer ainſi ! vous devriez, je penſe,
M'aider à recevoir . . .

JULIE.

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre ! chez vous on vient vous obſéder,
On vous pille à mes yeux, & je ſerai tranquille !
Non, non, j'ai fait ſur vous un effort inutile,
Il faut rompre.

CLE'ON.

Il faut rompre !

FINETTE.

Oui, monſieur, à l'inſtant.
Madame parle juſte, & j'en ferois autant.

CLE'ON *à Julie.*

Eſt-ce donc là le prix d'une amour ſi parfaite !

FINETTE.

(à Julie.)

Chanſons que tout cela. Vîte, faiſons retraite.

CLE'ON.

Finette eſt contre moi !

FINETTE.

Si je ſuis contre vous !
Comme un tigre.

CLÉON.

Et pourquoi !

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ſes biens, qui les met au pillage !
Ce ſeroit de quoi faire un fort joli ménage.

CLÉON *à Julie.*

Souffrez. . . .

FINETTE *emmenant Julie.*

Point de quartier.

CLÉON *arrêtant Julie.*

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE *pouſſant Julie.*

Promettez, promettez; mais adieu, ſans retour.

CLÉON *à Julie.*

Voulez-vous que je meure !

FINETTE *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLÉON *la retenant.*

Madame...

FINETTE *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez, il vous ſéduit.

CLÉON.

Un moment.

FINETTE *voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle femme !

JULIE *à Cléon.*

Voulez-vous mériter & mon cœur & ma foi !

CLÉON.

Si je le veux !

JULIE.

Eh bien, vivez ſeul avec moi;
Allons à votre terre, un ſéjour ſi tranquille
Vous dédommagera des plaiſirs de la ville,
Si le don de ma main, ſi mon fidèle amour . . .

FINETTE.

Votre terre eſt, dit-on, un ſi charmant ſéjour!
C'eſt un château ſuperbe, un parc d'une étendue
Surprenante, des eaux, & la plus belle vûe!
Bref, c'eſt une merveille, outre les revenus
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, ſi vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouſerons, & nous allons vous ſuivre.

JULIE.

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE.

Vous ne dites mot.

CLÉON *à part.*

Dorante m'a trahi, je ſuis pris comme un ſot.

JULIE *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grace à garder le ſilence,
Au lieu de me marquer votre reconnoiſſance.

FINETTE *à Julie.*

Il me vient un ſoupçon; le dirai-je tout haut!

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le ſaut,

Et cette maiſon-ci ſera bien-tôt vendue;
Ainſi mariez-vous pour coucher dans la rue.

JULIE *à Cléon.*

Inſenſé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il eſt vous a tout découvert.

JULIE.

Oui, cruel, je ſais tout, & je vais à mon père
Découvrir au plus tôt cet odieux myſtère.

CLÉON *l'arrêtant.*

Ah! s'il en eſt inſtruit, il vous emmenera,
Et mon oncle, à coup ſûr, me deshéritera.

FINETTE *à Cléon.*

Mais comment voulez-vous qu'une femme ſe taiſe?
Quand je garde un ſecret, j'ai les pieds ſur la braiſe.

JULIE *à Cléon.*

Puis-je me diſpenſer de lui faire ſavoir...

CLÉON.

Si vous me décelez, craignez mon deſeſpoir.

FINETTE *à Cléon.*

Que ferez-vous?

CLÉON *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Je veux me percer à ſa vûe.

FINETTE.

Vous! vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'inſtant ne termine mon ſort!
Je remplirai vos vœux, ſi vous voulez ma mort.

FINETTE *ſe mettant entre deux.*

Doucement; nous pouvons ajuſter cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent?

CLÉON.

Deux cens mille écus.

FINETTE *à Cléon.*

Bon. Eſt-ce en argent comptant?

JULIE.

Oui, j'en ſuis ſûre.

FINETTE *à Cléon.*

Oh çà, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner ſa langue & calmer ſon courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, ſans doute, une amende plus haute,
C'eſt marché donné; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON.

Je reviens à l'inſtant.

FINETTE *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,
Se taît mal-aiſément; j'ai le malheur de l'être,
Et je crains . . .

CLÉON *en riant.*

Je t'entends.

SCENE III.

JULIE, FINETTE.

(Elles rient dès que Cléon eſt ſorti.)

FINETTE.

DE pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me ſoupçonne point de l'acquiſition.

FINETTE.

Et vous voyez auſſi qu'avec aſſez d'adreſſe
Je ſais, quand il le faut, ſeconder ma maîtreſſe.

JULIE.

Il eſt vrai; mais Cléon va te récompenſer . . .

FINETTE.

De l'avoir attrapé. Qu'il ſait bien dépenſer
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de ſcience
Pour en tirer de lui: ma foi, c'eſt conſcience.
Ne vous ſentez-vous point quelque ſecret remord!

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux; nous voilà donc d'accord
Pour le bien preſſurer.

JULIE.

C'eſt à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un amant, quand il eſt auſſi dupe.

JULIE.

S'il ne l'eſt que de moi, je plains peu ſon malheur.

SCENE IV.

CLE'ON, JULIE, FINETTE.

CLE'ON *préſentant des papiers à Julie.*

VOICI cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE *à Cléon.*

Ils ſont bons!

JULIE.

Oui, très-bons, & j'en ſuis ſatisfaite.

CLE'ON *donnant une bourſe à Finette.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE.

La doſe eſt-elle forte!

CLE'ON.

Oui, cent louis.

FINETTE.

Enfin
J'ai trouvé pour mon mal un ſavant médecin;

(en ſerrant la bourſe.)

Prenons donc ſon remède. Ah ! je me ſens guérie.
Et vous, Madame !

JULIE.

Eh mais...

CLÉON *à Julie.*

Oh çà, ſans raillerie,
Sommes-nous bons amis !

JULIE.

Il le faut bien, Cléon.

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monſieur le Baron !

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON *à Finette.*

Et toi !

FINETTE.

Moi ! je n'ai plus de langue.
Permettez-moi pourtant une courte harangue.
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce ſera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh ! j'ai double reſſource.

FINETTE.

Tout le monde s'empreſſe à vous couper la bourſe.

CLÉON.

Eh peut-on l'épuiſer ! je ſuis ſeul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il eſt vrai.

CLEON.

C'eſt un vieux uſurier
Qui ménage pour moi des richeſſes immenſes
Et ſa mort va bien-tôt relever mes finances.
Au ſurplus, feu mon père a mis ſur un vaiſſeau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'eſt de l'argent ſur l'eau;
La mer eſt bien perfide.

CLEON.

Oui; mais à pleine voile
Mon tréſor vient, guidé par mon heureuſe étoile.

JULIE.

Elle peut ſe laſſer.

CLEON.

Plus de moralité;
J'achète noblement un peu de liberté:
Pour m'en laiſſer jouir, que votre complaiſance
Du moins ſoit de mes dons la douce récompenſe.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le ſouffrir.

CLEON *lui prenant la main.*

M'aimez-vous?

JULIE *tendrement.*

C'eſt un mal dont je ne puis guérir.

CLEON.

Un mal! vous me charmez & me faites outrage.

JULIE *attendrie.*

Adieu, je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLE'ON.

Quoi, vous ne rentrez pas !

JULIE.

Dans un petit inſtant.

FINETTE *à Cléon.*

Doublez toûjours la doſe, & vous ſerez content.

SCENE V.

CLE'ON *ſeul.*

AU fond, je ne ſais plus que penſer de Julie.
En combien de façons ſon eſprit ſe replie !
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur,
Et tantôt ſes froideurs m'accablent de douleur.

SCENE VI.

CLE'ON, Le COMTE.

Le COMTE.

QU'AVEZ-VOUS !

CLE'ON.

Je rêvois.

Le COMTE.

A quoi donc !

CLE'ON.

A Julie.

Le COMTE *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie !

CLE'ON.

CLE'ON.

Je l'avoue.

Le COMTE.

Et pourquoi !

CLE'ON.

Je ſoupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

Le COMTE.

Sur quoi le croyez-vous !

CLE'ON.

Je l'accable de biens, & rien ne la contente.

Le COMTE *après avoir un peu rêvé.*

E'coutez donc, la choſe eſt aſſez apparente,
On veut vous ruiner, & puis vous planter là.
L'inſulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous ! ſouvent je vous plains, je murmure,
Mais je n'oſe parler.

CLE'ON.

Parlez, je vous conjure;
Je vous croirai, peut-être, & je romprai tout net.

Le COMTE.

Pouvez-vous différer un ſi ſage projet !

CLE'ON.

Oui, je me crains moi-même, & connois ma foibleſſe;
Je romps toûjours mes fers, & j'y rentre ſans ceſſe.

Le COMTE.

Si vous voulez me croire, il eſt un moyen ſûr
Pour les rompre à jamais.

CLE'ON.

Ah ! qu'il me ſera dur

De perdre tout le fruit de tant de dons immenſes !
Mais je veux me punir de mes extravagances,
De ma crédulité, de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, & prêtez-moi votre aide.

Le COMTE.

Cidaliſe pour vous eſt le plus ſûr remède ;
Aimez-la.

CLE'ON.

Je m'y ſens vivement diſpoſé :
J'ai voulu lui parler, & ne l'ai pas oſé.

Le COMTE.

Parlez-lui. Cidaliſe eſt d'une humeur charmante,
Très-deſintéreſſée, & ma proche parente ;
Elle ne dépend plus que de ſon vieux tuteur,
Dont je puis diſpoſer.

CLE'ON.

Que n'ai-je ſur mon cœur
Un empire abſolu !

Le COMTE.

Plus il vous tyranniſe,
Moins il faut lui céder. Ah ! voici Cidaliſe.
Voyez ſi ſon abord eſt ſombre & ſérieux.

CLE'ON.

Tout me paroît en elle aimable & gracieux.

SCENE VII.

CIDALISE, CLÉON, Le COMTE.

CIDALISE.

MESSIEURS, la compagnie eſt complette & nombreuſe;
Mais franchement, ſans vous, je la trouve ennuyeuſe,
Et je viens vous chercher. Quel eſt donc le ſujet
Qui vous tient à l'écart!

Le COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet!

Le COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimère!

Le COMTE.

Pourquoi donc!

CIDALISE.

(regardant tendrement Cléon.)

Oh, pourquoi; c'eſt que je deſeſpère
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

Le COMTE, *bas à Cléon.*

L'entendez-vous!

CLÉON.

(à Cidaliſe.)

Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en; le ſeul homme que j'aime,

Aime une autre que moi : mon malheur eſt extrême,
Comme vous le voyez, & je puis vous jurer
Que je le pleurerois, ſi je ſavois pleurer ;
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma ſottiſe.
Que je ſuis ridicule ! *(Elle rit.)*

CLE'ON.

Ah ! ceſſez, Cidaliſe,
De faire tant d'outrages à vos divins appas.
Vous ! vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas !

CIDALISE *riant encore plus fort.*

Oui.

CLE'ON.

Quel eſt donc l'objet de ce joyeux martyre !

CIDALISE *prenant un air ſérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLE'ON.

Vous le pourriez, je ſuis un confident diſcret.

CIDALISE *d'un air tendre.*

A quoi vous ſerviroit de ſavoir mon ſecret !

CLE'ON *vivement.*

A vous deſabuſer, à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez peut-être.

CIDALISE *en minaudant.*

On pourroit me le dire, & je n'en croirois rien.

CLE'ON.

Pourquoi !

CIDALISE.

Celui que j'aime eſt pris dans un lien
Dont il ne peut ſortir, je n'en ſuis que trop ſûre.
C'eſt dommage pourtant ; car au fond, la Nature,

En nous formant tous deux, forma la même humeur;
Il aime le fracas, je l'aime à la fureur;
Il eſt gai, complaiſant, libéral, magnifique,
Je vous en offre autant; égal, doux, pacifique;
Ce ſont mes qualités: bien loin que l'avenir
Occupe ſon eſprit, il fait tout ſon plaiſir
De jouir du préſent ſans en craindre la ſuite;
Morale qui me charme, & règle ma conduite:
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenſer,
Et prêtant ſon argent ſans jamais balancer;
Foibleſſe d'un bon cœur, d'une ame généreuſe
Qui quadre avec la mienne, & me rendroit heureuſe.
Enfin, cet homme-là me reſſemble ſi bien,
Qu'en faiſant ſon portrait, je crois faire le mien.

Le COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait aſſemblage.

CIDALISE *en riant.*

L'entreprendriez-vous!

Le COMTE.

C'eſt à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimère, encore un coup.

Le COMTE *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monſieur vous répondra que l'homme en queſtion
Eſt ſi bien engagé, qu'il n'oſe s'en dédire.

CLEON.

Vous vous trompez: ſur lui vous prenez tant d'empire,

Que pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables loix il viendra ſe ranger.

CIDALISE *tendrement.*

Il ſe trompe, & jamais il n'aura ce courage.

CLÉON *lui baiſant la main.*

Il l'aura, j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien, qu'il ſe dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc . . .

CIDALISE.

Oh ! j'ai dit, ce me ſemble,
Tout ce qu'il falloit dire ; ajuſtez-vous enſemble,
Vous pourrez bien, ſans moi, pourſuivre l'entretien,
Vous avez de l'eſprit, & vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCENE VIII.

CLÉON, Le COMTE.

Le COMTE.

QUEL rapport, & quelle ſympathie !

CLÉON.

Cidaliſe doit être une femme accomplie.

Le COMTE.

N'eſt-il pas vrai ?

CLE'ON.

Sans doute ; il faut que vous m'aidiez...

Le COMTE.

Qu'exigez-vous de moi ?

CLE'ON.

Que vous me dégagiez.
Allez trouver Julie, & lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pû me défendre;
Que comme nos humeurs...

Le COMTE.

Ne me preſcrivez rien,
Je ſais ce qu'il faut dire, & je le dirai bien.
En cette occaſion uſons de politique ;
Envoyez à Julie un préſent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux ;
Et qu'il vous ſoit permis de former d'autres nœuds :
Vous ſavez à quel point elle eſt intéreſſée.

CLE'ON.

C'eſt bien dit.

Le COMTE.

Le haſard ſeconde ma penſée.
(Il tire un écrain.)
Voici les diamans que vous lui deſtiniez.
Le fameux uſurier de qui vous empruntiez,
Les avoit pris en gage, & vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, & les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLE'ON.

Ce projet me paroît aſſez bien concerté,
Je m'abandonne à vous.

Le COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez, je rejoindrai bien-tôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON *l'embraſſant.*

Je vous dois mon repos.

SCENE IX.

Le COMTE, JULIE, FINETTE.

JULIE *à Finette.*

Oui, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaiſance.

FINETTE.

Il vous la paiera bien.

JULIE *en riant.*

C'eſt mon intention.

(Elle aperçoit le Comte, & double le pas.)

Le COMTE *l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous!

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

Le COMTE.

Non, madame, & même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi!

Le COMTE.

Le COMTE.

Vous, je vous aſſure.

JULIE *voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois.

Le COMTE *la ſuivant.*

C'eſt lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE *au Comte.*

Comment! on nous donne congé!

Le COMTE.

Congé très-abſolu, s'il faut que je le diſe.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice!

Le COMTE.

Il aime Cidaliſe.

JULIE *en riant & voulant avancer.*

Oh! n'eſt-ce que cela!

Le COMTE.

Le fait eſt ſérieux,
Et c'eſt un parti pris. Faut-il le prouver mieux!
Je vous apporte ici ce préſent magnifique
(Il lui montre l'écrin.)
Pour vous en conſoler.

FINETTE *voulant le prendre.*

Donnez.

Le COMTE.

Mais je m'explique,
C'eſt à condition que vous lui permettrez
De ſuivre ſon penchant.

JULIE *d'un air noble & fier.*

Monſieur, vous lui direz

Que mon intention n'eſt point de le contraindre
Sur nos engagemens qu'il ſouhaite d'enfreindre ;
Que je l'en rends le maître, & que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puiſſe le rendre heureux,
Quoique j'oſe en douter ; & qu'au ſurplus j'accepte
Le préſent qu'il me fait.

FINETTE *prenant l'écrain.*

Bon cela : le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux ſuivi,
C'eſt qu'il faut toûjours prendre.

Le COMTE.

Il ſera très-ravi
D'un procédé ſi doux. Oſerois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je ſoupire,
C'eſt que ſon inconſtance & ſon aveuglement
Vous faſſent écouter un plus fidèle amant !
Je ſais bien que toûjours circonſpecte & ſévère,
Votre vertu vous tient ſoûmiſe à votre père.
Conſentez-y, madame, & je vais lui parler.

JULIE *d'un air froid.*

Vous le pouvez, monſieur.

Le COMTE.

Mais, ſans diſſimuler.
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur . . .

JULIE.

Pour lors je vous ferai réponſe.

Le COMTE.

Cela ſuffit, madame, & je n'oublierai rien,
Comptant ſur votre aveu, pour obtenir le ſien.

SCENE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE *en ſoûriant.*

AH! s'il peut l'obtenir, je conſens qu'il m'épouſe.
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouſe
De Cidaliſe!

JULIE *en riant.*

Moi! non, Finette, à coup ſûr.

FINETTE.

Un congé cependant eſt un morceau bien dur.
Au fond, j'en ſuis piquée, & j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur; c'eſt un des tours du Comte.

FINETTE.

Mais enfin, ſi Cléon . . .

JULIE.

Dès que je le voudrai,
En eſclave à mes pieds je le rapellerai.
Tel eſt de la vertu l'aſcendant légitime.
L'Amour eſt tout puiſſant, s'il règne avec l'eſtime.

FINETTE *ouvrant l'écrain.*

En tout cas, nous avons de quoi nous ſoûtenir.

JULIE.

Allons chercher mon père; il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, & dicter ſa réponſe,

Qui doit être peſée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit ſon ami;
Il faut avec un fourbe être fourbe & demi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

PASQUIN *ſeul.*

QUEL éclat ! quel fracas ! quelle diable de vie !
Quoi ! quarante couverts & la table remplie !
Vins de tous les pays, tant de mets délicats,
Qu'une ville, je crois, ne les mangeroit pas ;
Trente muſiciens, ſymphoniſtes avides,
Qui ſont entrés céans la bourſe & le corps vuides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enivrer au buffet ;
Des galans pleins de vin, qui déclarent leurs flammes ;
Par-deſſus tout cela, le caquet de vingt femmes ;
Et Cléon tranſporté, qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer ſon bien.

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

AH ! te voilà, Paſquin ! que fais-tu !

PASQUIN.

Je médite

Sur les faits de mon maître. O cervelle maudite !

FINETTE.

Comment, cela t'afflige !

PASQUIN.

Eh ! puis-je, ſans douleur,
Voir périr tous les biens de ce Diſſipateur !
Les tréſors de Créſus ne pourroient lui ſuffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, & n'en faiſons que rire.
L'exemple de ce chien, que tu citois tantôt,
M'a frappée ; & je vois que c'eſt un grand défaut
Que de s'embarraſſer des ſottiſes des autres.
Vos affaires vont mal, & nous faiſons les nôtres ;
C'eſt ce qui me conſole.

PASQUIN.

O le bon petit cœur !

FINETTE.

Les ſcrupules avoient ſuſpendu mon ardeur,
Mais je m'en ſuis guérie.

PASQUIN.

Auſſi fait ta maîtreſſe.
Qu'elle a bon appétit !

FINETTE.

Elle dévore. Adreſſe,
Complaiſance, rigueurs, ruptures & retours,
Elle met tout en œuvre, & profite toûjours.
Mais le meilleur de tout, c'eſt que monſieur le Comte
S'intéreſſe pour nous très-vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu ſais bien que Gripon,
Votre honnête Intendant, eſt un maître fripon.

PASQUIN.

Le fait eſt clair. Eh bien?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danſer au milieu d'une place,
Si de ſon brigandage il ne fait pas raiſon.
Gripon, qui ſent ſon cas digne de pendaiſon,
Vient de nous apporter, par les ordres du Comte,
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par reſtitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appas toûjours ſûr d'une modique ſomme,
A ſigner que Gripon eſt un très-honnête homme;
Tel eſt le marché fait entre le Comte & lui.

PASQUIN.

Quel eſt le plus fripon de vous tous!

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille queſtion eſt un peu trop ſubtile;
On paſſe ſur l'honnête, & l'on ſonge à l'utile.

PASQUIN.

Ta maîtreſſe, à coup ſûr, s'occupe du dernier,
Et laiſſe aux ſots le ſoin de ſonger au premier.

FINETTE.

Ma maîtreſſe prétend que rien n'eſt plus honnête
Que ſa façon d'agir, & ſe fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle ſauvera.

PASQUIN.

Pour me perſuader,
Il me faut des effets : ils vont bien-tôt paroître,
Le dénoûment approche.

FINETTE.

Il approche !

PASQUIN.

Oui. Mon maître,
Sans s'en apercevoir, eſt ruiné tout net.
Il brille ; mais, ma foi, c'eſt en faiſant binet.
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible.
Mon maître taillera ; crois-tu qu'il ſoit poſſible
Qu'il évite ſa perte ! il joue étourdiment,
Tient tout & ne voit rien ; tu juges aiſément
Que ſa banque ſe fond en jouant de la ſorte,
Et que ce qu'il y met, tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma maîtreſſe en tire auſſi ſa part ;
Car elle ſait à fond tous les jeux de haſard,
Et ſon bonheur, au moins, égale ſon adreſſe.

PASQUIN.

Mais, Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtreſſe.

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiète peu ;
D'ailleurs, pour ſon argent, chacun ſe met au jeu,
C'eſt la règle.

PASQUIN.

Courage, achevez le pauvre homme ;
Les autres l'ont bleſſé, ta maîtreſſe l'aſſomme.
Encor ſi ſon cher oncle avoit la charité

De

De ſe laiſſer mourir ! Cléon reſſuſcité
Reprendroit ſon éclat ; mais, morbleu, le vieux reiſtre
A déjà ſi ſouvent attrapé mon cher maître . . .

FINETTE.

Les loix devroient défendre à ces vieux opulens,
Qui ne ſont bons à rien, de paſſer ſoixante ans ;
Mais ces oncles malins ſont cloués à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre eſt tous les ans deux fois à l'agonie,
Un courier diligent vient nous en avertir ;
Pour aller l'enterrer nous ſongeons à partir,
Quand un autre courier, qui juſqu'au cœur nous frappe,
Arrive & nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas.

FINETTE.

Deux Médecins n'ont pû lui donner le trépas !
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne ſuis point tranquille,
On vient de m'avertir qu'il eſt en cette ville.
Ah ! ſi ce vieux avare alloit venir céans,
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui qui mène une vie & miſérable & dure,
Il deshériteroit ſon neveu.

FINETTE.

Choſe ſûre.
Tu devrois prévenir . . .

PASQUIN.

Morbleu, tout eſt perdu,
Voici l'homme lui-même, il n'eſt point attendu.

O le malin vieillard ! il s'eſt mis dans la tête
De venir nous ſurprendre & de troubler la fête.
Que lui dire ? aide-moi.

FINETTE.

J'y ferai de mon mieux.
Il ſe parle, écoutons.

(Ils ſe rangent dans un coin du Théatre.)

SCENE III.

GERONTE, FINETTE, PASQUIN.

GERONTE *ſans les voir.*

OUI, je ſuis curieux
De voir ſi mon neveu, comme le dit ſa lettre,
S'eſt ſi bien réformé ; car tenir & promettre
Ce ſont deux.

PASQUIN *à part.*

Vraiment oui.

GERONTE.

Si je l'en crois pourtant,
Il vit comme un Caton. Que je ſerois content
S'il m'avoit mandé vrai !

PASQUIN *à Finette.*

Bon, voilà notre texte,
Il faut broder deſſus, &, ſous quelque prétexte,
Eloigner ce fâcheux.

FINETTE.

Comment, j'appuierai.

GE'RONTE.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui ſauront en faire un bon uſage.

PASQUIN *à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit!

FINETTE.

Le péril eſt preſſant.

PASQUIN.

Abordons-le, & prenons l'air tendre & careſſant.
(Paſquin lui embraſſant les genoux.)
Ah! monſieur, eſt-ce vous!

FINETTE *lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN.

Monſieur, il ſuffit qu'on vous voie
Pour ſentir des tranſports...

GE'RONTE.

Bonjour. Et mon neveu,
Comment ſe porte-t-il!

PASQUIN.

Aſſez bien depuis peu.

GE'RONTE.

Depuis peu! comment donc! a-t-il été malade!

PASQUIN.

Oui. L'étude, à mon ſens, eſt un plaiſir bien fade;
Cependant c'eſt le ſeul auquel il s'eſt réduit,
La lecture à préſent l'occupe jour & nuit.

GE'RONTE.

Tout de bon! la nouvelle eſt pour moi bien charmante;

Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais ſa ſanté revient.

GERONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas! il n'avoit garde.

GERONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous affliger! Voulez-vous qu'il haſarde
Une ſanté, l'objet de ſon attention!
Car il ſe ſent pour vous une inclination,
Un amour, un reſpect... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, monſieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'eſt augmentée encor.
Ma foi, c'eſt un neveu qui vaut ſon peſant d'or;
Demandez à Paſquin.

GERONTE.

Vous me comblez de joie.
Enfin, le voilà ſage, & dans la bonne voie.

FINETTE.

On n'y peut être mieux; c'eſt une gravité,
C'eſt une modeſtie, une docilité,
Une diſcrétion...

GERONTE.

Fort bien, ma douce amie;
Mais vous ne parlez point de ſon économie,
C'eſt le point capital.

FINETTE.

Bon ! il eſt trop meſquin ;
Trop dur.

GERONTE.

Me dis-tu vrai ?

FINETTE.

Demandez à Paſquin.

PASQUIN.

Son ménage à préſent va juſqu'à l'avarice.

GERONTE.

O le brave garçon ! On dit que c'eſt un vice ;

FINETTE.

Fi donc.

GERONTE.

Mais, à mon ſens, le plaiſir d'amaſſer
Surpaſſe infiniment celui de dépenſer.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GERONTE.

Mais c'eſt donc un autre homme ?

PASQUIN.

Oui, monſieur. Savez-vous qu'à préſent on le nomme
Le petit Harpagon ?

GERONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui, nous !
Je vous jure qu'il eſt auſſi ladre que vous ;
C'eſt tout dire.

PASQUIN.

Oui, ma foi.

GERONTE *tirant ſon mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
De ſurpriſe & de joie. Il faut que tout à l'heure
Je l'embraſſe.

PASQUIN *l'arrêtant.*

Ah ! monſieur, n'entrez pas.

GERONTE.

Et pourquoi !

PASQUIN *embarraſſé.*

Demandez à Finette, elle ſait mieux que moi ...

FINETTE.

Monſieur... c'eſt qu'il s'eſt fait... une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GERONTE.

Parbleu, plus vous parlez, plus je ſuis étonné :
Un pareil changement ne ſauroit ſe comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïſſoit l'étude à la mort, maintenant
Paſſe les nuits à lire !

PASQUIN.

Il eſt plus ſurprenant
De l'avoir vû prodigue, & de le voir avare.

FINETTE.

L'homme eſt un animal ſi changeant, ſi bizarre !

GERONTE.

Mais, l'éveiller pour moi, n'eſt pas un grand malheur.
Je veux le voir, entrons.

FINETTE *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre ſon ſomme !

GE'RONTE.

Oui.

PASQUIN *le retenant à ſon tour.*

Souffrez qu'on vous diſe
Qu'un réveil en ſurſaut...

GE'RONTE *ſe débarraſſant.*

Tarare !

FINETTE *le rattrapant.*

La ſurpriſe
Peut le rendre malade, attendez à ce ſoir.

GE'RONTE.

Non, ma joie eſt trop grande, & je prétends le voir.

PASQUIN.

Puiſque vous réſiſtez à ce qu'on vous conſeille,
Pour le ſurprendre moins, ſouffrez que je l'éveille.

GE'RONTE.

Et bien, va l'avertir que je l'attends ici.

SCENE IV.

GE'RONTE, FINETTE.

GE'RONTE.

MAIS j'entends un grand bruit ! que veut dire ceci ?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les ſciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de Savans, eſprits vifs, pointilleux,
Gens qui ſur un fétu jaſent une heure ou deux,

En diſſertations ſièrement ſe répandent,
Et ſont un ſi grand bruit, que les voiſins l'entendent.

GERONTE.

Des Savans !

FINETTE.

Ici près le cercle eſt aſſemblé.

GERONTE.

Le ſommeil de Cléon doit en être troublé.

FINETTE.

Oh, point; car, pour ſe mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment juſqu'au troiſième étage,
Il s'endort, il s'éveille, il deſcend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait ſon profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie.

GERONTE.

Mais, à propos, quand donc eſt-ce qu'il ſe marie !
Julie eſt un parti qui lui convient très-fort;
S'il ne l'épouſoit pas, il auroit très-grand tort.
Je veux tout au plus tôt faire ce mariage,
Et c'eſt-là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'eſt bien dit, & cela ſe peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GERONTE.

D'ailleurs, puiſque Cléon eſt devenu ſi ſage,
Je ne vois plus d'obſtacle à cet engagement.

SCENE V.

SCENE V.

GE'RONTE, CLE'ON, PASQUIN, FINETTE.

CLE'ON *accourant les bras ouverts.*

JE revois mon cher oncle! ah, quel raviſſement!

GE'RONTE.

Venez, embraſſez-moi; ce que j'apprends me charme.
Grace au Ciel me voilà hors de crainte & d'alarme:
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.
Quel heureux changement!

CLE'ON *d'un air ſérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos ſages diſcours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN.

Oh, oui.

CLE'ON.

Des jeunes gens les paſſions ardentes
Les entraînent ſouvent dans des égaremens;
Mais, pour les bons eſprits, il eſt de bons momens.
Après beaucoup d'efforts j'ai réformé ma vie:
Vous imiter, vous plaire, eſt toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, & j'y veux demeurer.

FINETTE *à Géronte.*

Vous voyez.

PASQUIN *à Géronte.*

Comme vous, cela me fait pleurer.
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme?

GERONTE *à Cléon.*

Oui ; mais pendant la nuit la ſanté veut qu'on dorme,
On s'échauffe à veiller.

CLEON.

Oh, je ne veille plus.

GERONTE.

On m'aſſure pourtant . . .

CLEON.

C'eſt un menſonge.

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaiſe habitude
Que vous avez.

CLEON.

De quoi !

PASQUIN *lui faiſant des ſignes.*

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les paſſer au lit.
Monſieur ſait votre train, & nous avons tout dit.

CLEON *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour & nuit j'étudie.

GERONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLEON *ſurpris.*

Je ne ſuis point malade, & ne l'ai point été.

FINETTE.

Quoi ! les veilles n'ont pas troublé votre ſanté !
Vous n'avez pas ſenti de certaines atteintes . . .

PASQUIN.

Et que diable, monſieur, mettons bas toutes feintes.

Oſerez-vous nier que l'application . . ?

CLE'ON *embarraſſé.*

Il eſt vrai, j'ai ſenti . . . quelque altération . . .
Par l'excès du travail, & n'oſois vous le dire,
De peur de vous fâcher; mais . . .

PASQUIN.

Moi, pour un empire
(à Géronte.)
Je ne mentirois pas. Avec tous ces efforts,
Mon maître ſe ruine & l'eſprit & le corps.

GE'RONTE *en colère.*

Je ne veux point cela.

CLE'ON.

Mon oncle, la ſcience
A des attraits ſi vifs!

GE'RONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un Docteur eſt ſouvent un grand ſot.
L'étude appeſantit, & n'eſt point votre lot.
On peut par-ci, par-là, vaquer à la lecture;
Mais c'eſt folie à vous de forcer la Nature.
A gouverner vos biens, ſoyez très-diligent,
Mangez peu, dormez bien, & comptez votre argent
Quand vous vous ennuyez.

CLE'ON.

J'en fais tous mes délices.

GE'RONTE.

Plus on aime l'argent, & moins on a de vices,
Le ſoin d'en amaſſer occupe tout le cœur,
Et quiconque s'y livre, y trouve ſon bonheur.

Un ami qu'on implore, ou refuſe, ou chancèle,
L'argent eſt un ami toûjours prompt & fidèle:
Le plaiſir d'entaſſer vaut ſeul tous les plaiſirs.
Dès qu'on ſait que l'on peut remplir tous ſes deſirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame eſt ſatisfaite:
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me ſuffit. J'admire un beau château!
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je. J'aperçois une femme charmante!
Je l'aurai ſi je veux, & cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus ſpécieux,
Mon coffre le renferme, & je l'ai ſous mes yeux,
Sous ma main; & par-là, l'avarice qu'on blâme,
Eſt le plaiſir des ſens, & le charme de l'ame.

CLE'ON.

Que c'eſt bien dit, mon oncle! auſſi mon plus grand ſoin
Eſt de théſauriſer.

PASQUIN.

J'en ſuis un bon témoin.
C'eſt un charme de voir comme mon maître amaſſe.

CLE'ON.

J'ai beaucoup dépenſé; mais à la fin tout laſſe,
Je n'ai plus de plaiſir qu'à compter de l'argent.

FINETTE.

Et qu'à le dépenſer . . . comme un homme prudent.

GE'RONTE.

Fort bien.

CLE'ON.

Je ne veux plus manger mon blé en herbe.

GE'RONTE.

Vous portez là pourtant un habit bien ſuperbe!

CLE'ON.

J'achève de l'uſer, au lieu de le donner.

GE'RONTE.

Bon. Quand il ſera vieux, faites-le retourner,
Puis il vous durera cinq ou ſix ans encore.

CLE'ON *lui faiſant la révérence.*

Je n'y manquerai pas.

GE'RONTE.

Le faſte...

CLE'ON.

Je l'abhorre.

GE'RONTE.

Eſt toûjours ruineux.

CLE'ON.

Sans doute.

GE'RONTE.

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN *à part.*

Dieu nous en garde!

GE'RONTE.

Quoi!

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, & qu'il faut nous garder
Deſormais de ce luxe. Ah! qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE.

Et qu'importe qu'on raille?
Accumulez toûjours.

GERONTE.

C'eſt bien dit. La canaille,
Quand je paſſe, m'inſulte & me ſiffle ſouvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, & puis mon cher argent
Me conſole. J'en ai de quoi remplir deux pipes.
Outre cet argent-là, mes meubles & mes nipes,
J'ai de revenu clair trois cens bons mille francs,
Et n'en dépenſe pas trois mille tous les ans.
Auſſi mon tas s'accroît! il ſe renfle!

PASQUIN.

Le nôtre
Ne ſe renfle pas tant; mais nous viſons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE.

Dans peu je vous réponds
Que votre cher neveu ſera ſi bien en fonds,
Qu'il ne comptera plus.

CLEON *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Eſt d'atteindre à vos biens.

GERONTE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne enfin de ſon père & de moi!
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'eſt très-bien dit.

GERONTE.

D'honneur à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un préſent magnifique,

Pour vous récompenſer de tout ce que j'apprends.
(Il tire une petite bourſe de cuir.)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cens francs
Que je vous donne.

CLE'ON.

A moi !

GE'RONTE.

Faites-en bon uſage ;
Je ſerai libéral tant que vous ſerez ſage.

CLE'ON *en ſoûriant.*

Vos libéralités ſont touchantes.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Prenez.

CLE'ON *bas à Paſquin, en lui donnant la bourſe.*

Tiens, Paſquin.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Grand merci.

GERONTE *à Cléon.*

Comment ! vous lui donnez
Mon argent !

PASQUIN.

Oui, monſieur, mais c'eſt pour ſa dépenſe,
Comme c'eſt en moi ſeul qu'il met ſa confiance,
Il me charge du ſoin d'acheter, de payer.

GE'RONTE.

Mais n'es-tu point fripon ! ſonges à bien employer
Cette ſomme : après tout, elle eſt conſidérable.

PASQUIN.

Auſſi ſervira-t-elle à défrayer ſa table
Pendant plus d'un grand mois.

GE'RONTE *embraſſant Cléon.*

Ah ! je ſuis enchanté.

SCENE VI.

CLE'ON, Le BARON, GE'RONTE, PASQUIN, FINETTE.

GE'RONTE *allant au-devant du Baron.*

MON ami, prenez part à ma félicité;
Souffrez qu'entre vos bras mon tranſport ſe déploie.

Le BARON *l'embraſſant.*

Bonjour, mon cher Géronte.

PASQUIN *à Finette.*

Ah! voici rabat-joie.
Avec ſes vérités, il s'en va tout gâter.
Comment le prévenir!

FINETTE.

Je m'en vais le tenter.

(au Baron, bas.)

Monſieur, un petit mot.

Le BARON. *(à Finette.) (à Géronte.)*

Paix. Sachons, je vous prie,
D'où naiſſent vos tranſports!

GE'RONTE.

Mon ame eſt attendrie
De voir que mon neveu...

Le BARON.

La mienne l'eſt auſſi,
Et je compatis fort aux chagrins...

GE'RONTE.

Dieu merci,
Je n'ai plus ſujet d'en avoir.

Le BARON.

Le BARON.

Moi, je penſe
Que ſi jamais . . .

FINETTE *bas au Baron.*

Monſieur, un moment d'audience.
Nous avons . . .

Le BARON *la repouſſant.*
(à Géronte.)

Oſte-toi. Je . . .

PASQUIN *tirant le Baron.*

Deux mots à l'écart.

Le BARON *fort haut.*

Eh ! plaît-il !

PASQUIN *bas.*

E'coutez.

Le BARON *à part.*

Que me veut ce pendart !

PASQUIN *bas au Baron.*

Monſieur, c'eſt que . . .

Le BARON *le pouſſant rudement.*

Tais-toi.

PASQUIN *à part.*

Que la peſte te crève !
(bas à Cléon.)
Aidez-nous ; il s'agit d'empêcher qu'il n'achève,
Ou vous êtes perdu.

Le BARON *à Géronte.*

Je ſuis très-étonné
De vous voir ſi joyeux.

CLEON *au Baron.*

Il m'a tout pardonné,
Monſieur ; laiſſons cela.

Le BARON *à Géronte.*

Vous êtes bien facile !
Ah ! ſi vous m'en croyez . . .

CLÉON *au Baron.*

Vous venez de la ville !
Que dit-on de nouveau !

Le BARON.

Ce qu'on dit ! ah, vraiment,
On parle aſſez de vous.

GÉRONTE *au Baron.*

C'eſt ſur ſon changement.

CLÉON *à Géronte.*

Sans doute.

GÉRONTE *au Baron.*

Tout le monde eſt bien ſurpris, je penſe !

Le BARON.

En doutez-vous ! chacun fronde ſur ſa dépenſe.

PASQUIN *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher. Rien n'eſt plus étonnant.

Le BARON *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée !

CLÉON *au Baron.*

Ah ! monſieur, maintenant
Je ſuis bien revenu de mes erreurs paſſées,
Et mes dépenſes ſont tellement compaſſées !
Je ſuis ſi réformé . . .

Le BARON.

Me prend-on pour un fou,
Quand on me parle ainſi ! vous, réformé ! par où !
Depuis quand !

CLÉON *faiſant des ſignes au Baron.*

Il ſuffit que mon oncle le croie,

Et vous avez grand tort d'interrompre ſa joie.
Enfin, il eſt content, très-content.

Le BARON.

En effet,
Le bonhomme a tout lieu d'être très-ſatisfait.

GÉRONTE.

Auſſi ſuis-je, & ma joie égale ma ſurpriſe.

Le BARON.

Allez, vous radotez, s'il faut que je le diſe.
Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans!

GÉRONTE.

Oui; mon neveu chez lui raſſemble des Savans
Qui diſputant entr'eux . . .

Le BARON.

Des Savans! la cervelle
Vous tourne, aſſurément. Vous me la donnez belle
Avec vos Savans!

GÉRONTE.

Mais . . .

Le BARON *à Géronte.*

Suivez-moi, vous verrez
Des Docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON *bas à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez juſqu'où va ſa folie.

GÉRONTE *bas à Cléon.*

Il me fait grand pitié!

Le BARON *en riant.*

Parbleu, vous en tenez
Avec vos Savans! ah!

GERONTE *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez!

PASQUIN *bas à Géronte.*

Eh, ne l'irritez point, il eſt dans ſon délire;
Souvent dans ſes accès il ſe pâme de rire.

Le BARON *riant à gorge déployée.*

Des Savans! le bon tour que l'on vous joue ici!
Des Savans!

(Il rit encore plus fort.)

GERONTE *à Cléon.*

Sur mon ame, il me fait rire auſſi.
Oui, Baron, des Savans.

(Il rit de tout ſon cœur.)

Le BARON *riant de plus en plus.*

La ſcène eſt excellente.

GERONTE *riant comme lui.*

Par ma foi, notre ami, vous la rendez plaiſante.

(Les deux vieillards rient démeſurément en ſe moquant l'un de l'autre.)

PASQUIN *bas à Cléon.*

Ils vont crever tous deux.

CLEON *bas à Paſquin.*

Plût à Dieu! mais du moins
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN.

J'y vais mettre mes ſoins.

Le BARON *reprenant ſon air ſérieux.*

Oh çà, c'eſt aſſez ri; je vois qu'on vous abuſe,
Et que votre neveu vous prend pour une buſe.
Pour finir la diſpute, entrons; bien-tôt, ma foi,
Vous verrez qui radote ou de vous, ou de moi.

SCENE VII.

Le MARQUIS, CLE'ON, Le BARON, GE'RONTE, FINETTE, PASQUIN.

Le MARQUIS *entre tenant une ſerviette ; il eſt ivre.*

EH, Cléon !

CLE'ON *à part.*

Le bourreau !

PASQUIN *à Finette.*

Le Marquis ! comment faire !

Le BARON.

Ah ! c'eſt monſieur mon fils !

Le MARQUIS.

Bonjour, monſieur mon père ;
(à Cléon.)
Comment vous portez-vous ? Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens ?

CLE'ON.

Eh ! tu me perds.

Le BARON *à Géronte.*

Voici
Un des Savans . . .

GE'RONTE.

O Ciel !

Le BARON.

Que céans on raſſemble
Nous ſommes là-dedans plus de quarante enſemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante !

Le MARQUIS *lui frappant ſur l'épaule.*

Oui. Bonjour, vieux roquentin,
Vous me voyez bien rond : quand on a de bon vin,
On boit à ſes amours, cela grimpe à la tête,
Et le cœur s'attendrit. Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon, mais elle te fait honneur.

Le BARON *à Géronte.*

Faites la révérence à monſieur le Docteur.

GÉRONTE *à Cléon.*

Ah, ah ! c'eſt donc ainſi qu'on me berne !

CLÉON *à part.*

J'enrage.

Le MARQUIS *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE *à Paſquin.*

Eh bien, maître fripon !

PASQUIN *s'eſquivant.*

Très-humble ſerviteur ;
Je m'en vais prendre auſſi le bonnet de Docteur.

GÉRONTE.

(à Finette.)

Le ſcélérat ! Et toi, madame l'impudente,
Peux-tu . . .

FINETTE *lui faiſant la révérence.*

Mon cher monſieur, je ſuis votre ſervante.
Si vous avez du goût pour meſſieurs les Savans,
Comptez que jour & nuit on les trouve céans.

GÉRONTE *la pourſuivant.*

Tu me railles encor !

SCENE VIII.

CLE'ON, GE'RONTE, Le BARON, Le MARQUIS.

Le MARQUIS *arrêtant Géronte.*

RESPECTEZ le beau ſexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit ſenſitif,
Le ſexe à vos fureurs n'eſt pas un correctif;
Mais moi qui le révère & qui le trouve aimable...
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table,
Vous verrez un feſtin auſſi bien entendu...

GE'RONTE.

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu.

Le MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GE'RONTE.

Qui, moi!

Le MARQUIS.

Vous, & j'eſpère
Choquer auſſi le verre avec monſieur mon père.

SCENE IX.

CLE'ON, GE'RONTE, Le BARON, Le MARQUIS, Le COMTE, FLORIMON, CARTON, CIDALISE, ARAMINTE, BE'LISE, ARSINOE', *& pluſieurs autres Convives.*

FLORIMON *à Cléon.*

COMMENT donc ! t'éclipſer au milieu d'un repas !

Le COMTE *à Cléon.*

Nous venons vous chercher.

GE'RONTE.

Ah, bon Dieu, quel fracas !

Le BARON *à Géronte.*

Le cercle eſt aſſez beau.

ARAMINTE *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE *à Cléon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas !

ARSINOE' *à Cléon.*

On ſe plaint fort de vous.
Qui peut donc ſi long-temps vous ſéparer de nous !

BE'LISE.

Vous nous donnez, Cléon, un feſtin magnifique,
Et vous nous plantez-là ! ce procédé me pique.

CARTON.

CARTON *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir, il faut nous mettre au jeu;
Le temps eſt précieux.

GÉRONTE.

Courage, mon neveu,
La réforme eſt complète & très-édifiante.

FLORIMON *au Marquis.*

Quel eſt cet homme-là!

Le MARQUIS *prenant la main de Géronte.*

Meſſieurs, je vous préſente
La fleur de la contrée, un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, & qui fait de ſon mieux
Pour ſoûtenir Cléon dans ſa magnificence.

CIDALISE *& toutes les Dames le ſaluent.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence.

Le COMTE *embraſſant Géronte.*

Monſieur, en vérité, j'avois un grand deſir
De faire connoiſſance avec vous.

FLORIMON *l'embraſſant.*

Quel plaiſir
De l'embraſſer!

CARTON *faiſant de même.*

Monſieur veut bien me le permettre.

Le MARQUIS.

Parbleu, j'aurai mon tour, & j'oſe me promettre
Que monſieur ſentira dans cet embraſſement
L'excès de l'amitié . . .

GÉRONTE.

Doucement, doucement.

Le MARQUIS.

Allons, à toi, Cléon, une tendre accollade.

CLE'ON *embraſſant Géronte avec tranſport.*

Mon oncle, mon cher oncle.

GE'RONTE *s'eſſuyant.*

Ah ! j'en ſerai malade.
Retire-toi, bourreau : tu me fais outrager ;
Mais avant qu'il ſoit peu, je ſaurai m'en venger.

CLE'ON.

Quoi ! lorſque mes amis s'empreſſent à vous plaire . . .

GE'RONTE.

Diſſipe, mange, bois, ce n'eſt plus mon affaire,
Je t'abandonne.

Le COMTE *à Géronte.*

Au fond, de quoi vous plaignez-vous ?

GE'RONTE.

De quoi je me plains !

Le COMTE.

Oui.

GE'RONTE.

J'ai tort d'être en courroux...

Le COMTE.

Vous ménagez pour lui ; votre ſage vieilleſſe
Réparera bien-tôt des fautes de jeuneſſe.

GE'RONTE *effrayé.*

Bien-tôt !

Le MARQUIS.

Aſſurément. A parler de bon ſens,
C'eſt une honte à vous de vivre ſi long-temps,
Et d'un pauvre héritier laſſer la patience.

Le BARON *au Marquis.*

Inſolent ! tout au moins reſpectez ma préſence.

Le MARQUIS.

On cherche à quereller! je n'aime point le bruit,
Je m'en retourne à table, & qui m'aime me ſuit.
(Il ſort.)

CLÉON.

Je ſuis mortifié, mon oncle . . .

GÉRONTE.

Point d'excuſe,
Je n'écoute plus rien: on m'inſulte, on m'abuſe,
On m'outre; c'en eſt fait, je ne te connois plus.

CARTON *à Cléon.*

Puiſque pour l'appaiſer tes ſoins ſont ſuperflus,
Compte ſur des amis de qui la bourſe ouverte
Sera prête au beſoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BÉLISE.

J'en réponds.

ARSINOÉ.

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE.

J'en ferois mon plaiſir.

FLORIMON.

Sois ſûr d'un ſerviteur
Pénétré de tendreſſe & de reconnoiſſance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

Le COMTE.

Il m'offenſe,
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON *à Géronte.*

Vous entendez.

GERONTE.

Fort bien.

Le BARON.

On vous flatte aujourd'hui,
Et juſques au beſoin on vous promet merveilles;
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE.

Meſſieurs, m'en croirez-vous! rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

CLEON *à Géronte.*

Mon oncle, ſans rancune & ſans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie!

GERONTE.

Va trouver ta cohue, & me laiſſe en repos.

CLEON *lui faiſant la révérence.*

Je me retire donc ſans un plus long propos.

SCENE X.

GERONTE, Le BARON, JULIE *qui entre & qui écoute.*

GERONTE.

ALLONS, paſſons chez vous: qu'on appelle un Notaire.

Le BARON.

Un Notaire!

GERONTE.

A l'inſtant.

Le BARON.

Et que voulez-vous faire!

GE'RONTE.

Je vais deshériter mon indigne neveu.

Le BARON.

Un ſi cruel deſſein n'aura point mon aveu.

JULIE *avançant avec précipitation.*

Ah! qu'entends-je! monſieur, vous ſera-t-il poſſible
D'avoir tant de rigueur!

GE'RONTE.

Il eſt incorrigible;
Je ſuis inexorable, & je veux le punir.

JULIE.

Je demande ſa grace, & je dois l'obtenir;
Excuſez les tranſports de ſa folle jeuneſſe,
Ayez pitié de moi qui l'aime avec tendreſſe.

GE'RONTE.

Je ſais que vous l'aimez; mais ce diſſipateur
Ne doit point de mes biens devenir poſſeſſeur.
Pour vous en aſſurer la jouiſſance entière,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritière.

JULIE.

Qui, moi, monſieur!

GE'RONTE.

Oui, vous. Je veux que dès ce ſoir
Le ſort de mon neveu ſoit en votre pouvoir.
Dès long temps je connois votre prudence inſigne,
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne;
Sinon, à ſon malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes ſoins ſeule vous jouirez.
Vous êtes après lui ma plus proche parente,

De plus vous êtes ſage, économe, prudente;
C'eſt un double motif pour vous laiſſer mon bien.

JULIE.

Songez . . .

GERONTE.

Vous aurez tout, & l'ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire:
Du deſſein que j'ai pris rien ne peut me diſtraire;
J'aſſure à la vertu ſa rétribution,
Et me venge en faiſant une bonne action.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

GE'RONTE, JULIE, Le BARON.

GE'RONTE *à Julie.*

EN vertu de mon ſeing, & du ſeing du Notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le Ciel me puniſſe & m'abîme à l'inſtant,
Si dans mes volontés je ne ſuis pas conſtant,
Et ſi du teſtament je révoque une ligne !

JULIE.

Je ſais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monſieur, & je vous jure auſſi de mon côté ...

GE'RONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous poſſédiez mes biens, ſans que rien vous engage,
Envers qui que ce ſoit, au plus petit partage ;
Et que mon neveu même apprenne le premier,
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

Le BARON *à Géronte.*

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ſes égaremens qui pourra le contraindre !
Vous étiez le ſeul frein qui le retint un peu :

Oſtez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui.

Le BARON.

Tant mieux !

JULIE.

Oui ; car pour moi j'opine
Que pour ſe corriger il faut qu'il ſe ruine :
Alors ſes faux amis, ſes lâches ſéducteurs,
Le laiſſeront en proie aux remords, aux douleurs ;
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes,
Et s'étant convaincu que le ſiècle où nous ſommes
N'eſt que corruption, intérêt, fauſſeté,
Lui-même il blâmera ſa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou ſert à le rendre ſage.

GERONTE.

Cette ſageſſe-là lui coûtera bien cher.

JULIE.

Ses pertes deſormais doivent peu vous toucher ;
Il eſt preſque abîmé, j'en ſuis trop avertie,
Et j'ai de ſes débris la meilleure partie.

GERONTE.

La meilleure partie !

JULIE.

Oui, ſa terre eſt à moi,
Ses bijoux, ſon argent, j'ai preſque tout.

GERONTE.

Ma foi,
J'en ſuis charmé, ravi.

JULIE.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente & qui ſe donne au bien,
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

Le BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais par quel moyen
Avez-vous pû . . .

JULIE.

Tantôt vous ſaurez notre hiſtoire,
Elle vous ſurprendra; mais voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il eſt deshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laiſſez-lui penſer qu'un excès de tendreſſe
Calme votre courroux, excuſe ſa jeuneſſe,
Et daigne ſe prêter à ſes égaremens.
Vous donnerez matière à des événemens
Qui précipiteront ſes regrets & ſa perte,
Et qui rendront bien-tôt cette maiſon deſerte.

GÉRONTE.

Volontiers. A mon tour je m'en vais le berner,
Et c'eſt un vrai plaiſir que je veux me donner.

Le BARON.

Je vous ſeconderai, quoique mal-propre à feindre;
Mais il eſt des momens où l'on doit ſe contraindre,
Et je ſens comme vous que Julie a raiſon.

SCENE II.

CLE'ON, JULIE, GE'RONTE, Le BARON.

CLE'ON *entrant avec précipitation.*

JE veux voir ſi mon oncle... Encor dans ma maiſon!
Le Baron & Julie! ah! que je vais entendre
De beaux ſermons! Je ſuis en train de me défendre,
Et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

GE'RONTE *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu

CLE'ON *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du ſens, de l'eſprit, & je ſais me conduire.

GE'RONTE.

Sans doute.

CLE'ON.

A me gêner rien ne peut me réduire:
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'eſt tout ce qui me plaît.

Le BARON.

Ah! c'eſt parler cela.

JULIE *à Cléon.*

Qui ſonge à vous contraindre!

CLE'ON.

Qui! vous trois; & j'étois aſſez ſot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foibleſſe on m'a bien affermi.

GE'RONTE.

Vertubleu, mon neveu, comme vous êtes brave !

CLE'ON.

Oui, je lève le maſque, & ceſſe d'être eſclave.

Le BARON.

Il prend le mors aux dents.

CLE'ON.

Vous aurez beau peſter,
Je veux voir mes amis, jour & nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépenſe,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Duſſent tous les cenſeurs en crever de dépit.
Vous m'entendez, meſſieurs !

GE'RONTE.

Ah ! fort bien.

Le BARON.

Il s'explique
En termes éloquens, & . . .

CLE'ON.

Plus de politique ;
C'eſt un art dont jamais je ne me piquerai.
(à Géronte.)
J'en ai fait avec vous un malheureux eſſai ;
Pour y bien réuſſir, j'ai le cœur trop ſincère.
(regardant Julie.)
Il faut être né faux pour aimer le myſtère,
Pour aller à ſes fins ſous un maſque trompeur.
La fineſſe eſt toûjours l'effet d'un mauvais cœur.
Vous m'entendez, madame !

JULIE *en ſoûriant.*

Oui, j'entends à merveille.

GERONTE.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLEON.

Je ſerois un grand fou de me régler ſur vous.

GERONTE.

J'en demeure d'accord.

CLEON.

Car, mon oncle, entre nous,
Eſt-il quelque défaut plus bas que l'avarice!
Il ſuffit de paroître entiché de ce vice,
Pour être regardé comme un homme ſans cœur.
A quoi ſervent les biens que pour s'en faire honneur!
Le faſte nous tient lieu d'une haute nobleſſe;
Les plus fiers, les plus grands adorent la richeſſe;
Quiconque en fait uſage, avec eux va de pair,
Et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainſi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, ſavourez ma prudente morale,
Et ſans me fatiguer d'inutiles raiſons,
Prenez-moi pour modèle, & ſuivez mes leçons.

GERONTE *en riant.*

Il n'eſt pas fort aiſé de les ſuivre à mon âge.

CLEON.

On n'eſt jamais trop vieux pour devenir plus ſage.

GERONTE.

Il parle comme un livre, & raiſonne ſi bien,
Que j'ai honte d'avoir amaſſé tant de bien.

CLE'ON.

C'eſt un peſant fardeau dont je veux vous défaire.

GE'RONTE.

Non, je vous en diſpenſe, & j'en fais mon affaire.
Puiſqu'à ſe ruiner on ſe fait tant d'honneur,
Corbleu, j'y vais auſſi travailler de bon cœur.

CLE'ON.

Ah! vous me plaiſantez.

GE'RONTE.

Non, mon cher, je vous jure;
En vous croyant un fou, je vous faiſois injure,
Et c'eſt moi qui l'étois.

Le BARON.

Il en faut convenir,
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLE'ON.

Parlez-vous tout de bon, ou ſi c'eſt raillerie!

Le BARON.

Tout de bon.

GE'RONTE *à Cléon.*

Agiſſez ſans façon, je vous prie;
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je ſerai charmé:
Vous ne pouvez jamais épuiſer la Fortune.
Embraſſez-moi, mon cher, & vivons ſans rancune.

(Ils s'embraſſent.)

Adieu, mon doux neveu, tenez-vous en gaieté,
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté;
Comptez toûjours ſur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaiſir ſoit votre unique affaire.

CLE'ON.

Quoi, ſérieuſement, vous n'êtes plus fâché!

GE'RONTE.

Plus du tout; vos diſcours m'ont vivement touché,
Je vois votre ſageſſe & mon extravagance,
Et veux vous ſurpaſſer par la magnificence.
J'étois un idiot, un buffle, un animal;
Dès demain je régale, & je donne le bal.

Le BARON.

Et j'y danſerai.

JULIE.

Moi, j'en veux être la reine.

GE'RONTE.

C'eſt comme je l'entends. Ma préſence le gêne,
Laiſſons-le à ſes amis. Touchez-là, mon neveu,
Et ſans cérémonie allez vous mettre au jeu,
La compagnie attend; jouiſſez de la vie,
Et bravez comme moi la cenſure & l'envie.

SCENE III.

CLE'ON, JULIE.

CLE'ON.

PAR un ton ſi nouveau je ſuis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi, vous fâchez-vous de votre liberté!

CLE'ON.

Cette liberté-là me paroit bien ſuſpecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous reſpecte.

CLEON.

Eſtes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi:
Votre oncle vous blâmoit, il reconnoît ſa faute;
Vous aviez un tyran, & c'eſt moi qui vous l'ôte,
J'ai corrigé ſon ton. Sans aigreur, ſans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts:
Je l'en ai tant prié, qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui ſur vous voulois être abſolue,
Je ſuivrai ſon exemple, & mon cœur deſormais
Veut ſe montrer par-là ſenſible à vos bienfaits.
Le dernier que de vous j'ai reçu par le Comte,
M'a ſervi de leçon. Je confeſſe à ma honte,
Que ſi mes procédés vous avoient offenſé,
Mon zèle peu diſcret eſt bien récompenſé.
Je vous ai rebuté par mon humeur auſtère:
Quand vous vous en vengez, c'eſt à moi de me taire;
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLEON *embarraſſé.*

Cet excès de bonté...

JULIE.

L'inconſtance eſt permiſe
Lorſqu'elle eſt bien fondée. Après tout, Cidaliſe
Vous convient mieux que moi, je le dois avouer,
Et d'un choix ſi prudent chacun va vous louer;

Car que ſuis-je auprès d'elle! une importune amie
Qui vous prêche ſans ceſſe, & dont l'économie,
Si d'éternels liens nous uniſſoient tous deux,
Seroit à votre humeur un frein trop ennuyeux.
Voulez-vous vous lier! cherchez qui vous reſſemble,
C'eſt l'unique moyen de vivre deux enſemble,
Et de... Vous rougiſſez! je ne dis pourtant rien
Qui vous doive offenſer.

CLEON.

Non; mais je ſens fort bien
Que vous êtes piquée, & que mon inconſtance...

JULIE.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLEON.

Avec indifférence!

JULIE.

Oui.

CLEON.

J'en doute bien fort.

JULIE.

Vous en doutez!

CLEON.

Je crois que je n'ai pas grand tort,
Et j'en ſuis bien fâché.

JULIE.

Détrompez-vous, de grace.
Quoi, lorſque vous changez, j'aurois l'ame aſſez baſſe...

CLEON.

Mais, au fond, vous m'aimiez!

JULIE.

Eh mais, oui, je le croi.

CLE'ON.

Et vous aviez de même un aſcendant ſur moi,
Dont je ſens que j'ai peine à me rendre le maître.

JULIE.

Vous en triompherez bien-tôt.

CLE'ON.

Cela peut être;
Mais je ſouffre moi-même en vous voyant ſouffrir.

JULIE *en ſoûpirant.*

C'eſt un léger tourment dont je veux vous guérir
En changeant comme vous. Vous aimez Cidaliſe.

CLE'ON.

Ma réſolution n'étoit pas trop bien priſe;
Mais vous la confirmez, & cela me ſuffit:
Au défaut de l'Amour, je ſuivrai le dépit.

JULIE.

Et l'Amour le ſuivra.

CLE'ON.

C'eſt ce que je ſouhaite.

JULIE.

Je le ſouhaite auſſi.

CLE'ON.

Vous ſerez ſatisfaite.

SCENE IV.

JULIE, CIDALISE, CLE'ON.

CIDALISE.

ON vous attend, Cléon; que faites-vous ici!
Un raccommodement!

JULIE.

Non; puiſque vous voici,
Je dois me retirer & vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.

JULIE.

Vous voyez, je ſuis bonne.

CIDALISE.

Eh, pas trop; car, au fond,
Vous me haïſſez . . .

JULIE.

Moi! non, je vous en répond;
Je ne ſaurois haïr que les gens que j'eſtime.

CIDALISE.

Le trait eſt un peu vif: le dépit vous anime;
Mais j'ai peu mérité ces marques de courroux.
Eſt-ce ma faute à moi ſi je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah! mon Dieu, point du tout, je ſais que c'eſt la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, & rien qui le ſoûtienne.
Pour vous, dont les attraits ont un ſi grand éclat,
Vous n'avez pas beſoin d'un cœur ſi délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre;
Il ne balance pas, il ſuit ce qui lui plaît,
Mais il aime du moins ſans aucun intérêt.

CLEON *ſe mettant entr'elles.*

Eh, meſdames, ceſſez . . .

JULIE *à Cidaliſe.*

Je ne ſuis point bleſſée
Que vous me ſoupçonniez d'une ame intéreſſée;
Mes actions un jour ſauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal & vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter ſur vous qui vous croyez ſi ſage.
Si les dons de Cléon . . .

CLÉON *à Cidaliſe.*

Madame, croyez-moi,
Ne pouſſez pas plus loin ce diſcours.

CIDALISE.

Mais je croi
Que je puis lui répondre.

CLÉON.

Oui; mais je vous ſupplie
De marquer moins d'aigreur, & d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment, vous exigez . . .

CLÉON.

Moi! je n'exige rien,
Je voudrois ſeulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis comme elle ici dire ce que je penſe.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grace à ſon inconſtance.
Votre triomphe eſt beau, chacun vous l'enviera,
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

SCENE V.

CLE'ON, CIDALISE.

CIDALISE.

QU'AUTANT qu'il lui plaira ! je la trouve plaiſante !
On ne ſauroit tenir à ſa gloire inſolente,
Et je vais la rejoindre.

CLE'ON.

Ah ! de grace, arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc ! je ſouffrirai toutes ſes duretés !

CLE'ON.

Daignez me témoigner un peu de complaiſance,
Et ne lui faites pas la plus légère offenſe.

CIDALISE.

La prière, ſans doute, a de quoi me flatter.
Si bien que pour vous plaire, il faut la reſpecter !

CLE'ON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je ſens bien que mon cœur la révère & l'honore;
N'en ſoyez point fâchée, & l'amour qui nous joint ....

SCENE VI.

CLE'ON, CIDALISE, Le MARQUIS, CARTON.

CARTON.

TOUJOURS des pour-parlers ! nous ne jouerons donc point ?
La table eſt entourée, & Julie a pris place.

CLE'ON.

Julie !

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE.

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver ! & . . .

CLE'ON.

Nous l'en punirons ;
Puiſqu'elle veut jouer, nous la ruinerons.

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainſi de qui nous importune ;
Et guidés par l'Amour, courons à la Fortune.
(Elle lui donne la main.)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

FINETTE *ſeule.*

O Ciel ! vit-on jamais un revers plus funeſte !
Pauvre Cléon ! tu viens de jouer de ton reſte ;
Te voilà ruiné ſans reſſource. Le Sort
Paroît avec l'Amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconſtance & pour venger Julie.

SCENE II.

Le BARON, FINETTE.

Le BARON.

EH bien, a-t-on fini cette grande partie !
Ma fille en étoit-elle !

FINETTE.

Oui, monſieur, ſûrement.

Le BARON.

A-t-elle eu du bonheur !

FINETTE.

E'pouventablement.

Le BARON.

L'expreſſion eſt neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'hiſtoire.
Je l'ai vûe arriver, & j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma maîtreſſe attendoit que l'on ſe mît au jeu.
En entrant, Cidaliſe & Cléon l'ont bruſquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille & plus on la railloit :
Mais, ſans rien repliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en eſt vengée en tentant la fortune.
L'inconſtant, qui trouvoit ſa préſence importune,
Et vouloit s'en défaire en la pouſſant à bout,
L'excitoit à riſquer, offrant de tenir tout.
Eh bien, a dit madame, il faut vous ſatisfaire ;
Ruinez-moi, monſieur, ſi cela peut vous plaire :
Je mets mille louis ſur ces trois cartes-là.
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte ſi dure,
Lui fait autre défi ; toûjours même aventure.
Juſqu'au *trente* & le *va* leur fureur les conduit.
Plus Cléon riſque & tient, plus le malheur le ſuit.
D'un ſang froid merveilleux ma prudente maîtreſſe,
Pour le mettre au néant épuiſe ſon adreſſe.
Enfin elle a gagné tout ce qu'elle a riſqué,
Et juſqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

Le BARON.

La Fortune aujourd'hui paroît bien équitable !

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverſe la table,
Et jetant ſur Julie un regard furieux,
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, ſans s'émouvoir, fait emporter ſa proie,
Et la ſuit, ſans marquer ni triſteſſe ni joie.
A peine ſommes-nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empreſſement
De la part de Cléon, d'excuſer ſa furie
Et de rentrer chez lui. Ma maîtreſſe attendrie
Ne ſait quel parti prendre, & balance long-temps.
Un meſſager preſſant vient d'inſtans en inſtans.
Elle rejoint Cléon, le calme, le conſole.
Madame, lui dit-il, je vous donne parole
Que quand ſur moi le Sort épuiſeroit ſes coups,
J'expirerois pluſtôt que de m'en prendre à vous;
Mon reſpect en répond, l'honneur me le commande:
Mais je veux ma revanche, & je vous la demande.

Le BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier il lui propoſe un jeu,
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu.

Le BARON.

De quel jeu parles-tu!

FINETTE.

C'eſt au *Trente & quarante*
Que Cléon a trouvé la Fortune conſtante
A le faire périr: argent, billets, contrats,
Meubles, carroſſe, hôtel, tout a paſſé le pas,

Devant

Devant trente témoins conſternés de ſa perte,
Et tous prêts à laiſſer cette maiſon déſerte,
Où, pour plumer leur dupe, ils n'ont plus nul moyen;
Car tout eſt à madame, & Cléon n'a plus rien.

SCENE III.

JULIE, Le BARON, FINETTE.

Le BARON *à Julie.*

CE que j'apprends ici me paroît incroyable.
Y dois-je ajoûter foi?

JULIE.

Rien n'eſt plus véritable;
J'ai ruiné Cléon : ma rivale en fureur,
Eſt encor plus que lui ſenſible à ſon malheur;
Elle pleure, elle crie, elle ſe deſeſpère.
Moi, pour ne point aigrir leur haine & leur colère,
Je viens de les laiſſer en proie à leurs tranſports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, & bruſquent tout le monde.
Enfin, graces au Ciel, mon triomphe eſt parfait:
Il faut voir maintenant quel en ſera l'effet,
Si tous ces grands amis qu'attiroit la Fortune,
Voudront avec Cléon faire bourſe commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il étoit heureux,
Et ſi j'ai de tout temps bien ou mal jugé d'eux.
Cidaliſe, ſur-tout, eſt ce qui m'intéreſſe;
Elle peut à préſent lui prouver ſa tendreſſe.

Le bonheur nous expoſe à des dehors trompeurs ;
Mais c'eſt dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

Le BARON.

Cléon devroit mourir de douleur & de honte.
Je ſors pour informer le bonhomme Géronte
De cet événement, & je l'amène ici
Pour voir quelle ſera la fin de tout ceci.

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

COMMENT prétendez-vous uſer de la victoire !

JULIE.

Je n'en fais rien encor.

FINETTE.

Ma foi, j'ai peine à croire
Qu'il reſte à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'eſt ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux ! vous me ſemblez bien âpre à la vengeance !
Voulez-vous de Cléon augmenter la ſouffrance !
Il vous doit tout au moins faire compaſſion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire.

Se peut-il que ſur vous vous ayez tant d'empire!
Pouvez-vous d'un amant ſavourer le malheur!

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera ſur ſon cœur.
Son ſort va deſormais dépendre de lui-même:
S'il eſt digne de moi, tu verras ſi je l'aime.

FINETTE.

Il eſt aſſez puni, madame, en vérité.

JULIE *en ſoûriant.*

Il ne ſait pas encor qu'il eſt deshérité,
Et pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche!

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saiſis l'occaſion de l'informer du fait,
Et devant Cidaliſe: on verra par l'effet
Que loin qu'à ſon égard je ſois dure, inſenſible,
J'uſe, pour le guérir, d'un ſecret infaillible.

FINETTE.

Je commence, madame, à penſer comme vous.
Employer pour cela des remèdes trop doux,
Ce ſeroit tout gâter: il faut d'une main ſûre
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous laſſe,
Je veux à votre amant donner le coup de grace;
Laiſſez-moi faire. Il vient.

SCENE V.

CLE'ON, JULIE, FINETTE.

CLE'ON *du côté par où il entre d'un air furieux.*

NON, ne me ſuivez pas,
Je veux lui parler ſeul.

FINETTE *à Julie.*

Fuyez, doublez le pas,
Il eſt hors de lui-même.

CLE'ON *arrêtant Julie.*

Un moment d'audience.
Eh quoi, d'un malheureux vous fuyez la préſence!
Barbare! ingrate! eh bien, me voilà ruiné,
De votre propre main je ſuis aſſaſſiné;
Vous triomphez.

JULIE.

Le Sort . . .

CLE'ON.

Vous triomphez, ingrate.
Oui, malgré vous je ſens que ma fureur vous flatte;
Ce qui me deſeſpère eſt un charme pour vous.
J'écoute mon reſpect, il retient mon courroux;
Mais je veux une fois vous dire ma penſée.
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéreſſée,
Vous n'aimiez point Cléon, vous adoriez ſon bien;
Son malheur vous l'aſſure, & Cléon n'eſt plus rien.
Je vais à mes amis demander un aſyle,
En vous laiſſant chez moi triomphante & tranquille.

Tandis que mes malheurs combleront vos ſouhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais;
Dans mon deſaſtre affreux, c'eſt ce qui me conſole,
Et j'eſpère . . .

(Julie lui fait une profonde révérence, & ſort.)

SCENE VI.

CLE'ON, FINETTE.

CLE'ON.

ELLE ſort ſans dire une parole!
Voilà ſon dernier coup, l'outrage & le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, & calmez vos eſprits.

CLE'ON.

Moi, je me calmerois lorſque ſa barbarie,
Son ſang froid inſultant, rallument ma furie!

SCENE VII.

CLE'ON, CIDALISE, FINETTE.

CLE'ON *à Cidaliſe.*

AH! madame, venez ſoulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtreſſe de mon cœur.
Il brûle d'être à vous, achevez votre ouvrage,
Ne lui permettez plus un indigne partage,
Sauvez-le de lui-même, il s'offre à vos attraits,

Et ſe livre en vos mains pour n'en ſortir jamais.

CIDALISE.

Quoi, vous doutiez encor que j'en fuſſe maîtreſſe!
Sentez-vous pour Julie un retour de tendreſſe!
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la déteſter.
Deſormais tout à vous, j'oſe vous proteſter . . .
Vous ne m'écoutez point.

CIDALISE.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi! tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits . . .
Mais je n'oſe.

CIDALISE.

Pourquoi!

FINETTE.

Si je vous les révèle,
Je m'en vais vous cauſer une douleur mortelle:
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer,
Pour ſoûtenir ce choc.

CIDALISE.

Achève, il faut s'armer
De courage. Quel coup va l'accabler encore!

FINETTE.

Il peut le ſupporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déjà prêt à s'immoler pour lui.

Que feroit-il ſans vous ! ſon oncle l'abandonne.

CLEON *à Cidaliſe.*

Ah ! ne la croyez pas, je ſais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé pour ſe venger de vous,
Et ſes feintes douceurs vous cachoient ſon courroux.

CLEON.

Quoi donc !

FINETTE *d'un air affligé.*

Le méchant oncle ! ah quelle ame traîtreſſe !
Quel fourbe ! il aſſaſſine au moment qu'il careſſe.
Oui, monſieur, dans l'inſtant que cet oncle malin
Vous diſoit cent douceurs d'un air tendre & benin,
Il venoit de ſigner votre ruine entière,
En vous deshéritant d'une indigne manière ;
Car il vous ôte tout, & même a fait ſerment
De ne jamais changer un mot au teſtament.
Votre diſgrace eſt pleine, infaillible, authentique,
Et Julie eſt, monſieur, ſa légataire unique.

CLEON.

Julie ! a-t-elle pû pouſſer l'indignité...

FINETTE *prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à ſon avidité...
Et votre terre auſſi que vous avez vendue...

CIDALISE *d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu ſa terre !

FINETTE *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perdue,
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché.
Mais ſi vous ſaviez tout, que vous ſeriez fâché,

Monſieur, & que pour vous l'aventure eſt piquante !
Ma maîtreſſe...

CLÉON.

Pourſuis.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante...

CIDALISE.

Eh bien !

FINETTE.

A fait ſous main cette acquiſition :
Votre terre eſt, monſieur, en ſa poſſeſſion.

CLÉON.

La perfide ! au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que pour l'appaiſer...

FINETTE *ſoupirant.*

Ah ! c'eſt un cœur de roche ;
Elle convoite tout, & ſait tout obtenir ;
Elle a vos biens préſens & vos biens à venir :
C'eſt ſon bonheur outré qui vous rend miſérable,
Et qui vient d'accomplir votre ſort déplorable.
Adieu, j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et madame aura ſoin d'adoucir vos malheurs.

(Elle s'éloigne, les contemple quelque temps, & ſort en riant ſous ſon éventail.)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

CLE'ON, CIDALISE.

CLE'ON.

EH bien, vous le voyez, ma diſgrace eſt complète.

CIDALISE *bruſquement.*

Oh, rien n'y manque.

CLE'ON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maiſon où tout m'eſt odieux,
Où tout exciteroit mes tranſports furieux.
Juſte Ciel! ah, ſans vous que je ſerois à plaindre;
Madame! A mon malheur rien ne ſauroit atteindre;
Mais puiſque vous m'aimez, mon ſort me paroît doux;
Et mon cœur eſt flatté de n'eſpérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux aſyle,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE *d'un air froid & embarraſſé.*

Il ſeroit inutile
De vous tromper, Cléon : je plains votre malheur;
Mais je ne ſuis pas libre, & dépends d'un tuteur
Qui, dès qu'il apprendroit vos diſgraces diverſes,
Vous feroit eſſuyer les plus rudes traverſes.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux;
Et peut-être qu'alors...

CLE'ON.

Le trait eſt généreux;

Il m'ouvre votre cœur, & je ſens ma folie
De l'avoir cru plus ſûr que celui de Julie.
Je ne vois que des cœurs doubles, intéreſſés,
Perfides, ſéducteurs . . .

CIDALISE *d'un ton de hauteur.*

Ah ! Cléon, finiſſez ;
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à ſa fortune.

SCENE IX.

CLE'ON, CIDALISE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

BONSOIR, Cléon ; j'accours pour te féliciter :
Ton oncle vient, dit-on, de te deshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largeſſes,
Te ſauvent pour jamais l'embarras des richeſſes.
Comme un Sage de Grèce, en mépriſant le bien,
Te voilà vraiment libre, & vis-à-vis de rien.
Parbleu j'en ſuis ravi, même ſort nous raſſemble,
Mon cher, & nous allons philoſopher enſemble.

CLE'ON *d'un ton de colère.*

Viens-tu pour m'inſulter !

Le MARQUIS.

Non, Cléon, ſur ma foi.
Un revers t'a rendu tout auſſi gueux que moi ;
Mais ne t'affliges point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enſeigner à vivre d'induſtrie.

Tu nous prêtois ; ton tour eſt venu d'emprunter :
Pour y bien réuſſir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la miſère,
Mais ne dégradent point leur noble caractère.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce ſera toûjours ſans me deshonorer ;
C'eſt à quoi je me fixe ; ou, ſi tout m'abandonne,
La mort eſt ma reſſource & n'a rien qui m'étonne.

Le MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur !

CLÉON.

Eſt-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur !

Le MARQUIS.

De l'honneur ! on n'en a qu'autant qu'on fait figure.
Ah ! je vois ce que c'eſt, madame te raſſure ;
Tu crois...

CLÉON.

Non ; mon malheur a produit ſon effet,
Et me rend à ſes yeux un mépriſable objet.
J'attendois de ſa part une main ſecourable ;
Mais ſon cœur, effrayé du ſort d'un miſérable,
Oppoſe à mon eſpoir l'obſtacle d'un tuteur
Qui ne ſouffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

Le MARQUIS.

Qui ! lui te traverſer ! pitoyable défaite ;
C'eſt un vieux idiot, un homme qui végète,
Qui ne ſait ce que c'eſt que de rien refuſer,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut diſpoſer.

CLÉON *à Cidaliſe.*

Voilà donc ce tuteur pour moi ſi redoutable!

CIDALISE.

Ecoutez-vous un fou!

Le MARQUIS.

C'eſt un fou raiſonnable,
Du moins par intervalle. Ah! je vous connois bien.
(en montrant Cléon.)
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE.

Il n'a qu'à ſe former ſur votre caractère,
Il ne ſauroit manquer.

Le MARQUIS.

Rien ne lui manquera,
Lorſque de vos liens il ſe délivrera,
Et les avis d'un fou pourront le rendre ſage.

CIDALISE.

Eh bien, pour ſon repos je romps ſon eſclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eutes jamais, & toûjours en ſecret
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit ſû m'enlever, ſans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en eſt témoin, ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs & ſuivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé, vous me rendez la vûe,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique, il vous ſied à ravir,

Dans vos beſoins urgens il pourra vous ſervir;
Il ne vous reſte plus que l'art de la parole,
Et je vous laiſſe en paix méditer votre rôle.
(Elle ſort d'un air dédaigneux.)

Le MARQUIS.

Cette ſcène m'a plû, t'a dévoilé ſon cœur,
Et je vais ſur le champ en informer ma ſœur.

CLE'ON *le retenant.*

C'eſt un ſoin ſuperflu, je l'ai trop offenſée.

Le MARQUIS.

Les femmes ont toûjours quelque arrière-penſée,
Et je veux pénétrer ſi ma ſœur en effet
N'a point encor pour toi quelque retour ſecret.

SCENE X.

CLE'ON *ſeul.*

SON cœur intéreſſé ne m'en croira plus digne.

SCENE XI.

CLE'ON, CARTON, FLORIMON, ARSINOE', ARAMINTE, BE'LISE, *autres Convives.*

ARSINOE' *à Béliſe.*

A ſon mauvais deſtin il faut qu'il ſe réſigne;
Il ne peut faire mieux.

BE'LISE.

Mais quoi, deshérité

Après qu'il s'eſt perdu ! c'eſt trop, en vérité.

ARAMINTE.

Ah ! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre ?
J'en ai preſque pleuré.

BELISE *à Cléon.*

Je n'ai pû m'en défendre,
Et votre ſort me fait vraiment compaſſion.

CLEON *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON *à Cléon.*

La Fortune ſur toi ſemble épuiſer ſa rage ;
Le remède à cela, c'eſt d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour ſoûtenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc.
Où donc eſt Cidaliſe ?

CLEON.

Elle eſt déjà partie.

ARSINOE.

Quand on eſt en malheur, on quitte la partie.

BELISE.

C'eſt jouer baſſement.

ARAMINTE.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'eſt pas fort à louer.

ARSINOE.

Pour moi, je la croyois tendre & compatiſſante ;
Mais je me trompois bien. Je ſerai plus conſtante.
(à Cléon.)
Je plains votre malheur, ſans ceſſe le plaindrai,

Et de mes vœux ardens je vous ſeconderai,
N'en doutez point : je ſens que votre ſort me tue,
Et je ne ſaurois plus ſoûtenir votre vûe.
(Elle ſort.)

BE'LISE.

J'ai pour vous, à coup ſûr, les mêmes ſentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens.
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime ;
Mais vous aurez toûjours ma plus parfaite eſtime.
Adieu ; conſolez-vous. *(Elle ſort.)*

CARTON.

Oui, oui, conſole-toi,
C'eſt le meilleur parti.

ARAMINTE.

Comptez toûjours ſur moi.

(Elle donne la main à Carton, & ſort précipitamment ſuivie de tous les autres Convives, excepté Florimon.)

CLE'ON.

Comment ! dans mon malheur voilà donc ma reſſource !
On me fait compliment, & puis on prend ſa courſe !
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas conſterné
De ce que tu vois !

FLORIMON.

Non. Chacun eſt proſterné
Devant les gens heureux : ſont-ils dans la miſère !
On les plaint tout au plus, & l'on croit beaucoup faire.

CLE'ON.

Ce ſont-là les amis qu'on eſpère trouver !
Tu m'as dit qu'au beſoin je pourrois t'éprouver . . . .

FLORIMON *bruſquement.*

Tu m'éprouves auſſi ; je m'en vais.

SCENE XII.

CLE'ON *ſeul.*

AH, le traître!
Avec quelle impudence il oſe méconnoître
Un ami toûjours prêt à l'aider! quelle horreur!
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur!

SCENE XIII.

CLE'ON, Le COMTE.

CLE'ON *allant au-devant du Comte, qui veut l'éviter.*

CHER ami, ſavez-vous juſqu'où va ma diſgrace!
Déjà de mon malheur tout le monde ſe laſſe;
Je n'ai plus d'amis.

Le COMTE *en ſoûriant.*

Quoi! penſiez-vous en avoir!

CLE'ON.

Ah, que je m'abuſois! j'en ſuis au deſeſpoir.

Le COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde:
Ce qui ſe paſſe ici n'eſt que le train du monde.
Vous vous êtes trompé juſqu'à ce triſte jour,
En vous imaginant qu'on vous faiſoit la cour:
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richeſſes;
On vouloit partager vos plaiſirs, vos largeſſes;

On

On trouvoit tout chez vous, on n'y trouve plus rien,
Et l'on perd ſes amis en perdant tout ſon bien.
Le monde eſt fait ainſi, j'en ai l'expérience;
Suivez donc le torrent, & prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc auſſi de ces amis trompeurs!

Le COMTE.

Moi! j'étois comme un autre, au rang de vos flatteurs:
Mais vous n'en aurez plus; grace à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir ſincère.

CLÉON.

Eh quoi, m'attendiez-vous à cette extrémité,
Pour m'oſer librement dire la vérité!

Le COMTE.

On ne ſe fait aimer que par les complaiſances.
Mais ne vous plaignez plus des fauſſes apparences:
Si ce qu'on dit eſt vrai, je ne ſuis pas un ſot;
On m'a berné pourtant comme un franc idiot.
Les plus fins ſont trompés; & cette indigne veuve
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment!

Le COMTE.

Je l'adorois. Sur un eſpoir flatteur,
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquerir ſon cœur:
Je les ſollicitois de concert avec elle,
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.

Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéreſſé que le Ciel ait formé,
Eſt celui de l'objet dont vous étiez charmé ;
L'ardeur de s'enrichir eſt tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver ſa dupe.
Eſtes-vous donc ſurpris ſi vous l'avez été,
Comme de vos amis ! Tout n'eſt que fauſſeté :
Qui croit s'en garantir, groſſièrement s'abuſe ;
Elle règne par-tout, & voilà mon excuſe.
Adieu.

SCENE XIV.

CLE'ON *ſeul.*

JE ne dis rien, car je ſuis confondu.

SCENE XV.

CLE'ON, PASQUIN *qui entre d'un air affligé.*

CLE'ON.

QUE viens-tu m'annoncer ?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu.
Ce fripon d'intendant, pour conſommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laiſſé chez lui que ce billet ouvert.

CLE'ON.

Donnes. Pour me trahir tout paroît de concert.
Liſons. C'eſt à Gripon que ce billet s'adreſſe ;
Il eſt daté de Breſt, & ceci m'intéreſſe.
Peut-être eſt-ce à mes maux un doux ſoulagement.
Ah ! qu'il vient à propos en ce fatal moment !

(Il lit.)

Voici pour votre maître une triſte nouvelle :
Le vaiſſeau qui pour lui rapportoit un tréſor,
Par une aventure cruelle
Vient de faire naufrage en approchant du port.

Tous les malheurs ſont donc enchaînés ſur ma tête,
Et mon dernier eſpoir périt dans la tempête !
Mer barbare & perfide autant que mes amis !
Que vais-je faire ! o Ciel !

PASQUIN.

Me ſeroit-il permis
De vous dire deux mots !

CLE'ON.

Va-t-en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, monſieur.

CLE'ON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, & de les renvoyer.

PASQUIN *ſanglottant.*

L'affaire eſt faite, on vient de les congédier.

CLE'ON.

Et toi !

PASQUIN.

Je ne ſais point ce que l'on me deſtine ;
Mais, qu'on me chaſſe ou non, mon pauvre cœur s'obſtine
A ne vous point quitter ; & juſques à la mort,
Je ſuis bien réſolu de ſuivre votre ſort.

CLE'ON.

Que feras-tu de moi ! je ſuis un miſérable.

PASQUIN.

Le peu que je poſſède . . .

CLE'ON.

Ah ! ce trait-là m'accable.
Voilà le ſeul ami qui me demeure. Ingrats !
Et cet exemple-là ne vous confondra pas !
Va-t-en, laiſſe-moi ſeul au fond du précipice ;
Donne-moi ce fauteuil, c'eſt le dernier ſervice
Que j'exige de toi.

PASQUIN *lui baiſant la main.*

Mon cher maître !

CLE'ON.

Va, ſors,
Et tu m'obligeras.

SCENE DERNIE'RE.

CLE'ON *ſe croyant ſeul,* JULIE *qui entre doucement & qui écoute.*

CLE'ON *ſe jetant dans un fauteuil.*

INUTILES remords,
Pourquoi me tourmenter ! O raiſon trop tardive !

Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive!
Je ſuis abandonné, trahi, deshérité,
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité.
Compter ſur des amis, quelle étoit ma folie!
Je leur pardonne à tous; mais vous, mais vous, Julie,
Vous que j'ai tant aimée, & que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon ſort!
C'eſt-là ce qui me tue. Une fauſſe inconſtance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance!
Les fureurs d'un amant par vous-même abîmé,
Devroient-elles... Jamais vous ne m'avez aimé;
L'effet confirme trop un ſi juſte reproche.
Jouiſſez de ma mort, je la ſens qui s'approche.
(Il tire ſon épée.)
Qu'elle vient lentement! il faut la prévenir,
Et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir.
(Il veut ſe frapper.)

JULIE *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon!

CLEON.

O Ciel! c'eſt vous, Julie!
C'eſt vous qui m'empêchez de m'arracher la vie!
Pourquoi ce ſoin! ſongez qu'il ne me reſte rien.

JULIE.

Ingrat! vous avez tout, puiſque j'ai votre bien.
Lorſque vous m'accuſiez d'une ame intéreſſée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma penſée!
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous ſauver,
Et vous ai tout ravi pour vous le conſerver;

A votre aveuglement c'étoit le ſeul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je poſſède ;
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec tranſport ;
Il ne ſauroit ſans vous goûter un heureux ſort :
Vous êtes le ſeul bien qu'il eſtime, qu'il aime ;
Il vous rend tout le vôtre, & ſe livre lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi ;
Vivez heureux, content, & vivez avec moi.

CLÉON *ſe jetant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie, ah ! vous me percez l'ame.
Ici, que de vertu dans le cœur d'une femme !
Elle me fait mourir de honte & de regret.

JULIE.

Levez-vous. Grace au Ciel, j'ai trouvé le ſecret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime.
Allons trouver mon père ; inſtruit de mon deſſein,
Il va vous aſſurer & mon cœur & ma main :
Votre oncle en eſt charmé, mon frère rentre en grace,
De nos diviſions la Diſcorde ſe laſſe,
Un Ciel pur & ſerein nous préſage un doux ſort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLÉON *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur, ſont votre heureux ouvrage :
Pour comble de bienfait, vous m'avez rendu ſage ;
Et je vais éprouver dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente eſt la ſource des biens.

FIN.

L'AMBITIEUX
ET
L'INDISCRETE.

TRAGI-COMEDIE.

PROLOGUE.

UNE ACTRICE.

MESSIEURS, vous allez voir une nouvelle Pièce
D'un Auteur qui n'eſt pas nouveau.
L'ouvrage eſt ſingulier : vous dire qu'il eſt beau,
Ce ſeroit un peu loin pouſſer la hardieſſe.

Décider avant vous, c'eſt hâter le danger.
Nous efforcer à ſi bien faire
Que l'ouvrage puiſſe vous plaire,
Voilà tout notre droit ; le vôtre eſt de juger.

En juges ſouverains faites qu'on vous reſpecte.
L'Envie eſt aux aguets, la Cabale la ſuit.
Loin d'avoir le bon goût, leur cohorte ſuſpecte
Lui fait la guerre, & le détruit.

Juſques au dernier mot impoſez-lui ſilence,
C'eſt l'unique faveur que nous vous demandons.
Nous plaidons devant vous ; tandis que nous plaidons,
Daignez nous écouter, & tenir la balance.

Si notre Pièce a du ſuccès,
Pour vous, comme pour nous, j'en ſerai très-ravie;
Et mon plus grand plaiſir, ſera de voir l'envie
Perdre, avec dépens, ſon procès.

Elle tremble déjà; mais s'il faut tout vous dire,
En vérité, je tremble auſſi.
Puiſſe votre équité la bannir loin d'ici;
Plus elle pleurera, plus je vous ferai rire.

Permettez à l'ambition
De vous étaler ſa manie;
L'Auteur a mis tout ſon génie
A vous en faire voir toute l'illuſion.

C'eſt, dit-on, le défaut des plus grands perſonnages,
Et je vous avouerai ſans fard, ...
Que notre Auteur lui-même en a ſa bonne part;
Mais ſon ambition eſt d'avoir vos ſuffrages.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

Le ROI DE CASTILLE.

DOM PHILIPPE, premier Miniſtre.

DOM FERNAND, favori du Roi, & frère de Dom Philippe.

DOM FE'LIX, père de Dom Philippe & de Dom Fernand.

DOM LOUIS, Ambaſſadeur d'Arragon.

L'INFANTE D'ARRAGON, crue fille de Dom Louis.

DONA BE'ATRIX, femme de Dom Philippe.

DONA CLARICE, nièce de Dona Béatrix.

JACINTE, femme de chambre de Dona Béatrix.

Un PAGE.

GARDES.

La Scène eſt dans le Palais du Roi de Caſtille.

L'AMBITIEUX
ET
L'INDISCRE'TE.
Tragi-Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

D. FE'LIX.

MEs deux fils à la Cour ! l'aîné, premier Miniſtre,
Le ſecond, favori ! quelle étoile ſiniſtre
Dans ces poſtes brillans les a placés tous deux !
Qu'ils courent de dangers, & que je crains pour eux !
Leur naiſſance, il eſt vrai, répond à leur fortune ;
Mais qu'ils ſeroient bien mieux dans la route commune,
Qu'au faîte des grandeurs, dont les trompeurs attraits
Vont ſur eux, de l'envie attirer tous les traits !

Heureuſe obſcurité, que je vous trouve aimable !
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable !
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux ;
Mais, s'ils vous connoiſſoient, ils n'aimeroient que vous.
En vous ils trouveroient tous les biens qu'ils deſirent,
Et ce parfait bonheur pour lequel ils ſoupirent,
Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant cahos,
Où l'ambition règne, & n'a point de repos.
Quelle foule de gens à mes yeux ſe préſente !
On voit dans tous leurs traits le deſir & l'attente.
Comme ils s'empreſſent tous ! ils vont à la Faveur
Offrir le doux parfum de leur encens flatteur.
O mes fils ! gardez-vous de ces trompeurs hommages :
L'intérêt, à la Cour, maſque tous les viſages,
Et les plus empreſſés à fléchir devant vous,
Vous préparent, ſous main, les plus dangereux coups.
Mais inſenſiblement la troupe entre & s'écoule,
Et je veux, à mon tour, me mêler dans la foule,
Pour voir, ſans être vû. Je brûle de ſavoir
Comment ici mes fils uſent de leur pouvoir . . .
Mais n'allons pas plus loin ; je vois une perſonne
Que je crois reconnoître, & dont l'aſpect m'étonne.
Quel faſte ! quel éclat ! c'eſt elle toutefois,
C'eſt Jacinte.

SCENE II.

D. FE'LIX, JACINTE.

JACINTE.

AH, Seigneur! eſt-ce vous que je vois!
Oui, voilà Dom Félix, le père de mon maître.

D. FE'LIX.

Madame, en vérité . . .

JACINTE.

Moi, madame! peut-être
D'autres s'y méprendroient; car, ſans préſomption,
Mon air eſt au deſſus de ma condition:
On me le dit, du moins, & je le crois ſans peine.

D. FE'LIX.

C'eſt bien fait.

JACINTE.

Cependant je n'en ſuis pas plus vaine,
Je ſuis femme de chambre, & Jacinte eſt mon nom.
M'auriez-vous oubliée en deux ou trois ans!

D. FE'LIX.

Non,
Vos traits m'avoient frappé; mais à parler ſans feinte,
J'ai craint de me tromper vous prenant pour Jacinte,
Vous n'êtes plus la même.

JACINTE.

Oh, oh!

D. FE'LIX.

L'air de la Cour
Vous eſt bon!

JACINTE.

Merveilleux. O l'aimable ſéjour!
Qu'une fille y profite!

D. FE'LIX.

On le voit.

JACINTE.

Ma maîtreſſe,
Quoique née en province, a l'air d'une princeſſe
A préſent.

D. FE'LIX.

Quel prodige! elle a donc bien changé!
Et mon fils, ſon époux!

JACINTE.

Il n'a jamais ſongé
A réformer ſon air, ſon ton, ni ſa manière;
Pour un premier Miniſtre il n'a pas l'ame fière
Aſſurément.

D. FE'LIX.

Tant mieux.

JACINTE.

Content, de bonne humeur;
Prévenant, gracieux, ſans faſte, ſans hauteur,
N'ayant d'autre intérêt que l'intérêt du maître,
Et toûjours occupé ſans jamais le paroître.
Oui, voilà, mot pour mot, comme on parle de lui.
Vous-même, par vos yeux, vous verrez aujourd'hui
Si c'eſt-là ſon portrait.

D. FE'LIX.

Je l'augure d'avance,
Et ce fils m'a donné toûjours grande eſpérance.

Dites-moi ; ſe plaît-il dans ſon brillant emploi !

JACINTE.

Deux fois il a tenté de le remettre au Roi,
Non qu'il ſoit mécontent ; mais pour vivre tranquille.
Heureuſement pour nous le Prince eſt trop habile
Pour laiſſer échapper un ſi bon ſerviteur.

D. FÉLIX.

Eſt-il riche, mon fils !

JACINTE.

Non. Pour notre malheur
Il eſt trop honnête homme : il amaſſe, il ménage ;
Mais pour qui ! le Roi ſeul en a tout l'avantage.
Il prétend l'enrichir & ſoulager l'Etat.
Quant à lui-même, il vit ſans pompe, ſans éclat,
Dans ſa grave maiſon tout ſent l'économie ;
Mais madame, au contraire, en eſt grande ennemie.
Elle aime à ſe charger de ſuperbes habits,
Sur elle on voit briller diamans & rubis :
Tous ſes appartemens ſont riches, magnifiques ;
Et rien n'eſt mieux paré que tous ſes domeſtiques.
Elle ne ſort jamais que dans un char pompeux,
Qui, des paſſans, ſur elle attire tous les yeux.
Enfin, rien n'eſt égal à ſa magnificence,
Et ſa félicité conſiſte en ſa dépenſe.

D. FÉLIX.

Ma belle-fille eſt folle ; & mon fils, bien plus fou
De ſoûtenir . . .

JACINTE.

Jamais il ne lui donne un ſou

Que pour le néceſſaire, & ſouvent il l'empêche
De prendre ſon eſſor; mais c'eſt en vain qu'il prêche,
Madame va ſon train ſi-tôt qu'elle a des fonds.

D. FE'LIX.

Et qui les lui fournit!

JACINTE.

Le Roi, qui par ſes dons
Supplée à nos beſoins. O le généreux Prince!
Sans lui notre équipage auroit l'air aſſez mince;
Mais, grace à ſes bontés, nous ne manquons de rien;
Et, malgré Dom Philippe, il eſt notre ſoûtien.
Dom Philippe s'en plaint; le Roi n'en fait que rire,
Et nous comble de biens, quoi qu'il en puiſſe dire.

D. FE'LIX.

Mais de ma belle-fille il eſt donc amoureux!

JACINTE.

Non, je vous en réponds; il porte ailleurs ſes vœux;
Et ſe livre aux tranſports d'un feu plus légitime:
Mais comme Dom Philippe a toute ſon eſtime,
Sans vouloir, cependant, recevoir de bienfaits,
Sa femme, plus ſenſée, en reſſent les effets.

D. FE'LIX.

Mon aîné, je le vois, eſt digne de ſa place.
Je n'apprends rien de lui qui ne me ſatisfaſſe;
Et vous me confirmez tout ce qu'on m'en a dit;
Mais ſon frère, toûjours eſt-il bien en crédit!

JACINTE.

Je ne puis exprimer à quel point le Roi l'aime.
Il traite Dom Fernand comme un autre lui-même;

Et

Et jamais Favori ne fut plus déclaré.

D. FE'LIX.

Fort bien. Mais Dom Fernand paroît-il modéré,
Tranquille, ſatisfait, prudent comme ſon frère!

JACINTE.

Il eſt préciſément d'un autre caractère,
Toûjours rêveur, toûjours formant quelque projet,
Accablé de bienfaits, & jamais ſatisfait.
Pour s'élever ſans ceſſe, il met tout en pratique;
L'amour même en ſon cœur cède à ſa politique,
Car c'eſt un courtiſan plein de manège & d'art,
Dont l'air & les diſcours ſont parés d'un beau fard,
Et dont l'ambition, ſelon les conjonctures,
Prend, pour ſon intérêt, cent diverſes figures:
Pour aller à ſon but, prêt à tout haſarder,
Voulant toûjours la guerre afin de commander,
Et préférant, dit-on, cet honneur, à la gloire
De cueillir tout le fruit d'une pleine victoire.
Voilà ce que j'en ſais, je vous le dis tout bas:
Ainſi, mon bon ſeigneur, ne me trahiſſez pas,
Car la ſincérité me feroit préjudice;
Ailleurs elle eſt vertu, mais ici c'eſt un vice.

D. FE'LIX.

Je ne le ſais que trop; vous me connoiſſez bien;
Et je ſuis trop diſcret pour vous commettre en rien.

JACINTE.

Quand je connois mes gens, ma langue s'émancipe;
Autrement...

D. FE'LIX.

Pourriez-vous avertir Dom Philippe,
Que je voudrois ici lui parler un moment!

JACINTE.

Oui, Seigneur, & je vais vous ſervir promptement.

D. FE'LIX.

Dépêchez-vous.

SCENE III.

D. FE'LIX *ſeul.*

SELON ce qu'elle vient de dire,
Pour la retraite encor Dom Philippe ſoupire,
De ſon ſuperbe joug il n'eſt point entêté,
Et ne voit de bonheur que dans la liberté:
Du moins il le penſoit dès l'âge le plus tendre,
Et j'oſe me flatter qu'il voudra bien m'entendre.
Mais le voici lui-même, & mon cœur eſt charmé
De marquer ma tendreſſe à ce fils bien-aimé.

SCENE IV.

D. FE'LIX, D. PHILIPPE.

D. FE'LIX *embraſſant D. Philippe.*

ENFIN, je vous revois, mon cher fils!

D. PHILIPPE.

Ah, mon père!
Pourquoi n'entrez-vous pas? puis-je avoir quelque affaire

Qui me prive un inſtant du bonheur de vous voir!

D. FELIX.

Vos momens vous ſont chers; votre premier devoir,
Mon fils, eſt de remplir votre place honorable,
Et vous en détourner, c'eſt vous rendre coupable.
Je n'exige de vous qu'un inſtant de loiſir,
Je l'attendrai; s'il vient, nous ſaurons le ſaiſir.

D. PHILIPPE.

Il ne viendra jamais ſi nous voulons l'attendre,
Du plaiſir que je ſens je ne puis me défendre;
Il eſt ſi grand, ſi pur, qu'il doit m'être permis.
Oubliez le Miniſtre, & ne ſongez qu'au fils,
Dans ſon poſte éclatant il prétend l'être encore;
Et plus le Sort l'élève, & plus il vous honore.

D. FELIX.

Oui, je le reconnois à cet accueil touchant,
Mon cœur, avec tranſport, ſe livre à ſon penchant.
Le Miniſtre & le fils ſi bien d'accord enſemble,
Me font benir cent fois l'inſtant qui nous raſſemble.

D. PHILIPPE.

Que ce ſoit pour toûjours.

D. FELIX.

Que me propoſez-vous,
Mon fils!

D. PHILIPPE.

Ce qui feroit mon bonheur le plus doux.
Demeurez avec moi.

D. FELIX.

La choſe eſt impoſſible.

D. PHILIPPE.

Pourquoi donc !

D. FELIX.

Aux grandeurs je ne ſuis plus ſenſible;
Et mes yeux, autrefois ſi charmés de la Cour,
Ne peuvent ſoûtenir l'éclat d'un ſi grand jour.
Je chéris ma retraite, elle fait mes délices,
J'y marche d'un pas ſûr, & loin des précipices
Dont les palais des Rois ſont toûjours entourés.
Trop heureux les mortels qui vivent ignorés !
Ne vivant que pour eux, ils jouiſſent d'eux-mêmes,
Ils ſe livrent en paix à ces plaiſirs ſuprêmes
Que le Ciel donne aux cœurs qui bornent leurs deſirs,
Et ce n'eſt que pour eux que ſont les vrais plaiſirs.
Tels étoient nos diſcours, lorſque dans ma retraite
Nous goûtions les douceurs d'une ame ſatisfaite.
En perdant ce bonheur, vous avez tout perdu.

D. PHILIPPE.

Seigneur, ſi de mon choix mon ſort eût dépendu,
Je vivrois loin d'ici. Vous ſavez que le Prince
Me tira malgré moi du fond de la province,
Lorſque d'une ambaſſade il voulut m'honorer;
Que quand elle finit, j'allois me retirer;
Mais qu'un ordre preſſant, ſuggéré par mon frère,
Me retint à la Cour, chargé du Miniſtère.
Je fais tous mes efforts pour remplir cet emploi,
Servant également & l'Etat & le Roi;
Mais proteſtant toûjours que ma plus forte envie
Seroit de vous rejoindre, & de paſſer ma vie

Dans le ſéjour charmant que vous me retracez.
Loin qu'on ait ſatisfait mes deſirs empreſſés,
Plus j'ai pour les grandeurs marqué d'indifférence,
Plus j'ai ſenti du Roi croître la confiance.
Mes liens, chaque jour, ſont devenus plus forts:
Mon frère, pour les croître, a fait tous ſes efforts,
Croyant, par mon crédit, ſa fortune plus ſûre,
Et ſon ambition n'ayant plus de meſure;
Car il aſpire à tout, & d'inſtant en inſtant
Il demande, il obtient; & loin d'être content,
Voulant toûjours monter, il faut qu'un jour il tombe,
Et qu'entraîné par lui, moi-même je ſuccombe.

D. FELIX.

Prévenez cette chûte, & ſuivez-moi, mon fils.

D. PHILIPPE.

Eſt-il en mon pouvoir de ſuivre vos avis!
J'ai prié, j'ai preſſé, l'on ne veut point m'entendre:
D'ailleurs, je l'avouerai, j'ai peine à me défendre
Du charme que je goûte à ſervir un grand Roi,
Qui pourroit ſeul tout faire, & qui fait tout par moi;
Prince plein de bonté, de vertu, de courage,
Diſeret, ſage, prudent à la fleur de ſon âge:
Captivant les eſprits par des attraits vainqueurs,
Et formé par le Ciel pour régner ſur les cœurs.
De plus, j'aime l'Etat. Un homme plus habile,
Par de plus grands talens lui ſeroit moins utile,
Et je ſens que mon zèle & ma fidélité
Feront bien plus pour lui, que la dextérité
D'un Miniſtre inquiet, dont le hardi génie

Sacrifieroit l'Etat à ſa vaine manie.
Je borne mes talens à lui donner la paix;
Elle eſt l'unique objet des efforts que je fais.
Depuis près de dix ans la Caſtille animée
Oppoſe à l'Arragon une puiſſante armée;
La victoire à la fin ſe déclare pour nous,
Dix mille Arragonnois ſont tombés ſous nos coups.
Leur Roi, que ſa défaite a rendu plus traitable,
Voudroit s'en relever par une paix durable.
Il la fait demander par ſon ambaſſadeur,
Que depuis quelques jours j'appuie avec ardeur.
Notre traité s'avance en dépit de mon frère,
A qui, pour ſa grandeur, la guerre eſt néceſſaire;
Mais, dût-il entre nous arriver un éclat,
Je préfère à mon frère, & le Prince & l'Etat.

D. FELIX.

O nobles ſentimens, qui m'arrachent des larmes!
L'allégreſſe à préſent ſuccède à mes alarmes.
Achevez votre ouvrage.

D. PHILIPPE.

Oui, je l'acheverai,
Et content du ſuccès, je ne demanderai
Pour tout prix de mes ſoins, que de pouvoir vous ſuivre
Dans l'heureuſe retraite où je veux toûjours vivre.

D. FELIX.

Eh bien, je vous attends.

D. PHILIPPE.

Mon plus grand embarras
Roule ſur un ſujet que vous ne ſavez pas.

D. FELIX.

Ne puis-je le ſavoir !

D. PHILIPPE.

J'ai peine à vous le dire.

D. FELIX.

Parlez.

D. PHILIPPE.

J'ai ſur l'Etat une eſpèce d'empire,
J'ai fléchi, j'ai gagné mes plus fiers ennemis ;
Mais il eſt un eſprit que je n'ai point ſoûmis.
Moi qui gouverne tout (je vous ouvre mon ame)
Je ne puis parvenir à gouverner ma femme.
Quels ſeront ſes regrets quand il faudra partir !
Et pourrons-nous jamais l'y faire conſentir !

D. FELIX.

J'eſpère que mes ſoins la rendront plus docile.

D. PHILIPPE.

Peut-être y ferez-vous un effort inutile :
Depuis près de trois ans qu'elle vit à la Cour,
Elle a pris tant de goût pour ce bruyant ſéjour,
Qu'elle en perd la raiſon, & ſe rend ridicule.
Je tremble à chaque mot que ſa bouche articule,
Son indiſcrétion va juſques à l'excès,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvel accès.
Curieuſe, empreſſée, elle veut tout apprendre,
Et tout ce qu'elle ſait elle va le répandre.
Le crédit de mon frère & mon autorité,
Juſqu'à l'extravagance enflent ſa vanité.
Avec la ſœur du Roi, princeſſe haute & fière,
Elle oſe ſe montrer & libre & familière,

Et s'expoſe ſouvent à des rebuts fâcheux.
Enfin, ſi la retraite eſt l'objet de mes vœux;
Entre nous, elle en eſt la cauſe principale;
Mais c'eſt avec vous ſeul que mon chagrin s'exhale.
Par combien de motifs dois-je ſortir d'ici!

D. FELIX.

Je vais voir votre épouſe, & tâcher . . :

D. PHILIPPE.

La voici.
Puiſſiez-vous la toucher, & la rendre plus ſage!

D. FELIX.

Je vois que j'entreprends un difficile ouvrage.

D. PHILIPPE.

Faites-y vos efforts; & moi de mon côté,
Je vais faire les miens pour finir le traité.

SCENE V.

D. FELIX, Dona BEATRIX, Dona CLARICE, JACINTE, Un PAGE.

Dona BEATRIX *entre, en ſe regardant & s'ajuſtant.*

PLUS je me conſidère, & plus je ſuis contente.

JACINTE.

Madame a bien raiſon, car madame eſt charmante.

Dona BEATRIX,

Ce n'eſt pas de beauté que je veux diſputer;
Mais pour l'air de grandeur, j'oſe bien m'en flatter.
(à Dona Clarice.)
Admirez ce maintien, imitez-le ſans ceſſe.

N'ai-je

N'ai-je pas l'air, le port d'une auguſte Princeſſe!

Dona CLARICE.

Oui, ma tante.

Dona BEATRIX.

Ma tante! on vous dit ſi ſouvent,
De laiſſer le jargon & les airs de couvent.
C'eſt comme mon mari qui m'appelle ſa femme.
Vous aurez la bonté de m'appeler Madame:
Entendez-vous, Clarice!

Dona CLARICE.

Oui, ma tante, j'entends.

Dona BEATRIX.

Encore! à vous former je perdrai donc mon temps!
Vous êtes à la Cour, ma chère demoiſelle,
J'en ai pris les façons, prenez-moi pour modèle.

Dona CLARICE.

Je n'y manquerai pas.

Dona BEATRIX.

Et vous ferez fort bien.

D. FELIX *à part.*

Sa folie eſt complète; il n'y manque plus rien.

JACINTE *bas à Dona Béatrix.*

Madame, j'aperçois, je crois, votre beau-père.

Dona BEATRIX *à Jacinte.*

Comment! il eſt ici! bon Dieu! qu'y vient-il faire!
Sa gothique figure y réuſſira mal,
Un Caton à la Cour eſt un triſte animal;
Mais il faut cependant lui faire politeſſe.
(à Dona Clarice.)
Aux gens qu'on hait le plus on fait ici careſſe:

Souvenez-vous-en bien ; car c'eſt-là le bon air.

(Elle court au devant de Dom Félix, d'un air de joie & d'empreſſement.)

Le ſeigneur Dom Félix a quitté ſon deſert !
A-t-il pû ſe réſoudre à nous faire viſite !
Qu'il ſoit le bien venu.

D. FE'LIX *voulant l'embraſſer.*

Madame . . .

Dona BE'ATRIX.

Je vous quitte
Pour paſſer chez l'Infante où je crois qu'il eſt jour ;
Il faut que je me montre, & faſſe un peu ma cour.

D. FE'LIX *la retenant.*

Rien ne preſſe. Souffrez que je vous entretienne.

Dona BE'ATRIX.

Ici j'occupe un rang qu'il faut que je ſoûtienne,
Comme vous jugez bien ; j'ai cent mille embarras,
On ſoupire par-tout où l'on ne me voit pas.
On prend peu garde aux gens qui ſont ſans conſéquence.
Pour moi vous concevez quelle eſt la différence . . .

D. FE'LIX.

Préſumez un peu moins . . .

Dona BE'ATRIX.

Le rang & la faveur
Me donnent tant d'éclat, que l'on ſe fait honneur
De mes attentions ; & que chacun s'empreſſe . . .
Mais avant que je ſorte, il eſt bon que ma nièce
Vous offre ſes reſpects ; comme elle eſt de mon ſang,
Fille de feu mon frère, & d'un aſſez haut rang
Pour devoir à la Cour être conſidérée,

De ſon triſte couvent nous l'avons retirée
Pour corriger un peu ſon éducation,
Elle ſe forme ici ſous ma direction :
Ses yeux ne diſent rien, c'eſt ce qui me deſole.

D. FELIX *à part.*

Juſte Ciel ! quel travers ! elle eſt encor plus folle
(à Dona Béatrix.)
Que je ne le croyois. Vous ferez beaucoup mieux
De la cacher ici, que d'exercer ſes yeux ;
Leur ſilence ſied bien dans un âge ſi tendre,
Et peut-être trop tôt ils ſe feront entendre.

Dona BEATRIX.

Oh ! oh ! de la morale, à la Cour ! fruit nouveau !
Ce que vous dites-là, je le trouve fort beau ;
J'eſtime la morale, & j'y ſuis très-ſenſible,
C'eſt contre l'inſomnie un remède infaillible.
Votre fils tient de vous ; car c'eſt un beau diſeur,
Il eſt grand économe & grand moraliſeur,
De ſes doctes ſermons, je pourrai faire uſage,
Si je puis quelque jour parvenir à votre âge.

D. FELIX.

Faut-il pour être ſage attendre ſi long-temps !

Dona BEATRIX.

Nous quitterons la Cour quand j'aurai ſoixante ans,
Et pour lors...

D. FELIX.

Croyez-moi, préparez-vous, madame,
A la quitter plus tôt.

Dona BEATRIX.

Moi !

D. FÉLIX.

Mon fils, ni ſa femme,
N'y vieilliront pas; non, j'oſe vous l'aſſurer.

Dona BÉATRIX.

En êtes-vous bien ſûr!

D. FÉLIX.

Je pourrois en jurer.

Dona BÉATRIX.

Et vous feriez fort mal.

D. FÉLIX.

Et la raiſon, de grace!

Dona BÉATRIX.

Je quitterai la Cour, lorſque j'en ſerai laſſe:
Et comme je m'y plais, & de plus m'y plairai,
J'y vieillirai ſi bien que j'y radoterai.

D. FÉLIX.

O Ciel! rien ne pourra . . .

Dona BÉATRIX *à Jacinte.*

Mes gens, mon équipage,
Sont-ils prêts!

JACINTE.

Oui, madame.

Dona BÉATRIX.

Eh quoi, je n'ai qu'un page!
Mon écuyer! ma ſuite!

JACINTE.

On vous attend dehors.

D. FÉLIX.

Puiſque ſur votre eſprit on fait de vains efforts . . .

Dona BÉATRIX.

Mais vraiment point du tout. Vous parlez à merveille;

Et moi, je fais toûjours tout ce qu'on me conſeille
(à Dona Clarice.)
Quand cela me convient. Vous viendrez avec moi,
Et je vous placerai pour voir paſſer le Roi.

D. FE'LIX.

Si mes avis . . .

Dona BE'ATRIX *à Dona Clarice.*

Au moins ſoyez vive & brillante.

D. FE'LIX.

Mais . . .

Dona BE'ATRIX.

Seigneur Dom Félix, je ſuis votre ſervante,
J'écoute vos avis avec bien du plaiſir,
Mais malheureuſement je n'ai pas le loiſir
D'y faire attention. Adieu, le temps me preſſe,
Car voici le moment d'entrer chez la Princeſſe:
J'y vais tous les matins, & m'en fais une loi.
Clarice, votre bras. Jacinte, ſuivez-moi.
Page, prenez ma robe; & que tout mon cortége
Empêche qu'en ſortant la foule ne m'aſſiége.

SCENE VI.

D. FE'LIX *ſeul.*

QUE mon fils eſt à plaindre! & quelle eſt ma douleur
De ſentir que moi ſeul j'ai cauſé ſon malheur!
C'eſt moi qui me croyant plus prudent & plus ſage
Que ce fils éclairé, conclus ſon mariage,

Et forçai ſon reſpect au triſte engagement
Qui faiſoit ſa fortune, & qui fait ſon tourment.
Voici Dom Fernand. Ciel! donne-moi plus d'empire
Sur cet ambitieux.

SCENE VII.

D. FE'LIX, D. FERNAND.

D. FERNAND *en entrant.*

SOUFFREZ que je reſpire.
Je vous ſervirai tous, n'en doutez nullement;
Mais trouvez-vous ce ſoir à mon appartement.
(à Dom Félix.)
Ah! Seigneur, vous voici! je venois avec zèle
Annoncer à mon frère une grande nouvelle
Qui vous concerne.

D. FE'LIX.

Moi!

D. FERNAND.

Vous-même, & le prier
De vous faire au plus tôt dépêcher un courier.

D. FE'LIX.

Sur quoi!

D. FERNAND.

Je viens pour vous d'obtenir une grace,
Le Roi vous a fait Grand de la première claſſe.
Votre arrivée ici me comble de plaiſir,
Seigneur, & vous avez prévenu mon deſir.

Nous irons chez le Roi... Mais, de grace, mon père,
Pourquoi me montrez-vous un viſage ſévère!
Je croyois mériter un accueil plus flatteur,
Et vous voir un peu plus ſenſible à cet honneur.

D. FE'LIX.

Je conviens avec vous que la faveur eſt grande;
Mais qui vous a chargé d'en faire la demande!
Seroit-ce Dom Philippe!

D. FERNAND.

Il ne m'en a rien dit.

D. FE'LIX.

Pourquoi donc ſans raiſon uſer votre crédit!

D. FERNAND.

Sans raiſon! quand pour vous je prouve ma tendreſſe!

D. FE'LIX.

Eh! que ſert un grand titre à la haute nobleſſe!
Son éclat dépend-t-il d'un rang ſi faſtueux!

D. FERNAND.

Il honore vos fils, & ſe répand ſur eux.

D. FE'LIX.

Ah! du moins, malgré vous, je vous trouve ſincère.
Il s'agiſſoit bien moins d'honorer votre père,
Que de donner carrière à votre ambition.
E'cueil pernicieux! funeſte paſſion!
Votre crédit eſt grand, mais, mon fils, plus il brille,
Plus je le crains pour vous & pour votre famille.
En vous toute la Cour adore la faveur,
Vous croyez être aimé; mais au moindre malheur,
Cette foule d'amis que le crédit fait naître,

Vous la verrez, mon fils, tout à coup diſparoître;
Vous vous trouverez ſeul, & vos adorateurs
Seront les plus ardens de vos perſécuteurs.
Plus vous aurez monté quand vous étiez en place,
Plus ils ſeront charmés d'abaiſſer votre audace,
En ſe dédommageant par mille traits perçans,
D'avoir à vos défauts prodigué leur encens.

D. FERNAND.

Ne vous alarmez point, je préviendrai la honte
De deſcendre jamais des grandeurs où je monte,
De degrés en degrés je ſaurai me hauſſer
Juſqu'à faire trembler qui voudra m'abaiſſer;
C'eſt l'unique moyen de fixer la Fortune,
Monter d'un pied timide eſt d'une ame commune.
Quand le bonheur nous guide il faut ſuivre ſes pas,
Et toûjours s'élever ſans regarder en bas.
A mon ambition la carrière eſt ouverte,
Je prétends la remplir quand j'y verrois ma perte.
Plus le péril eſt grand, plus il eſt glorieux,
La Fortune eſt toûjours pour les audacieux.
Mes ſervices d'ailleurs m'ont mérité la gloire
D'être aimé de mon Prince, & la grande victoire
Que ſur nos ennemis je viens de remporter,
Abat mes envieux, & m'en fait redouter.
Ils ſe taiſent du moins, & ſauvent l'apparence.

D. FELIX.

D'autant plus dangereux qu'ils gardent le ſilence.
Votre ſécurité leur fait ouvrir les yeux,
Pour ſaiſir le moment de vous ſurprendre mieux.

A leurs communs efforts vous êtes ſeul en butte,
Plus haute eſt la faveur, & plus prompte eſt la chûte.

D. FERNAND.

Vous ne m'effrayez point, & je ſais les moyens
D'arrêter leurs projets & d'avancer les miens.
Mon frère eſt mon appui, je le ſuis de mon frère,
Il fait tout, je puis tout. Quel eſt le téméraire
Qui ſe haſarderoit à nous faire tomber!

D. FELIX.

Le moindre événement vous fera ſuccomber,
Il ne faut qu'un rapport pour cauſer votre perte.

D. FERNAND.

Quand tout le genre humain me feroit guerre ouverte,
Je ne tremblerois pas. Rien ne peut m'arrêter.
Et qui veut riſquer tout n'a rien à redouter.

D. FELIX.

Ton audace eſt extrême, & te ſera funeſte,
Tu crois que je l'admire, & mon cœur la déteſte;
Reprends le titre vain dont tu m'as revêtu,
Je brûle d'être grand, mais c'eſt par la vertu.
Livre-toi ſeul au moins à ta folle chimère,
Et permets la retraite à ton vertueux frère.
C'eſt l'unique faveur que j'exige de toi,
Et je vais, à genoux, la demander au Roi.

SCENE VIII.

D. FERNAND *ſeul.*

JE me garderai bien d'appuyer ſa foibleſſe,
Et de prendre pour guide une froide vieilleſſe,
Qui ne reconnoît plus la magnanimité,
Et croit voir la vertu dans la timidité.
Non, ne nous livrons point à des frayeurs ſi vaines,
Le ſang des Avalos bouillonne dans mes veines,
Et mon cœur échauffé de ſes nobles ardeurs,
Ne peut fixer ſes vœux qu'au faîte des grandeurs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

Dona BE'ATRIX, JACINTE.

Dona BE'ATRIX.

AIDE-moi, je te prie, à ranger mes idées,
Avec attention l'on nous a regardées.
Mais je ne puis juger ſi les regards du Roi
S'adreſſoient à ma nièce, ou s'adreſſoient à moi.

JACINTE.

Faut-il que je vous flatte, ou que je ſois ſincère;
Je ſuis fille à deux mains, & ne veux que vous plaire.

Dona BE'ATRIX.

Je n'exige de toi que la ſincérité.

JACINTE.

Je vais donc ſans façon dire la vérité.

Dona BE'ATRIX.

Je te crois pénétrante, & ſouvent je remarque
Que ce que tu prédis . . .

JACINTE.

Notre jeune Monarque
Ne ſonge point à vous: non, madame, à coup ſûr;
Mais . . .

Dona BEATRIX.

Vous vous oubliez, & le terme eſt trop dur.
J'aime la vérité, pourvû qu'on l'adouciſſe.

JACINTE.

Oh! volontiers. Ma langue eſt à votre ſervice.

Dona BEATRIX.

A tout ce que l'on dit il faut donner un tour
Qui prouve que l'on ſait le jargon de la Cour,
Et qu'on peut faire prendre avec délicateſſe
Aux traits les plus piquans, un air de politeſſe.

JACINTE.

Je ſavois tout cela; mais madame m'a dit
De parler franchement.

Dona BEATRIX.

Quand on a de l'eſprit,
On ménage un peu mieux la gloire d'une femme.
Il falloit me répondre . . . *Il eſt vrai que madame*
Devroit charmer le Roi; mais . . . Ce prélude-là
Eût fait paſſer le reſte. Entendez-vous cela!
Voilà ce que du monde on appelle l'uſage.

JACINTE.

Je n'aurai pas de peine à parler ce langage;
Car naturellement notre ſexe eſt porté
A ne pas affecter trop de ſincérité.

Dona BEATRIX.

Notre ſexe a raiſon, la ſincérité bleſſe,
Elle paſſe à la Cour pour une impoliteſſe,
Pour un manque de monde & d'éducation;
Faites votre profit de cette inſtruction.

JACINTE.

N'en doutez point, madame; & perſonne, j'eſpère,
Ne ſe plaindra jamais que je ſois trop ſincère.

Dona BEATRIX.

Il faut l'être avec moi quand je l'exige ainſi;
Mais d'un certain ton . . .

JACINTE.

Oui, d'un ton bien radouci.

Dona BEATRIX.

Qui marque en même temps le reſpect & la crainte.

JACINTE.

Mais vous-même pourtant vous dites ſans contrainte
Tout ce que vous penſez, même devant le Roi;
Dom Philippe s'en plaint.

Dona BEATRIX.

Me convient-il à moi,
Dans le rang où je ſuis, de peſer mes paroles!
Je me tiens au deſſus de ces égards frivoles,
Ils conviennent aux gens qui veulent s'avancer;
Moi, je puis dire tout ſans m'en embarraſſer.

JACINTE.

J'en conviens; & d'ailleurs votre crédit augmente
A chaque inſtant.

Dona BEATRIX.

Comment!

JACINTE.

Votre nièce eſt charmante,
Et ſes attraits naiſſans vont faire du fracas,
Je vous en avertis. Je ſais que vos appas

Sont cent fois plus piquans que ceux de votre nièce;
Dont le plus grand mérite eſt un air de jeuneſſe,
De candeur, d'innocence & de naïveté;
Au lieu que vous avez un air de majeſté,
Et que vous poſſédez ces graces délicates . . ?

Dona BEATRIX.

Courage, mon enfant, je ſens que tu me flattes;
Mais tu me fais plaiſir.

JACINTE.

En un mot, vos attraits
Doivent lancer par-tout d'inévitables traits;
Mais . . .

Dona BEATRIX.

Achève.

JACINTE.

Du Roi l'ame préoccupée
Penche pour votre nièce, ou je ſuis fort trompée.

Dona BEATRIX.

A te dire le vrai, j'en ai quelque ſoupçon,
Et quand il m'aimeroit, comme j'aurois raiſon
D'y prétendre, Jacinte; après tout, ma victoire
N'auroit point d'autre effet que de flatter ma gloire:
Et quoiqu'il ſoit charmant, ſon rang ni ſon pouvoir
Ne me feroient jamais manquer à mon devoir.
Pour ma nièce, elle eſt fille, & d'illuſtre naiſſance,
Et pourroit concevoir une haute eſpérance.

JACINTE.

Si j'oſois m'expliquer . . . je vous ſurprendrois bien;
Mais vous me permettrez de ne vous dire rien.

Dona BEATRIX.

Quoi ! tu ſais quelque choſe, & tu m'en fais myſtère !

JACINTE.

C'eſt que d'un grand ſecret je ſuis dépoſitaire ;
Mais on m'a défendu de vous le révéler,
Parce qu'on vous connoît un peu prompte à parler.

Dona BEATRIX.

Moi, Jacinte !

JACINTE.

Oui, madame, & j'en ſuis très-fâchée.
Vous ſavez à quel point je vous ſuis attachée,
Ce défaut me deſole, & je ſouffre à mourir,
De ſavoir un ſecret, ſans vous le découvrir.

Dona BEATRIX.

Je te promets, Jacinte, un préſent magnifique,
Si tu veux me le dire.

JACINTE.

Avant que je m'explique ;
Jurez-moi, s'il vous plaît, bien haut, bien clairement,
Que vous ſaurez vous taire.

Dona BEATRIX.

Oui, je t'en fais ſerment.

JACINTE.

Sur-tout à Dom Fernand gardez-vous d'en rien dire ;
Car il craint que par vous le ſecret ne tranſpire,
Et vous me perdriez dans ſon eſprit.

Dona BEATRIX.

Suffit.
Compte que j'oublierai ce que tu m'auras dit.

JACINTE.

Je crains fort . . .

Dona BEATRIX.

Non, crois-moi, quand je veux je ſuis fine;
Adroite, impénétrable, & quoiqu'on s'imagine...

JACINTE.

Je compte donc ſur vous, & ſur votre préſent.
(elle fait la révérence.)

Dona BEATRIX.

Oui, tu peux y compter; viens au fait à préſent.

JACINTE.

M'y voici. Vos ſoupçons ſont bien fondés, madame,
Le Roi ſent pour Clarice une ſi vive flamme,
Qu'il en perd le repos, & que de ſon amour
On le voit maintenant occupé nuit & jour.
Dom Fernand entretient cette flamme naiſſante;
Et de Dom Fernand, moi, je ſuis la confidente,
Je porte la parole & les tendres écrits
Du Monarque amoureux qui paroît bien épris.

Dona BEATRIX.

O Ciel! à quel deſſein recherche-t-il ma nièce?

JACINTE.

Comme s'il recherchoit une grande Princeſſe.
Il n'eſt rien où vos vœux ne puiſſent aſpirer.

Dona BEATRIX.

Quelle heureuſe nouvelle! ah! je vais expirer
Si l'on veut me contraindre à renfermer ma joie.
Souffre qu'à mes amis mon tranſport ſe déploie.
Eh! comment leur cacher un ſecret ſi charmant.

JACINTE *ſe jetant à ſes pieds.*

Madame, au nom du Ciel, gardez votre ſerment.

Vous

Vous devenez parjure en rompant le ſilence.

Dona BEATRIX.

Eh bien . . . il faudra donc me faire violence.
Ah ! quel plaiſir j'aurois ſi j'oſois m'exhaler !
Pour garder ton ſecret il n'en faut plus parler.

JACINTE.

Non, madame. Traitons un point qui m'inquiète.

Dona BEATRIX.

Et quel point !

JACINTE.

Votre époux ſonge à faire retraite,
Il veut quitter la Cour.

Dona BEATRIX.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui.

JACINTE.

Mais ſon père prétend l'emmener avec lui,
Je vous en avertis.

Dona BEATRIX.

O Ciel ! ſur cette affaire
Il faut que j'entretienne au plus tôt mon beau-frère.
Va le voir de ma part, & dis-lui doucement
Qu'il vienne à mon ſecours dès ce même moment.

JACINTE.

J'y cours ; mais avec lui ſoyez très-circonſpecte.

Dona BEATRIX.

Va, tu t'apercevras combien je ſuis ſecrète.

SCENE II.

Dona BE'ATRIX *ſeule.*

CLARICE juſqu'ici m'a caché ſon bonheur.
Mais elle vient. Il faut que je ſonde ſon cœur;
Elle eſt ſimple, ingénue, & de ſon innocence
J'attends, de ſon ſecret l'entière confidence.

SCENE III.

Dona BE'ATRIX, Dona CLARICE.

Dona BE'ATRIX.

QUI cherchez-vous, ma nièce!

Dona CLARICE.

Hélas! je n'en ſais rien.

Dona BE'ATRIX.

Vous paroiſſez rêveuſe.

Dona CLARICE.

Oui, je le ſuis.

Dona BE'ATRIX.

Fort bien.
Mais à quoi rêvez-vous!

Dona CLARICE.

Je rêve à quelque choſe
Qui me fait ſoupirer.

Dona BE'ATRIX.

Puis-je en ſavoir la cauſe,
Mon enfant!

Dona CLARICE.

Non, ma tante, on ne dit point cela.

Dona BE'ATRIX.

Ouvrez-moi votre cœur.

Dona CLARICE.

Nous n'en ſommes pas là.
Quand il en ſera temps, vous ſaurez ma penſée.

Dona BE'ATRIX.

Oh, oh! pour un enfant vous êtes avancée.
Vous ſavez, quand il faut, ou vous taire ou parler.

Dona CLARICE.

Mais... j'étudie un peu l'art de diſſimuler;
Car on dit qu'à la Cour cet art eſt néceſſaire,
Et qu'on n'y brille pas quand on eſt trop ſincère.

Dona BE'ATRIX.

Comment donc! de l'eſprit! de la réflexion!
Je vous connoiſſois mal. A quelle occaſion
Me dites-vous cela! vous étiez ſi naïve:
Vous laſſez-vous de l'être!

Dona CLARICE.

Oui; par ce qui m'arrive,
Je vois qu'il faut ici cacher ſes ſentimens,
Eſtre contre ſoi-même en garde à tous momens,
E'couter ſans rien croire, & parler ſans rien dire.

Dona BE'ATRIX.

Vous ſoupirez, je penſe!

Dona CLARICE.

Hélas! oui, je ſoupire,
Et j'en ai bien ſujet.

Dona BEATRIX.

Ce langoureux propos
Marque que votre cœur n'eſt pas trop en repos.
Ce trouble a ſûrement quelque cauſe ſecrète :
Allons, dites-la moi, car je ſuis très-diſcrète.

Dona CLARICE.

Ma tante, on dit que non.

Dona BEATRIX.

Belle ingénuité !

Dona CLARICE.

Excuſez, ſi je parle avec ſincérité.

Dona BEATRIX.

Briſons ſur ce ſujet. Qu'eſt-ce qui vous tourmente ?
Il faut me l'avouer.

Dona CLARICE.

Je n'oſerois, ma tante.

Dona BEATRIX.

Comment, vous n'oſeriez ! oh bien ! je prétends, moi,
Que vous l'oſiez.

Dona CLARICE.

Je ſais tout ce que je vous dois ;
Mais peut-être irez-vous révéler ma penſée.
J'en mourrois de dépit.

Dona BEATRIX.

Non, je ſuis trop ſenſée,
Je ſais ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.
Parlez à cœur ouvert.

Dona CLARICE.

Eh bien, j'y vais tâcher ;
Mais interrogez-moi, je ſerai moins honteuſe.

Dona BEATRIX.

Toutes ces façons-là me rendent curieuſe.
Connoiſſez-vous quelqu'un que vous aimiez à voir!
Qui touche votre cœur! qui ſache l'émouvoir!

Dona CLARICE *en ſoupirant.*

Oui, ma tante.

Dona BEATRIX.

Fort bien. Et ce quelqu'un, ma nièce,
Eſt-il digne de vous & de votre tendreſſe!

Dona CLARICE.

Il feroit mon bonheur, ſi je faiſois le ſien;
Mais j'ai cru qu'il m'aimoit, & je n'en crois plus rien.

Dona BEATRIX.

Vous vous trompez, Clarice, il vous eſt très-fidèle.

Dona CLARICE.

Vous vous trompez vous-même. Il me trouvoit ſi belle!
J'en étois ſi flattée! & quelle eſt ma douleur
De voir que l'inconſtant m'a dérobé ſon cœur!
Heureuſement pour moi j'ai ſû, malgré moi-même,
Juſques à cet inſtant lui cacher que je l'aime:
Non, il n'en ſaura rien, & j'en ai fait ſerment.

Dona BEATRIX.

Vous avez tort.

Dona CLARICE.

Pourquoi!

Dona BEATRIX.

J'apprends dans ce moment
Que ſon cœur tout à vous brûle d'avoir le vôtre.

Dona CLARICE.

S'il m'aimoit, pourroit-il me parler pour un autre!

Dona BEATRIX.

Pour un autre !

Dona CLARICE.

Oui. L'ingrat veut que j'aime le Roi,
Il m'en parle à toute heure. Eh ! dépend-il de moi
D'aimer, de n'aimer plus ! je le croyois ſincère ;
Mais c'eſt pour me tromper qu'il a voulu me plaire.

Dona BEATRIX.

Je ne vous entends plus. Quel eſt cet inconſtant
Qui parle pour un autre, & que vous aimez tant !

Dona CLARICE.

Eh mais . . . c'eſt Dom Fernand.

Dona BEATRIX.

Dom Fernand ! Ciel ! qu'entends-je !
Vous me faites ici l'aveu le plus étrange
Que l'on ait jamais fait.

Dona CLARICE.

Et pourquoi, s'il vous plaît !
Don Fernand eſt aimable.

Dona BEATRIX.

Oui, je conviens qu'il l'eſt ;
Mais je ſais que le Roi vous aime, vous adore.
Et comment Dom Fernand peut-il vous plaire encore !

Dona CLARICE.

Il me plaira toûjours.

Dona BEATRIX.

Je vous garantis, moi,
Qu'il ne vous plaira plus, & je veux que le Roi
Occupe tout entier ce petit cœur bizarre,
Qui, ſans me conſulter, s'abandonne & s'égare

Juſqu'à vouloir au Roi préférer Dom Fernand.
Le plaiſant héroïſme ! ah ! c'eſt bien maintenant . . .
Je mourrois de douleur, s'il ſavoit la foibleſſe
Que vous avez pour lui. Combattez-la ſans ceſſe,
Et prenez ſoin ſur-tout de la lui bien cacher.
Il vient ; contraignez-vous.

SCENE IV.

D. FERNAND, Dona BE'ATRIX, Dona CLARICE.

Dona BE'ATRIX *à Dom Fernand.*

Vous veniez me chercher,
Sans doute !

D. FERNAND.

Oui, madame, & j'apprends par Jacinte . . .

Dona BE'ATRIX.

Je ſuis dans des frayeurs . . .

D. FERNAND.

Banniſſez toute crainte,
Dom Philippe & mon père ont fort preſſé le Roi,
Heureuſement pour nous il n'écoute que moi,
Ils ont fait l'un & l'autre une démarche vaine,
Mon frère reſtera, ſoyez-en bien certaine.

Dona BE'ATRIX.

Que vous me raviſſez !

D. FERNAND *bas à Clarice.*

Ne pourrois-je un moment
Vous parler en ſecret ?

Dona BEATRIX *à D. Fernand.*

Quoi ! ſérieuſement !
Dom Philippe demande à ſortir de ſa place !

D. FERNAND.

Oui, madame.

Dona BEATRIX.

Le lâche !

D. FERNAND.

Il n'eſt rien qu'il ne faſſe
Pour en venir à bout, mais il n'obtiendra rien.
(bas à Clarice.)
Le Roi veut avec vous avoir un entretien.

Dona BEATRIX *à D. Fernand.*

Que lui dites-vous là !

D. FERNAND.

Moi ! rien, je me retire.

Dona BEATRIX.

Je vois que vous avez quelque choſe à lui dire.

D. FERNAND.

Nullement je venois pour vous calmer l'eſprit,
Vous voilà raſſurée, & cela me ſuffit.

Dona BEATRIX.

Non, Seigneur, vous aviez ici quelqu'autre affaire.

D. FERNAND.

Sur quoi le croyez-vous !

Dona BEATRIX.

Mon Dieu, que de myſtère !
Vous venez pour Clarice, & je ſais le ſujet
Qui vous amène ; en vain vous faites le diſcret.

D. FERNAND.

Madame, je ne ſais ce que vous voulez dire.

Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

Vous croyez m'impoſer, & c'eſt ce que j'admire;
Mais ſachez qu'il n'eſt rien qui me puiſſe échapper,
Et qu'on eſt bien adroit quand on peut me tromper.

D. FERNAND *à Dona Clarice.*

Vous avez donc parlé!

Dona BEATRIX.

Point du tout; c'eſt Jacinte,
Elle m'a miſe au fait, ainſi plus de contrainte.
Tenons ici conſeil, & prenez mes avis,
Tout n'en ira que mieux quand ils ſeront ſuivis.
Vous voilà conſterné!

D. FERNAND.

J'ai bien ſujet de l'être.

Dona BEATRIX.

Pourquoi!

D. FERNAND.

Vous me perdrez dans l'eſprit de mon maître,
Si vous dites un mot avant qu'il en ſoit temps.

Dona BEATRIX.

Seigneur, je ſais garder des ſecrets importans,
Je pourrois m'échapper ſur quelque bagatelle.
Pour cette affaire-ci, ſi quelqu'un la révèle,
Ce ne ſera pas moi, n'ayez plus de frayeur.

D. FERNAND.

Madame, ſongez-y: votre propre bonheur
Va dépendre de vous.

Dona BEATRIX.

Vous verrez ma prudence;
Mettez-moi hardiment dans votre confidence.

D. FERNAND.

Puiſque vous ſavez tout, je me tairois en vain.
Sûr de ce que je puis, je forme un grand deſſein
Pour Clarice. Je ſais à quel point le Roi l'aime.
On peut tout eſpérer de ſon ardeur extrême :
Mais pour hâter l'effet de cette paſſion,
Il faut parler, agir avec précaution,
Prévenir tout obſtacle, & diſpoſer mon frère ;
Car c'eſt lui que je crains.

Dona BEATRIX.

Il nous ſeroit contraire !

D. FERNAND.

Peut-être, je connois ſa façon de penſer.

Dona BEATRIX.

Il nous ſecondera, loin de nous traverſer,
J'en réponds. Pour Clarice, elle eſt ſous ma tutelle ;
Elle doit m'obéir ; je réponds auſſi d'elle.

Dona CLARICE *à D. Fernand.*

Où me conduiſez-vous !

D. FERNAND.

Au comble des grandeurs.
Le Sort va ſur nous tous épuiſer ſes faveurs.
N'allez pas vous piquer d'une vaine prudence.

Dona BEATRIX.

Quoi ! vous la ſoupçonnez de cette extravagance ?

D. FERNAND.

Quand la Fortune s'offre, on doit en profiter,
Et tant qu'elle nous porte, il faut toûjours monter.

Dona BEATRIX *avec tranſport.*

Je vole, je m'élève, & je ſuis dans les nues.
(à Dona Clarice.)
Juſques au firmament nous voilà parvenues,
Mon enfant. Quel éclat! je ſens en ce moment
Une eſpèce d'extaſe & de raviſſement.
Mais animez-vous donc, & paroiſſez ſenſible
A cet eſſor brillant . . .

Dona CLARICE.

Cela m'eſt impoſſible.

Dona BEATRIX.

Et par quelle raiſon!

Dona CLARICE.

C'eſt que ce que j'apprends
Ne m'émeut point du tout.

Dona BEATRIX.

Ces airs indifférens
Vous conviennent fort bien! comment! le Roi vous aime,
Et vous! . . .

D. FERNAND.

Parlez plus bas.

Dona BEATRIX.

Je ſuis hors de moi-même,
(Parlant d'un ton encore plus élevé.)
On veut la faire Reine, & . . .

D. FERNAND.

L'on vous entendra.
Oubliez ce projet.

Dona BEATRIX.

Eh bien, on l'oubliera.

Mais vous ne ſentez pas juſqu'où va ſa folie,
Ni quel eſt le ſujet de ſa mélancolie.
C'eſt qu'elle a dans le cœur une inclination,
Et ſe pique déjà de belle paſſion.

D. FERNAND *à Dona Clarice.*

Vous, madame!

Dona CLARICE *à Dona Béatrix.*

Ma tante, épargnez-moi, de grace.

Dona BEATRIX.

Non, non, dans votre cœur je vois ce qui ſe paſſe.

Dona CLARICE.

Il ne s'y paſſe rien.

Dona BEATRIX.

Vous dépendez de moi.

Dona CLARICE.

Oui, ma tante.

Dona BEATRIX.

Et je veux que vous aimiez le Roi...
Et non pas Dom Fernand.

D. FERNAND *à Dona Béatrix.*

Qui peut vous faire croire
Qu'elle m'aime!

Dona BEATRIX.

Eh! Seigneur, je ſais toute l'hiſtoire.

D. FERNAND.

Par qui?

Dona BEATRIX.

Par elle-même; & très-diſtinctement
Elle s'eſt plainte à moi du peu d'empreſſement
Que depuis quelques jours vous témoignez pour elle,
Tandis que pour le Roi vous aviez tant de zèle.

Que vous dirai-je, enfin ! un Prince, auprès de vous,
Lui paroît mépriſable.

D. FERNAND *à part.*

O triomphe trop doux !

(à Dona Clarice.)

Me dit-on vrai, madame ?

Dona CLARICE *à part.*

Hélas !

Dona BEATRIX.

Elle ſoupire,
Et vous entendez bien ce que cela veut dire.

D. FERNAND *à part.*

Je ne l'entends que trop. Que je ſerois heureux
Si l'Amour pouvoit ſeul contenter tous mes vœux !

(à Dona Clarice.)

Madame, je n'ai point la vanité de croire
Que vous veuilliez pour moi renoncer à la gloire
Où vos divins appas peuvent vous élever.
Quand l'Amour le voudroit, il faudroit le braver.
Songez qu'un Roi vous aime ; un Roi, dont la tendreſſe
Auroit de quoi charmer la plus grande Princeſſe :
Sa perſonne, ſon rang, tout vous parle pour lui.

Dona BEATRIX.

Et moi, je parle auſſi. Je prétends qu'aujourd'hui
Vous brilliez à ſes yeux, & lui faſſiez connoître
Qu'il eſt autant aimé qu'il mérite de l'être.
Venez, belle indolente. Avant de vous montrer,
Des plus riches atours, je m'en vais vous parer.

(Dona Clarice, en ſortant, jette un regard triſte & tendre ſur Dom Fernand.)

SCENE V.

D. FERNAND *ſeul.*

OU ſuis-je ! vous m'aimez, adorable Clarice ;
Mais en comblant mes vœux vous faites mon ſupplice.
Je croyois aimer ſeul, & ſur ma paſſion
Je donnois la victoire à mon ambition,
Et l'Amour par l'aveu qu'il me force de croire,
Veut ſur l'ambition remporter la victoire,
Il le veut ; mais en vain il oſe le tenter,
Et quoiqu'il m'ait ſurpris, il ne peut me dompter.
Eſt-ce à moi de ſentir & ſes feux & ſes flammes !
L'Amour ne doit régner que ſur de foibles ames,
Et la mienne eſt d'un ordre, & trop noble & trop grand
Pour ſe ſoûmettre aux loix d'un ſi lâche tyran.
O noble ambition ! tu ſeras la plus forte,
Et ſur tous mes deſirs ton intérêt l'emporte.
C'eſt mon plus cher objet, c'eſt mon unique loi,
Et toute autre foibleſſe eſt indigne de moi.

SCENE VI.

D. PHILIPPE, D. FERNAND.

D. FERNAND.

VOUS venez à propos, j'allois chez vous, mon frère.

D. PHILIPPE.

J'allois chez vous auſſi ; car il eſt néceſſaire

Que nous ayons enſemble un entretien ſecret.
Mon père vous a dit . . .

D. FERNAND.

Briſons ſur ce ſujet.
Je viens vous propoſer deux projets magnifiques;
Dignes d'être admirés des plus grands politiques.
Aux poſtes éclatans c'eſt peu de parvenir,
Mon frère; le grand art eſt de s'y maintenir.
Comment s'y maintient-on! par des appuis durables.
Or, j'en vois deux pour nous qui ſont inébranlables,
Et dont je me tiens ſûr pour peu que vous m'aidiez.
Le voulez-vous!

D. PHILIPPE.

J'attends que vous vous expliquiez:
Et ſi votre projet n'eſt point une chimère . . .

D. FERNAND.

Moi, chimérique! moi!

D. PHILIPPE.

Paſſons, paſſons, mon frère.
Je me défie un peu de votre ambition;
Mais nous n'entrerons point en explication.
Venez au fait.

D. FERNAND.

J'y viens; mais trève de ſageſſe:
Moins de raiſonnement, & plus de hardieſſe.
Nous gouvernons tous deux. Quoique nous haſardions,
Nous pouvons tout, pourvû que nous nous entendions.

D. PHILIPPE.

Voyons.

D. FERNAND.

Vous en ferez bien-tôt l'expérience;
Je médite, mon frère, une double alliance.
La première pour vous, la ſeconde pour moi;
Je ſerai le beau-frère, & vous l'oncle du Roi.
Vous paroiſſez ſurpris!

D. PHILIPPE.

Ce que je viens d'entendre,
Avouez-le vous-même, a lieu de me ſurprendre.
Moi, l'oncle de mon maître! & vous, ſon beau-frère!

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Vous avez pû former ce projet inoui!

D. FERNAND.

Pourquoi non!

D. PHILIPPE.

Pourquoi non! La queſtion eſt belle!
Mon frère, ſavez-vous comment cela s'appelle!

D. FERNAND.

Un projet noble & grand.

D. PHILIPPE.

Un projet inſenſé,
Auquel un bon eſprit n'auroit jamais penſé.

D. FERNAND.

Et ſi je vous prouvois que rien n'eſt plus facile!

D. PHILIPPE.

Si vous me le prouviez, vous ſeriez bien habile.

D. FERNAND.

Nous reviendrons à vous. Parlons de moi d'abord.
Vous ſavez qu'aujourd'hui le Connétable eſt mort.

D. PHILIPPE.

D. PHILIPPE.

Cette perte ne peut être aſſez déplorée
Par le Roi, par l'Etat....

D. FERNAND.

La perte eſt réparée :
J'ai demandé la charge ; & j'en ſuis revêtu.

D. PHILIPPE.

A votre âge ! Bon Dieu !

D. FERNAND.

L'âge, c'eſt la vertu,
Le courage, & non pas le nombre des années.

D. PHILIPPE.

Mais.....

D. FERNAND.

Les poſſeſſions que le Roi m'a données ;
Formeront deſormais une principauté
Que je fais ériger en ſouveraineté.
Me voilà Prince, enfin ; & l'éclat dont je brille ;
Rapprochera de moi l'Infante de Caſtille.

D. PHILIPPE.

Elle ! Connoiſſez-vous ſa fierté, ſa hauteur !

D. FERNAND.

Oui : mais l'Amour peut tout, & parle en ma faveur.
Vous ne m'en croyez pas ; mais croyez-en l'Infante ;
Ou pluſtôt ce billet, qu'écrit ſa confidente.

(Il lui préſente une lettre.)

D. PHILIPPE *lit.*

J'avois fait juſqu'ici des efforts ſuperflus
Pour vous prouver mon zèle extrême :
Enfin, j'ai réuſſi ; la Princeſſe vous aime.
L'orgueil combat encor ; mais ne le craignez plus.

D. FERNAND.

Vous êtes étonné ! Suis-je ſi chimérique !
Sur ce qui vous regarde, il faut que je m'explique
A préſent. Vous ſavez que dès le premier jour
Votre nièce Clarice a fait bruit à la Cour ;
Que ſa rare beauté frappe, ſaiſit, enchante ;
Que ſa taille eſt divine, & ſa voix raviſſante ;
Que ſes yeux....

D. PHILIPPE.

Ils ſont beaux ; mais demeurons-en là.
Et que concluez-vous enfin de tout cela !

D. FERNAND.

Que le Roi l'aime.

D. PHILIPPE.

Enſuite !

D. FERNAND.

Et qu'en un mot j'eſpère
La lui faire épouſer.

D. PHILIPPE.

Eſt-ce tout !

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Mon frère,
Je réponds en trois mots ; & quoique très-concis,
Mon diſcours ſûrement ſera clair & précis.

D. FERNAND.

J'écoute.

D. PHILIPPE.

Votre idée à l'égard de l'Infante
Eſt plus que téméraire, elle eſt extravagante.

D. FERNAND.

Mon frère ! . . .

D. PHILIPPE.

Je l'ai dit, je ne m'en dédis point,
Quoi qu'il puiſſe arriver. Et quant au ſecond point,
Ma réponſe ſera pour le moins auſſi nette.
Un Roi ne doit jamais épouſer ſa ſujette,
De quelque illuſtre ſang qu'elle puiſſe ſortir.
L'intérêt de l'Etat n'y ſauroit conſentir.
Comme cet intérêt m'eſt plus cher que ma vie,
Je ſouffrirai pluſtôt qu'elle me ſoit ravie,
Que de porter mon Prince à ſe deshonorer.

D. FERNAND.

Quoi donc ! Contre vous-même ainſi vous déclarer !
Clarice eſt votre nièce.

D. PHILIPPE.

Et fût-elle ma fille,
Dois-je ſacrifier mon maître à ma famille !
Non, il n'en ſera rien. Vous me preſſez en vain,
Et je veux prévenir ce funeſte deſſein.
D'ailleurs, vous, qui croyez être un grand politique,
Nous immolerez-vous à la haine publique !
Car vous riſquez ici plus que vous ne penſez ;
Et nous ſommes perdus, ſi vous réuſſiſſez.

D. FERNAND.

Quelle indigne frayeur ! Un mot va vous confondre.
Je ſuivrai mes deſſeins, & j'oſe vous répondre
Qu'ils auront le ſuccès que je m'en ſuis promis,
Dûſſions-nous, vous & moi, devenir ennemis.

Qu'un héroïſme vain ceſſe de vous ſéduire.
Vous êtes mon ouvrage, & je puis le détruire.
Adieu; ſongez-y bien.

SCENE VII.

D. PHILIPPE *ſeul.*

TU crois m'intimider;
Mais pour te traverſer je vais tout haſarder.
Je veux rendre à l'Etat cet important ſervice
En dépit . . .

SCENE VIII.

D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE.

AH! Seigneur, une étoile propice
Vous amène vers moi. Vous ne pouviez jamais
Me trouver plus d'ardeur à conclurre la paix.
Pour la mieux cimenter & couronner l'ouvrage,
Je reviens au projet du double mariage,
Si le roi d'Arragon y penſe abſolument.

D. LOUIS.

Oui. Mon inſtruction m'ordonne expreſſément
De demander pour lui l'Infante de Caſtille.
Pour la ſœur de mon maître, elle a chargé ma fille
De tous ſes intérêts. L'Infante d'Arragon

Lui donne plein pouvoir de traiter en ſon nom ;
Pouvoir autoriſé, confirmé par ſon frère.

D. PHILIPPE.

Par quel motif !

D. LOUIS.

Il ſait qu'elle a l'ame trop fière,
Le cœur trop délicat, pour accepter un Roi,
A qui l'intérêt ſeul engageroit ſa foi ;
Et que pour l'épouſer il faudra qu'elle l'aime.
C'eſt ma fille, Seigneur, comme une autre elle-même ;
Qui ſeule a le pouvoir de la déterminer
A refuſer ſa main, ou bien à la donner.
N'en ſoyez point ſurpris. De notre aimable Infante,
Ma fille fut toûjours l'unique confidente,
La plus intime amie ; ainſi ſa volonté
Va nous faire ſigner ou rompre le traité.

D. PHILIPPE.

Une telle puiſſance eſt rare & merveilleuſe,
Et rend mon entrepriſe incertaine, épineuſe.

D. LOUIS.

Moi, j'oſe en eſpérer un très-heureux effet.
Ma fille vous attend dans votre cabinet
Pour traiter avec vous ; mais ne veut rien conclurre
Sur le Roi votre maître, avant que d'être ſûre
Qu'il reſſemble au portrait qu'on en fait en tous lieux.

D. PHILIPPE.

C'eſt un Prince accompli. Ses auguſtes aïeux
N'ont rien fait de ſi grand, qu'il n'efface ou n'égale.

D. LOUIS.

Je le ſai. Mais, Seigneur, on craint qu'une rivale

N'ait déjà prévenu ſon inclination.
Nous connoiſſons l'Infante. Elle a l'ambition
De plaire uniquement à l'époux qu'on lui donne,
Et ſouhaite ſon cœur bien plus que ſa Couronne.

D. PHILIPPE.

Elle aura l'un & l'autre, & je les lui promets.
Entrons pour diſcuter nos divers intérêts :
Et de mon cabinet nous irons chez mon maître,
Afin que votre fille ait le temps de connoître
Qu'il eſt digne des vœux de la ſœur d'un grand Roi,
Et que tout l'Univers doit penſer comme moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

L'INFANTE, D. LOUIS.

D. LOUIS.

POURQUOI ſi bruſquement rompre la conférence,
Madame, où fuyez-vous !

L'INFANTE.

Seigneur, la déférence,
Le reſpect que pour moi vous faites éclater,
Trahit notre ſecret, & je dois éviter
Un Miniſtre éclairé, prêt à me reconnoître.

D. LOUIS.

Eh qu'importe ! le Roi, votre frère & mon maître,
Madame, m'a permis de lui tout déclarer,
Si dans nos intérêts je pouvois l'attirer.
Je viens de me convaincre, & vous voyez vous-même
Qu'il veut les embraſſer avec un zèle extrême ;
Et je puis maintenant, avec juſte raiſon,
Lui découvrir en vous l'Infante d'Arragon.

L'INFANTE.

Me déclarer ſi-tôt à la cour de Caſtille !

D. LOUIS.

Pour tout autre que lui, ſoyez encor ma fille.

Dom Philippe eſt diſcret, & ſa rare vertu . . .

L' I N F A N T E.

Cruelle politique, à quoi m'engages-tu!
Où m'as-tu fait venir!

D. L O U I S.

Dans nos triſtes alarmes
Notre unique reſſource eſt celle de vos charmes,
Ils feront plus pour nous que mes efforts preſſans.
Mon maître s'eſt flatté qu'ils ſeroient tout-puiſſans,
Et qu'un jeune Monarque y devenant ſenſible,
Sur l'accord propoſé ſeroit moins inflexible.
C'eſt moi qui ſuggérai ce projet haſardé,
Le beſoin l'exigeoit, il a perſuadé.
Ne nous condamnez point, par un ſort trop funeſte,
Votre ſecours, Princeſſe, eſt le ſeul qui nous reſte.
Si vous nous en privez, votre frère périt;
Faites agir pour lui tant d'attraits, tant d'eſprit,
Dont le Ciel bienfaiſant orna votre naiſſance.
Quelquefois le péril fait taire la prudence.

L' I N F A N T E.

Je ne le vois que trop; mais il faut, tôt ou tard,
Qu'on ſache qui je ſuis, & je cours le haſard
De me voir en ces lieux injuſtement blâmée.

D. L O U I S.

De ce ſcrupule vain ceſſez d'être alarmée,
Nous prendrons tout ſur nous pour vous juſtifier,
Quand le traité conclu pourra ſe publier;
Mais cachez pour un temps le beſoin qui nous preſſe,
Si vous vous déclarez, dites toûjours, Princeſſe,

Que

Que vous avez riſqué de venir en ces lieux
Pour connoître le Roi, pour le voir de vos yeux,
Pour l'épouſer par choix, & non par politique.
Ce diſcours ſpécieux tiendra de l'héroïque ;
Je connois cette Cour, il y réuſſira,
Et loin de vous blâmer, on vous admirera.

SCENE II.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE *à l'Infante.*

Vous me fuyez en vain ; toute votre prudence
Ne ſauroit me cacher votre illuſtre naiſſance.
Cent traits marqués, cet air, & ſi noble & ſi grand,
M'informent, malgré vous, de votre auguſte rang.

D. LOUIS.

Oui, Seigneur, vous voyez une jeune Princeſſe,
Pour qui le Roi ſon frère a porté ſa tendreſſe
Juſques à conſentir, après de longs refus
Que les ſoupirs, les pleurs ont rendu ſuperflus,
Qu'elle vînt avec moi ſous le nom de ma fille,
Demeurer quelques jours à la cour de Caſtille.
Ce myſtère eſt nouveau, mais ſi bien concerté,
Que juſques à préſent il n'a point éclaté.

L'INFANTE *à D. Philippe.*

D'avance, vous ſavez le motif qui m'engage
A ce pas délicat. Par un barbare uſage,
Des filles de mon rang on oblige la foi,

Sans conſulter leur cœur. A cette dure loi
J'ai voulu me ſouſtraire, en jugeant par moi-même
Si le Roi votre maître eſt digne que je l'aime,
Craignant de m'abuſer ſur les rapports flatteurs
Qui nous viennent ſouvent par nos Ambaſſadeurs.

D. PHILIPPE.

Ce projet me ſurprend, mais il eſt héroïque,
J'y vois, de vos vertus, une preuve authentique :
Et vouloir que la main ſoit un préſent du cœur,
C'eſt chercher dans l'hymen le ſouverain bonheur.
Princeſſe, en m'honorant de votre confiance,
De ma diſcrétion faites l'expérience.
L'intérêt de l'Etat à mes ſoins confié,
Se trouve avec le vôtre étroitement lié.
J'oſe vous l'avouer avec cette franchiſe
Qui d'abord ſembleroit ne m'être pas permiſe,
Mais que je crois devoir à votre illuſtre ſang.
Je vous aiderai même à cacher votre rang.
Mais ſans porter trop loin votre délicateſſe,
Qui promet à mon maître une extrême tendreſſe . . .

SCENE III.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS, Dona BEATRIX, JACINTE.

Dona BEATRIX *à Jacinte.*

QU'A mes ordres, Jacinte, on faſſe attention.
Vite, dépêchez-vous.

SCENE IV.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS, Dona BE'ATRIX.

D. PHILIPPE *à Dona Béatrix.*

QUELLE indiſcrétion !
Quoi ! ne voyez-vous pas . . .

Dona BE'ATRIX.

J'appelle tout le monde,
Je vais, je viens, je cours, & nul ne me ſeconde.
Je n'en puis plus ; mon ſoin met tout en mouvement,
Et vous, vous demeurez ici tranquillement.

D. PHILIPPE.

Mais devant Dom Louis ſoyez moins turbulente.

Dona BE'ATRIX *à D. Louis.*

Ah ! pardonnez, Seigneur : une affaire importante
M'occupe tellement que je ne penſois pas . . .
(à l'Infante.)
Et vous auſſi, madame, excuſez l'embarras . . .

L'INFANTE.

Ah ! madame . . .

Dona BE'ATRIX.

En courant, ſouffrez qu'on vous embraſſe.

L'INFANTE.

Vous me faites honneur.

Dona BE'ATRIX *à D. Philippe.*

Vous êtes tout de glace,
Quand il faut . . .

D. PHILIPPE.

Eh ! ceſſez . . .

Dona BEATRIX *à l'Infante.*

Demain j'irai vous voir,
Et je veux avec vous cauſer juſques au ſoir.
Je ne puis maintenant vous dire une parole,
Je ſuis dans une joie . . . oh ! j'en deviendrai folle.

D. PHILIPPE *à Dona Béatrix.*

Mais quel eſt le ſujet de ce bruyant tranſport !

Dona BEATRIX.

Vous ne le ſavez pas ?

D. PHILIPPE.

Moi ? non.

Dona BEATRIX.

Vous avez tort,
C'eſt vous qui ſûrement auriez dû me l'apprendre.
Voulez-vous que le Roi vienne ici nous ſurprendre,
Sans être préparés à le recevoir ?

D. PHILIPPE.

Quoi !
Que nous dites-vous !

Dona BEATRIX.

Mais, je vous dis que le Roi
Va venir à l'inſtant, & qu'il nous l'a fait dire.

D. PHILIPPE *à part.*

Qu'entends-je ! juſte Ciel !

D. LOUIS.

Seigneur, je me retire.
(à l'Infante.)
Ma fille, venez-vous ?

L'INFANTE.

Moi ! non, je vais reſter.

Dona BEATRIX *à l'Infante.*

Oui, oui, reſtez ici, je vais vous préſenter.

D. PHILIPPE *à part.*

Autre imprudence. Il vient, ſans doute, pour ma nièce;
Tout va ſe découvrir aux yeux de la Princeſſe.
(à l'Infante.)
M'en croirez-vous, madame, il n'eſt pas encor temps
Que vous voyiez le Roi, différez . . .

L'INFANTE.

Non, j'attends
Qu'il paroiſſe en ce lieu.

D. PHILIPPE.

Mais, je crains . . .

L'INFANTE.

Eh ! de grace,
Souffrez, ſans différer, que je me ſatisfaſſe;
L'inſtant eſt favorable, & j'en dois profiter.

D. PHILIPPE.

Puiſque vous le voulez, je n'oſe y réſiſter.
Pour recevoir mon maître, il faut que je vous quitte,
(à part.)
Et mon devoir m'y force. O fatale viſite !

SCENE V.

L'INFANTE, Dona BE'ATRIX.

Dona BE'ATRIX.

Vous allez voir un Prince accompli de tout point:
Et pour moi, j'avouerai que je ne le vois point
Sans quelque émotion. Sa figure eſt charmante,
Il a dans le regard une langueur touchante
Qui frappe, qui ſaiſit, & qui va juſqu'au cœur.
Celle qu'il fera Reine aura bien du bonheur.

L'INFANTE.

En ſa faveur, peut-être, êtes-vous prévenue.

Dona BE'ATRIX.

Vous le ſerez de même à la première vûe.

L'INFANTE.

Sa viſite chez vous ne doit plus m'étonner.
Il vous cherche, ſans doute!

Dona BE'ATRIX.

On en va raiſonner,
Comme vous jugez bien, & ſans m'en faire accroire,
J'aurois quelque raiſon de m'en donner la gloire.
Mais non, de cet honneur je ne ſuis point l'objet,
Et le Roi vient ici pour un autre ſujet.

L'INFANTE.

Pourriez-vous me le dire!

Dona BE'ATRIX.

Ah! je ſuis trop diſcrète,

Si vous me promettiez pourtant d'être ſecrète . . .

L'INFANTE.

Oui.

Dona BEATRIX.

Je n'aime rien tant que la diſcrétion,
Elle eſt eſſentielle en cette occaſion.
Vous ſaurez donc . . . mais non, j'ai juré de me taire,
L'affaire eſt délicate, & c'eſt un grand myſtère.

L'INFANTE.

Si vous avez juré, je me garderai bien . . .

Dona BEATRIX.

Mais je crois qu'avec vous je ne riſquerai rien,
Vous m'inſpirez d'abord un fond de confiance . . .
Au moins promettez-moi de garder le ſilence.

L'INFANTE.

Quoi ! vous vous défiez . . .

Dona BEATRIX.

Non, je puis vous parler,
Et m'ouvrir avec vous, ſans rien diſſimuler.
(à demi-bas, & confidemment.)
Le Roi ne vient ici que pour y voir ma nièce,
Dont il eſt amoureux.

L'INFANTE *vivement.*

Il auroit la foibleſſe
De s'abaiſſer au point . . .

Dona BEATRIX.

S'abaiſſer, dites-vous !
Le Roi peut, ſans rougir, devenir ſon époux.
Elle eſt d'un ſang. . . .

L'INFANTE *à part.*

Qu'entends-je! Elle me deſeſpère.

Dona BEATRIX.

Quoi donc! ce que je dis vous met-il en colère!

L'INFANTE *prenant un air tranquille.*

Non; mais je ne crois pas que le Roi....

Dona BEATRIX.

Pourquoi non!

L'INFANTE.

Quand nous lui propoſons l'Infante d'Arragon,
Y penſez-vous!...

Dona BEATRIX.

Fort bien. Ma nièce eſt ſi charmante
Qu'elle peut aiſément faire oublier l'Infante.

L'INFANTE.

J'eſpère que l'effet vous deſabuſera;
Et l'Infante eſt d'un rang....

Dona BEATRIX.

Tout ce qu'il vous plaira.
L'Infante, je l'avoue, eſt d'un rang reſpectable;
Elle eſt ſœur d'un grand Roi, mais Clarice eſt aimable.
Ah, le beau titre!

L'INFANTE.

On peut en produire un pareil.

Dona BEATRIX.

J'en doute.

L'INFANTE.

Oſeroit-on vous donner un conſeil!
Cette Princeſſe, un jour, peut être votre Reine;
Ne vous expoſez pas à mériter ſa haine.

Dona BEATRIX.

Dona BE'ATRIX.

Je crains peu... Mais on vient. Sans doute, c'eſt le Roi.

L'INFANTE *à part.*

Dans quel trouble je ſuis !

Dona BE'ATRIX *à l'Infante.*

Tenez-vous près de moi.

SCENE VI.

LE ROI, L'INFANTE, D. PHILIPPE, Dona BE'ATRIX.

LE ROI *à D. Philippe.*

CESSEZ d'être ſurpris d'une telle viſite.
Je ſais, quand il le faut, honorer le mérite :
Il eſt toujours préſent à mon attention,
Et le vôtre exigeoit cette diſtinction.

D. PHILIPPE.

Sire, tant de bonté ne ſert qu'à me confondre ;
Et mon ſilence ſeul....

Dona BE'ATRIX *bas à D. Philippe.*

Je m'en vais lui répondre ;
Car les termes, Seigneur, ne me manquent jamais.
(au Roi.)
Sire, ſi Dom Philippe...

D. PHILIPPE *bas à Dona Béatrix.*

Hé quoi ! Vous oſez !...

Dona BE'ATRIX *bas à D. Philippe.*

Paix.
Laiſſez-moi parler.

D. PHILIPPE *à part.*

Ciel!

Dona BEATRIX *au Roi.*

Si c'eſt par ſon ſilence,
Sire, qu'il vous répond, c'eſt que ſon éloquence,
Trop foible & trop modeſte en cette occaſion,
Quand il faudroit briller, manque d'expreſſion.
J'oſerai donc pour lui....

Pendant la harangue de Dona Béatrix, D. Philippe fait ce qu'il peut par ſignes, & en la tirant, pour la faire taire; & plus il paroît impatient, plus elle élève ſa voix.

D. PHILIPPE *à part.*

Je ſouffre le martyre.

Le ROI.

Moi-même, je me dis ce que vous voulez dire,
Madame; & je ſuis ſûr de tous ſes ſentimens:
Ainſi diſpenſez-vous de tant de complimens.

Dona BEATRIX.

Malgré moi je me tais, puiſque l'on me l'ordonne;
Mais j'ai peine....

Le ROI *apercevant l'Infante.*

Quelle eſt cette jeune perſonne!

Dona BEATRIX *vivement.*

Sire, permettez-moi de vous la préſenter.
Elle m'en a priée, & j'oſe me flatter
Que vous l'honorerez d'un accueil favorable.

Le ROI.

Je la trouve charmante.

Dona BEATRIX *d'un air indifférent.*

Elle eſt aſſez aimable.

Le ROI *à l'Infante.*

De grace, votre nom!

L'INFANTE.

Sire, l'ambaſſadeur
D'Arragon eſt mon père.

Le ROI.

A cet air de grandeur,
On reconnoît en vous une illuſtre naiſſance.

Dona BEATRIX.

Pour moi, je n'y vois rien...

D. PHILIPPE *bas à Dona Béatrix.*

Eh! gardez le ſilence.

Dona BEATRIX *bas à D. Philippe.*

Cela m'eſt impoſſible.

Le ROI *à l'Infante.*

Eh quoi! juſqu'à ce jour
Avez-vous dédaigné de paroître à ma Cour!

L'INFANTE.

Tant de rares beautés y charment votre vûe,
Que j'avois réſolu d'y reſter inconnue;
Mais le deſir de voir un Prince ſi parfait,
Malgré moi m'a forcée à rompre ce projet.

Le ROI.

Vous auriez dû vous rendre un peu plus de juſtice.

Dona BEATRIX *à l'Infante.*

Sortons.

Le ROI *à l'Infante.*

Non, demeurez.

Dona BEATRIX *à D. Philippe.*

Je vais chercher Clarice,
Et reviens avec elle.

D. PHILIPPE *à part.*

Elle ſort, Dieu merci.
Reſpirons; & voyons la fin de tout ceci.

SCENE VII.

Le ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, Dom PHILIPPE.

Le ROI.

MADAME, permettez que je vous interroge.
De votre jeune Infante on nous a fait l'éloge,
On vante ſon eſprit, ſes graces, ſa beauté.
Mais ce portrait charmant, ne l'a-t-on point flatté!
Je m'en rapporte à vous.

L'INFANTE.

Je ſuis trop naturelle
Pour vous rien déguiſer. Elle paſſe pour belle;
Du moins les courtiſans nous l'aſſurent ainſi,
Et c'eſt leur ſentiment que je rapporte ici.
Pour moi je n'en dis rien, de crainte d'en trop dire.

Le ROI.

Non; la vérité ſimple eſt ce que je deſire.
Déclarez librement ce que vous en penſez.

L'INFANTE.

Je crois ſur ſon ſujet en avoir dit aſſez:
J'ajoûterai pourtant par pure obéiſſance,
Qu'elle paroît en tout digne de ſa naiſſance;
Mais que ſi par la Paix on l'unit avec vous,

Elle veut poſſéder le cœur de ſon époux,
Et que le ſeul bonheur de s'en voir ſouveraine,
Peut lui faire goûter le bonheur d'être Reine.

Le ROI.

Elle veut dominer, c'eſt-là ſa paſſion.

L'INFANTE.

Non; mais ſe faire aimer, c'eſt ſon ambition,
Elle veut tout un cœur, & le moindre partage
Feroit de ſon haut rang un affreux eſclavage.
Du reſte, à dominer elle n'a nul penchant,
Elle ne connoît point de plaiſir ſi touchant,
Que les tendres douceurs d'une amour mutuelle:
Tous les autres plaiſirs ne le ſont point pour elle.
Voilà ſes ſentimens, & dans cet entretien,
En vous ouvrant mon cœur, je vous ouvre le ſien.

Le ROI.

Je vois qu'en ſa faveur votre zèle eſt extrême.
La connoiſſez-vous bien?

L'INFANTE.

Auſſi-bien que moi-même.

Le ROI.

C'eſt tout dire en deux mots. Mais, madame, entre nous,
A-t-elle autant d'eſprit & de charmes que vous?

L'INFANTE.

Par cette queſtion vous me rendez confuſe,
Sur ſon propre ſujet bien ſouvent on s'abuſe...
Mais je crois...

Le ROI.

Pourſuivez.

L'INFANTE.

(Vous verrez ſi j'ai tort)
Que ſes traits & les miens ont beaucoup de rapport.

Le ROI.

Vous la louez beaucoup. Mais j'aperçois Clarice.

SCENE VIII.

Le ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. PHILIPPE, Dona BE'ATRIX, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE *à Dona Béatrix.*

C'EST vous encor !

Dona BE'ATRIX.

Moi-même. On va rendre juſtice
A ma nièce.

D. PHILIPPE *à Dona Béatrix & Dona Clarice.*

Rentrez.

L'INFANTE *apercevant Clarice.*

O Ciel ! qu'elle a d'appas !

Dona BE'ATRIX *s'échappant des mains de D. Philippe.*

Sire, vous voulez bien . . .

D. PHILIPPE *voulant la retenir.*

Vous ne rentrerez pas !

Dona BE'ATRIX.

(à Clarice.)

Non, vraiment. Avancez.

Dona CLARICE.

Je n'oſerois, ma tante.

Le ROI.

(à part.) *(à l'Infante.)*

Quelle aimable pudeur ! Croyez-vous que l'Infante
Puiſſe effacer l'objet que l'on offre à mes yeux.

L'INFANTE.

Je ne ſais ; mais enfin, pour en décider mieux,
Sire, conſidérez ſon auguſte naiſſance,
Et laquelle des deux vous offre une alliance
Vraiment digne d'un Roi, dont la gloire, l'honneur,
L'intérêt de l'Etat doivent régler le cœur.
De ſi nobles motifs ſollicitant pour elle,
Celle qui vous convient doit être la plus belle.
Le temps peut effacer les plus brillans attraits ;
Mais la ſplendeur du ſang ne s'efface jamais.
Je crois vous avoir dit tout ce que je puis dire,
Souffrez que je me taiſe, & que je me retire.

Le ROI *à l'Infante.*

Puiſqu'à reſter ici je vous invite en vain,
Dom Philippe, du moins, vous donnera la main.
(à D. Philippe.) *(quand l'Infante eſt éloignée.)*
Conduiſez-la. Son air, ſes diſcours, tout me frappe.
Renouez l'entretien ; que rien ne vous échappe.
Son dépit eſt trop vif, il a trop éclaté
Pour ne pas exciter ma curioſité.

D. PHILIPPE.

J'obéis ; mais je crains que mon zèle inutile . . .

Le ROI *d'un ton d'autorité.*

Ne perdez point de temps.

SCENE IX.

Le ROI, Dona BE'ATRIX, Dona CLARICE.

Dona BE'ATRIX *au Roi.*

SANS être trop ſubtile,
Sire, j'ai deviné tout ce myſtère-ci,
Qui, par moi, ſur le champ, vous peut être éclairci.
L'Infante d'Arragon veut être votre épouſe,
Je conçois qu'elle eſt née inquiète & jalouſe,
Et que pour pénétrer le fond de votre cœur,
Elle envoie en ces lieux, avec l'Ambaſſadeur,
Une jeune perſonne, aimable, inſinuante,
Qui, de cette Princeſſe adroite confidente,
Veut vous perſuader que preſque trait pour trait,
De ſa maîtreſſe en elle on peut voir le portrait.
Le piége eſt bien tendu. Déjà cet artifice
Sembloit lui réuſſir, quand elle a vû Clarice
Dont les brillans attraits ont ébloui ſes yeux,
Et fait naître en ſon cœur un dépit furieux,
Sa fuite vous le prouve, & voilà le myſtère.

Le ROI.

Cela peut être vrai; mais laiſſons cette affaire
Aux ſoins de votre époux, ſa pénétration
Bien-tôt . . .

Dona BE'ATRIX.

On eſt inſtruit de votre paſſion,
Et l'on veut que l'amour cède à la politique.

Le ROI.

Le ROI.

A vaincre mon penchant, c'eſt en vain qu'on s'applique.
Je viens vous l'avouer; Clarice m'a charmé;
Mais je ceſſe d'aimer, ſi je ne ſuis aimé.
On m'offre avec la Paix une illuſtre Princeſſe;
Je devrois l'accepter, & vaincre ma tendreſſe;
Ma raiſon me le dit: mais que ne peut l'amour
Quand il eſt animé par un tendre retour!
S'il vous parle pour moi, permettez qu'il s'explique;
Et je n'écoute plus raiſon ni politique.
L'intérêt de l'Etat va devenir le ſien;
Et ſûr de votre cœur, j'écouterai le mien.

(Dona Clarice baiſſe les yeux, & ſoupire.)

Dona BEATRIX *à Dona Clarice.*

Répondez donc au Roi.

Dona CLARICE *à part.*

Quel horrible ſupplice!
Dans quel trouble je ſuis!

Le ROI.

Raſſurez-vous, Clarice;
Ouvrez-moi votre cœur: c'eſt tout ce que je veux.
Dût-il ſe refuſer à mes plus tendres vœux,
Qu'il ſe déclare enfin. Puis-je eſpérer!...

Dona CLARICE.

Ah! Sire,
Quand je vous aimerois, devrois-je vous le dire!

Dona BEATRIX.

Oui, je vous le permets.

Le ROI.

Cette aimable pudeur,
Ce charmant embarras redouble mon ardeur.

Plus vous lui réſiſtez, & plus elle eſt preſſante.
Parlez.

Dona CLARICE.

Qu'exigez-vous d'une jeune innocente
Qui ne ſe connoît pas! Vous m'aimez, dites-vous!
C'eſt un honneur pour moi bien flatteur & bien doux;
J'en ſuis reconnoiſſante autant qu'on le peut être;
Mais enfin....

Le ROI.

Achevez.

Dona CLARICE.

Je n'oſe aimer mon maître;
Je le reſpecte trop; & ma timidité
Craint de lever les yeux ſur votre majeſté.

Le ROI.

Ayez moins de reſpect, & ſoyez plus ſenſible.

Dona CLARICE.

Hélas! Je le voudrois: j'y fais tout mon poſſible.

Le ROI.

Oubliez votre roi; ſongez à votre amant.

Dona CLARICE.

Je n'y ſonge que trop.

Le ROI.

Ah, quel aveu charmant!
Répétez-le cent fois.

Dona CLARICE.

Que ne ſuis-je Princeſſe!
Il m'aimeroit.

Le ROI.

Eh quoi! l'excès de ma tendreſſe
Peut-il mieux éclater! Je vous offre ma foi.

Dona CLARICE.

Vous vous abaiſſez trop, en vous donnant à moi.

Le ROI.

Je veux faire à l'amour ce tendre ſacrifice.

Dona CLARICE.

Sire, j'en ſuis indigne; & je me rends juſtice.

Le ROI.

Quand l'Univers entier reconnoîtroit mes loix,
Je ne rougirois pas de faire un ſi beau choix.
D'un reſpect importun ſoyez moins obſédée;
Concevez de vous-même une plus haute idée;
Livrez-vous ſans réſerve aux tendres ſentimens;
Et ſongez que l'amour égale les amans.

Dona CLARICE.

Un cœur ambitieux ne penſe pas de même:
C'eſt ſon intérêt ſeul qu'il recherche & qu'il aime.

Le ROI.

Ma ſeule ambition eſt d'être aimé de vous.

Dona CLARICE.

Que ce langage eſt tendre! Et qu'il me ſeroit doux,
Si ſelon mes deſirs il partoit!... Je m'égare.....
Malgré moi, ma foibleſſe à vos yeux ſe déclare.

Le ROI *avec tranſport.*

Votre foibleſſe! O ciel! Hé quoi! Selon mes vœux
Votre cœur s'attendrit, & je vais être heureux!

SCENE X.

Le ROI, D. FERNAND, Dona CLARICE, Dona BEATRIX.

Le ROI *à D. Fernand, qui paroît au fond du théatre.*

APPROCHEZ, Dom Fernand. Tout parle pour Clarice:
Elle m'aime, & bien-tôt je lui rendrai juſtice.

Eſpérez tout de moi, pour m'avoir excité
A tout ſacrifier à ſa rare beauté.
Pour régner avec moi, le Ciel me la déſigne.
Son unique défaut eſt de s'en croire indigne :
Je vous charge du ſoin de la deſabuſer.
(à Dona Clarice.)
Je vous laiſſe un inſtant, & vais tout diſpoſer
Pour hâter le projet que mon amour m'inſpire,
Et rompre tout obſtacle au bonheur où j'aſpire.

SCENE XI.

D. FERNAND, Dona CLARICE, Dona BE'ATRIX.

Dona BE'ATRIX.

JE vais ſuivre le Roi, pour le mieux confirmer
Dans le flatteur eſpoir qui vient de le charmer.
Seigneur, ſuivez votre ordre, & par votre ſageſſe,
Au trône qui l'attend, faites monter ma nièce.

SCENE XII.

D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND.

VOUS aimez donc le Roi ! vous l'en avez flatté,
Je vois que cet aveu ne vous a pas coûté.

Dona CLARICE.

Moi, je l'aime ! ah ! c'eſt lui qui s'obſtine à le croire :
Il ne veut pas m'entendre.

D. FERNAND.

Avouez que la gloire
De charmer un grand Roi, flatte bien votre cœur,
Et qu'un amant tient peu contre un pareil honneur!

Dona CLARICE.

Je reſpecte le Roi; mais dire que je l'aime,
Il n'eſt rien de plus faux. S'il s'eſt trompé lui-même
Eſt-ce ma faute à moi! je le détromperai.

D. FERNAND.

Ah! vous me perdriez.

Dona CLARICE.

Oui, je vous convaincrai
Que je ne ſuis point vaine & point ambitieuſe,
Et que, ſans être à vous, je ne puis être heureuſe.
Vous verrez ſi le trône a de quoi me tenter.

D. FERNAND *à part.*

O Ciel! qu'ai-je entendu! j'ai peine à réſiſter
Au charme décevant d'un ſi doux ſacrifice,
Et mon ambition met mon cœur au ſupplice.
Clarice, au nom du Ciel, modérez ce tranſport,
Et pour nous rendre heureux, faites-vous un effort.

Dona CLARICE.

Que je ſuis malheureuſe!

D. FERNAND.

Y penſez-vous, Clarice!
De la félicité vous faites un ſupplice!
Pour voir & pour ſentir quel eſt votre bonheur,
Conſultez votre eſprit, & non pas votre cœur.
Quel bonheur eſt égal à celui d'une Reine!
Eſt-il rien de ſi beau que d'être Souveraine?

Quel brillant ! quel éclat ! quels honneurs ! quels reſpects !
Les plus Grands de l'Etat ſont vos humbles ſujets.
Un ſeul de vos regards eſt tout ce qu'on deſire.
Daignez-vous dire un mot ! auſſi-tôt on admire.
Tout s'empreſſe pour vous, & prévient vos deſirs.
Sans ceſſe vous volez de plaiſirs en plaiſirs,
Ils renaiſſent en foule avec de nouveaux charmes;
On écarte de vous les ſoucis, les alarmes,
L'embarras de penſer, pour n'offrir à vos yeux
Que des objets rians, amuſans, gracieux.
Loin d'eſſuyer jamais un diſcours trop ſincère,
Jamais on ne vous dit que ce qui peut vous plaire;
Pour conſulter vos goûts ou vos averſions,
Chacun vous aſſervit toutes ſes paſſions:
Du ſouple courtiſan l'ame vous eſt ſoûmiſe.
Mépriſez-vous quelqu'un ! d'abord il le mépriſe.
En aimez-vous un autre ! il l'adore auſſi-tôt.
Tout eſt à votre gré, perfection, défaut,
Vice ou vertu. Les mœurs, les façons, le langage,
Tout ſe règle ſur vous, & tout vous rend hommage:
Et ſi quelque bonheur approche du Divin,
C'eſt le charme éclatant du pouvoir ſouverain.

Dona CLARICE.

Tout cela vous ravit, & j'y ſuis inſenſible,
Vous m'étalez en vain . . .

D. FERNAND.

O Ciel ! eſt-il poſſible !
Pour jouir un ſeul jour de cet auguſte rang,
Je ſacrifierois tout, je donnerois mon ſang.

Dona CLARICE.

Ingrat ! ſi vous m'aimiez . . .

D. FERNAND.

Qui, moi ! ſi je vous aime !
Ah ! rien n'eſt comparable à mon amour extrême.
Ai-je pû réſiſter à mes tranſports jaloux,
Quand j'ai cru que mon maître étoit aimé de vous !
Non, jamais à mes yeux vous ne futes ſi belle
Qu'au moment que j'ai cru vous trouver infidèle.
Vous ſeule avez trouvé le chemin de mon cœur,
Je ne puis qu'avec vous goûter un vrai bonheur.
Mais enfin ma raiſon veut être la plus forte,
Et ſur tout mon amour votre intérêt l'emporte.

Dona CLARICE.

C'eſt le vôtre pluſtôt, c'eſt votre ambition,
Votre cœur ne connoît que cette paſſion,
Vous m'en donnez, ingrat, une preuve éclatante.
Que je me veux de mal ! que ne ſuis-je inconſtante !
Que j'aurois de plaiſir à me venger de vous !

D. FERNAND.

Eh ! pourquoi m'accabler d'un injuſte courroux !
Vous connoîtrez bien-tôt le prix d'une Couronne.
En renonçant à vous, c'eſt moi qui vous la donne,
Vous ne l'oublierez point, j'oſe encor m'en flatter.

Dona CLARICE.

Je ne m'en ſouviendrai que pour vous déteſter.

D. FERNAND.

D'un funeſte penchant triomphons l'un & l'autre,
Dérobons à l'Amour & mon cœur & le vôtre.

On ſe laſſe à la fin de goûter ſes douceurs;
Mais plus de la Fortune on reçoit de faveurs,
Et plus de leur éclat une ame eſt enchantée.
De mon ambition ceſſez d'être irritée;
Je n'en ai que pour vous.

Dona CLARICE *d'un ton de colère.*

Hé bien, je vous croirai.
Vous pouvez dire au Roi que je l'épouſerai,
Que je l'aime.... Attendez, ne dites rien encore;
Peut-être je me trompe. Il jure qu'il m'adore;
Il eſt jeune, charmant; il eſt Roi : mais mon cœur.....
N'importe, en l'épouſant je fais votre bonheur,
Du moins vous le croyez; cela doit me ſuffire.
Allez donc l'aſſurer... Juſte Ciel! Quel martyre!
Ma bouche veut parler, & mon cœur la retient.
Vainement contre vous le dépit me prévient,
Dès que je vous regarde... Ah! c'eſt trop de foibleſſe.
Vous ne méritez pas cet excès de tendreſſe;
Et puiſque votre cœur m'a pû manquer de foi,
Je lui laiſſe le droit de diſpoſer de moi.

(Elle ſort.)

D. FERNAND.

Non, je n'accepte point un pouvoir ſi funeſte;
Le dépit me le donne, & le cœur le déteſte.
Vous me fuyez en vain. O ciel! fais qu'en ce jour
L'intérêt, la raiſon, triomphent de l'amour.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

L'INFANTE D'ARRAGON, D. LOUIS.

D. LOUIS.

DOM Philippe, madame, eſt chez la ſœur du Roi.
Calmez-vous. Attendons-le ; & différez...

L'INFANTE.

Qui, moi!
Je pourrois retenir mon dépit, ma colère!
Moi, reſter en Caſtille! Ah! Si le Roi mon frère
Lui-même étoit témoin des affronts qu'on m'y fait...

D. LOUIS.

De ſon juſte courroux il ſuſpendroit l'effet.
Dans cet inſtant critique imitez ſa prudence.
Vous ſauvez ſon E'tat.

L'INFANTE.

Ah! mon obéiſſance
N'a déjà que trop fait. Que peut-elle de plus!
Pour appuyer vos ſoins, les miens ſont ſuperflus.
Ma gloire ſouffre trop à la cour de Caſtille.
Je veux partir.

D. LOUIS.

Songez que paſſant pour ma fille,

Vous n'expoſerez point l'honneur de votre ſang.

L'INFANTE.

Mais ma rivale, enfin...

D. LOUIS.

Elle n'eſt point d'un rang
Qui vous doive alarmer ; & les ſoins du Miniſtre
Triompheront enfin de l'obſtacle ſiniſtre
Qu'une indigne rivale oppoſe à nos efforts.
Un Roi ne ſe rend pas à ſes premiers tranſports :
La gloire a ſur ſon cœur un empire ſuprême,
Et ſaura...

SCENE II.

L'INFANTE, D. PHILIPPE, D. LOUIS.

D. PHILIPPE.

NOus voici dans un péril extrême ;
Et pour Clarice enfin le Roi s'eſt déclaré ;
Princeſſe, toutefois rien n'eſt deſeſpéré.
La raiſon, mon crédit, la gloire de mon maître,
Vont combattre pour vous, triompheront peut-être.
J'aurai d'autres ſecours dont je ne parle pas ;
Mais je compte encor plus ſur vos divins appas.
Ils ont frappé le Roi qui lui-même l'avoue.
Depuis qu'il vous a vûe, à toute heure il vous loue.
Dès qu'il vous connoîtra, je ne ſaurois douter
Qu'il n'échappe du piége où l'on veut l'arrêter.
(à D. Louis.)
Mais avant qu'à ſes yeux l'Infante ſe déclare,

C'eſt un événement qu'il faut que je prépare ;
Seigneur, conſentez-vous au projet du traité,
Sur le pied que tantôt nous l'avons arrêté!
De ce que j'entreprends c'eſt le préliminaire.
Armé de ce traité je puis vaincre mon frère.
Sans les conditions que j'exige de vous,
La guerre eſt infaillible; il l'emporte ſur nous.

D. LOUIS.

Je puis les accorder, ſi la double alliance
Entre les deux Etats remet la confiance.
Aſſuré de ce point je ſigne aveuglément.

D. PHILIPPE.

Je ſuis content. Le Roi viendra dans un moment.
Il n'eſt pas encor temps que vous parliez, Princeſſe;
Je vous avertirai dans l'inſtant.

L'INFANTE.

Je vous laiſſe,
Et vais chez Dom Louis attendre vos avis,
Qui ſeront, de ma part, exactement ſuivis.

SCENE III.

D. PHILIPPE *ſeul.*

QUOI QU'IL puiſſe arriver, ſuivons notre entrepriſe.
Je cours mille dangers, mais mon cœur les mépriſe.
On veut perdre mon maître, & je dois le ſauver.
A la ville, à la cour, tout va ſe ſoulever.
On murmure déjà. Mon épouſe imprudente

Fait éclater par-tout une joie inſolente.
Je vois avec douleur ſon orgueil indiſcret,
Quoiqu'il paroiſſe agir pour hâter mon projet.
Plus elle éclatera, plus d'obſtacles vont naître.
Mais au fond je rougis.... Ah! je la vois paroître.

SCENE IV.

D. PHILIPPE, Dona BE'ATRIX.

Dona BE'ATRIX.

JE vous trouve à propos, je vous cherchois.

D. PHILIPPE.

Qui, moi!

Dona BE'ATRIX.

Oui. Faites compliment à la tante du Roi.

D. PHILIPPE *lui faiſant une profonde révérence.*

Ah! madame...

Dona BE'ATRIX.

Bon Dieu! Vous voilà bien tranquille!

D. PHILIPPE.

Pourquoi non!

Dona BE'ATRIX.

Songez-vous que la cour & la ville
Viendront bien-tôt ici vous faire compliment!

D. PHILIPPE *en ſoûriant.*

Vous avez donc parlé!

Dona BE'ATRIX.

Non pas ouvertement.
Mais à pluſieurs amis j'ai fait la confidence

Du ſujet de ma joie ; & j'ai grande eſpérance
De voir bien-tôt l'envie en mourir de dépit.
N'ai-je pas bien fait !

D. PHILIPPE.

Oui. Le jugement, l'eſprit,
Brillent également dans tout ce que vous faites ;
Et je ſuis pénétré de la joie où vous êtes.

Dona BEATRIX.

Vous plaiſantez, je penſe !

D. PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu, point du tout.

Dona BEATRIX.

Mais plaiſantez, ou non, je ſuis venue à bout
De me voir dans l'Etat la troiſième perſonne,
Le Roi, la Reine & moi. Si près de la Couronne
Je vais avoir un titre à qui tout doit reſpect,
Et vous tout le premier.

D. PHILIPPE.

Je ſuis trop circonſpect
Pour diſputer vos droits.

Dona BEATRIX.

La Reine étant ma nièce,
Vous jugez aiſément que me voilà Princeſſe.

D. PHILIPPE.

C'eſt ce que je penſois, & vous n'avez pas tort.

Dona BEATRIX.

Pour la première fois nous voilà donc d'accord.

D. PHILIPPE *à part.*

Sa folle vanité lui tourne la cervelle,

Et me ſert malgré moi. L'occaſion eſt belle,
Il faut en profiter.

Dona BEATRIX.

Pourquoi tant de froideur!
Eſtes-vous inſenſible à ce nouvel honneur!

D. PHILIPPE.

Moi! j'en ſuis tranſporté.

Dona BEATRIX.

Plus de philoſophie,
J'en ſuis laſſe à mourir, je vous le ſignifie.
Allons, l'air de grandeur, jouiſſons de nos droits.
Que je vais triompher!

D. PHILIPPE.

Ah! vraiment, je vous crois.

Dona BEATRIX.

Ah! quel plaiſir pour moi, lorſque je pourrai dire,
Le Roi mon neveu!

D. PHILIPPE.

Oui.

Dona BEATRIX.

Mon neveu! quel empire
Je vais prendre à la Cour! ſi-tôt qu'on me verra,
D'un air reſpectueux chacun ſe rangera.
C'eſt la tante du Roi, dira-t-on. Place, place,
Meſſieurs, diront mes gens, avec un air d'audace.
Et moi, j'avancerai d'un pas majeſtueux,
Noble, fier, tempéré d'un ſoûris gracieux,
Et tous les courtiſans placés à mon paſſage,
Empreſſés à me voir, me rendront leur hommage,
Auquel je répondrai d'une inclination
Dédaigneuſe, diſtraite & de protection.

Vous verrez, vous verrez avec quelle nobleſſe
Je ſoûtiendrai le titre & le rang de Princeſſe.

D. PHILIPPE.

Oui, vous ferez merveille, & ſans plus différer,
Je vous conſeille, moi, de vous en emparer,
Auſſi-bien à préſent l'affaire eſt déclarée.

Dona BEATRIX.

Pas encor tout-à-fait.

D. PHILIPPE.

Mais elle eſt aſſurée,
Et vous n'en doutez pas.

Dona BEATRIX.

Oh ! non, aſſurément.

D. PHILIPPE.

Que n'éclatez-vous donc dès ce même moment !

Dona BEATRIX.

Parlez-vous tout de bon !

D. PHILIPPE.

Tout de bon, je vous jure.
Vous ne ſauriez mieux faire ; & je vous en conjure.

Dona BEATRIX.

Vous me ſoulagez bien, car je n'en pouvois plus.
Mais on m'a commandé le ſecret là-deſſus,
Et je l'ai mal gardé. Dom Fernand votre frère
M'en a fait le reproche. Il eſt fort en colère.
Non, non, je me tairai.

D. PHILIPPE *à part.*

Bon. La diſcrétion
Lui viendra par eſprit de contradiction.
(haut.)
Et moi, je vous ſoûtiens que notre politique

Eſt de rendre au plus tôt cette affaire publique.
Par-là nous l'aſſurons.

Dona BEATRIX.

Rien de mieux raiſonné.
Je vous trouve aujourd'hui l'eſprit ſi bien tourné,
Que je me ſens pour vous un retour de tendreſſe.
Je vais faire beau bruit.

D. PHILIPPE.

Envoyez-moi ma nièce :
Elle eſt ſimple, innocente ; il faut la prévenir.
Tête-à-tête un moment je veux l'entretenir.

Dona BEATRIX *d'un air majeſtueux.*

Oui, Seigneur ; près de vous je la ferai conduire.
A tenir bien ſon rang prenez ſoin de l'inſtruire.
Inſpirez-lui ſur-tout une noble fierté.

D. PHILIPPE *d'un air très-reſpectueux.*

Princeſſe, tout ſera ſagement concerté.

(Elle ſort en lui faiſant une révérence fière & dédaigneuſe.)

SCENE V.

D. PHILIPPE *ſeul.*

Oui, l'éclat qu'elle a fait, celui qu'elle va faire,
Mieux que tous mes efforts déconcerte mon frère ;
Et tous les bons ſujets alarmés comme moi,
Vont venir m'appuyer pour détromper le Roi.
Mais Clarice paroît. Voyons ſi ſa folie
Eſt au même degré.

SCENE VI.

SCENE VI.

D. PHILIPPE, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE *à part.*

DE ſa mélancolie,
De ſon air conſterné, je ne ſais qu'augurer.
(haut.)
Madame, qu'avez-vous! venez-vous de pleurer!
Quoi! Reine, ou peu s'en faut!...

Dona CLARICE.

Eh! ceſſez, je vous prie;
D'augmenter mes malheurs par cette raillerie.

D. PHILIPPE.

Vos malheurs! mais le Roi vous a donné ſon cœur,
Vous allez être Reine, eſt-ce un ſi grand malheur!

Dona CLARICE.

Oui, c'en eſt un pour moi.

D. PHILIPPE.

D'où vous vient cette idée!

Dona CLARICE.

Vous le penſez auſſi, j'en ſuis perſuadée.

D. PHILIPPE *à part.*

Qu'entends-je! eſt-ce raiſon! inſenſibilité!
Eſt-ce un cœur que l'orgueil n'a point encor gâté!
Il faut approfondir ce ſurprenant myſtère.
(haut.)
Vous ne me dites rien! quoi! pouvez-vous vous taire

A la veille d'un jour pour vous ſi glorieux!
Je ne vois point la joie éclater dans vos yeux,
Je ne vois ni fierté, ni hauteur. Quel miracle!
Aux volontés du Roi craignez-vous quelque obſtacle!

Dona CLARICE.

Plût au Ciel!

D. PHILIPPE.

Plût au Ciel! je ne ſais où j'en ſuis.
Pour voir dans votre cœur je fais ce que je puis;
Mais je m'y perds. Comment! vous tenez ce langage!
Inſenſible aux grandeurs à la fleur de votre âge!
Raiſonnez-vous, Clarice, ou ne ſentez-vous rien!

Dona CLARICE.

Oui, Seigneur, je raiſonne, & je raiſonne bien.

D. PHILIPPE.

Je commence à vous croire, & vous ai méconnue,
Un prodige nouveau vient s'offrir à ma vûe.
Ecoutez-moi, Clarice, & raiſonnons tous deux.
Le trône ne peut donc ſatisfaire vos vœux!

Dona CLARICE.

Non.

D. PHILIPPE.

Non! que faudroit-il pour vous rendre contente!

Dona CLARICE.

Un ſéjour ſans éclat, une vie innocente,
Avec un tendre époux, qui, content de mon cœur,
En me donnant le ſien, pût faire ſon bonheur.

D. PHILIPPE *à part.*

Je voulois lui prêcher la raiſon, la ſageſſe;

Mais je ſuis le diſciple, & voilà ma maîtreſſe.
(haut.)
Plus je vous examine, & plus je ſuis charmé,
Clarice; à votre égard j'étois très-alarmé;
Je croyois que l'orgueil vous rendroit indocile;
Mais ſur votre ſujet me voilà bien tranquille.
(à demi-bas.)
Nous ſommes ſeuls ici. Parlez de bonne foi.

Dona CLARICE.

Oui, je vous dirai tout.

D. PHILIPPE *plus bas.*

N'aimez-vous pas le Roi!

Dona CLARICE.

Hélas! non.

D. PHILIPPE.

Comment, non! mais c'eſt un grand Monarque,
C'eſt un Prince accompli.

Dona CLARICE.

Que m'importe! une marque
Que je ne l'aime pas, c'eſt que tous les honneurs
Que l'on me rend déjà, me font verſer des pleurs.

D. PHILIPPE.

Pour un autre, du moins, vous n'êtes pas ſenſible!

Dona CLARICE.

Ah! que vous vous trompez!

D. PHILIPPE.

O Ciel! eſt-il poſſible!
Quel eſt l'heureux mortel que vous lui préférez!

Dona CLARICE.

Un perfide, un ingrat.

D. PHILIPPE.

Qui vous! vous ſoupirez
Pour un ingrat! & c'eſt!

Dona CLARICE.

Votre frère lui-même.

D. PHILIPPE.

Mon frère! vous l'aimez!

Dona CLARICE.

Oui, Seigneur, oui je l'aime;
Et je ſacrifierois mille trônes pour lui;
Mais ce qui va bien plus vous ſurprendre aujourd'hui,
C'eſt qu'il m'adore auſſi.

D. PHILIPPE.

Vous vous trompez. L'Infante
Eſt l'objet de ſes vœux.

Dona CLARICE.

O nouvelle accablante!
Mais il ne l'aime pas: non, il ne peut l'aimer,
Ce n'eſt que par ſon rang qu'elle a ſû le charmer;
Elle a trop peu d'appas pour le rendre infidèle.
Il m'a juré cent fois une amour éternelle;
Mais il me ſacrifie à ſon ambition.

D. PHILIPPE.

Vous ne triomphez pas de cette paſſion!

Dona CLARICE.

En vain, je l'ai tenté; rien ne peut l'en défendre.

D. PHILIPPE *à part.*

Rien n'eſt deſeſpéré. Ce que je viens d'apprendre
M'eſt un nouveau moyen de le déconcerter.

Peut-être le moment viendra d'en profiter.
(haut.)
Ma nièce, ou je me trompe, ou vous ſerez heureuſe.
Rentrez. Ne dites rien. Votre ame généreuſe
Mérite que le Roi faſſe votre bonheur.

Dona CLARICE.

Qu'il garde ſa Couronne, & me laiſſe mon cœur.

SCENE VII.

D. PHILIPPE *ſeul.*

TANT de perfections ne fixent point mon frère!
Tout entier occupé de ſa vaine chimère,
Il en fait ſon idole; & mes ſoins juſqu'ici,
Mes raiſons, mes conſeils, n'ont pû... Mais le voici.
Inſtruit de ſon ſecret je m'en vais le confondre,
Et le réduire au point de ne pouvoir répondre.

SCENE VIII.

D. PHILIPPE, D. FERNAND.

D. PHILIPPE.

EH bien! vous triomphez!

D. FERNAND.

Oui, je ſuis ſatisfait;
Et bien-tôt mes projets auront un plein effet
Je viens vous annoncer le double mariage.
Vous ne dites plus rien!

D. PHILIPPE.

J'admire votre ouvrage;
Chef-d'œuvre de prudence & de raiſonnement.
Mais voudriez-vous bien m'écouter un moment?
Si de vous la raiſon ne peut ſe faire entendre,
Des reproches du cœur pouvez-vous vous défendre!
Le domptez-vous ſi bien, que ſur ſa paſſion
Vous donniez la victoire à votre ambition!
Sur tous vos ſentimens a-t-elle tant d'empire!

D. FERNAND.

Je ne vous entends point. Que voulez-vous me dire?

D. PHILIPPE.

Vous ne m'entendez point! Le temps eſt précieux;
Il faut en profiter. Je vais m'expliquer mieux,
Et vous me comprendrez. Clarice vous adore,
Et le trône, ſans vous, eſt un don qu'elle abhorre.
Un cœur ſi généreux, bien loin de vous toucher,
A vos vaſtes deſirs ne peut vous arracher!
Toutefois vous l'aimez autant qu'elle vous aime.

D. FERNAND.

Moi! d'où le ſavez-vous!

D. PHILIPPE.

Je le ſais d'elle-même.

D. FERNAND.

Puiſqu'elle vous l'a dit, je ne m'en défends plus.
Mais l'amour fait ſur moi des efforts ſuperflus;
Et loin de lui céder une lâche victoire,
Je ſuis mon intérêt, & j'écoute ma gloire.
Le Roi m'en récompenſe. Il m'accorde ſa ſœur;

Et j'élève Clarice au comble du bonheur.

D. PHILIPPE.

Clarice qui vous aime, épouſeroit mon maître!

D. FERNAND.

Il croit en être aimé, cela ſuffit.

D. PHILIPPE.

Peut-être

On le détrompera.

D. FERNAND.

Qui!

D. PHILIPPE.

Moi.

D. FERNAND.

Vous n'oſeriez.

D. PHILIPPE.

Comment, je n'oſerois!

D. FERNAND.

Non. Vous me perdriez;

Et ma chûte feroit votre perte infaillible.

D. PHILIPPE.

A de pareils motifs je ne ſuis point ſenſible.
Je crains tout pour l'Etat, & ne crains rien pour moi.
Soyez-en ſûr. D'ailleurs je connois trop le Roi,
Pour craindre de ſa part une ombre d'injuſtice.
Mon unique frayeur eſt qu'il ne vous puniſſe.
Je vous aime, mon frère, & mon zèle diſcret
Juſqu'à l'extrémité gardera le ſecret.
Je vais faire parler l'intérêt, la prudence.
Si vous rendez le Roi ſourd à leur remontrance,
Plus de ménagement, je révélerai tout.

D. FERNAND.

Gardez-vous, croyez-moi, de me pouſſer à bout.

D. PHILIPPE.

Je vous l'ai déjà dit. Mon zèle eſt à l'épreuve
(Il montre le traité.)
Du plus terrible obſtacle. En voyez-vous la preuve!
Avec l'ambaſſadeur j'ai conclu ce traité:
Et j'enchaîne par-là votre témérité.

D. FERNAND.

Vous l'enchaîneriez, vous! Il faut que je périſſe,
Ou que dans un moment mon projet s'accompliſſe.

D. PHILIPPE.

Eh bien, vous périrez, ou je périrai, moi.
Je ne vous connois plus quand il s'agit du Roi.
Le voici.

SCENE IX.

Le ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND.

Le ROI *à D. Philippe.*

VOTRE frère a pris ſoin de vous dire
Ce qui m'amène ici!

D. FERNAND.

Je viens de l'en inſtruire.

D. PHILIPPE.

Oui, Sire, il me l'a dit; mais votre Majeſté
(il préſente le traité au Roi.)
Peut-elle m'ordonner de rompre ce traité!
Sans répandre du ſang, vous faites des conquêtes,

Tous

Tous vos peuples ravis vont par d'aimables fêtes
Célébrer vos bontés, & les fruits d'une Paix,
Qui vous fera rentrer dans vos vrais intérêts.

Le ROI.

Je veux bien conſentir que la Paix ſoit conclue;
Mais en me réſervant la puiſſance abſolue
De ne donner ma main qu'en conſultant mon cœur,
Je n'engage ni moi ni l'Infante ma ſœur.

D. PHILIPPE.

Vous refuſez les nœuds que l'Arragon propoſe!

Le ROI.

Je n'y puis plus penſer, vous en ſavez la cauſe.
Je donne à votre nièce & mon cœur & ma foi,
Ma ſœur, à Dom Fernand.

D. PHILIPPE.

O Ciel! eſt-ce mon Roi
Qui me parle!

Le ROI.

Quoi donc!

D. PHILIPPE.

Ma nièce, votre épouſe!
Non, non, de votre honneur mon ame eſt trop jalouſe
Pour vous laiſſer deſcendre à cette indignité;
L'approuver, c'eſt commettre une infidélité,
Et vous la conſeiller, c'eſt une perfidie.
Une telle union ne peut être applaudie
Que par vos ennemis ſecrets ou déclarés.

D. FERNAND.

Mon frère!

D. PHILIPPE.

Téméraire ! eh quoi ! vous oſerez
Abuſer des bontés d'un ſi généreux maître.
(Se jetant aux pieds du Roi.)
Vous, épouſer ſa ſœur ! ah ! daignez vous connoître,
Grand Roi, pour un moment jetez les yeux ſur vous,
Voyez quelle diſtance entre un Monarque & nous.
Une indignation publique & légitime,
De l'Univers entier va vous ravir l'eſtime,
De vos tendres ſujets vous perdrez tous les cœurs,
Et c'eſt-là pour un Roi le plus grand des malheurs.

D. FERNAND *au Roi.*

Permettez qu'en deux mots . . .

D. PHILIPPE *au Roi.*

On cherche à vous ſurprendre,
La vérité vous parle, un grand Roi doit l'entendre.
Oui, Sire, ouvrez les yeux. L'intérêt de l'Etat,
Voilà la paſſion digne d'un Potentat.
Le bonheur de ſon peuple eſt l'objet qui l'enchaîne,
Il ne doit écouter ni l'amour ni la haine,
Et ſon cœur généreux, toûjours maître de ſoi,
D'un devoir ſi ſacré doit s'impoſer la loi.

Le ROI.

Je ne m'en cache point, votre diſcours me touche.

D. PHILIPPE.

Tous vos vrais ſerviteurs vous parlent par ma bouche.

D. FERNAND *au Roi.*

Et de quoi vous ſert donc le pouvoir ſouverain,
Si votre autorité peut reconnoître un frein !

Qui veut vous l'impoſer, vous inſulte & vous brave,
Et d'un Prince abſolu, cherche à faire un eſclave.

D. PHILIPPE.

Pernicieux conſeils! ſi vous vous y rendez,
Que devient votre Etat!

Le ROI.

Dom Fernand, répondez.
Il me frappe, il m'étonne, & l'air dont il s'énonce ...

SCENE X.

Le ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND, Dona BEATRIX, Dona CLARICE.

Le ROI *voyant Dona Clarice.*

AH! dans ces yeux charmans je lis votre réponſe.

D. PHILIPPE *à part.*

Ciel!

Le ROI.

Elle eſt ſans replique, on n'y peut réſiſter,
Dom Philippe, voyez, dois-je vous écouter!
Non; quoiqu'à vos diſcours l'eſprit veuille ſe rendre,
Le cœur moins convaincu ne ſauroit les entendre.

D. PHILIPPE.

Si je vous diſois tout, un trop juſte dépit
Mettroit bien-tôt d'accord & le cœur & l'eſprit.
Par un mot, un ſeul mot, je confondrois mon frère;
Mais je veux bien encor ...

Le ROI.

Quel eſt donc ce myſtère!

D. PHILIPPE.

Si Clarice le veut, elle peut l'éclaircir;
Faites parler ſon cœur.

Dona BEATRIX.

Comment donc! la noircir
Dans l'eſprit du Roi! vous! lorſque votre tendreſſe
Devroit tout employer pour cacher ſa foibleſſe!

Le ROI.

Sa foibleſſe! ah! qu'entends-je! & quels ſoupçons affreux...

D. FERNAND.

Sire, défiez-vous d'un complot dangereux.
On veut me perdre.

Le ROI.

Non; je connois votre frère,
Et ne condamne en lui qu'un zèle trop auſtère,
Contre mes paſſions prompt à ſe ſoulever:
Il ne veut point vous perdre; il cherche à me ſauver.

D. FERNAND.

Quoi, Sire, vous croyez!...

Le ROI.

Je vous rendrai juſtice.
Mais ſur ce que j'entends, il faut qu'on m'éclairciſſe.
D'un doute injurieux mon eſprit eſt bleſſé.
Madame achevera ce qu'elle a commencé.
J'attends d'elle un aveu clair, précis & fidèle.

D. FERNAND *au Roi.*

Mon ſort dépendra-t-il!...

Le ROI *à D. Philippe & à Clarice.*

Qu'on me laiſſe avec elle.
(à D. Fernand d'un ton irrité.)
Sortez.

D. FERNAND *bas à Dona Béatrix.*

Je ſuis perdu, ſi dans cet entretien...

Dona BEATRIX *bas à D. Fernand.*

Comptez ſur ma prudence, & n'appréhendez rien.

SCENE XI.

Le ROI, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX *à part.*

VOICI l'occaſion de la faire paroître.

Le ROI.

Madame, je pourrois prendre le ton de maître,
Et me ſervir ici de mon autorité
Pour vous faire parler avec ſincérité.
Mais je vous connois trop, pour avoir lieu de craindre
Que juſqu'à m'impoſer vous puiſſiez vous contraindre.
Ce que vous me direz ne fera point d'éclat,
Je ſais me modérer.

Dona BEATRIX *à part.*

Le pas eſt délicat;
Et j'ai beſoin ici de toute ma ſageſſe.

Le ROI.

Parlez à cœur ouvert.

Dona BEATRIX.

Votre délicateſſe,
Sire, (vous m'ordonnez de parler franchement)
Vous force à deſirer un éclairciſſement.
Mais oſerai-je ici dire ce que je penſe?
Vous devriez pluſtôt m'ordonner le ſilence.

Le ROI.

Et par quelle raiſon!

Dona BEATRIX.

Vous pouvez être heureux,
Et l'amour ſe diſpoſe à combler tous vos vœux.
Mais chercher des défauts dans l'objet que l'on aime,
A ſa félicité c'eſt s'oppoſer ſoi-même.

Le ROI.

Non; il faut m'expliquer ce que vous avez dit.

Dona BEATRIX.

Sire, cela doit-il occuper votre eſprit!

Le ROI.

Sans doute.

Dona BEATRIX.

C'eſt un fait de ſi peu d'importance,
Qu'il ne mérite pas ſeulement qu'on y penſe.

Le ROI.

Toutefois Dom Philippe en parloit autrement.

Dona BEATRIX.

Son indiſcrétion me révolte.

Le ROI.

Comment!

Dona BEATRIX.

Peut-on faire d'un rien une importante affaire!
Je ſuis bien plus prudente; & je ſaurai me taire.

Le ROI.

Mais quand je veux qu'on parle, il eſt bon d'obéir.

Dona BEATRIX.

Parler ſur ce ſujet, ce ſeroit vous trahir.

Le ROI.

Non; vous ſavez combien Clarice m'intéreſſe.

On devroit, diſiez-vous, me cacher ſa foibleſſe,
Et vous trouviez mauvais que l'on m'ouvrît les yeux,
Qu'on me deſabusât; mais c'eſt ce que je veux.
Vous avez commencé, continuez, madame.
Clarice reſſent-elle une ſecrette flamme!
M'a-t-on ravi ſon cœur! quelqu'un l'a-t-il ſurpris!

Dona BEATRIX.

Un cœur trop innocent eſt aiſément épris;
Mais les impreſſions qui peuvent le ſurprendre,
Ne tiennent pas long-temps: oui, lorſqu'un Roi ſi tendre,
Si jeune, ſi charmant, prétend les effacer;
Il n'a qu'à dire un mot, & c'eſt vous abaiſſer
Que de craindre...

Le ROI.

Ainſi donc, vous convenez vous-même
Qu'il eſt quelque mortel, dont le bonheur extrême
A prévenu mes vœux!

Dona BEATRIX.

Eh! quand cela ſeroit,
Sire, à votre bonheur rien ne s'oppoſeroit.

Le ROI.

Mais Clarice aime donc, & n'a pû s'en défendre!

Dona BEATRIX.

Après tout, s'il eſt vrai qu'on ait pû la ſurprendre,
La gloire de ſe voir dans un rang éminent
Lui doit faire bien-tôt oublier Dom Fernand.

Le ROI.

Dom Fernand! c'eſt pour lui que ſon cœur ſe déclare!

Dona BEATRIX.

On a cru l'entrevoir.

Le ROI.

L'événement eſt rare.

Dona BEATRIX.

Et même très-heureux ; car fût-il adoré,
D'un zèle trop parfait il ſe ſent pénétré,
Pour profiter d'un foible à vos vœux ſi contraire.
Non, Sire, Dom Fernand n'aſpire qu'à vous plaire,
Et pour vous le prouver, ſans rien exagérer,
Je ſais un incident qu'il faut vous déclarer ;
Tantôt devant moi-même il a preſſé ma nièce
De l'oublier pour vous, de vaincre ſa foibleſſe.

Le ROI.

Dom Fernand ſait qu'on l'aime !

Dona BEATRIX.

Oui, Sire, en vérité,
Vous devez récompenſe à ſa fidélité.

Le ROI *en ſoûriant.*

En effet, je ne puis aſſez la reconnoître,
Et ma reconnoiſſance à l'inſtant va paroître.
(à part.)
De quel myſtère affreux je viens d'être informé !
Il faut que par Clarice il me ſoit confirmé.

SCENE XII.

Dona BEATRIX *ſeule.*

IL ſort très-ſatisfait, &, grace à ma ſageſſe,
On va revoir ici le calme & l'allégreſſe.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

D. FERNAND *ſeul.*

O Ciel! on m'a perdu, je n'en puis plus douter,
Ma diſgrace eſt enfin ſur le point d'éclater.
Je n'ai pû voir le Roi. Les courtiſans ſoupçonnent
Le péril où je ſuis, & déjà m'abandonnent.
Ceux même, qu'aux emplois j'ai pris ſoin d'élever,
E'vitent mon abord, ou ſemblent me braver;
Tandis que tout me ſuit, la foule eſt chez mon frère,
Et je me trouve ſeul. Quel revers! mais j'eſpère...
Eh! que puis-je eſpérer!

SCENE II.

D. FE'LIX, D. FERNAND.

D. FERNAND.

Vous me l'aviez prédit,
Je perds tous mes amis en perdant mon crédit.

D. FE'LIX.

Il n'eſt point de grandeur qui ſoit inébranlable,

Et qui mette à couvert d'un revers effroyable.
Un inſtant nous élève, un inſtant nous détruit,
Et par l'événement vous voilà trop inſtruit.

D. FERNAND.

Quoi, venez-vous vous-même augmenter ma miſère !

D. FE'LIX.

Non ; votre adverſité vous rend le cœur d'un père
Inſenſible aux malheurs qui cauſent vos ſoupirs,
Mais prompt à ſoulager vos cruels déplaiſirs.
Le Ciel vous rend à vous, acceptez un aſyle,
Et venez avec moi vivre heureux & tranquille.

D. FERNAND.

Ah ! Seigneur, vos plaiſirs ne ſont pas faits pour moi,
Votre tranquillité m'inſpire de l'effroi.
Moi ! dans la ſolitude en proie à mes penſées,
J'irois me conſoler de mes grandeurs paſſées,
Et du comble d'honneurs où j'allois parvenir !
Quel état languiſſant ! peut-on le ſoûtenir ?
Non, non, dans cet état je vivrois miſérable,
Et ſerois à moi-même un poids inſupportable,
Un cœur tel que le mien déteſte le repos.
Pour moi, la vie obſcure eſt le plus grand des maux,
Et pour m'en préſerver, innocent ou coupable,
Il n'eſt aucun effort dont je ne ſois capable.

D. FE'LIX.

Y penſez-vous, mon fils ! quel eſt votre deſſein ?

D. FERNAND.

Je veux parler au Roi.

D. FE'LIX.

Vous le verriez en vain,

Votre aſpect ne feroit qu'irriter ſa colère.

D. FERNAND.

Voilà ce que je dois aux vertus de mon frère ;
L'ingrat fait ſon devoir de me deſeſpérer.

D. FELIX.

Ce qu'il fait contre vous, doit le faire admirer.
Loin de le condamner, je l'approuve & le loue.

D. FERNAND.

Contre moi vainement votre amitié l'avoue.
Je ne veux voir le Roi qu'un quart-d'heure, un inſtant,
Et je reprends ſur lui mon premier aſcendant.

D. FELIX.

Ne vous en flattez point ; & connoiſſez un maître,
Que juſques à préſent vous n'avez pû connoître ;
Mais dont les yeux ouverts cherchent la vérité,
Et le ſauvent du piége où vous l'avez jeté.
Gardez-vous, croyez-moi, d'en attendre la preuve.

D. FERNAND.

Quoi qu'il puiſſe arriver, j'en veux faire l'épreuve.

D. FELIX.

Ciel ! quel aveuglement produit l'ambition !
Mon fils, que votre état me fait compaſſion !
Que je ſuis affligé de ce deſordre extrême !
Ouvrez, ouvrez les yeux, & vous verrez vous-même
Que votre eſprit ſéduit mettoit un trop haut prix
A des biens qu'un grand cœur regarde avec mépris ;
Que vous idolâtrez une vaine chimère.

D. FERNAND.

Toutefois vous voyez qu'elle charme mon frère ;

C'eſt pour en jouir ſeul qu'il agit contre moi.

D. FE'LIX.

Il n'agit contre vous que pour ſervir ſon Roi.

D. FERNAND.

A ſes fauſſes vertus je ne rends point hommage.
Il croit que le malheur abattra mon courage,
Que, ſans aucun combat, je vais tout lui céder;
Mais c'eſt dans le péril qu'il faut tout haſarder;
C'eſt dans l'adverſité qu'un grand courage brille.
Au ſurplus, j'ai pour moi l'Infante de Caſtille:
Sur l'eſprit de ſon frère elle a trop de pouvoir
Pour ſouffrir qu'on m'opprime; & bien-tôt...

D. FE'LIX.

Vain eſpoir!
Du plus ardent dépit la Princeſſe eſt frappée.
Vous feigniez de l'aimer, mais on l'a détrompée;
Elle ſait que Clarice occupe votre cœur:
N'attendez de ſa part que haine & que fureur.

D. FERNAND.

O Fortune! ainſi donc, pour arrêter ma courſe,
Tu viens de m'enlever ma dernière reſſource!
Que dis-je, ma dernière! ah! j'en ſaurai trouver
Pour périr glorieux, ou pour me relever.

D. FE'LIX.

Ne ſuivez point, mon fils, un aveugle courage.
Venez, rentrez au port, & cédez à l'orage.

D. FERNAND.

Je bouleverſerai pluſtôt tout l'Univers,
Que de ſouffrir l'horreur d'un ſi cruel revers.

D. FE'LIX.

Par pitié pour vous-même, écoutez votre père.

D. FERNAND.

Non, je n'écoute plus que ma juſte colère.

D. FE'LIX.

Adieu. Puiſque mon cœur te ſollicite en vain,
Ingrat, je t'abandonne à ton mauvais deſtin.

SCENE III.

D. FERNAND *ſeul.*

O pouvoir ! o grandeur ! ſeuls objets que j'envie,
Soutiendrai-je ſans vous ma déplorable vie !
Quoi que vous me coûtiez, revenez à l'inſtant :
Périſſant avec vous, je périrai content.

SCENE IV.

D. FERNAND, Dona BE'ATRIX.

Dona BE'ATRIX.

AH ! Seigneur, vous voici.

D. FERNAND.

La fortune infidèle
S'écarte loin de moi ; tout me fuit avec elle.
Je ſuis dans la diſgrace, & je n'ai plus d'amis.
Votre indiſcrétion m'a perdu.

Dona BE'ATRIX.

Je gémis,

Je pleure, je m'agite, & ſuis deſeſpérée.
Du palais, des honneurs vous m'ouvriez l'entrée ;
Je l'ai fermé moi-même, & pour vous & pour moi ;
Mais je m'en punirai. Je m'impoſe la loi
De ne plus dire un mot, & me voue au ſilence.

D. FERNAND.

Madame, c'eſt trop tard vous faire violence.
Le mal eſt fait.

Dona BEATRIX *d'un ton audacieux.*

Seigneur, je le réparerai.
Le Roi va revenir, & je lui parlerai,
Et malgré Dom Philippe : & j'oſe vous promettre
Que dans votre ſplendeur je m'en vais vous remettre.
Oui, j'employerai tant d'art, & d'eſprit, & de feu...

D. FERNAND *très-vivement.*

Eh ! madame, de grace, obſervez votre vœu :
Pour vous, comme pour moi, vous ne pouvez mieux faire.

Dona BEATRIX.

Notre ennemi triomphe, & je pourrai me taire !
Il ne ſera pas dit qu'ayant cauſé le mal,
Je vous laiſſe eſſuyer un revers ſi fatal.
J'ai ſû dans ce moment faire une découverte,
Qui peut-être pourra retarder votre perte.
Ecoutez, il s'agit d'un important ſecret.

D. FERNAND.

Quel eſt-il ?

Dona BEATRIX.

Je paſſois auprès du cabinet,
Il étoit entr'ouvert, &, ſans être aperçue,
J'ai ſatisfait long-temps mon oreille & ma vûe.

Votre Alteſſe, bien-tôt, (diſoit l'Ambaſſadeur)
Pourra paroître ici dans toute ſa ſplendeur.
Oui, Princeſſe, (a repris à l'inſtant Dom Philippe)
Il faut vous découvrir; l'obſtacle ſe diſſipe,
Dès qu'on vous connoîtra vous obtiendrez la Paix,
Je veux qu'un double hymen l'affermiſſe à jamais,
Et rétabliſſe enfin une union ſincère
Entre le Roi mon maître, & le Roi votre frère.
Il faut que Dom Philippe ait perdu la raiſon,
Ou qu'il ait près de lui l'Infante d'Arragon.

D. FERNAND.

Ah! vous m'ouvrez les yeux, & cette confidente,
Fille de Dom Louis, elle-même eſt l'Infante.
Oui, plus j'y réfléchis, & moins j'en puis douter.

Dona BEATRIX.

Vous voyez qu'il eſt bon quelquefois d'écouter.
Eh bien, que penſez-vous de cette découverte!

D. FERNAND.

Qu'étant faite par vous, elle avance ma perte;
Mais que ſi vous pouviez renfermer ce ſecret,
Je pourrois réparer tout le mal qu'il m'a fait.

Dona BEATRIX.

Eſt-il poſſible! o Ciel!

D. FERNAND.

J'en conçois l'eſpérance.

Dona BEATRIX.

Pour la ſeconde fois je me voue au ſilence.
Sur cet événement faites réflexion,
Et comptez deſormais ſur ma diſcrétion.

SCENE V.

D. FERNAND *ſeul.*

O Ciel! quel incident! quelle heureuſe reſſource!
La Fortune m'invite à prendre une autre courſe,
Et puiſque la Caſtille a juré mon malheur,
Il faut que l'Arragon... Voyons l'Ambaſſadeur,
Et rompons un traité trop honteux à ſon Prince,
Il achète la Paix au prix d'une province:
A l'Infante ſa ſœur allons offrir mon bras,
Je veux la mériter, ou qu'un noble trépas,
Fruit de mon deſeſpoir, rétabliſſe ma gloire.
Je puis en Arragon tranſporter la victoire,
J'en ai de ſûrs moyens... Que dis-je malheureux!
A quel horrible excès j'oſe porter mes vœux!
De mon ambition, déteſtable furie!
J'oſerai trahir, qui! mon maître & ma patrie!
Par ce double attentat je pourrois m'élever!
O toi que je bravois, Amour, viens me ſauver.

SCENE VI.

D. FERNAND, Dona CLARICE.

Dona CLARICE.

UN diſcours indiſcret a cauſé votre perte;
Seigneur, l'occaſion qui vient de m'être offerte,

Peut

Peut encor vous ſauver. Le Roi va revenir,
Je l'attends ; ſans témoins il veut m'entretenir,
Peut-être il doute encor. Je crois que par moi-même
Il cherche à pénétrer à quel point je vous aime.

D. FERNAND.

Puiſqu'il veut vous revoir, j'ai lieu de le penſer.
Tantôt en niant tout, je l'ai fait balancer.
Son cœur combat pour vous, il attend pour ſe vaincre
Que de nos feux ſecrets il puiſſe ſe convaincre.
Mais qu'allez-vous lui dire !

Dona CLARICE.

Hélas ! je n'en ſais rien.
Je viens vous conſulter, s'il eſt quelque moyen
De calmer ſon courroux, tâchez de m'en inſtruire.
Je voudrois vous ſervir, & je crains de vous nuire.
Que n'ai-je aſſez d'eſprit pour cacher mon ſecret !
Déjà plus d'une fois j'ai formé ce projet.

D. FERNAND.

Je ne puis me ſauver que par votre artifice ;
Mais malgré vos bontés il faut que je périſſe.
On peut, vous ſuggérant un langage trompeur,
Y former votre eſprit & non pas votre cœur.

Dona CLARICE.

Que je ſuis malheureuſe ! eh quoi ! juſques à feindre,
Je ne pourrai donc pas un moment me contraindre !
Et faire violence à tous mes ſentimens !
Donnez-m'en les moyens, & ſi je vous démens . . .
Que faut-il dire au Roi ! dictez-le-moi vous-même.

D. FERNAND.

Que vous l'aimez.

Dona CLARICE.

Qui, moi ! lui jurer que je l'aime !
Ah ! qu'il me coûteroit cet aveu ſi trompeur !

D. FERNAND.

Laiſſez-moi donc périr.

Dona CLARICE.

Raſſurez-vous, Seigneur.

D. FERNAND.

En vain à mes malheurs vous êtes ſi ſenſible :
Vous ne pourrez . . .

Dona CLARICE.

Pour vous rien ne m'eſt impoſſible,
Et ſur moi je vais faire un ſi puiſſant effort,
Que ma bouche & mon cœur ne ſeront plus d'accord.
Je vous perds pour toûjours ; mais, Seigneur, il n'importe,
L'ardeur de vous ſervir doit être la plus forte.
Pour la première fois je vais diſſimuler.

D. FERNAND.

Obtenez que le Roi daigne encor me parler.
S'il m'entend un moment, je vais rentrer en grace,
Et ſi de ſes ſoupçons il reſte quelque trace,
Je ſaurai l'effacer, & dès le même inſtant
Je veux lui révéler un ſecret important.

SCENE VII.

Dona CLARICE *ſeule.*

O Ciel ! qu'ai-je entrepris ! aurai-je l'aſſurance . . .
Moi, feindre ! moi, tromper ! je frémis quand j'y penſe.

Mon cœur, mon foible cœur, me le permettras-tu !
Quel reproche il me fait, & qu'il eſt combattu !
Mais j'aperçois le Roi.

SCENE VIII.

LE ROI, Dona CLARICE, Un GARDE.

LE ROI.

JE crois, belle Clarice,
Que vous n'uſerez point avec moi d'artifice ;
Sûr de votre innocence & de votre candeur,
Je ſais que je vais lire au fond de votre cœur :
Ses ſecrets ſentimens ſont ce qui m'intéreſſe.
Tantôt je vous ai fait l'aveu de ma tendreſſe.
Je me ſuis rappelé cent fois notre entretien,
En m'ouvrant votre cœur vous ſéduiſiez le mien.
Et s'il faut déclarer enfin ce que je penſe,
Aveuglé par l'amour, j'en ai cru l'apparence,
Et je prenois pour moi, par trop d'empreſſement,
Tout ce que vous diſiez en faveur d'un amant.
Vous ne me trompiez pas, je me trompois moi-même,
Et je n'impute rien qu'à ma foibleſſe extrême.
Vous tremblez !

Dona CLARICE *à part.*

Ma frayeur va bien-tôt m'accuſer.
Ah ! qu'un cœur innocent ſait mal ſe déguiſer !

LE ROI.

Que me répondez-vous !

Dona CLARICE.

Hélas ! que vous répondre !
Sire, le ſeul ſoupçon ſuffit pour me confondre.

Le ROI.

Pourquoi tant de frayeur ! ſuis-je un cruel tyran !
Je ne veux que deux mots. Aimez-vous Dom Fernand !
M'aimez-vous !

Dona CLARICE.

Quoi ! mon cœur inſenſible à la gloire
Que vous daignez m'offrir !... Pourquoi voulez-vous croire
Qu'il oſe dédaigner !...,

Le ROI.

Expliquez-vous ſans fard.
Vous voulez m'impoſer ; vous en ignorez l'art.
Quoi donc ! à m'obéir rien ne peut vous contraindre !
Je vais punir celui qui vous apprend à feindre :
Ses jours m'en répondront ; & dans l'inſtant...

Dona CLARICE.

Hélas !
Du crime de mon cœur ne le puniſſez pas.
Suſpendez la rigueur d'un arrêt redoutable.
Si j'ai tâché de feindre, il n'en eſt pas coupable.

Le ROI.

Vous l'aimez !

Dona CLARICE.

Je l'adore, & vous verrez ma mort,
Si de votre courroux vous ſuivez le tranſport.

Le ROI.

Son ſort dépend de vous.

Dona CLARICE *avec tranſport.*

De moi !

Le ROI.

Oui, de vous-même.

Dona CLARICE.

Mais à quel prix !

Le ROI.

Il faut m'avouer qu'il vous aime.

Dona CLARICE.

Ah ! ſi je vous l'avoue, il eſt perdu.

Le ROI.

J'entends.

L'aveu qui vous échappe eſt tout ce que j'attends.
Je vois à quel excès vous êtes alarmée ;
Vous n'aimeriez pas tant, ſi vous n'étiez aimée.
(au Garde.)
Qu'on diſe à Dom Fernand que je veux lui parler.

SCENE IX.

Le ROI, Dona CLARICE.

Le ROI *à part.*

LE traître ! avec quel front il ſait diſſimuler !
Mais malgré ſes détours & ſon adreſſe à feindre,
Pour lire dans ſon cœur, je m'en vais me contraindre.
Heureux ! ſi je pouvois, en voulant l'éprouver,
Y voir les ſentimens que j'y devrois trouver.
Il vient. Voyons enfin s'il pouſſera l'audace
Juſqu'à nier encore...

SCENE X.

LE ROI, D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND.

ME faites-vous la grace,
Malgré mes ennemis, de vouloir m'écouter,
Sire ; & de ce bonheur puis-je encor me flatter!
Je ne viens point ici vous rappeler mon zèle,
Ni les heureux ſuccès d'un ſerviteur fidèle.
Mon reſpect me ſoûmet à votre volonté ;
Mais, Sire, vous pouvez ſavoir la vérité.
Clarice eſt devant vous. Son cœur ſans artifice
A dû faire pour moi pencher votre juſtice.
On oſe m'accuſer de vous avoir trompé :
Un ſi cruel ſoupçon doit être diſſipé ;
Et j'oſe me flatter que celle qui m'écoute,
Sur ma ſincérité ne vous laiſſe aucun doute.

Le ROI.

Oui. Par ſon témoignage à la fin éclairci,
Je ſais ſes ſentimens & les vôtres auſſi ;
Je ne balance plus, & démêle ſans peine
Tous ceux à qui je dois mon eſtime ou ma haine.

D. FERNAND.

Ah! je ne dois donc plus craindre votre courroux.
C'eſt à mes ennemis d'en reſſentir les coups ;
Et je pourrois d'un mot perdre qui m'a ſu nuire.

Le ROI.

Parlez : je dois ſavoir...

D. FERNAND.

Je vous obéis, Sire:
Je révèle à regret des complots odieux.
Vos faveurs, mes exploits m'ont fait des envieux,
Qui, moins pour vous ſervir, que pour ternir ma gloire,
Sauvent un ennemi, que bien-tôt la victoire
Auroit mis dans vos fers. Ce n'eſt point un ſoupçon.
Je ſais qu'on vous trahit pour le Roi d'Arragon.

Le ROI.

On me trahit! comment! & quel eſt donc le traître!

D. FERNAND.

Mon ſilence ſuffit pour le faire connoître:
Mon cœur s'émeut pour lui. Daignez me diſpenſer
De nommer...

Le ROI.

Votre frère! oſez-vous le penſer!
Dom Philippe eſt fidèle; & j'en ai fait l'épreuve.
Vous me trompez.

D. FERNAND.

Eh bien, puiſqu'il en faut la preuve,
Je puis la donner.

Le ROI.

Vous!

D. FERNAND.

J'apprends en ce moment
Ce que je vais vous dire avec fremiſſement.
O Ciel! dans quel péril on jette la Caſtille!
Celle, que Dom Louis fait paſſer pour ſa fille,
Et qui même à vos yeux ſe produit ſous ce nom,
C'eſt... Le croiriez-vous!

Le ROI.

Qui!

D. FERNAND.

L'Infante d'Arragon.

Le ROI.

L'Infante d'Arragon!

D. FERNAND.

Sire, c'eſt elle-même:
On n'en peut plus douter.

Le ROI.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Que fait-elle à ma Cour!

D. FERNAND.

Avec elle en ſecret,
Mon frère, du traité concerte le projet;
Et vous pouvez juger que la double alliance
Eſt le fruit dangereux de cette intelligence.
De-là, tous les efforts qu'on a faits contre moi,
Je n'ai point d'intérêt que celui de mon Roi;
On le ſait: mais on veut que la Paix ſoit conclue;
J'oſe la traverſer; ma perte eſt réſolue.
D'un crime impardonnable, on tâche à me noircir.
Mais...

Le ROI.

Clarice eſt ſincère, & vient de m'éclaircir,
Je ſais à votre égard tout ce que je dois croire.

D. FERNAND.

Ah! ſi vous le ſavez, je vais goûter la gloire
De triompher enfin d'un miniſtre jaloux,
Qui met tout ſon bonheur à m'éloigner de vous,

SCENE XI.

Le ROI, D. PHILIPPE, D. FERNAND, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE.

AH! Sire, pardonnez ſi je ſuis téméraire
Juſqu'à vouloir fléchir votre juſte colère.
Si mon zèle pour vous a jamais éclaté,
J'en demande le prix à votre Majeſté.
La grace de mon frère eſt le ſeul où j'aſpire :
Daignez me l'accorder. Je la demande, Sire,
Avec toute l'ardeur & tout l'empreſſement,
Qui peuvent adoucir votre reſſentiment.

D. FERNAND.

Sans uſer près du Roi d'un ſi froid ſtratagême,
Qui va, dès cet inſtant, tourner contre vous-même,
Tâchez de le fléchir, non pour moi, mais pour vous,
Que votre crime expoſe à ſon juſte courroux.

D. PHILIPPE.

Moi, je ſuis criminel, mon frère !

D. FERNAND.

Oui, vous l'êtes.
Quelle couleur donner à tout ce que vous faites !
Comment juſtifier tant de reſſorts ſecrets,
Que vous faites agir pour hâter vos projets !

D. PHILIPPE.

Mon unique projet eſt de ſervir mon maître.

D. FERNAND.

Dites ſon ennemi. L'on a ſû reconnoître

Celle qui vous engage à le ſervir ſi bien.

D. PHILIPPE.

Je vous entends : par-là vous ne prouverez rien
Qui me rende coupable, & qui vous juſtifie.

D. FERNAND.

Quoi ! quand cette Princeſſe en vous ſeul ſe confie !
Quand vous ſeul !...

D. PHILIPPE.

Ce ſecret n'a rien que d'innocent.
Depuis plus de deux mois, par un effort puiſſant,
Je tâche d'arrêter une guerre onéreuſe
Par les conditions d'une paix glorieuſe.
Le Roi m'en eſt témoin ; je n'atteſte que lui,
Et je ſaurai prouver que ce n'eſt qu'aujourd'hui
Que j'ai connu l'Infante, en dépit d'elle-même.
Elle n'eſt point ici par un ordre ſuprême ;
Et ſon propre intérêt l'attire à cette Cour,
C'eſt ſon unique objet.

Le ROI.

Eh, quel eſt-il !

D. PHILIPPE.

L'amour.
Oui, votre gloire, Sire, en tous lieux répandue,
A charmé la Princeſſe ; & ſans être connue,
Elle a voulu ſavoir & juger par ſes yeux
Si vous confirmeriez des bruits ſi glorieux.
Je ſais qu'elle a pour vous la plus vive tendreſſe :
Mais ayant ſoupçonné que vous aimiez ma nièce,
Elle étoit ſur le point de quitter votre Cour.
A peine ai-je obtenu le reſte de ce jour,
Afin d'en profiter, en employant mon zèle

Pour vous déterminer à prononcer pour elle.

Le ROI *à D. Philippe.*

Qu'on cherche Dom Louis. Je veux dès ce moment...

D. PHILIPPE.

L'Infante eſt avec lui dans mon apartement.

Le ROI *à D. Philippe.*

Avec l'ambaſſadeur priez-la de paroître ;
Mais ne lui dites point que l'on m'a fait connoître
Sa naiſſance & ſon rang que je veux ignorer,
Juſqu'à ce qu'il ſoit temps de le lui déclarer.

SCENE XII.

Le ROI, D FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND *au Roi.*

IL tâche d'effacer un ſoupçon légitime,
Et croit vous éblouir en colorant ſon crime;
Mais à votre prudence on ne peut impoſer.
Quoique pour me bannir il oſe m'accuſer
D'être votre rival, d'être aimé de Clarice,
J'oſe tout eſpérer d'un Roi, dont la juſtice
A toujours éclaté pour ſes moindres ſujets.
J'en fais mon bouclier; & ne crains deſormais
Que le trop prompt effet des projets de mon frère.
Il ne ſait que parler, mais mon bras peut tout faire.

SCENE XIII.

Le ROI, L'INFANTE D'ARRAGON, D. LOUIS, D. PHILIPPE, D. FERNAND, Dona BE'ATRIX, Dona CLARICE.

Le ROI *à D. Louis.*

ENFIN à l'Arragon je veux donner la Paix,
Et par un double himen l'affermir à jamais.

D. FERNAND.

O Ciel! je ſuis perdu.

Le ROI *à D. Louis.*

C'eſt à quoi je m'engage.
(à l'Infante.)
Je m'y ſuis réſolu ſur votre témoignage.
Voyez, auprès de moi quel eſt votre crédit,
Madame, & rappelez ce que vous m'avez dit;
Que votre air, que vos traits repréſentoient l'Infante:
Si vous lui reſſemblez, l'image eſt ſi charmante,
Qu'à l'objet qu'elle peint, je ſuis prêt de jurer
Tout ce qu'en ſa faveur l'Amour peut deſirer.
De ma foi, de mon cœur, préſentez-lui l'hommage.
Je vous charge du ſoin d'accomplir votre ouvrage.

L'INFANTE.

L'Infante d'Arragon va faire ſon bonheur
De payer ce préſent par le don de ſon cœur.
Vous l'aurez pour jamais, en lui donnant le vôtre,
Qu'on diſoit que l'Amour deſtinoit pour une autre.

Le ROI *baiſant la main de l'Infante.*

Non, divine Princeſſe; il ſera tout à vous.

L'INFANTE *ſe jetant aux pieds du Roi.*

Ah! Sire, pardonnez...

Le ROI *la relevant.*

Acceptez un époux
Qu'un traité que j'approuve, aujourd'hui vous aſſure.
Mais il eſt temps auſſi de venger mon injure.
(à D. Fernand.)
Tu vois que tes diſcours ne m'ont point impoſé,
Mes yeux ſe ſont ouverts, je ſuis deſabuſé.
Toutes tes trahiſons adroitement voilées,
Par toi-même à la fin m'ont été révélées.
Oui, ton frère, ton Roi, juſqu'à ta paſſion,
Tu ſacrifiois tout à ton ambition.
Jamais on n'a plus loin pouſſé la perfidie.
Tu devrois ſur le champ la payer de ta vie;
Mais ma clémence impoſe à mon reſſentiment.
Qu'un exil rigoureux borne ton châtiment.
Sors de ma Cour, ingrat; je ſens que ta préſence
Ne pourroit y ſouffrir la paix & l'innocence.
Je deſtine à Clarice un autre époux que toi.
(D. Fernand ſort.)

Dona CLARICE.

Ah! ne m'impoſez pas une ſi dure loi.
Au lieu de le punir, c'eſt me punir moi-même.
Plus il eſt malheureux, plus je ſens que je l'aime.
En vain, à Dom Fernand on voudroit m'arracher;
Puiſqu'un Roi ſi charmant n'a pû m'en détacher.
Partager ſa diſgrace, eſt toute mon envie.
Si vous nous ſéparez, il y va de ma vie:
Oui, Sire, à vos genoux j'expire en ce moment,
Si vous me condamnez à cet affreux tourment.

L'INFANTE *au Roi.*

Oſerois-je me joindre à l'aimable Clarice?

Souffrez qu'en ſa faveur mon ame s'attendriſſe.
Accordez-lui l'époux que demande ſon cœur :
Vous me rendrez heureuſe, en faiſant ſon bonheur.

Le ROI.

Je vous entends, madame ; il faut vous ſatisfaire :
Je n'ai plus de deſir que celui de vous plaire ;
Et je vais vous prouver que je ſuis pour jamais
Uniquement ſoûmis à vos divins attraits.
C'en eſt fait ; je me rends. Raſſurez-vous, Clarice.
Je remplirai vos vœux ; mais je ferai juſtice.
(à l'Infante.)
Vous, venez recevoir & mon cœur & ma foi.

SCENE DERNIE'RE.

D. PHILIPPE, Dona BE'ATRIX.

Dona BE'ATRIX.

Vous voilà bien content ! vous reſtez près du Roi ;
Votre frère vivra vis-à-vis de ſa femme ;
Moi, vis-à-vis de vous. Les beaux exploits !

D. PHILIPPE.

Madame,
Votre zèle indiſcret, diſons la vérité,
Nuit plus à Dom Fernand que ma fidélité.
Comment n'auriez-vous pas la fortune contraire !
Il n'a pû ſe borner ; vous n'avez pû vous taire.
L'exil eſt un remède à ſon ambition.
Puiſſai-je en trouver un pour l'indiſcrétion !

FIN.

L'ENFANT GÂTÉ.

COMÉDIE.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

SOPHIE, } Filles de madame Argante.
PULCHÉRIE, }

Monſieur DE BONACCUEIL, frère de madame Argante.

LISETTE, ſuivante de Sophie.

DORANTE, homme de Robe. } Amans de Pulchérie.
Monſieur DE NEUCHATEAU, Financier.
Le Comte DU TOUR,
Le MARQUIS,

La Scène eſt à Paris, chez madame Argante.

L'ENFANT

L'ENFANT GÂTÉ.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

M.r DE BONACCUEIL, LISETTE.

LISETTE.

AH, monſieur ! vous voilà revenu de Champagne !

M.r DE BONACCUEIL.

Oui. Mais avec regret, j'ai quitté ma campagne,
Où la belle ſaiſon m'invitoit à reſter :
A mon bon naturel je n'ai pû réſiſter.
Quoique ma folle ſœur m'ait joué mille pièces,
Son intérêt m'eſt cher ; ſes filles ſont mes nièces ;
Je les aime toûjours, & veux abſolument
Aſſurer au plus tôt leur établiſſement.
Je travaille ſur-tout à celui de l'aînée,

Qui s'éloigne un peu trop de ſa vingtième année,
Et qui reſte à pourvoir, dont je ſuis très-marri.
Toute fille, à cet âge, a beſoin d'un mari.

LISETTE.

Je ne le ſais que trop.

M.r DE BONACCUEIL.

Oh, je te croi.

LISETTE.

J'eſpère
Que vous voudrez auſſi me tenir lieu de père.

M.r DE BONACCUEIL.

Va, va, j'y penſerai.

LISETTE.

Le plus tôt vaut le mieux.
J'ai de fortes raiſons...

M.r DE BONACCUEIL.

Je les vois dans tes yeux,
Friponne; mais ſongeons à ma chère Sophie.

LISETTE.

C'eſt votre bien aimée.

M.r DE BONACCUEIL.

Oui, je te le confie,
Elle eſt ma favorite, & l'a bien mérité.
Il ne lui manque rien qu'un peu plus de beauté.
Quels talens! quel eſprit! je l'eſtime, je l'aime
Parce que je ſuis ſûr qu'elle eſt la raiſon même,
Qu'elle joint la ſageſſe à l'agréable humeur,
Le fin diſcernement à la bonté du cœur,
Digne de recevoir l'encens de tous les hommes,
Si nous ne vivions pas dans le ſiècle où nous ſommes.

Siècle injuſte, pervers ! où le goût faſciné,
Par l'extérieur ſeul eſt d'abord entraîné.

LISETTE.

Ah ! que vous dites vrai !

M.r DE BONACCUEIL.

N'eſt-ce pas une honte,
Que de tant de mérite on ne faſſe aucun compte,
Qu'à l'aimable Sophie on préfère une ſœur
Qui n'a d'autre talent qu'un minois enchanteur,
Qui gâte une beauté parfaite & ſurprenante,
Par une humeur hautaine & même impertinente,
Et par un eſprit vain, dont l'idiot orgueil
A l'hommage d'un Roi feroit un froid accueil !

LISETTE.

Oui ; mais le pis de tout, c'eſt que ſa ſotte mère,
(Pardonnez ſi je ſuis avec vous ſi ſincère)
L'idolâtre, la perd, l'applaudit ; qui plus eſt,
Lui permet de parler, d'agir comme il lui plaît :
Et loin de s'oppoſer à mille extravagances,
Semble ſe faire honneur de ſes impertinences.
La modeſte Sophie, à chaque occaſion,
Expoſée au contraire à ſon averſion,
N'en reçoit que rebuts, que duretés, qu'injures,
Ce qui cauſe céans mille ſecrets murmures :
J'en ai le cœur percé, je n'y puis plus tenir.

M.r DE BONACCUEIL *attendri.*

Et la pauvre Sophie !

LISETTE.

Elle a ſu ſe munir

D'un fonds de patience incroyable, invincible,
Qu'elle a l'art de pouſſer juſques à l'impoſſible;
Mais je lis dans ſon cœur, malgré tous ſes efforts,
Elle pleure en dedans & ne rit qu'en dehors.

M.r DE BONACCUEIL.

Et voilà ce qu'on voit dans plus d'une famille:
On porte juſqu'au ciel une idole de fille,
Tandis qu'à ſa fortune on immole ſes ſœurs,
Que pour elle on condamne à la retraite, aux pleurs.
Je veux bannir d'ici cette erreur trop commune,
Et de ma pauvre nièce empêcher l'infortune.
Va la chercher; dis-lui que je l'attends ici.
Corbleu, nous allons voir . . .

LISETTE.

Ah! monſieur, la voici.

SCENE II.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M.r DE BONACCUEIL.

VIENS, ma chère Sophie, embraſſe-moi. Ta mère
Eſt une extravagante, & je veux en bon frère,
Redreſſer aujourd'hui ſon eſprit fourvoyé.

LISETTE.

Oh, ma foi, tout le vôtre y doit être employé,
Et s'il en vient à bout, c'eſt tout ce qu'il peut faire.

SOPHIE.

Liſette, taiſez-vous, & reſpectez ma mère,

Je ne ſaurois ſouffrir qu'on oſe la blâmer.
Si d'elle, plus que moi, ma ſœur ſe fait aimer,
Dois-je trouver mauvais, & voir comme une injure
Les effets d'un penchant qu'inſpire la Nature!
Ne ſuit-on pas ſes loix, parlons de bonne foi,
En aimant une ſœur plus aimable que moi!
Ma mère a le goût bon. Je vois que tout le monde,
Loin de le condamner, l'approuve & le ſeconde.
Tout ce qui vient ici court encenſer ma ſœur,
Sans qu'on daigne me dire un ſeul mot de douceur.
Je ferois donc en vain valoir le droit d'aînée,
Pour vivre dans l'oubli je ſens que je ſuis née,
J'en ai pris le parti ſans aigreur & ſans fiel,
Et n'ai de volontés que les ordres du Ciel.

M.r DE BONACCUEIL.

Le Ciel ordonne-t-il qu'une mère bizarre,
Par un aveugle inſtinct ſe conduiſe & s'égare;
Prodigue à votre ſœur tout ce qui peut flatter,
Et n'uſe de ſes droits que pour vous maltraiter!
Je ne puis plus ſouffrir cet injuſte partage.
La plus rare beauté n'eſt qu'un frêle avantage,
Qu'un éclat paſſager, qui, bien qu'éblouiſſant,
Après avoir brillé, ſouvent meurt en naiſſant;
C'eſt un feu qui s'éteint au moment qu'il enflamme:
Mais la bonté du cœur, mais la beauté de l'ame,
L'eſprit & les talens, ſont des dons précieux,
Qui, n'étant point bornés à faſciner nos yeux,
Nous inſpirent pour eux un penchant légitime,
Et ſont l'objet conſtant d'une éternelle eſtime.

Voilà ce qui pour toi m'a toûjours fait pencher.
En faveur de ta ſœur on a beau me prêcher,
Et tu veux vainement juſtifier ta mère.
En admirant l'effet de ton bon caractère,
Contre elle mon eſprit n'en eſt que plus aigri.
Je veux abſolument t'aſſurer un mari,
Et plus tôt que plus tard.

SOPHIE.

Mon oncle, rien ne preſſe.

LISETTE.

Mon Dieu, pardonnez-moi.

M.r DE BONACCUEIL.

Ce point-là m'intéreſſe
Plus que toute autre affaire ; & je vais...

SOPHIE.

Vos bontés
N'attireront ſur moi que mille duretés.
Paroiſſez occupé de ma ſœur Pulchérie ;
Dites que vous voulez qu'enfin on la marie.
Inſiſtez ſeulement ſur cet article-là,
Vous réuſſirez mieux.

LISETTE.

Je conviens de cela;
Mais votre ſœur, encor plus vaine que ſa mère,
Veut devenir Ducheſſe; & c'eſt-là ſa chimère.

M.r DE BONACCUEIL.

Ducheſſe !

LISETTE.

Eh oui, Monſieur. Sa ſotte vanité
Oſe même aſpirer à la Principauté :

Bien loin de s'en cacher, elle le dit ſans ceſſe;
J'en ai mille témoins.

M.r DE BONACCUEIL.

Oh, parbleu, ma Princeſſe,
Je m'en vais vous laver la tête comme il faut;
Et je ferai tomber votre orgueil de ſon haut.

SOPHIE.

Mon oncle, au nom du Ciel! modérez votre bile.

M.r DE BONACCUEIL.

Non. Je n'aurai pas fait un voyage inutile.
De tout ce que j'apprends, je ſuis honteux, confus.
Je prétends au plus tôt réformer tant d'abus.
(M.de Argante entre, & entend les trois vers ſuivans.)
C'eſt à moi de guider & la mère & la fille;
Et je ſuis, après tout, le chef de la famille.
Ma nièce oſe aſpirer à la Principauté!

SCENE III.

M.de ARGANTE, M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M.de ARGANTE *paroiſſant bruſquement.*

DE quoi vous mêlez-vous!

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt fort bien débuté,
(d'un ton haut.)
Ma ſœur.

M.de ARGANTE *du même ton.*

Mon frère.

M.r DE BONACCUEIL.

Oh, oh ! vous faites bien la fière !

M.de ARGANTE *fièrement.*

Je fais ce que je dois.

M.r DE BONACCUEIL.

Eſt-ce là la manière
Dont vous traitez !...

SOPHIE *à Liſette.*

O Ciel ! ils vont ſe quereller.

M.r DE BONACCUEIL *à M.de Argante.*

Taiſez-vous, quand je parle.

M.de ARGANTE.

Et moi, je veux parler.
Revenez-vous ici pour y faire le maître !

M.r DE BONACCUEIL.

Si je ne le ſuis pas, déſormais je veux l'être.

M.de ARGANTE.

C'eſt ce qu'il faudroit voir.

M.r DE BONACCUEIL.

Et ce que vous verrez,
Ou de vos procédés vous vous repentirez.
Je ſais comment punir votre vanité folle,
Et ne viens point chez vous encenſer votre idole.

M.de ARGANTE.

Mon idole !

M.r DE BONACCUEIL.

Oui, ma ſœur, votre idole. Oh ! parbleu,
Vous oſez me morguer, mais nous verrons beau jeu,
Et je vous apprendrai qu'une mère bien ſage
Doit faire de ſon cœur un plus juſte partage.

SOPHIE.

SOPHIE.

Mon oncle.

M.r DE BONACCUEIL.

(à Sophie.) *(à M.de Argante.)*

Taiſez-vous. Vous vous corrigerez,
Ou bien...

M.de ARGANTE *à Sophie.*

Le beau ſermon que vous me procurez!

SOPHIE.

Qui! moi, madame!

M.de ARGANTE.

Oui, vous.

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt tout le contraire.
Avez-vous oublié que vous êtes ſa mère!

M.de ARGANTE.

Je voudrois le pouvoir.

SOPHIE *tendrement.*

Eh! que vous ai-je fait!

M.de ARGANTE *froidement.*

Rien: vous me déplaiſez, voilà tout.

M.r DE BONACCUEIL.

En effet,
Quand on a dit cela, l'on a tout dit.

M.de ARGANTE.

Sans doute.

M.r DE BONACCUEIL.

Or, écoutez, ma ſœur.

M.de ARGANTE.

Eh bien, je vous écoute.

M. DE BONACCUEIL.

Je vois que Pulchérie a pris tout votre cœur,

Et qu'il n'en reſte rien pour ſon aimable ſœur.

M.de ARGANTE *avec un ſoûris dédaigneux.*

Aimable !

M.r DE BONACCUEIL.

Aimable ; oui, je le ſoûtiens encore.

M.de ARGANTE *d'un ton ironique.*

Oh ! vous avez raiſon, tout le monde l'adore.

M.r DE BONACCUEIL.

S'il ne l'adore pas, il devroit l'adorer,
On cherche la plus belle, on vient l'idolâtrer :
Mais, ſavez-vous pourquoi ! c'eſt que ceux qui raiſonnent
Sont en très-petit nombre, & que les ſots foiſonnent :
On ne voit que cela. Voilà vos partiſans,
Voilà les gens qu'en foule on voit venir céans.
Mais moi, dont le bon ſens fait la philoſophie,
Qui vois le vrai mérite éclater en Sophie,
Qui connois ſon eſprit, ſa vertu, ſon bon cœur,
Je l'adopte pour fille, & vous laiſſe ſa ſœur.
Vous pouvez, j'y conſens, en faire une Ducheſſe,
Et même l'élever juſqu'au rang de Princeſſe ;
Mais Sophie eſt à moi, je réclame ſon bien,
Auquel j'ai réſolu de joindre tout le mien.

M.de ARGANTE *d'un air effrayé.*

Tout le vôtre !

M.r DE BONACCUEIL.

Oui, ma ſœur, lui tenant lieu de père,
Je ſonge à la pourvoir, & j'en fais mon affaire.

M.de ARGANTE.

Vous ſeriez ſi cruel à l'égard de ſa ſœur !

M.r DE BONACCUEIL.

Je partage mes biens, comme vous votre cœur.
Toutefois, pour prouver que je ſuis équitable,
Je vous donne le temps d'être plus raiſonnable,
Je n'ai pas encor pris mon parti ſans retour,
Mariez Pulchérie avant la fin du jour :
Devant ſa ſœur aînée on veut bien qu'elle paſſe,
Et pour l'amour de vous, je lui fais cette grace ;
Mais ſi dès ce jour même, elle ne choiſit pas
Quelqu'un de ces benêts charmés de ſes appas,
Sophie aura demain tous mes biens en partage,
Et je ſaurai la rendre auſſi riche que ſage.
M'entendez-vous, ma ſœur ! j'ai parlé, choiſiſſez.

M.de ARGANTE.

Je vais voir Pulchérie, & reviens.

M.r DE BONACCUEIL.

Finiſſez :
Revenez au plus tôt me rendre ſa réponſe,
Et ſuivant le rapport, à l'inſtant je prononce.

SCENE IV.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M.r DE BONACCUEIL.

A la fin, j'ai pourtant rabattu ſon caquet,
(Dorante paroît, &, ſans les voir, ſe mire & s'ajuſte.)
Et bien-tôt nous ſaurons . . . Que veut ce freluquet !

LISETTE.

C'eſt un des ſoupirans de votre belle nièce.
Un Robin petit-maître.

M.r DE BONACCUEIL.

Il eſt tout d'une pièce.
Qu'il a l'air apprêté !

LISETTE.

Son eſprit & ſon corps
Aſſujétis à l'art, ne vont que par reſſorts,
Il arrange avec ſoin ſa vaſte chevelure,
Puis il va concerter ſon air & ſon allure.

M.r DE BONACCUEIL.

Hom, le fat !

SOPHIE.

Dans ſa pompe il veut nous aborder.

LISETTE.

A ſon père, à ſon oncle il vient de ſuccéder.
Riche comme un Créſus, & plus aimable encore,
Si nous voulons l'en croire, il pourſuit, il adore
La fière Pulchérie, & s'en croit adoré
Lorſque d'un regard même il n'eſt pas honoré.

SOPHIE.

Il ne nous voit donc pas ?

LISETTE.

Quoi, cela vous étonne !
Il ne voit jamais rien que ſa chère perſonne.

M.r DE BONACCUEIL.

Le voilà qui commence enfin à s'ébranler.

SOPHIE.

Voyons s'il daignera ſeulement me parler.

SCENE V.

DORANTE, M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

DORANTE.

LISETTE, un mot.

LISETTE.

Monſieur, que vous plaît-il?

DORANTE.

Ma chère,
Puis-je voir Pulchérie?

LISETTE.

Elle eſt avec ſa mère.

DORANTE.

Eſt-il jour là-dedans!

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

Bon, je vais entrer.
(il fait quelques pas, & revient.)
M'a-t-on demandé!

LISETTE.

Non: je puis vous aſſurer
Que l'on n'a demandé ... ni ſouhaité perſonne.

DORANTE.

Ni ſouhaité, ma chère! ah! ce diſcours m'étonne.
J'aurois penſé qu'au moins on m'auroit ſouhaité.

LISETTE.

Si vous l'avez penſé, vous vous êtes flatté.

DORANTE *ſoûriant.*

Flatté !

LISETTE.

Très-ſûrement.

DORANTE.

La folle ! & moi, je gage
Qu'on brûle de me voir.

M.r DE BONACCUEIL *à Sophie.*

Le fade perſonnage !
Voudra-t-il bien au moins nous jeter un coup d'œil !

DORANTE *à Liſette.*

Quel eſt cet homme-là !

LISETTE.

Monſieur de Bonaccueil,
Le frère de madame.

DORANTE.

Un campagnard, ſans doute !
Il en a l'air.

LISETTE.

Paix donc, je crois qu'il vous écoute.

DORANTE.

Ma foi, tant pis pour lui. N'eſt-ce pas là la ſœur
De Pulchérie !

LISETTE.

Eh oui.

DORANTE *prenant du tabac.*

Je ſuis ſon ſerviteur.

LISETTE.

Voulez-vous lui parler !

DORANTE.

Je n'ai rien à lui dire.
Fais-lui mes complimens, entends-tu !

(Il ſort en faiſant une froide révérence à Sophie.)

SCENE VI.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

LISETTE *à Sophie.*

JE ſoupire
De voir que l'on vous traite avec tant de mépris.

SOPHIE.

Moi, j'en ris de bon cœur.

LISETTE.

Vous en riez !

SOPHIE.

J'en ris,
Te dis-je.

LISETTE.

Mais enfin . . .

SOPHIE.

Veux-tu que je m'afflige
De voir qu'un beau viſage ait l'effet du preſtige,
Et que charmant les yeux par un brillant éclat,
Il attire d'abord les hommages d'un fat !
Si l'on voit triompher la beauté dangereuſe,
De l'ame la plus noble & la plus généreuſe,
A plus forte raiſon met-elle dans ſes fers
Une ame du commun, un eſprit de travers.
La beauté fait ſur tout étendre ſon empire,
La Nature le veut, il faut bien y ſouſcrire.

Ma ſœur brille, m'offuſque : eh peut-être qu'un jour
L'eſprit & le bon ſens auront ici leur tour,
Et que dès le moment qu'elle en ſera partie,
Quelque ame avec la mienne aſſez bien aſſortie,
Reſſentira pour moi, par la réflexion,
Ce qu'inſpire ſouvent l'aveugle paſſion.
Ayons donc patience. Il faut que Pulchérie
Après tout ſon triomphe à la fin ſe marie :
Dès qu'elle aura dit oui, ſon règne finira,
Et j'eſpère qu'alors le mien commencera.

M.r DE BONACCUEIL.

On ne peut mieux parler, & ma foi, je t'admire ;
Mais peut-être en ſecret ton pauvre cœur ſoupire.
N'aimes-tu point quelqu'un ! parle de bonne foi,
Tu n'as rien de caché pour elle, ni pour moi.

SOPHIE.

Oui, j'aime, & je l'avoue.

M.r DE BONACCUEIL.

Ah, cet aveu me charme !
Il me cauſe pourtant une ſoudaine alarme.

SOPHIE.

Pourquoi, mon oncle !

M.r DE BONACCUEIL.

Eh mais . . . je crains fort que ta ſœur,
De celui qui te plaît ne t'ait ravi le cœur.
Il pourroit comme un autre, être aveugle & fantaſque.
L'aime-t-il !

SOPHIE.

Hélas ! oui.

M.r DE BONACCUEIL.

M.r DE BONACCUEIL *frappant du pied.*

Maugrébleu de la maſque !

SOPHIE.

Liſette le ſait bien.

LISETTE.

Vraiment oui, je le ſai,
Et j'en fis hier encore un très-fâcheux eſſai.
Je lui vantai long-temps votre parfait mérite,
Il m'en parut frappé. Votre ſœur vint enſuite,
Adieu mon homme : zèle & diſcours ſuperflus ;
Dès qu'il vit Pulchérie, il ne m'écouta plus.

M.r DE BONACCUEIL *en colère.*

Tu ſortiras d'ici, dangereuſe ſorcière.
(à Sophie.)
Voilà pour ta conſtance une triſte matière.
Mais enfin, quel eſt donc cet amant trop aimé ?
Ce petit Magiſtrat ! ce fat ſi parfumé,
Que nous venons de voir !

SOPHIE.

Lui ! le Ciel m'en préſerve,
Pour un plus digne objet ma raiſon me conſerve.

M.r DE BONACCUEIL.

Tu me préviens pour lui, je veux ſavoir ſon nom.

SOPHIE.

Vous le connoiſſez.

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt !

SOPHIE.

Le marquis de Ternon.

M.r DE BONACCUEIL *d'un air joyeux.*

Lui !

SOPHIE.

Lui-même.

M.r DE BONACCUEIL.

Ma foi, j'en ai l'ame ravie,
Et ſans ſavoir ton goût, je t'ai déjà ſervie.

SOPHIE.

Comment donc!

M.r DE BONACCUEIL.

Ce Marquis eſt mon ami.

LISETTE.

Tant mieux.

M.r DE BONACCUEIL.

Mon voiſin.

LISETTE.

Bon.

M.r DE BONACCUEIL.

Sur lui j'avois jeté les yeux,
Connoiſſant ſon mérite & ſa rare prudence,
Pour que nous formaſſions enſemble une alliance.
Jugeant que comme nous il s'en feroit honneur,
Je t'avois propoſée à ce jeune Seigneur.

SOPHIE *avec vivacité.*

Qu'a-t-il répondu!

M.r DE BONACCUEIL.

Rien.

LISETTE.

La réponſe eſt touchante.

M.r DE BONACCUEIL.

Je vois d'où cela vient; c'eſt que ta ſœur l'enchante,
Qu'incertain du ſuccès qu'aura ſa paſſion,
Et peut-être goûtant ma propoſition,

Il veut, ne répondant que par des révérences,
Eſtre maître d'agir ſelon les occurrences.

LISETTE.

Cela ſe pourroit bien.

M.r DE BONACCUEIL.

Enfin, nous allons voir.
Ma ſœur ſe voit forcée à décider ce ſoir;
Si l'on prend le Marquis, nous en prendrons un autre.

SOPHIE.

Mon oncle, mon projet eſt différent du vôtre.
J'épouſe le Marquis, ou j'épouſe un couvent.

M.r DE BONACCUEIL.

Dans de pareils projets on ſe trompe ſouvent;
Il faut être, ma nièce, un peu moins déciſive.

SOPHIE.

Pardonnez ſi je ſuis ſi franche & ſi naïve.
A mon gré, le Marquis eſt un homme parfait.
Qui peut lui ſuccéder dans mon cœur!

LISETTE.

En effet
Je ne connois que lui parmi notre jeuneſſe,
Qui puiſſe mériter cet excès de tendreſſe;
Mais, après tout, il faut...

(M.r de Neuchâteau paroît.)

M.r DE BONACCUEIL.

Quel eſt cet homme-ci!

LISETTE.

Eh tenez, c'eſt encor un amoureux tranſi,
Un riche Financier.

M.r DE BONACCUEIL.

Quoi, ſi jeune!

LISETTE.

A cet âge,
Et riche à millions, il eſt doux, poli, ſage,
Et ſans nulle fierté.

M.r DE BONACCUEIL.

Pour ſage, je le croi,
Cela ſe peut fort bien ; mais doux ! poli ! ma foi,
Cet homme eſt un prodige ; & j'admire qu'en France
On ait pû parvenir à polir la Finance.

LISETTE.

Le fait eſt vrai pourtant ; il va vous le prouver.

SCENE VII.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, M.r DE NEUCHATEAU, LISETTE.

M.r DE NEUCHATEAU, *après avoir fait une profonde révérence à M.r de Bonaccueil, & à Sophie, dit à Liſette :*

POURROIS-JE voir madame !

LISETTE.

Oui.

M.r DE NEUCHATEAU.

Je viens la trouver
Pour ſavoir d'elle enfin ce qu'il faut que j'eſpère.

M.r DE BONACCUEIL *à Sophie.*

Pour obtenir la fille, il courtiſe la mère,
A ce que je puis voir.

SOPHIE *en riant.*

C'eſt s'y prendre fort bien.

M.r DE BONACCUEIL.

Ma foi, mon cher Monſieur, vous n'y gagnerez rien.

M.r DE NEUCHATEAU.

La raiſon, s'il vous plaît!

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt que ma ſœur eſt folle,
Et ma nièce encore plus. Comptez ſur ma parole.

M.r DE NEUCHATEAU.

Ah! Monſieur, êtes-vous Monſieur de Bonaccueil!

M.r DE BONACCUEIL.

Moi-même. Vous voyez l'ennemi de l'orgueil,
Le frère toutefois d'une ſœur arrogante,
Dont la fille cadette eſt une impertinente.

M.r DE NEUCHATEAU.

De grace, traitez mieux une rare beauté
Que l'on ne ſauroit voir ſans en être enchanté.
Elle eſt fière, il eſt vrai; mais digne d'être Reine,
N'a-t-elle pas le droit d'en paroître un peu vaine!
Oui, dans ſa fierté même elle a certains appas,
Qui font qu'un amant ſouffre, & n'en murmure pas.
Voilà ce que je ſens.

M.r DE BONACCUEIL.

Je vous en félicite.
Si la ſoûmiſſion près d'elle eſt un mérite,
Elle doit reconnoître un ſi modeſte amour.
Mais qui fait ce fracas!

LISETTE.

C'eſt le comte du Tour.
Vous ne trouverez pas celui-ci ſi modeſte.

SCENE VIII.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, Le Comte DU TOUR, NEUCHATEAU, LISETTE.

Le COMTE *à Neuchâteau.*

QUOI je te trouve ici! je ſais qu'on t'y déteſte,
Veux-tu perdre toûjours ton temps à ſoupirer!
Va, crois-moi, mon ami, tu peux te retirer.
L'aimable Pulchérie, auſſi fière que belle,
Veut des titres, mon cher, & j'en ai vingt pour elle;
Mais les tiens, quels ſont-ils! des millions! ma foi,
Qui n'a que ce mérite en a fort peu, je croi.

M.r DE NEUCHATEAU.

Je le crois comme vous; mais ſouffrez que je penſe
Qu'un grand bien nous tient lieu de titres, de naiſſance,
Lorſque ne gâtant point ni l'eſprit, ni le cœur,
Il nous ſert de moyens pour vivre avec honneur,
Pour être généreux ſans orgueil & ſans faſte,
Et d'un riche inſolent paroître le contraſte.
Si l'on ne peut citer une foule d'ayeux,
On s'en fait croire digne, & cela vaut bien mieux
Que le ſtérile honneur d'une naiſſance illuſtre,
Sans moyen, ni deſir d'en augmenter le luſtre.

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt très-bien répondu.

Le COMTE *d'un ton haut.*

Monſieur de Neuchâteau,

Vous me parlez d'un ton qui me paroît nouveau.

M.r DE NEUCHATEAU.

Je parle en général. Vous ferois-je une offenſe,
En oſant contre vous embraſſer ma défenſe !

Le COMTE.

Ecoute, mon ami, je te dois de l'argent,
Et tu m'as ſecouru dans un beſoin urgent;
Mais ne t'en prévaux pas. Bien-tôt je me marie;
Pour libérer mes biens; & ſache, je te prie,
Que les gens de mon rang ſont faits pour emprunter,
Comme les Financiers ſont faits pour nous prêter.

M.r DE NEUCHATEAU.

J'ignorois ce droit-là.

Le COMTE.

Je te l'apprends. Liſette,
Entre-t-on !

LISETTE.

Oui, Monſieur.

Le COMTE.

Tant mieux ; je fais retraite,
(à Neuchâteau.)
Ou je conclus. Crois-tu qu'on me laiſſe échapper !
Pour moi, je n'en crois rien.

M.r DE NEUCHATEAU.

Vous pouvez vous tromper.

Le COMTE.

Moi, me tromper !

M.r DE NEUCHATEAU.

Oui, vous. Chacun a ſon mérite.
Vous comptez ſur le vôtre ; & moi je vous imite.

LE COMTE *lui frappant ſur l'épaule.*

Viens, mon pauvre garçon. Je te plains, par ma foi,
Et je m'en vais t'apprendre à t'égaler à moi.

(Ils ſortent tous deux.)

SCENE IX.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

LISETTE.

LES voilà partis.

M.r DE BONACCUEIL.

Ouais! tout court à Pulchérie;
Pas un mot ſeulement à ma pauvre Sophie!
Je me laſſe à la fin de ce manège-là;
Je vais voir le Marquis.

SOPHIE *d'un air ému.*

Ah, bon Dieu! le voilà.
Comme le cœur me bat!

M.r DE BONACCUEIL.

Mon enfant, prends courage.
Si le Marquis eſt jeune, il eſt encor plus ſage.

LISETTE.

Oui, mais contre l'écueil la ſageſſe échouera.

M.r DE BONACCUEIL.

Moi, je crois qu'à la fin elle triomphera;
Voyons.

SCENE X.

SCENE X.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, Le MARQUIS, LISETTE.

M.r DE BONACCUEIL *courant embraſſer le Marquis.*

AH! vous voilà; j'en ai bien de la joie.
Un moment tête à tête, il faut que je vous voie,
Et j'oſe me flatter que nous nous entendrons,
Lorſque tous deux à fond nous nous expliquerons.
Vous êtes bien diſtrait!

Le MARQUIS *d'un air inquiet.*

Excuſez . . .

M.r DE BONACCUEIL.

Je parie
Que vous brûlez de voir ma nièce Pulchérie.

Le MARQUIS.

Il faut vous l'avouer, ſes charmes m'ont frappé;
Et malgré moi, mon cœur en eſt tout occupé.

M.r DE BONACCUEIL.

Malgré vous!

Le MARQUIS.

Oui, je parle ici ſans artifice;
Je devrois à ſa ſœur rendre plus de juſtice,
Pour elle ma raiſon me parle à tous momens.

SOPHIE *d'un air froid.*

Il faut que notre cœur règle nos ſentimens,
Si-tôt qu'il a parlé, la raiſon doit ſe taire.

Le MARQUIS.

Je ne le ſens que trop, & n'en fais point myſtère;
Quoiqu'au fond, très-honteux qu'il m'impoſe la loi
De céder au penchant qui triomphe de moi.
J'en rougis à vos yeux, pardonnez-lui ſon crime,
Comptez qu'il ſent pour vous la plus parfaite eſtime
Dont jamais . . .

SOPHIE *en ſoûriant.*

Vous perdez de précieux inſtans.
Vos rivaux ſont ici, profitez mieux du temps,
Marquis, pour obtenir la juſte préférence
Dont vous êtes en droit de former l'eſpérance.
Ma ſœur va décider ſur le choix d'un époux,
Allez faire valoir vos droits à ſes genoux,
Pour peu qu'elle ait de ſens, elle vous doit la gloire
De vous faire goûter une pleine victoire.

Le MARQUIS *après l'avoir regardée tendrement.*

En dépit de moi-même il faut vous obéir.
Que de juſtes raiſons pour vous de me haïr!
Mais vous en ſoupçonner, c'eſt vous faire une offenſe.
Et vous ne me devez que de l'indifférence.

(Il ſort lentement & regardant Sophie de temps en temps.)

LISETTE *au Marquis.*

Bonſoir.

SCENE XI.

M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, LISETTE.

M.r DE BONACCUEIL.

LE traître ſort, & ne m'écoute pas.

LISETTE.

Non; la ſageſſe eſt folle.

M.r DE BONACCUEIL.

Il revient ſur ſes pas;
Suivi de ſes rivaux.

SOPHIE.

Ma ſœur va donc paroître.

LISETTE.

Madame nous l'amène.

M.r DE BONACCUEIL.

On a conclu peut-être;
Et nous allons ſavoir le choix que l'on a fait.

LISETTE.

Aucun d'eux cependant n'a l'air bien ſatisfait.

SCENE XII.

M.r DE BONACCUEIL, M.de ARGANTE, SOPHIE, PULCHE'RIE, DORANTE, Le COMTE, NEUCHATEAU, Le MARQUIS, LISETTE.

M.de ARGANTE.

MON frère, j'ai parlé.

M.r DE BONACCUEIL.

Pour qui cette Déeſſe
S'eſt-elle déclarée !

M.r DE NEUCHATEAU.

En vain chacun s'empreſſe
A ſavoir ce qu'il peut eſpérer de ſes feux ;
Elle ne nous répond que d'un air dédaigneux.

M. DE BONACCUEIL *à M.de Argante.*

Voilà donc tout le fruit de votre remontrance !

M.de ARGANTE.

Rien ne peut l'obliger à rompre le ſilence.

M.r DE BONACCUEIL.

(à Pulchérie.)

Je la ferai parler, moi. Je veux qu'au plus tôt . . .

PULCHE'RIE *d'un air fier.*

Doucement, s'il vous plaît, ne parlons pas ſi haut.

M.r DE BONACCUEIL.

Comment !

PULCHE'RIE.

Je hais le bruit, il m'eſt inſupportable.

M.r DE BONACCUEIL.

Mon Dieu ! qu'elle eſt mignonne, & qu'elle eſt agréable !

PULCHE'RIE *à M.de Argante, d'un ton ironique.*

Mon oncle eſt très-plaiſant, je ne le croyois pas ;
Mais priez-le de prendre un ton un peu plus bas.

M.de ARGANTE *d'un air ſuppliant.*

Mon frère...

M.r DE BONACCUEIL *la contre-faiſant.*

Eh bien, ma ſœur !

M.de ARGANTE.

Ayez la complaiſance...

M.r DE BONACCUEIL.

De quoi ? de me ſoûmettre à ſon impertinence !

PULCHE'RIE.

Quelle groſſièreté ! Peut-on la ſoûtenir !
Je ſors.

M.r DE BONACCUEIL *l'arrêtant.*

Non. Avec vous je veux m'entretenir.
Venons au fait. Au fait.

M.de ARGANTE *à ſon frère.*

Calmez-vous, je vous prie.

M.r DE BONACCUEIL *ôtant ſon chapeau.*

Soit. Daignez m'écouter, divine Pulchérie.
Permettez que votre oncle, en toute humilité,
Vous conjure d'avoir un peu moins de fierté ;
D'être un peu plus docile, un peu plus complaiſante ;
Votre mère, à ma voix, joint ſa voix ſuppliante ;
Elle n'exige pas que vous obéiſſiez,
Dieu l'en garde ; elle eſt prête à tomber à vos pieds,
Pour obtenir de vous, ſa chère Souveraine,

Que ſur un choix enfin vous décidiez en Reine.
(à M.de Argante.)
N'eſt-ce pas là le ton dont il faut lui parler?

PULCHERIE.

Quand on a de l'eſprit, on aime à l'étaler;
C'eſt ce que fait monſieur. Qu'il gronde ou qu'il plaiſante,
Sa converſation eſt toûjours amuſante.
Continuez. Prenez le ton qu'il vous plaira,
Et ſoyez aſſuré qu'il me divertira.

M.r DE BONACCUEIL.

Comment donc! avec moi vous faites la railleuſe!

PULCHERIE.

C'eſt pour vous imiter.

M.r DE BONACCUEIL.

La petite orgueilleuſe!
Eſt-ce là le reſpect!...

PULCHERIE.

Parlez honnêtement,
Et je vous répondrai plus convenablement.

M.r DE BONACCUEIL.

Ventrebleu, finiſſons, & changeons de manière.

PULCHERIE.

Le ton d'autorité me rend encor plus fière,
Je vous en avertis, c'eſt mon averſion.

M.r DE BONACCUEIL *à la compagnie.*

Admirez les effets de l'éducation.
Voilà pour vous, ma ſœur, un illuſtre trophée!

M.de ARGANTE.

Par vous mal à propos je ſuis apoſtrophée.

Pulchérie eſt très-ſage ; & cette qualité
Lui donne à mon avis, une juſte fierté.
Sa fierté vous répond de ſa bonne conduite,
Et vous démontre aſſez que je l'ai bien inſtruite.

M.r DE BONACCUEIL.

Tout au mieux. Ces meſſieurs vous en ſeront témoins ;
Et vous remercieront de l'effet de vos ſoins.

M.de ARGANTE.

Ah ! ceſſons de railler.

M.r DE BONACCUEIL.

Avez-vous, je vous prie,
De mes intentions informé Pulchérie !

M.de ARGANTE.

Oui, vraiment.

M.r DE BONACCUEIL.

Qui peut donc l'empêcher de choiſir !

PULCHERIE.

Vous me permettrez bien d'y penſer à loiſir.

M.r DE BONACCUEIL.

A loiſir ! Tout à l'heure, ou je vous deshérite.
De ces quatre meſſieurs peſez bien le mérite,
Et choiſiſſez celui qui vous convient le mieux.

DORANTE *à Pulchérie.*

Sans doute que ſur moi vous jetterez les yeux.

PULCHERIE *d'un air dédaigneux.*

Sur vous, monſieur !

DORANTE.

Je puis eſpérer cette gloire,
Ce me ſemble.

PULCHERIE.

Et ſur quoi !

DORANTE.

C'eſt que j'ai lieu de croire
Que de fortes raiſons parlent en ma faveur.

PULCHERIE.

Je ne les connois pas.

DORANTE *lui faiſant la révérence.*

Vous me faites honneur.
Puiſque mon eſpérance étoit ſi téméraire,
Quel eſt donc mon défaut !

PULCHERIE.

Celui de me déplaire.

DORANTE.

Dites-m'en la raiſon ; j'en ſuis très-curieux.

PULCHERIE.

C'eſt qu'un homme de robe eſt mauſſade à mes yeux.

DORANTE.

D'autres yeux me verront ſans nulle répugnance.

M.r DE BONACCUEIL.

Voilà pour les Robins. Venons à la Finance.

PULCHERIE.

A la Finance ! ah, fi !

M.r DE BONACCUEIL.

Pourquoi vous récrier !

PULCHERIE.

Pourquoi ! moi devenir femme d'un Financier !
Je voudrois bien ſavoir ſi l'argent eſt un titre !

M.r DE BONACCUEIL.

En eſt-il un plus beau !

PULCHERIE.

PULCHERIE.

Briſons ſur ce chapitre,
De grace.

M.r DE NEUCHATEAU.

Mais ſongez que je ſuis en état
D'acquérir, ſi je veux, & le rang & l'éclat.
Quiconque eſt riche, eſt tout, a dit le Satyrique.
Vous aurez ſur mon cœur un pouvoir deſpotique;
Mes biens vous porteront juſques où vous voudrez,
Et, ſelon vos deſirs, vous en diſpoſerez.
Je puis vous offrir tout, excepté la naiſſance,
Que l'on voit trop ſouvent languir dans l'indigence,
Éprouvant à regret que les titres pompeux,
Dépourvûs de moyens, ne rendent point heureux.
Le vrai bonheur conſiſte, à ce que j'entends dire,
A pouvoir parvenir à ce que l'on deſire.
Or, avec la richeſſe, on n'a qu'à ſouhaiter,
Et l'on parvient à tout, quand on peut l'acheter.

PULCHERIE.

Moi, je n'eſtime rien de ce que l'on achette.
La naiſſance & le bien ſont ce que je ſouhaite;
L'un ſans l'autre, pour moi, n'eſt ni touchant ni beau;
Et je ne puis ſouffrir un homme tout nouveau.
Quand on ſe meſalie, on doit mourir de honte;
Et j'en mourrois.

M.r DE BONACCUEIL.

Et deux. A vous, monſieur le Comte.

DORANTE *à Neuchâteau.*

De cette affaire-ci voyons le dénouement.

Le COMTE.

Je vois bien que je touche à mon heureux moment;

Il m'étoit réſervé pour augmenter ma gloire,
Et devant mes rivaux j'obtiendrai la victoire;
Soyez-en donc témoins, pauvres diſgraciés.
Dès demain nos deux cœurs ſeront aſſociés,
Charmante Pulchérie; oui, dès demain, ma belle,
Nous ſerrerons les nœuds d'une chaîne éternelle.

PULCHERIE.

Qui vous a dit cela?

Le COMTE.

Qui me l'a dit! vos yeux,
Qui m'honorent ſouvent d'un accueil gracieux.
Et bannir ces meſſieurs, n'eſt-ce pas faire entendre
Que votre cœur m'en veut, qu'il eſt prêt à ſe rendre!

PULCHERIE.

Vous concluez très-mal. Ne reſte-t-il que vous,
Sur qui jeter les yeux pour en faire un époux!

Le COMTE.

Mais je ſais à quel point vous êtes délicate,
C'eſt ce qui m'encourage & c'eſt ce qui me flatte.
Pouvez-vous eſpérer de faire un meilleur choix!

PULCHERIE.

N'en doutez pas, monſieur: déjà plus d'une fois
Je vous l'ai déclaré; mais, trop plein de vous-même,
Vous voulez, malgré moi, croire que je vous aime,
Et je veux, malgré vous, vous détromper ſi bien,
Qu'une fois pour toûjours vous n'en croyiez plus rien.
Soyez-donc aſſuré, ſi je me détermine,
Que ce n'eſt point à vous que mon cœur ſe deſtine.
Je m'explique, je crois, intelligiblement.

Le COMTE.

Oh ! rien n'eſt moins obſcur que votre compliment,
Et juſqu'au moindre mot, il eſt plein d'énergie.
Vous attendez de moi quelque triſte élégie,
Des plaintes, des ſoupirs, des reproches, des pleurs,
Et que pour terminer mes tragiques douleurs,
Outré du fier arrêt que nous venons d'entendre,
J'aille en ſortant d'ici, me noyer ou me pendre.
Mais, o fière beauté ! vous m'en diſpenſerez ;
Je laiſſe à ces meſſieurs, que vous deſeſpérez,
Tout l'honneur d'une fin ſi digne de mémoire.
Pour moi, qui ne ſuis pas ſenſible à cette gloire,
Loin qu'à vos cruautés, je ſonge à m'immoler,
Je vais chercher ailleurs de quoi m'en conſoler.
(Il ſort en chantant.)

DORANTE *à Pulchérie.*

Je ne ſuis pas friand de l'honneur qu'il me cède,
Et j'eſpère guérir par un plus doux remède. *(Il ſort.)*

M.r DE NEUCHATEAU.

Pour moi, qui de moi-même avois peu préſumé,
Je ne ſuis pas ſurpris de n'être pas aimé.
Cependant j'eſpérois qu'une immenſe richeſſe
Pourroit en votre cœur appuyer ma tendreſſe,
C'étoit mon ſeul mérite : il peut briller ailleurs,
Car il eſt à la mode & touche bien des cœurs :
Oui, les cœurs les plus grands & du plus haut étage ;
Mais puiſque vous l'offrir, c'eſt vous faire un outrage,
Et qu'il n'excite en vous que haine & que mépris,
Je vais voir ſi quelqu'autre en connoît mieux le prix.
Adieu, madame.

SCENE XIII.

M.r DE BONACCUEIL, M.de ARGANTE, PULCHERIE, SOPHIE, Le MARQUIS, LISETTE.

M.r DE BONACCUEIL.

ET trois, ſans compter deux mille autres,
Dont les juſtes mépris ont bien payé les vôtres.
Voyons ſi le Marquis aura le même ſort.
Vous gardiez-vous pour lui ? ferez-vous bien l'effort
D'accepter à la fin ſon rang & ſa perſonne !
Songez-y. Vous ſeriez trop modeſte & trop bonne ;
N'eſt-il pas vrai ?

PULCHERIE.

Mon oncle, il ne faut point railler.
Si quelqu'un à mes yeux a jamais ſû briller,
C'eſt monſieur.

SOPHIE *à part.*

Juſte Ciel ! que je ſuis malheureuſe !

PULCHERIE.

Mais, dût-on me traiter de vaine, d'orgueilleuſe,
Le bonheur où mes vœux ont toûjours aſpiré,
C'eſt d'avoir un mari plus hautement titré.

LISETTE *à M.r de Bonaccueil.*

Je vous l'avois bien dit.

M.r DE BONACCUEIL.

Si bien, mon adorable,

Qu'un Marquis eſt pour vous un parti mépriſable.

PULCHERIE.

Pour mépriſable, non ; mais monſieur eſt d'un ſang
A pouvoir obtenir encore un plus haut rang :
Je ſais qu'il l'obtiendra pour peu qu'il ſollicite,
Et s'il y réuſſit, je connois ſon mérite,
Il n'aura pas de peine à me déterminer ;
Mais ce n'eſt qu'à ce prix que je veux me donner.

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt votre dernier mot, apparemment !

PULCHERIE.

Sans doute.

M.r DE BONACCUEIL *au Marquis.*

Eh bien, que dites-vous à tout cela !

Le MARQUIS.

J'écoute.

M.r DE BONACCUEIL.

(à Pulcherie.)

Je vous entends, mon cher. Si bien donc, entre nous,
Qu'il faut être au moins Duc pour être votre époux !

PULCHERIE.

Rien n'eſt plus aſſuré.

M.r DE BONACCUEIL.

Vous avez l'ame fière ;
Et j'en fais compliment à votre ſage mère.

M.de ARGANTE.

Mais, mon frère, après tout, pourrois-je la forcer
A penſer autrement qu'elle ne peut penſer !

Mr. DE BONACCUEIL.

Ce ſeroit conſcience, & vous ſeriez barbare.

(à Pulchérie.)

Princeſſe, votre humeur hautement ſe déclare ;
La mienne va tout haut ſe déclarer auſſi ;
Et cela ſera fait en deux mots. Les voici :
Ma ſœur eſt une folle, & vous une arrogante.
Je pourrois vous traiter même d'impertinente ;
Mais, pour être ſi franc, je ſuis trop circonſpect,
Et j'appréhenderois de manquer de reſpect.
Je me bornerai donc à vous bien faire entendre
Qu'à ma ſucceſſion vous ceſſiez de prétendre.
Dès cet inſtant, ma reine, il faut y renoncer.

PULCHERIE *fièrement.*

Faite comme je ſuis, je puis bien m'en paſſer.
Je conviens qu'à ma ſœur elle eſt plus néceſſaire ;
Et, par votre ſecours, elle aura de quoi plaire.

M.de ARGANTE.

C'eſt fort bien dit.

PULCHERIE.

Le bien ne ſauroit me tenter,
Dès qu'il faut, pour l'avoir, ſe laiſſer inſulter,
Et ſouffrir qu'à l'inſulte on joigne la menace.
Je n'ai plus rien à dire, & je quitte la place.
Adieu.

M.de ARGANTE *à M.r de Bonaccueil.*

Vous avez tort, & ma fille a raiſon.

M.r DE BONACCUEIL.

Je m'en vais devant vous lui demander pardon.
Suivez-moi, vous verrez une ſcène plaiſante.

M.de ARGANTE.

Mais...

M.r DE BONACCUEIL.

Il faut que je crève, ou que je me contente.

LISETTE *à Sophie.*

Ceci vous intéreſſe; & je vais écouter
Tout ce qui ſe dira, pour vous le rapporter.

(Elle les ſuit.)

SCENE XIV.

SOPHIE, Le MARQUIS.

SOPHIE *en ſoûriant.*

Vous ne les ſuivez pas!

Le MARQUIS.

Non, charmante Sophie.

SOPHIE.

Charmante! ah! vous croyez parler à Pulchérie.

Le MARQUIS.

Je ſuis dans mon bon ſens, je ne parle qu'à vous;
Aujourd'hui votre amant, & demain votre époux.

SOPHIE.

Enfin, grace au dépit, je vous parois aimable;
Mais mon règne, je crois, ne ſera pas durable.
Un regard de ma ſœur va le faire finir.

Le MARQUIS.

Ah! je vous rends juſtice, & je veux la punir.

SOPHIE.

Vous vous flattez, Marquis, & je ſuis peu crédule.

Le MARQUIS.

Un ſi prompt changement ſemble un peu ridicule;

Mais ſur moi la raiſon peut bien plus que l'amour.
Vous la ferez enfin triompher ſans retour;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon cœur s'y prépare.
Je vois briller en vous un mérite ſi rare,
Que je me ſuis cent fois reproché vivement,
De n'avoir pas pour vous un tendre attachement.
Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre,
Fait qu'à votre vertu je brûle de me rendre.
Je gardois le ſilence, & projetois tout bas
De vous donner le prix ſur d'indignes appas,
Dont l'éclat ſéduiſant vous voloit mon hommage.
Enfin j'ai ſû me vaincre, & je ſors d'eſclavage.

SOPHIE.

Vous le croyez du moins; pour moi, je n'en crois rien.
Soyez en défiance, & conſultez-vous bien.
Vous tâchez de me faire un tendre ſacrifice;
C'eſt le dépit qui parle, & je me rends juſtice,
Seule je puis paſſer, chacun en eſt d'accord;
Mais la comparaiſon me fera toûjours tort.
Si je plais un moment, auſſi-tôt on me quitte;
Et quand ma ſœur paroît, adieu tout mon mérite.

Le MARQUIS.

Je jure...

SOPHIE.

Doucement.

Le MARQUIS.

Et le Ciel m'eſt témoin...

SOPHIE.

Sauvez-vous un parjure, & n'allez pas plus loin.

Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

Que j'expire à vos yeux, ſi je ne ſuis ſincère!
Permettez . . .

SOPHIE.

Jurez donc, ſi cela peut vous plaire.

Le MARQUIS.

Non, je ne jure plus, j'ai de meilleurs moyens
De vous convaincre enfin que je romps mes liens
Pour être tout à vous, ſans trouble & ſans partage.

SOPHIE.

En êtes-vous bien ſûr?

Le MARQUIS.

C'eſt à quoi je m'engage.

SOPHIE.

Fort témérairement.

Le MARQUIS.

Écoutez-moi.

SOPHIE.

Parlez.

Le MARQUIS.

Nous ſommes quatre amans, & tous quatre exilés,
Parce que notre rang n'eſt pas aſſez ſublime.
On a daigné pourtant me marquer quelque eſtime,
Et j'emportois le prix, ſi j'euſſe été titré.

SOPHIE.

C'eſt ce que devant moi l'on vous a déclaré.

Le MARQUIS.

Et ce qui m'a guéri. Cette folle manie

M'a fait de votre ſœur connoître le génie.
Par un parfait amour je voulois la toucher;
Mais ſans le plus haut rang rien ne peut l'attacher,
Et cette vanité dont elle ſe fait gloire,
Me donnant ſur moi-même une pleine victoire,
M'a fait dans le moment concevoir le deſſein
De me venger d'un cœur ſi frivole & ſi vain.
Faut-il vous en donner une preuve conſtante!
Il ne tenoit qu'à moi de la rendre contente;
Car je viens d'obtenir ce rang ſi ſouhaité,
Ce rang ſeul digne prix de ſa rare beauté.

SOPHIE.

Qu'entends-je!

Le MARQUIS.

J'apportois cette heureuſe nouvelle,
Quand ſa préſomption m'a révolté contre elle:
La raiſon, l'équité, ſecondant mon courroux,
M'ont forcé de me taire, & m'ont parlé de vous.

SOPHIE.

Vous pouvez à ce point vous faire violence!
Et pouvant être heureux, vous gardez le ſilence!

Le MARQUIS.

Je m'en fais, je l'avoue, un plaiſir délicat.
On ne cherchoit en moi qu'un faſtueux éclat,
Je voulois voir ſans lui ma flamme triomphante;
Vous ne le cherchiez pas, & je vous le préſente,
(Il ſe met à genoux.)
Je le mets à vos pieds, heureux & ſatisfait
De rendre à la vertu l'honneur qu'elle m'a fait;

Car vous m'aimez, Sophie, & j'ai ſû par Liſette . . .

SOPHIE.

Je ne me plaindrai pas de ſa langue indiſcrète,
Si toûjours la raiſon vous parle en ma faveur;
Mais je crains ma rivale, & je crains votre cœur.
Hélas! pour le reprendre, elle n'a qu'à paroître.

Le MARQUIS.

Vous le connoiſſez mal, & vous l'allez connoître.

SOPHIE.

Je crois qu'il eſt ſincère autant que généreux;
Mais il peut ſe tromper, & nous tromper tous deux.

SCENE XV.

SOPHIE, Le MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

JE viens vous raconter la plus bizarre ſcène . . .

Le MARQUIS.

Tu peux t'en diſpenſer, car j'ai rompu ma chaîne;
De Pulchérie enfin je vais punir l'orgueil.
Va trouver de ma part monſieur de Bonaccueil,
Et dis-lui . . .

LISETTE.

Quoi, monſieur!

Le MARQUIS.

L'agréable nouvelle
Que j'apprends.

LISETTE.

Volontiers; mais, monſieur, quelle eſt-elle?

Le MARQUIS.

Dis-lui qu'au rang de Duc on vient de m'élever.

LISETTE.

Bon, bon, vous plaiſantez.

Le MARQUIS.

Tiens, pour le lui prouver,
Porte-lui cette lettre; il n'aura qu'à la lire,
Elle confirmera ce que je lui fais dire.

LISETTE *prenant la lettre.*

Puiſque la choſe eſt ſûre, il ne tient plus qu'à vous
De fixer Pulchérie, & d'être ſon époux.

Le MARQUIS.

J'en ſuis perſuadé.

LISETTE.

Quelle eſt donc la manière
Dont vous voulez punir cette beauté ſi fière!

Le MARQUIS.

Tu le ſauras bien-tôt.

LISETTE.

J'en ſais un bon moyen,
Et ſi votre projet s'accorde avec le mien...

Le MARQUIS.

Dépêche-toi, Liſette, & reviens nous redire
L'effet qu'aura produit la lettre qu'on va lire.

SCENE XVI.

Le MARQUIS, SOPHIE.

SOPHIE.

L'EFFET en ſera prompt & me ſera fatal.

Le MARQUIS.

Pourquoi de mes deſſeins augurez-vous ſi mal !
De grace, laiſſez-moi ménager ma vengeance,
Et daignez m'honorer de votre confiance.

SOPHIE.

Sur tout autre ſujet vous l'auriez pleinement;
Mais qui veut ſe venger, aime encore vivement.
L'amour agit en vous bien plus que la juſtice.

Le MARQUIS.

Vous défier de moi, c'eſt me mettre au ſupplice.
Ce n'eſt pas la beauté qui m'impoſe la loi;
Un bon cœur a cent fois plus de charmes pour moi.
Je ſais qu'il eſt en vous : pour ma délicateſſe,
C'eſt un attrait vainqueur qui le ſera ſans ceſſe;
Au lieu que la beauté qui d'abord m'a ſurpris,
N'ayant point cet appui, perdroit bien-tôt ſon prix.

SOPHIE.

Je crois qu'en ce moment vous penſez de la ſorte :
Près de moi, la Raiſon me paroît la plus forte;
Mais auprès de ma ſœur la voix lui baiſſera,
Elle ſera muette, & l'Amour parlera.
Fuyez, ſi vous voulez aſſurer ma victoire.

Le MARQUIS.

Non, je ne fuirai point, il y va de ma gloire;
Il y va de la vôtre; & cette lâcheté...

SOPHIE.

Eh, mon Dieu! moins de gloire, & plus de ſûreté.

Le MARQUIS.

Douter de ma raiſon, douter de ma conſtance,
C'eſt vous faire injuſtice, & me faire une offenſe.

SOPHIE.

Ah, voici ma rivale! o dangereux moment!

SCENE DERNIE'RE.

M.de ARGANTE, M.r DE BONACCUEIL, SOPHIE, PULCHE'RIE, Le MARQUIS, LISETTE.

M.r DE BONACCUEIL *au Marquis.*

MONSIEUR le Duc, on vient vous faire compliment.
Avec un vrai plaiſir nous avons lû la lettre;
Ma nièce la relit, & va vous la remettre.

M.de ARGANTE.

Je joins ſincèrement mon compliment au ſien.

LISETTE.

Sincèrement auſſi je haſarde le mien.
Monſeigneur permet-il que je le félicite!

Le MARQUIS.

Je ſuis ravi de voir...

PULCHERIE *lui rendant la lettre.*

Voilà votre mérite
Décoré des honneurs que je lui ſouhaitois,
Mais votre procédé me ſurprend; je comptois
Que ſi vous parveniez à ce bonheur extrême,
Vous viendriez d'abord m'en informer vous-même.
Votre meſſage eſt rare, & d'un goût tout nouveau.

M.r DE BONACCUEIL.

Son procédé vous choque, & je le trouve beau,
Moi qui vous parle.

PULCHERIE.

En quoi!

M.r DE BONACCUEIL.

C'eſt qu'il eſt très-modeſte.

PULCHERIE *d'un ton railleur.*

Ah! fort bien.

M.r DE BONACCUEIL.

Très-louable.

PULCHERIE.

Et très-bizarre. Au reſte,
Monſieur a ſes raiſons pour en uſer ainſi;
Moi, pour m'en offenſer, j'ai les miennes auſſi,
Ma gloire en eſt bleſſée; & ſi je lui pardonne,
Il faudra que je ſois bien facile & bien bonne.

M.de ARGANTE *au Marquis.*

En effet vous deviez, dès le premier inſtant,
Venir mettre à ſes pieds votre titre éclatant,
En faire à ſa beauté l'hommage le plus tendre,
Et par ce procédé la forcer à ſe rendre.

PULCHERIE.

J'avois lieu de m'attendre à cet empreſſement;
Mais vous voulez, je crois, que je penſe autrement,
Et votre dignité, ſans doute, vous fait croire,
Que venir me l'offrir, c'eſt bleſſer votre gloire,
Que pour vous mériter on doit vous prévenir,
Et que par quelque avance il faut vous obtenir.
Défaites-vous, monſieur, de cette erreur inſigne:
Ma main peut être à vous, je vous en trouve digne;
Mais, malgré le haut rang où vous êtes monté,
Pour deſarmer mon cœur, ayez moins de fierté.

Le MARQUIS.

Non, madame, jamais, quelque rang que j'obtienne,
Le don de votre foi ne doit payer la mienne,
Je ne mérite point ce retour gracieux;
Et ſi juſques à vous j'oſai lever les yeux,
J'avoue ingénument que je fus téméraire,
Et qu'un Monarque ſeul doit tâcher de vous plaire.
Je vais donc vous venger en vous ôtant mon cœur,
Pour vous en délivrer je l'offre à votre ſœur,
Si ce foible préſent lui paroît digne d'elle,
(à Sophie.)
Daignez-vous l'accepter!

LISETTE *à Sophie.*

Allons, mademoiſelle,
Faites-vous cet effort.

M.de ARGANTE *au Marquis.*

Vous vous moquez, je croi!

Le MARQUIS.

Non; croyez que je parle ici de bonne foi.

M.de ARGANTE.

M.de ARGANTE.

Vous avez beau parler, je ne ſaurois vous croire.
(regardant Sophie d'un air de mépris.)
L'emporter ſur ſa ſœur ! elle ? elle auroit la gloire
D'avoir la préférence !

Le MARQUIS.

Elle-même ; & demain,
Si ſon oncle y conſent, je lui donne ma main.

M.r DE BONACCUEIL.

Qui moi, ſi j'y conſens ! je donnerois ma vie,
Pour aſſurer ainſi le bonheur de Sophie.

Le MARQUIS.

Si c'en eſt un pour elle, il vous coûtera peu,
Votre conſentement, ſuivi de ſon aveu.

M.r DE BONACCUEIL.

Ma nièce, approchez-vous ; votre main dans la ſienne.
(à M.de Argante.)
Mariez votre enfant, j'ai marié la mienne.

M.de ARGANTE.

Je l'empêcherai bien.

M.r DE BONACCUEIL.

Vous, vous l'empêcherez !
Elle eſt ſous mon pouvoir, & vous l'éprouverez.

SOPHIE *à M.de Argante.*

Souffrez qu'à vos genoux...

M.de ARGANTE.

Oſtez-vous, inſolente.
Je ſuis au deſeſpoir.

M.r DE BONACCUEIL *prenant Sophie.*

Adieu, madame Argante.

Soyez ſage, & ſignez ſans vous faire preſſer,
Sinon nous ſaurons bien comment vous y forcer.

M.de ARGANTE *embraſſant Pulchérie.*

Hélas ! ma chère enfant, ta ſœur ſera Ducheſſe !

M.r DE BONACCUEIL.

Eh bien, dépêchez-vous d'en faire une Princeſſe.
(au Marquis & à Sophie.) *(à Pulchérie.)*
Venez tous deux chez moi. Vous, ſouvenez-vous bien,
Que qui veut avoir tout, n'attrape jamais rien.

F I N.

L'AMOUR USE'.

COMEDIE.

ACTEURS.

LISIDOR, vieux Militaire.

ISABELLE, vieille fille.

DAMON, ancien ami de Liſidor, & parent d'Iſabelle.

ANGÉLIQUE, jeune orpheline.

Le CHEVALIER, amant d'Angélique.

FRONTIN, valet de chambre de Liſidor.

LISETTE, femme de chambre d'Iſabelle.

La JONQUILLE.

M. SUBTIL,
M. GRIFFART,
M. PATACLIN,
M. JOUFFLU,
} Notaires.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de Liſidor.

L'AMOUR USÉ.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voilà bien rêveuſe, mademoiſelle!

ISABELLE.

Ah!

LISETTE.

Vous ſoupirez!

ISABELLE

J'en ai bien ſujet.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce point une indiſcrétion que de vous demander ce qui vous afflige?

ISABELLE.

Un mal ſans remède.

LISETTE.

Sans remède ! il faut que ce ſoit un mal bien étrange. Vous me le cachez à moi que vous honorez depuis ſi long temps de votre confiance !

ISABELLE.

Mon mal n'eſt point caché, Liſette, il n'eſt que trop viſible.

LISETTE.

Il ne l'eſt point pour moi ; confiez-le moi donc, je vous en conjure, peut-être y pourrai-je remédier.

ISABELLE.

Cela n'eſt pas poſſible, ni à toi, ma chère Liſette, ni à qui que ce puiſſe être.

LISETTE.

Vous m'effrayez ; mais enfin, dites-moi ce que c'eſt.

ISABELLE.

C'eſt que je m'aperçois . . . que je ne ſuis plus jeune ; & ce qui m'afflige le plus, Liſette, c'eſt que je n'ai jamais tant ſouhaité de l'être.

LISETTE.

J'avoue que je ne connois aucun remède au mal dont vous vous plaignez : vous ſavez qu'il y a des ſecrets pour le pallier, mais il n'y en a point pour le guérir.

ISABELLE.

Voilà mon deſeſpoir. Hélas ! que ne donnerois-je point pour n'avoir que vingt ans !

LISETTE.

Si cet âge-là ſe pouvoit racheter, ce ſeroit une marchandiſe bien chère. Mais après tout, mademoiſelle, n'êtes-vous pas encore aſſez jeune pour le bonhomme Liſidor que

vous aimez depuis tant d'années ! que ne l'épouſiez-vous il y a vingt-cinq ans ! vous ſeriez peut-être veuve de lui préſentement.

ISABELLE.

Plût au Ciel ! un enchaînement d'obſtacles & de traverſes nous a empêchés de nous marier quand nous nous aimions. Il avoit un tuteur avare & chicaneur, qui n'a jamais voulu lui rendre compte de ſon bien, & qui, pour s'en diſpenſer plus aiſément, vouloit lui faire épouſer ſa fille. De mon côté, j'avois une tante éternelle, dont j'attendois toute ma fortune ; mais elle exigeoit que je demeuraſſe auprès d'elle, & que je ne me mariaſſe point de ſon vivant : il n'y a que cinq ans qu'elle eſt morte, & que je me trouve en liberté de prendre un époux. Quand je me ſuis vûe libre & maîtreſſe d'un gros bien, mon vieux amant étoit à la guerre ; d'ailleurs, ſes procès ne viennent que de finir, je les ai tous gagnés pendant ſon abſence, &, graces à mes ſoins, il eſt auſſi riche que moi. Cette maiſon-ci lui appartient, il m'a priée d'en prendre poſſeſſion & d'y demeurer : j'y vivois tranquille & contente ; mais il arrive enfin, il arrive, & ſe propoſe d'y loger avec moi.

LISETTE.

Après vous avoir épouſée !

ISABELLE.

C'eſt ce qui me déſole.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus !

ISABELLE.

Je te l'avoue, mais ne me décèle pas, Liſette ; car j'ai de fortes raiſons pour lui cacher mon changement.

LISETTE.

Comptez ſur ma diſcrétion ; mais, ſi votre paſſion eſt uſée, pourquoi ſouhaiter ſi vivement d'être plus jeune que vous êtes !

ISABELLE.

Pourquoi ! je n'oſerai jamais te le déclarer ; je me le cacherois à moi-même, ſi cela m'étoit poſſible.

LISETTE.

Ah ! ſi j'oſois gager contre ma maîtreſſe, je gagerois que je devine.

ISABELLE.

Que devines-tu, mon enfant !

LISETTE.

Qu'une nouvelle inclination . . .

ISABELLE.

Taiſez-vous, Liſette.

LISETTE.

Je me tairai ſi vous voulez ; mais en ſera-t-il moins vrai que quelque jeune homme aimable a ſurpris votre cœur !

ISABELLE.

Oſtez-vous de mes yeux.

LISETTE.

Mademoiſelle . . .

ISABELLE.

Sortez, vous dis-je ; je n'aime point qu'on ſe pique de me deviner. Ne vous montrez plus que quand je vous rapellerai.

LISETTE *feignant de ſortir.*

J'obéis.

ISABELLE *d'un ton languiſſant.*

Liſette !

LISETTE.

LISETTE *du même ton.*

Mademoiſelle !

ISABELLE.

Revenez.

LISETTE.

Je crains de vous fâcher encore ; j'en ſerois au deſeſpoir, & il vaut mieux que je me retire.

ISABELLE.

Revenez, encore une fois ; je vous pardonne votre indiſcrétion.

LISETTE.

Avez-vous quelque ordre à me donner !

ISABELLE *l'embraſſant.*

Ah, ma pauvre Liſette !

LISETTE.

Tenez, Mademoiſelle, laiſſez-moi ſortir ; car je devinerois encore quelque choſe.

ISABELLE.

Eh bien, devine tout ce que tu voudras.

LISETTE.

Ah ! me voilà bien ſoulagée. Permettez que je vous faſſe deux ou trois petites queſtions.

ISABELLE.

Hélas ! très-volontiers.

LISETTE.

Vous allez, au moins deux ou trois fois chaque jour, chez votre couſine Célimène, qui vous étoit fort indifférente il n'y a pas trois mois. Pourquoi ces fréquentes viſites ! qu'avez-vous vû chez elle qui vous y attire ſi ſouvent !

ISABELLE.

Ah! j'y ai vû... Te le dirai-je!

LISETTE.

Je crois que vous ferez bien.

ISABELLE.

J'y ai vû...

LISETTE.

Achevez donc, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Je ne ſaurois.

LISETTE.

Oh! je m'en vais achever, moi. Vous y avez vû ce jeune Chevalier dont elle vous avoit tant vanté la figure, l'eſprit & les graces: vous l'aurez regardé, il vous aura dit quelques douceurs, vous les aurez écoutées.... par complaiſance.

ISABELLE.

Oh, oui, par pure complaiſance.

LISETTE.

La complaiſance aura fait naître le goût; le goût ſera devenu par degrés une paſſion ſi douce & ſi vive, qu'il vous eſt impoſſible de vous en défendre. N'eſt-ce pas là l'hiſtoire!

ISABELLE.

Je ſuis bien honteuſe de te l'avouer, car elle te prouve que je ſuis inconſtante.

LISETTE.

Voyez le grand malheur! y a-t-il rien de plus naturel à notre ſexe, que de changer d'inclination! Eſt-ce notre faute, ſi nos cœurs ſont volages, & ſi nos paſſions ſont ſi tôt uſées! La vôtre n'a que trop duré, & je vous

regardois comme un prodige. D'ailleurs, quel eſt l'amant de ſoixante ans qui pourroit tenir dans un cœur de femme, contre un amant qui n'en a que vingt-deux ! cela ſeroit contre toutes les règles.

ISABELLE.

Paix ; quelqu'un entre ici.

SCENE II.

La JONQUILLE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE *à La Jonquille.*

QUE veux-tu !

La JONQUILLE.

C'eſt monſieur Damon, mademoiſelle, qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Dis-lui que je n'y ſuis pas.

La JONQUILLE.

Dame ! je lui ai dit que vous y étiez.

ISABELLE.

Eh bien, va-t-en lui dire que je n'y ſuis plus.... Attends ; dis-lui que je ſuis malade, & que je ne vois perſonne... Comment, tu ne ſortiras pas !

La JONQUILLE.

Mademoiſelle, c'eſt que ce monſieur....

ISABELLE.

Eh bien, ce monſieur !

La JONQUILLE.

M'a demandé d'abord comment vous vous portiez, & je lui ai répondu tout bonnement que vous étiez en parfaite ſanté.

ISABELLE.

Vous êtes un ſot, mon ami.

LISETTE.

Oui, un ſot; entendez-vous, monſieur de la Jonquille! apprenez de moi qu'on ne peut jamais ſavoir comment une maîtreſſe ſe porte, avant que de lui avoir demandé comment elle veut ſe porter.

La JONQUILLE.

Eh bien, je m'en vais dire à monſieur Damon que mademoiſelle veut être malade aujourd'hui.

ISABELLE.

Autre ſottiſe! dis-lui que je ſuis occupée d'une affaire preſſante, & que je le prié de remettre ſa viſite à un autre jour.

(La Jonquille va & revient.)

Encore!

La JONQUILLE.

Il faut bien que je vous informe que monſieur Damon m'a demandé ſi votre Prétendu eſt arrivé.

ISABELLE.

Que veux-tu dire avec ton Prétendu!

La JONQUILLE.

Eh mais, ce monſieur qui vient pour vous épouſer, qui s'appelle, je crois, Li, Li, Li, Liſidor. Que vous plaît-il que je réponde à monſieur Damon!

ISABELLE.

De quoi ſe mêle-t-il!

La JONQUILLE.

C'eſt ce que je m'en vais lui demander.

ISABELLE.

Eh bien, a-t-on jamais vû un pareil imbécille!

La JONQUILLE.

Oh dame! je ne ſais plus que dire ni que faire.

LISETTE.

Te voilà bien embarraſſé! ne conçois-tu pas que mademoiſelle ne veut pas voir monſieur Damon, & qu'il faut que tu trouves le moyen de le renvoyer poliment.

La JONQUILLE.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, je m'en vais lui ſignifier qu'il n'a qu'à s'en retourner; & s'il veut ſavoir pourquoi, je lui répondrai que ce n'eſt pas ſon affaire.

ISABELLE.

Ce petit coquin-là me feroit perdre patience. Allez, Liſette, allez lui parler vous-même, & faites en ſorte qu'il me laiſſe en repos: vous avez de l'eſprit, ajuſtez cela, & revenez au plus vîte.

SCENE III.

ISABELLE *ſeule.*

DAMON veut me parler! quoi! cet homme-là m'obſédera toûjours! je ne pourrai jamais m'en défaire! que me veut-il! ne ſoupçonneroit-il point ma nouvelle paſſion! m'auroit-il épiée juſque chez ma couſine! j'en meurs de peur; il eſt d'une ſagacité que je redoute, & un amant maltraité

a des yeux d'Argus. Mais je me fais des frayeurs paniques; ma couſine eſt ſûre & diſcrète, & je me ſuis conduite avec tant de précaution, qu'il eſt impoſſible qu'on me ſoupçonne.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

EH bien, Liſette!

LISETTE.

Je viens de congédier monſieur Damon le plus honnêtement du monde; mais, malgré tous mes menſonges polis, il m'a paru très-piqué du compliment, & il m'a dit en remontant en carroſſe, qu'il repaſſeroit ici bien-tôt pour ſavoir ſi monſieur Liſidor ſeroit arrivé.

ISABELLE.

Que lui importe qu'il arrive ou non! Damon fait ſon plaiſir de me tourmenter & d'être le fléau de ma vie.

LISETTE.

Mais auſſi vous le haïſſez bien.

ISABELLE.

Je le hais.... tout ce qu'on peut haïr.

LISETTE.

Le pauvre homme! moi, je ne puis m'empêcher de le plaindre; car, au fond, je crois qu'il vous aime toûjours.

ISABELLE.

Point du tout: il y a dix ans qu'il eſt perſuadé que je ne l'aimerai de ma vie, & qu'il a pris ſon parti ſur cela;

mais c'eſt l'homme le plus vindicatif qui ſoit jamais né. Pour me punir de ce que je n'ai jamais pû le ſouffrir, il s'applique à me vexer, à m'aſſommer de ſes viſites, à épier mes démarches, à contrôler mes actions & à me rendre malheureuſe.

LISETTE.

Que ne le chaſſez-vous une bonne fois!

ISABELLE.

Je le chaſſe tous les jours, & il revient le moment d'après: quelquefois je n'en ſuis pas fâchée; quand je ſuis de mauvaiſe humeur, je me fais un plaiſir de la paſſer ſur lui. Une femme eſt toûjours bien aiſe d'avoir à ſa ſuite un amant qu'elle maltraite, & à qui elle fait eſſuyer tous ſes caprices. D'ailleurs, il faut te l'avouer, comme il eſt homme de robe, & homme fort accrédité, il m'a rendu mille ſervices pendant le cours de mes procès & de ceux que j'ai ſoûtenus pour Liſidor, dont il eſt ami très-intime, malgré leur rivalité. En un mot, Damon eſt pour moi de temps en temps ce qu'on appelle un mal néceſſaire.

LISETTE.

En vérité, je ne comprends pas comment vous l'avez pris en averſion; car tout le monde convient qu'il a bien de l'eſprit, & que c'eſt l'homme de France le plus généreux.

ISABELLE.

Tout cela eſt vrai: la raiſon m'a ſouvent parlé pour lui; mais eſt-ce la raiſon qui nous fait aimer!

LISETTE.

C'eſt bien plus ſouvent la folie.

ISABELLE.

Hélas! cela n'eſt que trop vrai. Par exemple, ne ſuis-je

pas folle de vouloir rompre des engagemens raiſonnables, pour épouſer un jeune étourdi.

LISETTE.

Quoi, mademoiſelle, vous voulez épouſer le Chevalier!

ISABELLE.

Oui, mon enfant, il faut que je l'épouſe ou que je meure.

LISETTE.

Après tout, il vaut mieux faire une folie que de mourir. Mais, que dira Liſidor!

ISABELLE.

Je vais te parler à cœur ouvert; car, toute réflexion faite, je ne puis me paſſer de ton ſecours: mon deſſein eſt d'amuſer Liſidor, & d'épouſer ſecrètement le Chevalier.

LISETTE.

Croyez-vous que le Chevalier ſe prête à ce deſſein!

ISABELLE.

J'ai lieu de m'en flatter: c'eſt un jeune homme de condition, tout des plus aimables, à la vérité, mais cadet d'une nombreuſe famille qui, par un revers de fortune, eſt obligée depuis quelque temps de vivre en Province: tu vois aiſément par-là, Liſette, que le Chevalier doit ſe tenir très-heureux que je lui ſacrifie ma perſonne & mes biens.

LISETTE.

Aſſurément; ce ſeroit un petit impertinent, s'il ne vous aimoit pas de tout ſon cœur.

ISABELLE.

Auſſi puis-je me vanter qu'il m'adore. Oh çà, ſais-tu ce qu'il faut faire!

LISETTE.

Tout ce que vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

ISABELLE.

Compte ſur ma reconnoiſſance.

LISETTE *lui faiſant la révérence.*

Oh ! j'y compte auſſi, mademoiſelle.

ISABELLE.

Liſidor doit arriver aujourd'hui, peut-être dans le moment, c'eſt ce qui redouble mon embarras ; il faut que tu m'aides à lui perſuader que je l'aime toûjours, & à lui cacher que j'en aime un autre.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine ; j'aime ces petites manœuvres à la folie, & j'y réuſſis merveilleuſement.

ISABELLE.

Mais ce n'eſt pas tout : il va me preſſer de l'épouſer ; il s'agit d'éluder la propoſition, & de le dépayſer le mieux que nous pourrons, juſqu'à ce que j'aie épouſé le Chevalier.

LISETTE.

Mais dépêchez-vous donc.

ISABELLE.

Mes meſures ſont fort avancées : je m'en vais de ce pas chez mon Notaire, qui m'a promis un ſecret inviolable ; dès demain, dès ce ſoir même, je me marie, ſi, comme je n'en doute point, le Chevalier a le même empreſſement que moi.

LISETTE.

Mais comment demeurerez-vous enſemble ! car vous m'avez dit que monſieur Liſidor venoit occuper ici un appartement.

ISABELLE.

Laiſſe-moi faire ; je le ferai conſentir à recevoir céans le Chevalier, ſans qu'il en conçoive le moindre ſoupçon.

LISETTE.

L'idée me paroît ſingulière, & même très-plaiſante. Mais allez vîte chez votre Notaire; je vais attendre ici Liſidor, & je le dépayſerai ſi bien que vous aurez loiſir de vous arranger.

ISABELLE.

Sur-tout garde-moi bien le ſecret.

LISETTE.

Allez, mademoiſelle, vos affaires ſont en bonnes mains.

SCENE V.

LISETTE *ſeule.*

LA vieille folle! s'entêter d'un jeune godelureau, & vouloir tromper un ancien amant, un honnête homme, monſieur Liſidor, le meilleur de tous les humains! par ma foi, cela n'eſt pas bien. Mais moi qui moraliſe, ne lui ai-je pas promis de la ſeconder! Cela eſt vrai, & je ſens que ma conſcience en murmure. Oh! ma conſcience, ma conſcience .... elle prendra patience, s'il lui plaît: quand mon intérêt parle, c'eſt à elle à ſe taire.

SCENE VI.

DAMON, LISETTE.

DAMON *entrant myſtérieuſement.*

LISETTE!

LISETTE *d'un air ſurpris.*

Qui eſt-ce ah! c'eſt vous, monſieur Damon! quoi déjà

de retour! je vous croyois bien loin d'ici.

DAMON.

J'ai fait ſemblant de me retirer, & je me ſuis tenu en embuſcade au détour de la rue: dès que j'ai vû ta maîtreſſe ſortie, je ſuis rentré pour te dire un mot.

LISETTE.

Dépêchez-vous, je vous prie; car ſi ma maîtreſſe me ſurprenoit avec vous, je lui deviendrois très-ſuſpecte; elle vous craint comme la peſte.

DAMON.

Elle me hait à proportion, n'eſt-il pas vrai!

LISETTE.

C'eſt la plus belle haine qu'on ait jamais ſentie.

DAMON.

Je m'en aperçois depuis long temps, & c'eſt l'unique récompenſe que j'aie reçûe de mes aſſiduités & de mes ſervices.

LISETTE.

Pourquoi vous obſtinez-vous donc à la voir!

DAMON.

Pour la deſeſpérer; je me venge par-là de ſes mépris & de ſes injuſtices.

LISETTE.

Vous y réuſſiſſez à merveilles; car je puis vous aſſurer, ſans vous flatter, que le plus grand de ſes chagrins, c'eſt de ne pouvoir ſe défaire de vous.

DAMON.

Tant mieux: je prendrai ſoin, je t'aſſure, de mettre ſa haine en action.

LISETTE.

Vous aimez donc bien la vengeance !

DAMON.

C'eſt tout mon amuſement ; mais je le borne à de pures malices, & je ſerois bien fâché de me ſatisfaire par quelque trait qui pût être vraiment préjudiciable à ta maîtreſſe : au contraire, je me ſacrifierois encore pour tout ce qui pourroit lui être avantageux.

LISETTE.

C'eſt-à-dire que vous vous bornez à la faire bien peſter.

DAMON.

Je t'avoue que j'en fais mes délices ; toutes les fois que je la gêne, que je la dérange, que je l'embarraſſe, je ſuis au comble de mes vœux : ſouvent elle perd patience, elle me bruſque, elle me gronde, elle me chaſſe, & tout cela me réjouit infiniment.

LISETTE.

Voilà un plaiſir tout nouveau, & votre caractère eſt original. Pardon, ſi je vous parle avec tant de liberté.

DAMON.

Oh ! je ſuis ravi que tu me connoiſſes ; il y avoit longtemps que j'avois envie de m'ouvrir à toi, & de gagner ta confiance : tu pourras aiſément contribuer à mes petites vengeances, & m'en fournir quelquefois les occaſions ; ſi tu t'y prêtes de bonne grace, tu verras bien-tôt que ſi je ſuis vindicatif, je ſuis tout au moins auſſi généreux.

LISETTE.

On me l'a dit ; & comme vous m'aſſurez d'ailleurs que vous ne voulez vous amuſer que par de petites tracaſſeries,

je ne croirai pas faire un grand mal en vous procurant les moyens de vous donner carrière : je crois même qu'au lieu de trahir ma maîtreſſe, je la ſervirai très-utilement.

DAMON.

Cela ſe pourroit ; je l'empêche quelquefois de ſe donner de grands travers.

LISETTE.

Et c'eſt un ſervice que vous pourrez encore lui rendre bien plus tôt que vous ne penſez.

DAMON.

A quelle occaſion !

LISETTE.

Vous le ſaurez quand il en ſera temps.

DAMON.

Tiens, Liſette, voilà dix louis, ne me déguiſe rien.

LISETTE.

Gardez votre argent, & donnez-vous patience ; car je vous déclare que je ne veux encore rien vous dire, il faut que je prenne conſeil d'un homme que j'attends aujourd'hui.

DAMON.

Quel homme !

LISETTE.

C'eſt le valet de chambre de votre ancien ami monſieur Liſidor.

DAMON.

Et ce galant homme eſt donc votre conſeil !

LISETTE.

Oui, monſieur.

DAMON *en riant.*

Par conſéquent votre amant !

LISETTE.

Oh! vous voulez tout ſavoir; mais je vous avertis que je ne dis jamais que ce que je veux.

DAMON.

Pour une fille, c'eſt une grande vertu. Vous ne voulez donc point de mes dix louis!

LISETTE.

Je ne dis pas cela, & je les prendrai... par complaiſance, pourvû que vous me laiſſiez maîtreſſe de mon ſecret.

DAMON *lui préſentant la bourſe.*

Tant que tu voudras; mais à condition que tu ne le garderas pas toûjours.

LISETTE.

Nous verrons ce que Frontin décidera.

DAMON.

Il arrive avec Liſidor, apparemment!

LISETTE.

Oui, monſieur.

DAMON.

Eh dis-moi, mon enfant, Iſabelle eſt-elle bien ravie de l'arrivée de ſon vieux amant!

LISETTE.

Hom, hom.

DAMON.

Quoi!

LISETTE.

Eh, eh.

DAMON.

Pas trop, n'eſt-ce pas!

LISETTE.

Oh! vous êtes trop dangereux, & je me ſauve. *(en ſoûriant.)* Juſqu'au revoir, monſieur.

DAMON.

Sans adieu, Liſette ; je me recommande à monſieur Frontin.

LISETTE.

Je vous procurerai ſes bonnes graces ; & j'oſe me vanter que je puis les promettre, quand je ſuis ſûre qu'on les payera tout ce qu'elles valent.

DAMON.

Je t'entends. Et moi je ne plains point la dépenſe, quand il s'agit de me ſatisfaire.

LISETTE.

Sur ce pied-là, monſieur, nos talens ſont à votre ſervice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

LISETTE *ſeule.*

L'AGRÉABLE nouvelle que je viens d'apprendre! voilà donc le bonhomme Liſidor arrivé! il faut que je l'attende ici de pied ferme pour le ſonder, pour le dépayſer, & pour le faire donner dans le panneau: ce ſont-là, ſi je m'en ſouviens, les trois points de mon inſtruction, reſte à les exécuter; je me ſens de merveilleuſes diſpoſitions à y réuſſir, & j'oſerois me répondre du ſuccès, ſi j'avois concerté mes manœuvres avec mon aimable Frontin. Mon aimable Frontin! mais je l'aime donc toûjours! Oui, ma foi; quand je ſonge que je ſuis ſur le point de le revoir, je ſens que le cœur me bat. Mais que ne paroît-il donc, cet animal-là! il y a une heure qu'il devroit être ici: eſt-ce que ſa paſſion pour moi ſeroit uſée comme celle de ma maîtreſſe pour ſon maître! oh! je n'en crois rien; notre amour n'a que cinq ans, & cinq ans ne m'auront pas effacée ...., hum! ne jurons de rien cependant: bien ſouvent un temps plus court éteint les plus vives amours. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher; mais ſi Frontin m'eſt infidèle, je proteſte, je jure... que je m'en conſolerai. Ah, le voici lui-même, ſi je ne me trompe! je devrois lui cacher ma joie, mais je n'en ai pas la force.

SCENE II.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

AH, Ciel ! eſt-ce toi, mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Moi-même, en propre original.

LISETTE.

Que j'ai de joie de te revoir !

FRONTIN.

Que je vais avoir de plaiſir à t'embraſſer !

LISETTE.

Tout doux, monſieur Frontin ; ſongez que nous devons nous marier, & qu'il n'eſt pas ſéant que votre future épouſe vous laiſſe prendre des libertés d'avance.

FRONTIN.

Tu les rabattras.

LISETTE.

Non, non, je ne veux rien rabattre.

FRONTIN.

Mais ſonge donc, mon adorable, qu'il y a cinq ans que je ne t'ai vûe.

LISETTE.

Je n'y ai que trop ſongé.

FRONTIN.

Mais, là, ſérieuſement, tu m'aimes donc toûjours !

LISETTE.

Comme le premier jour que je t'aimai.

FRONTIN.

Et moi je t'aime comme le premier jour que je te vis. Ton minois, ta vivacité, ton eſprit, me tournèrent la cervelle.

LISETTE.

Et préſentement, comment me trouves-tu!

FRONTIN.

Je te trouve embellie, c'eſt tout le changement que je remarque en toi.

LISETTE.

Oh! oh! tu es devenu bien galant! tel maître, tel valet. On voit bien que tu es au ſervice du plus amoureux & du plus conſtant de tous les hommes.

FRONTIN.

Pour amoureux, oui; pour conſtant, néant.

LISETTE.

Comment! monſieur Liſidor n'eſt plus amoureux de ma maîtreſſe!

FRONTIN.

Non, ma chère; mais je lui ai fait ſerment de n'en rien dire, & tu vois bien que ma conſcience ne me permet pas de te révéler ſon ſecret.

LISETTE.

Ta conſcience me paroît auſſi délicate que la mienne. Laiſſons-les parler, & allons notre train. Si ton maître eſt inconſtant, ma maîtreſſe eſt infidèle.

FRONTIN.

Tout de bon!

LISETTE.

Oui, elle aime un jeune Chevalier.

FRONTIN.

Il eſt amoureux d'une orpheline de dix-neuf ans.

LISETTE.

Son Chevalier n'a pas un ſou.

FRONTIN.

Sa Poulette n'a pas une obole.

LISETTE.

Elle veut ſe marier ſecrètement avec lui.

FRONTIN.

Il veut ſe marier ſecrètement avec elle.

LISETTE.

Et elle m'a fait confidence de ſon deſſein, afin que je l'aide à tromper Liſidor.

FRONTIN.

Et il m'a confié ſon projet, afin que je l'aide à tromper Iſabelle.

LISETTE.

Bon; inconſtance réciproque : tout eſt égal des deux côtés, & je m'en réjouis de tout mon cœur.

FRONTIN.

Tu as raiſon; jamais nous n'aurons une plus belle occaſion de faire fortune. Quand nos maîtres nous confient leurs ſecrets, ils ſont à notre diſcrétion; leur bourſe nous eſt ouverte, tant qu'ils ont beſoin de nous. Faiſons bien valoir ce beſoin, & preſſurons vivement.

LISETTE.

Va, va, je m'en tire comme une autre.

FRONTIN.

Et c'eſt mon fort à moi. Je puis dire, ſans me vanter, que j'ai toûjours eu une vive inclination pour l'argent; mais tiens, depuis que j'ai deſſein de t'épouſer, ce n'eſt plus une inclination, c'eſt une fureur. J'ai déjà fait ma

main fort honnêtement ; il faut augmenter nos fonds, c'eſt à quoi nous allons travailler tous deux. Mais ſéparons-nous, mon enfant, de peur qu'on ne ſoupçonne notre intelligence : mon maître va venir dans le moment, s'il peut ſe réſoudre à quitter ſa nouvelle maîtreſſe, car il ne la perd guère de vûe.

LISETTE.

Apprends-moi qui elle eſt, je te prie.

FRONTIN.

C'eſt une perſonne de très-bonne famille : à quatre ans elle perdit ſa mère ; ſon père, vieux Officier, brave homme, mais homme de plaiſir, ayant mangé ſon bien au ſervice, une Majorité de place & une penſion modique faiſoient toute ſa richeſſe : il eſt mort depuis ſix mois, & toute ſa richeſſe eſt morte avec lui.

LISETTE.

Belle ſucceſſion !

FRONTIN.

La pauvre Angélique ſa fille, qui vivoit ſous la direction d'une vieille tante, s'eſt trouvée ſans autre reſſource que celle de ſa jeuneſſe.

LISETTE.

Ah, le mauvais fonds, ſi la fortune ne le fait pas valoir !

FRONTIN.

C'eſt en Flandre que mon maître l'a vûe dans ce triſte état. Il a commencé par avoir pitié de cette belle affligée ; la pitié s'eſt tournée en amour, & l'amour en propoſition de mariage.

LISETTE.

Et la belle a pû l'écouter de la part d'un amant ſi ſuranné ?

FRONTIN.

Ce n'eſt pas la belle qui a écouté, c'eſt ſa tante. Flattées d'un mariage ſecret qu'on leur propoſe avec des avantages conſidérables, elles ſe ſont laiſſées conduire à Paris, où le bonhomme les tient cachées depuis trois jours, très-impatient de conclurre ce mariage, dont le contrat eſt déjà dreſſé, & dont il fixera le jour, dès qu'il aura pû rompre ſes engagemens avec Iſabelle. Mais j'aperçois le bonhomme. Tenons-nous ſur nos gardes, car il eſt fin & ſoupçonneux.

SCENE III.

LISIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISIDOR.

AH, te voilà, Liſette! bonjour, friponne: comment te portes-tu! comment ſe porte ta maîtreſſe! eſt-elle ici! que te diſoit Frontin! que lui répondois-tu! y a-t-il long-temps que vous êtes enſemble!

LISETTE *fort vîte.*

Bonjour, monſieur. Je me porte bien. Ma maîtreſſe eſt en bonne ſanté. Elle vient de ſortir. Frontin ne m'a rien dit. Je ne lui ai rien répondu. Il n'y a pas une minute qu'il eſt avec moi.

LISIDOR.

La réponſe eſt vive & préciſe. Cette fille a de l'eſprit.

FRONTIN.

Et du plus fin: je m'y connois.

LISETTE.

Quand je n'en aurois point du tout, je ſers une maîtreſſe qui en a tant, qu'il faudroit que je fuſſe imbécille, ſi je n'en prenois pas quelque teinture.

LISIDOR.

Iſabelle effectivement eſt la perſonne du monde la plus ſpirituelle.

LISETTE.

Et la plus charmante.

LISIDOR.

Oui, oui, je me ſouviens qu'elle l'étoit autrefois.

LISETTE.

Autrefois! elle l'eſt bien encore.

LISIDOR.

Je le veux croire; mais ſi tu l'avois vûe il y a trente ans!

LISETTE.

Mon Dieu, ne datez pas de ſi loin : un amant bien tendre doit ignorer l'âge de ſa maîtreſſe.

LISIDOR.

Oui, quand rien ne l'en fait ſouvenir.

LISETTE.

C'eſt le cas où vous êtes. Il y a des beautés éternelles.

LISIDOR.

Elles ſont bien rares.

LISETTE.

Vous en retrouverez une ici. Elle n'a preſque rien perdu de ſes charmes; ni vous non plus, en vérité.

LISIDOR.

Crois-tu cela, friponne!

LISETTE.

Oui, je le crois, & ma maîtreſſe va vous le confirmer.

LISIDOR.

J'ai bien peur du contraire. Les années, les fatigues de la guerre ont bien altéré mes traits.

LISETTE.

Vos traits ne vous donnent que trente ans tout au plus.

LISIDOR.

Ils cachent donc la moitié de mon âge.

LISETTE.

Vous avez beau vous dénigrer, vous n'y gagnerez rien; car Iſabelle vous aime avec une paſſion, une tendreſſe, une fidélité....

FRONTIN.

Oh! en ce pays-ci les femmes ſont ſi fidèles!

LISIDOR.

Paris eſt donc bien changé!

LISETTE.

Je vais annoncer votre retour à mademoiſelle, pour lui procurer au plus tôt le plaiſir inexprimable de vous revoir.

LISIDOR.

Je te ſuis obligé; mais ſi elle a quelque affaire preſſante, ne l'en détourne pas. Entends-tu, Liſette!

LISETTE.

Ah! monſieur, que dites-vous! ſa plus preſſante affaire eſt celle de jouir de votre agréable préſence. Sans adieu, monſieur. Ne vous impatientez pas, je vous prie; je vais vous l'envoyer le plus tôt qu'il me ſera poſſible.

SCENE IV.

LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

J'ENRAGE.

FRONTIN.

Voilà une perſonne qui vous aime furieuſement.

LISIDOR.

Qui! Liſette!

FRONTIN.

Non pas, non pas; votre maîtreſſe.

LISIDOR.

Quelle maîtreſſe!

FRONTIN.

Eh, parbleu, l'ancienne.

LISIDOR.

L'ancienne! l'ancienne! je ne le vois que trop. Je ſuis bien malheureux. Tout le monde ſe plaint que les femmes ſont inconſtantes, & moi j'enrage de les trouver trop fidèles.

FRONTIN.

Il faut que votre étoile ſoit bien maligne. Mais dans l'humeur où je vous vois, vous allez rompre bruſquement avec Iſabelle!

LISIDOR.

La peſte, que je n'ai garde! Le dépit, la jalouſie ſe mettroient d'abord en campagne: on pourroit découvrir mes nouveaux engagemens, & les rompre en vertu des anciens, qui ſont des plus forts, comme tu ſais.

FRONTIN.

FRONTIN.

Vraiment oui, je le ſais. Si votre ſecret tranſpire, vous êtes perdu.

LISIDOR.

Prends bien garde de le laiſſer échapper.

FRONTIN.

J'y fais mon poſſible ; mais j'ai bien de la peine à le retenir.

LISIDOR.

Comment, coquin, tu ſerois homme à me trahir !

FRONTIN.

Non, je ſuis à toute épreuve ; mais ſi l'on alloit m'offrir de l'argent.

LISIDOR.

Il n'y a pas long-temps que je t'ai donné trente piſtoles.

FRONTIN.

Cela eſt vrai ; mais trente autres encore me rendroient bien plus ſûr de moi.

LISIDOR.

Tiens, les voilà.

FRONTIN.

Cela me rend les forces.

LISIDOR.

(à part.) *(haut.)*

Le fripon ! Va, mon cher enfant, tu ſeras content. Ah ! morbleu, voici ma vieille maîtreſſe. Cours vîte où tu ſais, & dis à mon adorable que je la rejoindrai bien-tôt.

SCENE V.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE *accourant.*

EST-CE bien lui-même ! ne m'a-t-on point flattée ! non, c'eſt une vérité. Vérité charmante ! je vous revois donc, mon cher, mon bien-aimé Liſidor !

LISIDOR.

Ma belle, mon aimable, ma charmante Iſabelle !

ISABELLE.

Je ſuis dans une joie . . .

LISIDOR.

Et moi dans un tranſport . . .

ISABELLE.

Qui me bouleverſe les ſens.

LISIDOR.

Qui me fait extravaguer.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

LISIDOR.

Je me meurs.

ISABELLE.

Tâchons de nous remettre ; car, en vérité, cet état-là eſt trop violent.

LISIDOR.

Oui, ſi violent, que j'ai bien de la peine à le ſoûtenir.

ISABELLE.

L'excès de la joie eſt ſi dangereux !

LISIDOR.

La joie exceſſive glace le ſang.

ISABELLE.

Cela eſt vrai, au moins : le froid me prend depuis la tête juſqu'aux pieds.

LISIDOR.

Je vous en offre autant : je me ſens tout-à-coup auſſi froid qu'un marbre.

ISABELLE.

Voyez l'effet du ſaiſiſſement !

LISIDOR.

Oh ! je ſuis ſi ſaiſi, ſi ſaiſi . . . que je n'ai pas la force de vous regarder.

ISABELLE.

Moi, je vous regarde ; mais c'eſt avec une certaine nonchalance . . . un certain ſang froid . . . qu'on prendroit pour de l'indifférence.

LISIDOR.

Voilà comme je ſuis. Les grandes paſſions ont des ſymptomes bien étranges !

ISABELLE.

Il faut les ſentir pour les connoître. Mais eſſayons de nous calmer, mon cher Liſidor, voyons-nous . . . . regardons-nous . . . . parlons-nous comme . . . ſi . . . nous ne nous aimions plus.

LISIDOR.

C'eſt juſtement ce que j'allois vous propoſer.

ISABELLE.

Rien n'eſt ſi beau que de ſe poſſéder.

LISIDOR.

Oh, la tranquillité eſt une grande vertu ! c'eſt la ſource

de la ſanté; les paſſions, au contraire, mettent l'eſprit hors de ſon aſſiette, & précipitent la circulation.

ISABELLE.

Oui, cela cauſe . . . des agitations.

LISIDOR.

Qui ſont très-inquiétantes. Quand on n'eſt plus jeune, il ne faut plus s'occuper que de ſa ſanté.

ISABELLE.

A propos de ſanté, comment va la vôtre!

LISIDOR.

Mal, depuis quelque temps.

ISABELLE.

Hélas! je ſuis tout de même. Ne me trouvez-vous pas bien changée!

LISIDOR.

Vous me paroiſſez toûjours très-aimable; mais, à vous dire le vrai, vous n'êtes plus la même. Et moi, comment me trouvez-vous!

ISABELLE.

Toûjours charmant; mais vous n'êtes plus ſi jeune, ſi frais, ſi diſpos que vous étiez.

LISIDOR.

Vraiment non, je ne ſuis plus ſi jeune. Je me ſens d'une foibleſſe, d'un anéantiſſement, qui vous feroient pitié.

ISABELLE.

Et moi, mon pauvre ami, je n'ai plus de goût pour rien. Le rhume ne me quitte point, je touſſe jour & nuit. *(Elle touſſe.)*

LISIDOR.

Je ſuis dans le même état. *(Il touſſe.)* Je crains même d'être pulmonique. *(Ils touſſent tous deux.)*

ISABELLE.

Je vois que nous ſommes confiſqués. Quelle pitié ! mais tenez, malgré nos infirmités, il faut nous aimer toûjours.

LISIDOR.

C'eſt bien dit, aimons-nous; nous nous en tiendrons-là tant que nous le jugerons à propos.

ISABELLE.

Oui, oui, rien ne nous preſſe. Vivons dans une bonne petite amitié. C'eſt quelque choſe de ſi doux que l'amitié !

LISIDOR.

Elle n'eſt point incommode, point inquiette, point turbulente comme l'amour.

ISABELLE.

Oh, fi, l'amour ! il eſt ridicule à notre âge.

LISIDOR *d'un ton gai.*

Vous ne m'aimez donc plus, ma charmante !

ISABELLE.

Ce n'eſt pas cela que je veux dire, mais ſeulement qu'il faut nous aimer deſormais ſans nous en parler.

LISIDOR.

Vous avez raiſon; & je veux être un coquin ſi je vous en parle de ma vie.

SCENE VI.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

DAMON.

Avec votre permiſſion, mademoiſelle, il faut que j'embraſſe mon cher Liſidor. J'apprends votre retour

avec joie ; & je viens, comme votre plus ancien ami, vous féliciter l'un & l'autre de ce qu'enfin vous voilà réunis. Perſonne ne prend plus de part que moi, je vous jure, au plaiſir que vous reſſentez tous deux.

LISIDOR *froidement.*

Je vous en rends mille graces, mon cher Damon.

ISABELLE *ſur le même ton.*

Monſieur, vous nous faites bien de l'honneur.

DAMON.

Oh, oh ! qu'eſt-ce que cela veut dire ! je croyois vous trouver dans les tranſports, dans les raviſſemens, dans les extaſes, & vous voilà preſque immobiles !

ISABELLE.

C'eſt que la ſurpriſe....

LISIDOR.

A des effets.... bien ſurprenans.

DAMON.

D'accord ; mais vous devriez en être remis, & vous témoigner réciproquement....

ISABELLE.

Vous ne ſongez pas que nous ne ſommes plus jeunes, & que ce qui nous convenoit autrefois, ſeroit très-ridicule aujourd'hui.

LISIDOR.

Nous nous aimons préſentement comme des perſonnes raiſonnables doivent s'aimer. L'amour guide la jeuneſſe, la vieilleſſe guide l'amour.

DAMON.

Hom ! il eſt bien foible, quand il ſe laiſſe mener.

ISABELLE.

Pour moi, je ne ſuis plus amoureuſe que de la raiſon.

DAMON.

Si bien donc que c'eſt la raiſon qui va vous marier ! Tant mieux : un mariage de raiſon eſt toûjours plus heureux qu'un mariage d'inclination. Rien ne s'oppoſe plus au vôtre, & je ne doute point que vous n'en ayez fixé le jour. A quand la noce ! j'y veux danſer, je vous en avertis.

ISABELLE.

Nous n'avons encore rien déterminé ſur cela.

LISIDOR.

Que diable ! eſt-ce qu'on débute d'abord par un mariage ! vous ne nous donnez pas le temps de reſpirer : c'eſt une affaire qu'il faut préparer à loiſir.

DAMON.

Eh, mon Dieu ! il y a ſi long-temps que vous vous préparez. Il me ſemble que tout ce qui vous reſte à faire, c'eſt de ſigner la minute du contrat que monſieur Subtil a dreſſé pour vous il y a vingt-cinq ans.

ISABELLE.

Oh ! il y a bien des clauſes à réformer dans cette minute-là.

LISIDOR.

Sans doute ; il faut la relire, & en peſer mûrement les articles.

ISABELLE.

On ne penſe pas, à un certain âge, comme on penſoit dans ſa jeuneſſe.

LISIDOR.

Les diſpoſitions ſont bien différentes. Quand nous dictames la minute du contrat, nous pouvions nous flatter

de nous donner des héritiers ; & moi qui vous parle, moi, j'aurois répondu d'une poſtérité nombreuſe. . . . Mais aujourd'hui je ne compterois pas ſur un fils unique.

ISABELLE *à Damon.*

Voyez quelle révolution ! vous jugez bien qu'étant auſſi riches que nous le ſommes, il faut que nous prenions de ſages précautions par rapport aux biens que nous pourrons laiſſer.

DAMON.

Vous voilà bien embarraſſés ! il faut ſtipuler dans le contrat, que vous laiſſez vos biens au dernier vivant; c'eſt ainſi qu'en uſent des perſonnes qui s'aiment auſſi tendrement que vous faites, & qui craignent de mourir ſans héritier.

ISABELLE.

Vous avez raiſon ; mais. . . .

DAMON.

Quoi, mais !

ISABELLE.

Il faut que vous ſachiez que j'ai un neveu. . . .

LISIDOR.

Vous avez un neveu !

ISABELLE.

Oui, un neveu que j'aime paſſionnément, & à qui je veux aſſurer la plus grande partie de ma ſucceſſion.

LISIDOR.

Cela eſt très-raiſonnable.

DAMON.

Comment ! vous approuvez cela !

LISIDOR.

Pourquoi non, puiſque je ſuis dans le même cas ! J'ai une nièce

nièce charmante.... que j'aime à l'adoration, & que je veux faire mon héritière.

DAMON.

Voilà de bons parens!

ISABELLE.

Y a-t-il rien de plus naturel!

LISIDOR.

Tenez, ma chère Iſabelle, il me vient une idée qui, je crois, ne vous déplaira pas: j'ai envie, ſi vous le trouvez bon, d'envoyer chercher ma nièce au plus tôt, & de lui donner céans un appartement; elle eſt jeune & ſans expérience; vous avez de l'eſprit, vous êtes ſage & prudente: faites-moi la grace, mademoiſelle, de la prendre ici ſous votre direction.

ISABELLE.

Volontiers, pourvû que vous preniez mon neveu ſous la vôtre, & que vous conſentiez qu'il demeure avec nous. C'eſt un bon enfant, un joli garçon; mais il eſt ſi jeune, ſi étourdi, ſi folâtre, qu'on ne peut veiller de trop près à ſa conduite.

LISIDOR.

C'eſt un emploi fatigant, à la vérité; mais je m'en charge de tout mon cœur, par reconnoiſſance de ce que vous voulez bien faire pour ma nièce.

ISABELLE.

Je vous réponds d'elle.

LISIDOR.

Et moi de votre neveu.

ISABELLE.

Pour vous prouver d'avance combien votre nièce m'eſt

chère, je vous promets que je lui ferai un préſent qui ne ſera pas indigne d'elle.

LISIDOR.

Je vous en remercie de tout mon cœur, & je vous jure que j'en uſerai de même à l'égard de votre cher neveu.

DAMON.

Parbleu, vous m'étonnez bien tous deux ; je ne vous avois jamais entendu parler de ce neveu ni de cette nièce.

ISABELLE.

Vous ne ſavez pas que j'avois une ſœur mariée en Bretagne !

LISIDOR.

Et moi un frère établi en Provence !

DAMON.

En Provence ! c'eſt ce que j'ignorois.

LISIDOR.

Cela eſt vrai pourtant.

DAMON *à Iſabelle.*

Et pour ce qui eſt de votre ſœur, mademoiſelle, on a toûjours dit qu'elle étoit morte ſans enfans.

ISABELLE.

Sans enfans ! en vérité, je vous trouve admirable ! ma ſœur aura été mariée vingt ans ſans avoir eu du moins un fils ! Quand vous le verrez ici, qu'aurez-vous à dire !

DAMON.

Pas le mot.

LISIDOR.

Et quand ma nièce paroîtra, que pourrez-vous m'objecter ?

DAMON.

Oh ! rien du tout.

ISABELLE.

Eh bien, je m'en vais chercher mon neveu. Bonjour.

LISIDOR.

Et moi ma nièce. Bonſoir.

SCENE VII.

DAMON *ſeul.*

OUAIS! je ne comprends rien à tout ceci. Point de joie de ſe revoir, plus d'empreſſement de ſe marier; l'un ne paroît occupé que de ſa nièce, l'autre ne penſe qu'à ſon neveu: voilà un neveu & une nièce qui me ſont bien ſuſpects! cela pique ma curioſité; d'ailleurs, on veut ſe cacher de moi, je le ſens bien, & j'en ſuis vivement offenſé. J'entrevois un myſtère que je ne puis pénétrer encore; mais il faut que j'en vienne à bout, à quelque prix que ce ſoit, ce ſera pour moi un régal délicieux, & un vrai plaiſir ne coûte jamais trop.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

ISABELLE *ſeule.*

MON Notaire a fait ce que je deſirois, je ſuis très-contente de la minute ; mais je n'oſe encore la ſigner, les engagemens que j'ai contractés avec Liſidor ſont de nature à ne pouvoir ſe rompre que d'un conſentement mutuel ; c'eſt à quoi il faut parvenir enfin, & j'eſpère que ce ſera bien-tôt.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! vous voilà, mademoiſelle ! je ne ſavois pas que vous fuſſiez rentrée, & je meurs d'impatience de ſavoir comment vous vous êtes tirée de votre première entrevûe avec Liſidor.

ISABELLE.

Le mieux du monde, ma chère Liſette. Liſidor eſt le mortel le plus docile & le plus crédule qui ſoit jamais né : plus de ſoupçons, plus de défiances, plus de jalouſies ; c'eſt un mouton, ou, pour mieux dire, c'eſt un idiot.

LISETTE.

Il a donc bien changé !

ISABELLE.

Je ne le reconnois pas ; mais je n'ai garde de m'en plaindre : je voudrois qu'il fût encore plus ſtupide & plus imbécille. Après tout, que puis-je deſirer davantage ! il conſent que mon neveu demeure ici.

LISETTE.

Comment votre neveu !

ISABELLE.

Oui, mon neveu, mon enfant.

LISETTE.

Eh où eſt-il donc ce neveu ! je ne l'ai jamais vû.

ISABELLE.

Tu le verras bien-tôt ; c'eſt mon Chevalier, celui que j'aime, celui que j'épouſe.

LISETTE.

Quoi, mademoiſelle, ce Chevalier que vous aimez, eſt votre neveu !

ISABELLE.

Eh non, il ne l'eſt pas ; c'eſt un titre que je lui donne ; afin d'avoir un prétexte honnête pour lui faire occuper ici un appartement.

LISETTE.

Ah ! j'entends votre affaire. Et monſieur Liſidor a cru cela ſur votre parole !

ISABELLE.

Il n'a pas fait la moindre objection, & ne s'eſt pas même aviſé d'en douter.

LISETTE.

Il faut qu'il radote ; car s'il avoit une once de jugement, il ſentiroit que vous le trompez.

ISABELLE.

Hélas ! le pauvre homme n'a plus aucune ſenſibilité.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas ſi vous vous défaites de lui : à quoi vous ſeroit-il bon !

ISABELLE.

A rien du tout. Nous ſommes convenus de nos faits auſſi tranquillement que je le deſirois.

LISETTE.

Quel en eſt le réſultat !

ISABELLE.

De vivre deſormais enſemble comme deux bons amis. Tu vois bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Mais cela veut dire que vous ne vous aimez plus.

ISABELLE.

Tu vas trop loin, Liſette. Nous ne ſommes plus amoureux l'un de l'autre, à la vérité ; mais nous ferons ſuccéder à l'amour une tendre amitié.

LISETTE.

Abus que tout cela. Cette amitié prétendue qu'on fait parade de ſubſtituer à l'amour, n'eſt qu'un maſque honnête pour cacher le dégoût, pour déguiſer l'inconſtance, & pour la rendre un peu moins odieuſe. Tous les amans qui dégénèrent en amis, ſont de francs hypocrites qu'on ne devroit point ſouffrir dans un pays bien policé. L'amitié ne peut réſider dans un cœur qu'une paſſion plus violente occupe tout entier. Des amis peuvent devenir de vrais amans ; mais des amans ne peuvent point devenir de vrais amis.

ISABELLE.

Tout le monde eſt donc dans l'erreur!

LISETTE.

Dites que tout le monde y veut être. Ceux qui la prêchent le plus vivement, ſont ceux qui ſentent mieux le contraire.

ISABELLE.

En vérité, Liſette, je crois que tu as raiſon; car non ſeulement je n'aime plus Liſidor, mais je voudrois ne l'avoir jamais aimé, que nous ne nous fuſſions jamais vûs, ou que nous priſſions une ferme réſolution de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous voyez que je ne raiſonne pas en l'air, & que mes maximes ſont fondées ſur l'expérience.

ISABELLE.

Tu as trop d'eſprit pour une femme de chambre.

LISETTE.

Auſſi n'étois-je pas née pour l'être. Enfin, je ne ſuis pas la dupe des apparences, & je conclus avec juſte raiſon que l'amour & l'amitié meurent toûjours en même temps.

ISABELLE.

Cependant, Liſette, je me ſens encore un fond de complaiſance pour Liſidor; & comme je l'ai trouvé auſſi liant & auſſi facile que je le deſirois au ſujet de mon neveu prétendu, j'ai cru devoir l'en récompenſer de ma part, en conſentant qu'il amenât ici ſa nièce.

LISETTE.

Monſieur Liſidor a une nièce!

ISABELLE.

Oui, mais une nièce véritable, qu'il veut faire ſon héritière.

LISETTE *à part.*

Friponnerie de part & d'autre.

ISABELLE.

Cette circonſtance eſt heureuſe pour moi ; n'eſt-il pas vrai, Liſette !

LISETTE.

Oh ! très-heureuſe, aſſurément.

ISABELLE.

Car en feignant d'imiter Liſidor, j'arrive à mes fins ſans lui donner le moindre ſoupçon. Oh çà, il faut préſentement que je te donne tes inſtructions.

LISETTE.

Voyons.

ISABELLE.

Voici l'adreſſe du Chevalier ; elle t'indique la rue & la maiſon où il demeure. Tu les trouveras facilement, car ce n'eſt pas loin d'ici.

LISETTE.

Fort bien. Et que voulez-vous que je lui diſe à ce Chevalier !

ISABELLE.

Ce que je viens de te confier. Mais recommande-lui le ſecret, ma chère Liſette, & fais-lui bien comprendre que ſon bonheur dépend de ſa prudence & de ſa diſcrétion ; qu'il faut tromper . . . le Public, & ſi finement Liſidor, qu'il ne puiſſe pas pénétrer le myſtère.

LISETTE.

Tout cela eſt très-bien imaginé. Mais il me vient un ſcrupule.

ISABELLE.

A toi !

LISETTE.

LISETTE.

Un ſcrupule qui me tourmente, & que j'aurai peine à détruire.

ISABELLE.

Et quel eſt-il!

LISETTE.

Vous convenez que monſieur Liſidor eſt la bonté même; cependant vous voulez le tromper, & vous avez beſoin de mes ſoins & de mon adreſſe pour y réuſſir!

ISABELLE.

J'en demeure d'accord.

LISETTE.

Vous y gagnerez, ſelon les apparences; mais moi, qu'y gagnerai-je, s'il vous plaît! des reproches que me fera ma conſcience, qui a toûjours eu une averſion preſque invincible pour tout ce qui bleſſe la candeur & la bonne foi. Voyez quelle violence il faudra que je me faſſe pour vous aider à rompre vos premiers engagemens, en abuſant de la ſimplicité d'un honnête homme! Cela me paroît un crime effroyable, & je me fais même un ſcrupule de garder votre ſecret.

ISABELLE.

Quoi, ma chère Liſette, tu m'abandonnerois au beſoin! tu voudrois me perdre!

LISETTE.

Prenez-vous-en à ma conſcience.

ISABELLE.

N'y auroit-il pas moyen de la gagner!

LISETTE.

Je crains bien que non: du moins ſuis-je très-aſſurée qu'elle ne ſe rendra pas pour une bagatelle.

ISABELLE *tirant ſa bourſe.*

Je le crois ; mais ce n'eſt pas une bagatelle que ceci. Regarde, Liſette.

LISETTE.

Ah ! mademoiſelle, cachez-moi cela.

ISABELLE.

Pourquoi !

LISETTE.

C'eſt que je crains ma foibleſſe.

ISABELLE.

Tiens, garde cette bourſe, elle eſt bien conditionnée, & je t'en fais préſent.

LISETTE *ouvrant la bourſe, & tirant quelques pièces.*

Ah, maudites eſpèces ! il n'y a point de conſcience qui tienne contre vous.

ISABELLE.

Eh bien, tu te rends donc, Liſette !

LISETTE *ſerrant la bourſe.*

En voilà la preuve. *(à part.)* Ma foi, l'hypocriſie eſt un bon métier, & je ne m'étonne plus ſi tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

ISABELLE.

Va vîte où je t'ai dit ; une affaire preſſée m'oblige de ſortir, & je reviens à l'inſtant pour recevoir mon cher neveu. Mais que vois-je ! le voici lui-même.

SCENE III.

ISABELLE, Le CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE *à Iſabelle.*

QUOI c'eſt-là ce Chevalier!

ISABELLE.

Eh vraiment oui, Liſette.

LISETTE.

La peſte! vous choiſiſſez bien vos neveux.

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici, Chevalier! il n'eſt pas encore temps que vous y paroiſſiez: je tremble que Liſidor ne vous voie avant que je vous aie inſtruit de mes intentions, & de la manière dont vous devez vous conduire en ſa préſence.

Le CHEVALIER.

Quel eſt ce Liſidor, mademoiſelle!

LISETTE *au Chevalier.*

Dites ma tante.

Le CHEVALIER.

Ma tante! que veut dire cette fille!

ISABELLE.

Je l'avois chargée de vous mettre au fait de ce qui vient de ſe paſſer ici, & de la réſolution que j'ai priſe ſur votre ſujet: elle devoit pour cela vous aller trouver de ma part. Vous nous prévenez, & je devrois m'expliquer avec vous ſur le champ; mais le bonhomme pourroit arriver trop tôt, c'eſt pourquoi je conclus, mon cher Chevalier . . .

LISETTE *à Iſabelle.*

Dites mon cher neveu.

Le CHEVALIER.

Ma tante, mon neveu! je ne comprends rien à tout cela.

ISABELLE.

Je vous débrouillerai ce myſtère chez ma couſine Dorimène, où je vais me rendre dans le moment. Venez m'y trouver au plus vîte, je vous en conjure, & ne vous montrez point ici que vous ne ſoyez au fait.

Le CHEVALIER.

Cela ſuffit, mademoiſelle, partez, & je vous ſuis.

SCENE IV.

Le CHEVALIER, LISETTE.

Le CHEVALIER.

A ce que je puis voir, vous êtes femme de chambre & confidente d'Iſabelle!

LISETTE.

Vous devinez juſte.

Le CHEVALIER.

Ne pourriez-vous point d'avance me donner quelque idée des intentions de votre maîtreſſe!

LISETTE.

Je n'y vois nul inconvénient. Elle veut faire votre fortune.

Le CHEVALIER.

Et par quel moyen!

LISETTE.

En vous épouſant, mais très-ſecrètement, je vous en avertis. Que dites-vous à cela!

Le CHEVALIER *froidement.*

Que je lui ſuis très-redevable, & que je tâcherai de mériter ſes bontés.

LISETTE.

Oh, oh, votre reconnoiſſance me paroît bien froide! Ah, ma pauvre maîtreſſe, que vous êtes folle!

Le CHEVALIER.

Quelle folie fait-elle donc!

LISETTE.

Celle de vous épouſer: en eſt-il une plus grande!

Le CHEVALIER.

Je vous entends; vous voulez dire que je ſuis trop jeune pour elle!

LISETTE.

Eh non, non, vous n'êtes pas trop jeune pour elle, mais elle eſt trop vieille pour vous. Parlez franchement, eſt-ce que vous l'aimez!

Le CHEVALIER.

Je ne dis pas que j'en ſois amoureux . . . poſitivement.

LISETTE.

Poſitivement! comment l'êtes-vous donc!

Le CHEVALIER.

Comme un honnête homme, comme un homme capable de reconnoiſſance.

LISETTE.

Quand l'amour n'eſt nourri que de reconnoiſſance, ah qu'il eſt maigre & languiſſant!

Le CHEVALIER.

Vous ne valez rien, mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Vous vous trompez, monſieur le Chevalier, je ne ſuis

pas méchante; mais je connois le cœur humain, & je m'en vais gager tout ce que vous voudrez, que vous avez quelque inclination.

Le CHEVALIER.

A quoi connoiſſez-vous cela!

LISETTE.

A vos yeux, où je vois une certaine langueur qui vous décèle; à certains ſoupirs qui vous échappent, quoique vous vous efforciez de les retenir. Oui, ma foi, vous êtes amoureux.

Le CHEVALIER.

Oh, oh, ceci n'eſt pas mauvais! vous vous piquez donc de deviner les gens!

LISETTE.

Si je m'en pique! je ne m'y trompe jamais. Par exemple, j'ai deviné tantôt que ma maîtreſſe étoit amoureuſe de vous; me ſuis-je trompée!

Le CHEVALIER.

Je me flatte que non.

LISETTE.

Et je devine que vous aimez quelque jeune perſonne que vous ne pouvez épouſer, parce que vous n'avez pas aſſez de bien pour elle, ou qu'elle n'en a pas aſſez pour vous.

Le CHEVALIER.

Il faut que tu aies un démon familier qui te révèle ce qu'il y a de plus caché.

LISETTE.

Mon démon familier, c'eſt le bon ſens. On devine tout, quand on raiſonne juſte. Eſt-il naturel qu'un jeune homme comme vous ne ſoit pas amoureux, & qu'il ſacrifie une

paſſion violente à une perſonne qui n'en peut plus inſpirer! c'eſt un prodige qui ne peut arriver que par un coup de deſeſpoir.

Le CHEVALIER.

Apparemment que ta maîtreſſe t'a donné ordre de ſonder mon cœur!

LISETTE.

Non, en vérité; & pour vous prouver ce que je vous dis, ma maîtreſſe eſt aſſez folle pour ſe perſuader que vous l'aimez à la fureur.

Le CHEVALIER.

Pourquoi donc veux-tu lire dans mes penſées!

LISETTE.

Pour vous aider, ſi je puis, à devenir heureux, & pour empêcher ma maîtreſſe de ſe rendre malheureuſe.

Le CHEVALIER.

Elle ne peut l'être avec moi.

LISETTE.

Elle le ſera malgré vous. Quand on n'a point de goût pour une femme, on ne peut jamais la rendre heureuſe.

Le CHEVALIER.

J'avoue que c'eſt une tâche bien difficile.

LISETTE.

Difficile! vous le trouverez... impoſſible. Tout ce que vous pourrez faire, ma maîtreſſe & vous, quand vous ſerez mariés, c'eſt de vous faire enrager l'un & l'autre.

Le CHEVALIER.

Tu me parles ſi raiſonnablement, que tu commences à gagner ma confiance.

LISETTE.

Si vous me connoiſſiez un peu mieux, vous me la donneriez ſans réſerve. Et pour commencer à la mériter, je vous conſeille d'y penſer à deux fois, avant que d'épouſer Iſabelle : non qu'elle n'ait beaucoup de mérite, & que j'aie deſſein de la trahir ; mais quand je conſidère vos âges, vous me faites tous deux grande pitié.

Le CHEVALIER.

Je conviens que nous ſommes fort à plaindre, elle de m'aimer, & moi d'être obligé de l'épouſer ; mais, que veux-tu, ma pauvre enfant ! ma naiſſance eſt mon ſeul apanage, & la naiſſance ſans aucun bien n'eſt qu'un fardeau inſupportable. La perſonne que j'aime, & que j'épouſerois ſi j'étois riche, eſt auſſi malheureuſe que moi : c'eſt une fille de qualité, jeune, aimable, ſpirituelle, charmante en un mot ; mais nous nous ſommes ſéparés malgré nous, parce que la Fortune nous a maltraités également. J'ai le cœur percé, quand je me rappelle ſa ſituation : ſa mère eſt morte il y a long-temps, elle vient de perdre ſon père, & je ne lui connois de parens qu'une vieille tante auſſi peu riche que ſa nièce.

LISETTE.

Ce que vous me confiez me rappelle une hiſtoire qu'on m'a contée ce matin. Dites-moi, je vous prie, monſieur le Chevalier, la perſonne dont vous me parlez eſt-elle de Paris ?

Le CHEVALIER.

Non ; elle eſt née & vit en Province.

LISETTE.

Eh pourrois-je vous demander qui étoit ſon père ?

Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Un vieux Officier, Major d'une Place de guerre où j'ai demeuré ſix mois en garniſon.

LISETTE.

Qu'entends-je! eſt-il poſſible que le haſard produiſe une aventure ſi merveilleuſe!

Le CHEVALIER.

Que veux-tu dire! qu'y a-t-il de merveilleux dans tout ceci!

LISETTE.

J'en ſuis ſi frappée, que je n'oſe pouſſer plus loin mes queſtions; mais je ſuis la fille du monde la plus trompée, ſi vous ne revoyez pas aujourd'hui votre aimable maîtreſſe.

Le CHEVALIER.

Où!

LISETTE.

Dans cette maiſon-ci.

Le CHEVALIER.

Qu'y viendroit-elle faire!

LISETTE *apercevant Frontin & Angélique.*

Eh tenez, vous allez le ſavoir.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, Le CHEVALIER, LISETTE.

ANGÉLIQUE *à Frontin, ſans voir le Chevalier.*

C'EST donc ici la maiſon de Liſidor!

FRONTIN.

Oui, mademoiſelle.

ANGÉLIQUE.

Je n'y entre qu'en tremblant.

Le CHEVALIER.

Que vois-je ! en croirai-je mes yeux !

FRONTIN *à Angélique.*

Un peu de courage, mademoiſelle ; vous vous y accoûtumerez.

ANGÉLIQUE.

Jamais, mon pauvre Frontin, jamais.

LISETTE *au Chevalier.*

Qu'avez-vous, monſieur ! vous pâliſſez !

Le CHEVALIER.

Je ne ſais ſi je rêve ou ſi je veille.

ANGÉLIQUE *à Frontin.*

Je regarde cette maiſon comme un tombeau où je vais m'enterrer toute vive. Où eſt donc ma tante ! je crois qu'elle m'a quittée !

FRONTIN.

On vient de la conduire à l'appartement que vous devez occuper.

ANGÉLIQUE.

Allons la trouver.

Le CHEVALIER *d'une voix foible.*

C'eſt elle. Angélique !

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je !

Le CHEVALIER.

Belle Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ciel ! quel ſon de voix vient de me frapper ! je frémis... Fuyons.

Le CHEVALIER.

Arrêtez un moment.

ANGÉLIQUE.

Je n'en puis plus.

Le CHEVALIER.

Quoi c'eſt vous, ma chère Angélique !

ANGÉLIQUE.

Quoi c'eſt vous, mon cher Chevalier ! par quelle aventure nous revoyons-nous ! pourquoi me cherchez-vous ! ne nous étions-nous pas promis de nous fuir à jamais !

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais que venez-vous faire ici !

ANGÉLIQUE.

J'y viens pour y mourir de regret & de douleur.

FRONTIN.

Que diable veut dire ceci ! allons, mademoiſelle, allons rejoindre votre tante.

ANGÉLIQUE.

Je vous ſuis. Je ne puis faire un pas, je ne reſpire plus.

LISETTE.

Je crois qu'elle s'évanouit.

FRONTIN.

Au ſecours donc, Liſette ! ceci devient tragique.

LISETTE.

Eh vraiment oui, c'eſt une reconnoiſſance.

Le CHEVALIER *ſe jetant aux genoux d'Angélique.*

Regardez-moi, belle Angélique, reprenez vos ſens, ou je vais expirer à vos pieds.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me rappelez-vous à la vie ! laiſſez-moi mourir,

c'eſt l'unique bonheur qu'il me reſte à ſouhaiter.

Le CHEVALIER.

Vivez pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux plus vivre, puiſque je ne puis être à vous.

FRONTIN.

Oh, oh! voici une plaiſante ſcène! Eſt-ce qu'ils jouent la Comédie!

LISETTE.

Non, mon garçon; ce qu'ils diſent n'eſt point étudié, c'eſt la Nature qui parle.

Le CHEVALIER *à Angélique.*

Du moins expliquez-vous; dites-moi le ſujet qui vous amène dans cette maiſon.

ANGÉLIQUE.

Si je vous le diſois, Chevalier, j'en mourrois de honte, & je veux croire encore que vous en ſeriez deſeſpéré.

FRONTIN *à Liſette.*

Mais ſi je ne me trompe, Liſette, ces jeunes gens-là s'adorent!

LISETTE.

Eh vraiment oui; les pauvres enfans ſont bien dignes de compaſſion, & je ne puis m'empêcher de pleurer.

FRONTIN.

Ah! ne pleure pas, je te prie, car je pleurerois auſſi, & cela ſeroit ridicule. Monſieur & mademoiſelle, abrégez, s'il vous plaît vos doléances; car mon maître eſt ſur le point de rentrer, & la ſcène que vous jouez ne le divertiroit pas.

Le CHEVALIER.

Ton maître! & qui eſt-il! de quoi ſe mêleroit-il! de quel

droit trouveroit-il mauvais ce que je dis à mademoiſelle, & ce qu'elle me répond ! eſt-elle ſous ſa puiſſance !

FRONTIN.

Pas encore tout-à-fait ; mais . . .

Le CHEVALIER.

Comment mais ! achève, ou je t'aſſomme.

LISETTE.

Doucement, monſieur le Chevalier.

Le CHEVALIER *à Frontin.*

Explique-toi tout-à l'heure.

FRONTIN.

Diable ! voilà un homme bien pétulant.

Le CHEVALIER.

Explique toi, te dis-je, & ne crois pas m'échapper.

ANGELIQUE.

Frontin, ne lui dites rien, je vous en prie.

Le CHEVALIER.

S'il ne parle pas, il eſt mort.

FRONTIN.

Me voilà dans une belle ſituation ! Monſieur, conſidérez, s'il vous plaît, qu'en qualité de valet fidèle, je ſuis obligé de garder le ſecret de mon maître.

Le CHEVALIER.

Ce ſecret me regarde comme lui, & je prétends le ſavoir à l'inſtant. Allons, parle, & commence par me dire le nom de ton maître.

FRONTIN.

Oh ! volontiers ; car ſon nom n'eſt pas un ſecret : il s'appelle monſieur Liſidor.

Le CHEVALIER.

Monſieur Liſidor, ſoit. Eſt-ce qu'il connoît mademoiſelle?

FRONTIN.

Oh, oui, monſieur, très-parfaitement.

Le CHEVALIER.

Depuis quel temps!

FRONTIN.

Depuis environ deux mois.

Le CHEVALIER.

A-t-il la hardieſſe de l'aimer!

FRONTIN.

Monſieur.... c'eſt un homme très-hardi.

Le CHEVALIER.

Nous verrons. Et quel eſt ſon deſſein!

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſais pas.

Le CHEVALIER *tirant ſon épée.*

Ah! tu ne le ſais pas!

ANGÉLIQUE.

Que faites-vous, Chevalier!

LISETTE.

Voulez-vous tuer mon prétendu!

Le CHEVALIER.

Il ne tient qu'à lui de ſe ſauver de ma fureur: qu'il réponde exactement à toutes mes queſtions. Ton maître a réſolu d'épouſer mademoiſelle!

FRONTIN.

Oui & non.

Le CHEVALIER.

Comment oui & non! Parle plus clairement, ou je jure que dans ce moment même....

FRONTIN.

Voici la vérité toute pure. Mon maître veut épouſer mademoiſelle, à la vérité; mais il veut l'épouſer ſecrètement, par des raiſons indiſpenſables.

Le CHEVALIER.

Quelles ſont ces raiſons!

LISETTE.

Ma maîtreſſe vous attend pour vous en dire de pareilles, qui l'obligent auſſi à vous épouſer en ſecret.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel! quoi monſieur le Chevalier ſe marie avec votre maîtreſſe!

LISETTE.

La vérité m'eſt échappée, & il n'y a plus moyen de la retenir. D'ailleurs, je ne vois point de meilleur expédient pour vous calmer l'un & l'autre, que de vous apprendre que vos fortunes ſont pareilles. Monſieur épouſe ma maîtreſſe par néceſſité; la même néceſſité vous contraint d'épouſer le maître de Frontin: vous n'avez rien à vous reprocher l'un & l'autre.

ANGÉLIQUE.

Cela n'eſt que trop vrai.

Le CHEVALIER.

Nous ne devons nous en prendre qu'à notre mauvaiſe fortune. Quoi, charmante Angélique, vous voir entre les bras d'un autre! je n'y ſurvivrai point.

ANGÉLIQUE.

Ma plus douce conſolation, Chevalier, c'eſt que la mort me délivrera bien-tôt de l'horrible tourment auquel ma tante m'a condamnée.

Le CHEVALIER.

Non, infidèle, vous vous conſolerez dans les bras d'un époux aimable.

FRONTIN.

Oui, d'un époux de ſoixante ans; cela ſera conſolant.

Le CHEVALIER.

De ſoixante ans!

FRONTIN.

Tout au moins.

ANGÉLIQUE *au Chevalier.*

Vous voyez combien je ſuis à plaindre. C'eſt vous qui vous conſolerez de ma perte, avec une épouſe dont les charmes tout puiſſans ſur vous...

LISETTE.

Oui, ces charmes-là n'auront cinquante ans que dans ſix ſemaines.

ANGÉLIQUE.

Cinquante ans!

Le CHEVALIER.

Voyez, ma chère Angélique, voyez ſi je ſuis moins à plaindre.

ANGÉLIQUE.

Reprenons donc le deſſein de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous vous verrez tous les jours, à toute heure, à tous momens.

ANGÉLIQUE.

Juſte Ciel! & par quelle fatalité!

LISETTE.

C'eſt que vous demeurerez ici tous deux, l'un comme neveu de ma maîtreſſe, & l'autre comme nièce de ſon maître.

ANGÉLIQUE.

Quelle bizarrerie !

Le CHEVALIER.

J'y trouve de grands motifs de conſolation.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'y vois que de nouveaux ſujets de m'affliger.

LISETTE.

Ne deſeſpérons de rien, & gardez bien le ſecret ſur ce que nous venons de vous révéler. Vous, monſieur le Chevalier, allez trouver Iſabelle ; & vous, mademoiſelle, allez prendre poſſeſſion de votre appartement. Conduis-la, Frontin.

ANGÉLIQUE.

Au moins, Chevalier . . .

LISETTE.

Plus de diſcours, ſéparez-vous, ſauf à renouer l'entretien quand l'occaſion s'en préſentera.

ANGÉLIQUE *en s'en allant.*

Hélas !

Le CHEVALIER.

Juſte Ciel !

SCENE VI.

LISETTE *ſeule.*

L'AVENTURE eſt neuve, & je la trouve ſi touchante, que je m'en ſens toute émûe : je ſuis preſque tentée d'employer mon adreſſe à rompre les mariages ridicules qui vont ſéparer ces pauvres amans. Séparer ! mais ils vivront

enſemble, ils ſe verront, ils ſe parleront, ils s'aimeront, & peut-être plus vivement que s'ils étoient mariés. Les jolis événemens que cela produira ! je me les imagine d'avance, & j'en ris de tout mon cœur. Ah ! monſieur Damon, ſi vous ſaviez ce qui ſe paſſe, que vous ſeriez bien vengé ! quelle abondante matière pour votre humeur cauſtique ! & que ne me donneriez-vous point, ſi je lui fourniſſois un aliment ſi ſucculent ! ma foi, j'en ſuis bien tentée. Allons voir s'il ne rode point encore dans la maiſon : pourvû que je trouve mon compte en tout ceci, je n'aurai pas de peine à vaincre mes ſcrupules.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

LISETTE *ſeule.*

IL me ſemble que monſieur Damon nous néglige bien! je croyois qu'il épioit ici ma maîtreſſe : j'ai beau parcourir la maiſon, je ne le trouve nulle part. Seroit-il tombé dans l'inaction, lui qui veut tout ſavoir & tout voir, & qui s'embarraſſe plus des affaires des autres que des ſiennes? Mais le voici qui court après Frontin; il veut le faire jaſer, ſans doute, & je le reconnois à cette manœuvre.

SCENE II.

DAMON, FRONTIN, LISETTE.

DAMON *à Frontin.*

MAIS écoutez-moi.

FRONTIN.

Non, monſieur, je ſuis honnête garçon, & je n'écoute point les gens qui veulent me corrompre.

LISETTE *à part.*

Fort bien; voilà Frontin ſur le ton que j'ai pris avec ma

maîtreſſe : il va faire valoir les ſcrupules. *(à Damon.)* Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

DAMON.

Bonjour, Liſette.

LISETTE.

Vous avez quelque affaire avec monſieur Frontin, apparemment !

DAMON.

Oui ; mais monſieur Frontin fait le rétif, quoique je ne lui demande que deux mots.

FRONTIN.

Vous n'aurez pas ſeulement une ſyllabe. La peſte ! on ne me fait pas jaſer ſi facilement.

DAMON.

Dis-moi ce que c'eſt que cette nièce, & d'où elle ſort tout-à-coup.

FRONTIN.

Je ſuis ſourd.

LISETTE.

Je parie que vous voudriez ſavoir auſſi ce que c'eſt que ce neveu, & où ma maîtreſſe l'a pris.

DAMON.

Oui, ma foi, je le voudrois, & je te prie de me le dire.

LISETTE.

Je ſuis muette.

DAMON *à part.*

Elle eſt muette, & il eſt ſourd ! voilà de maîtres fripons.

LISETTE *fièrement.*

Frontin eſt un homme incorruptible.

FRONTIN *du même ton.*

Liſette eſt une fille impénétrable.

DAMON *après avoir un peu rêvé.*

Oh çà, mes enfans, je vois que vous êtes en bonne intelligence, & que vous ne parlez & n'agiſſez que de concert.

FRONTIN.

Cela peut être, cela peut n'être pas.

DAMON.

C'eſt répondre en Normand.

FRONTIN *faiſant la révérence.*

Monſieur, j'ai l'honneur de l'être.

DAMON.

Ah! tant mieux, cela me donne bonne eſpérance. Et mademoiſelle Liſette, de quel pays eſt-elle!

LISETTE *faiſant la révérence.*

Monſieur, je ſuis du Mans.

DAMON.

Encore mieux. Me voilà en pays de connoiſſance. Les braves gens! je ne m'étonne pas ſi vous vous aimez.

LISETTE.

Pourquoi non! quand on s'aime en tout bien & en tout honneur, & quand on a deſſein de s'épouſer...

FRONTIN.

Vous jaſez, Liſette! cela n'eſt pas de votre pays.

LISETTE.

Va, va, je ſais bien à qui je parle, & je prévois que ceci va tourner à bien.

DAMON.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISETTE.

Je m'en étois doutée: j'ai l'honneur de vous connoître, & l'on ne parle que de vos généroſités.

DAMON.

Je ne plains rien pour me ſatisfaire.

LISETTE.

C'eſt le moyen d'être toûjours ſatisfait.

DAMON.

Cela poſé, allons en avant. Vous voulez, dites-vous, vous marier tous deux!

FRONTIN.

Dès que nous aurons fait fortune. Je viens de commander notre contrat, qui eſt déjà fort avancé. Il n'y a qu'un petit article qui nous arrête, & qui demeure en blanc, juſqu'à ce que nous puiſſions le remplir.

DAMON.

Et quel eſt cet article!

FRONTIN.

C'eſt celui du bien des futurs époux. A vous dire le vrai, monſieur, nous ignorons encore la ſomme totale.

DAMON.

Je vous la dirai, moi, & je me charge de la ſtipuler.

LISETTE *faiſant la révérence.*

Ah! monſieur, c'eſt un ſoin dont nous vous chargerons volontiers.

DAMON.

Parlons ſérieuſement. Je ſuis un vieux garçon très-riche, comme vous le ſavez; je n'ai que des héritiers collatéraux, encore bien plus riches que moi, & je ne ſuis pas moins en volonté qu'en état de faire du bien à mes amis. Soyez des miens, je vous donne de quoi vous marier.

FRONTIN.

Un moment, s'il vous plaît, monſieur. Liſette, un petit

mot. *(Il tire Liſette à l'écart.)* Voilà un homme bien ſéduiſant!

LISETTE.

Je n'en connois point de plus dangereux.

FRONTIN.

Il veut pomper notre ſecret.

LISETTE.

Oui, mais il le payera bien.

FRONTIN.

Succomberons-nous à la tentation?

LISETTE.

Ne ſommes-nous pas convenus de faire fortune?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

LISETTE.

Où en trouverons-nous une plus belle occaſion?

FRONTIN.

Nulle part.

LISETTE.

Elle ſe préſente de ſi bonne grace . . .

FRONTIN.

Qu'en conſcience il en faut profiter. Ce qui m'arrête; c'eſt qu'il y aura un peu de trahiſon dans notre fait.

LISETTE.

D'accord; mais il vaut mieux trahir les autres que de ſe trahir ſoi-même.

FRONTIN.

Il n'y a pas de replique à cela. Quel eſt le ſcrupule qui peut tenir contre une ſi belle ſentence?

DAMON.

Eh bien, votre conſeil eſt-il fini?

FRONTIN.

Oui, monſieur; parlez, & nous répondrons.

DAMON.

Voici le fait: Iſabelle & Liſidor m'ont régalé d'un neveu & d'une nièce.... Ah, vous riez tous deux! j'y ſuis, ſur ma parole: je gage que ce ſont eux-mêmes qui ſe ſont donné ces parens-là!

FRONTIN.

Gagez hardiment.

LISETTE.

Si vous perdez, je paie pour vous.

DAMON.

Fort bien. Je conclus de tout ceci, qu'ils ſe donnent le change l'un à l'autre, & que chacun le prend de ſon côté pour arriver à ſes fins. Ai-je deviné! Vous riez encore! Bon, riez toûjours. Le neveu eſt quelque aimable étourdi dont Iſabelle s'eſt entêtée, & la nièce quelque jeune perſonne indigente dont mon vieux ami s'eſt coëffé. Vous ne me dites rien!

FRONTIN.

Eh que dirons-nous! vous devinez tout.

DAMON.

Si je devine tout, voilà un deſordre effroyable.

LISETTE.

Oh! doucement: leurs projets ſont ridicules, mais ils ſont légitimes.

DAMON.

Comment légitimes!

LISETTE.

Oui, monſieur; de part & d'autre on veut épouſer.., ſecrètement,

ſecrètement, à la vérité : cela va faire ici deux petits ménages les plus jolis du monde.

DAMON.

Quelle heureuſe découverte ! rien n'eſt plus plaiſant. Sans doute qu'ils ſe marient à l'inſû l'un de l'autre !

FRONTIN.

Vraiment oui ; les contrats ſont tout prêts, & chaque parti a ſon Notaire de confiance.

DAMON.

Et qui ſont-ils, ces Notaires !

FRONTIN.

Celui de mon maître demeure au coin de cette rue.

LISETTE.

Et celui de ma maîtreſſe, preſque vis-à-vis.

DAMON.

Bon ! je les connois tous deux, & j'ai déjà un plan dans ma tête. Mais, dites-moi, je vous prie, avez-vous vû la nièce & le neveu !

LISETTE.

Oui, monſieur.

DAMON.

Sont-ils d'une figure aimable !

FRONTIN.

Charmans l'un & l'autre : la jeune perſonne me paroît auſſi ſage & auſſi modeſte qu'elle eſt aimable & ſpirituelle ; d'ailleurs, elle eſt fille de condition.

DAMON.

Ah, morbleu, s'ils pouvoient s'aimer !

LISETTE.

C'eſt une affaire faite.

DAMON.

Tout de bon!

LISETTE.

Nous venons d'en être témoins; ils ſont au deſeſpoir de ce que leur mauvais ſort les force de renoncer à leurs penchans.

DAMON.

Ah! je ſuis enchanté. Il me vient une idée très-plaiſante, & qui peut avoir ſon exécution : il faut que vous m'aidiez.

LISETTE.

De tout notre cœur.

DAMON.

Ne pourrois-je point voir ces jeunes gens-là!

LISETTE.

Tenez, voici notre jeune homme qui revient fort à propos. Frontin, va te mettre en ſentinelle, pour empêcher qu'on ne nous ſurprenne.

DAMON.

C'eſt fort bien dit.

FRONTIN.

J'y vais.

SCENE III.

Le CHEVALIER, DAMON, LISETTE.

LISETTE *au Chevalier.*

QUOI, monſieur le Chevalier, déjà de retour!

Le CHEVALIER.

Oui; votre maîtreſſe m'a mis au fait en peu de mots,

& m'a renvoyé en me recommandant le ſecret. Mais, morbleu, je ſuis découvert!

LISETTE.

Comment donc!

Le CHEVALIER.

Voici un homme qui me connoît.

LISETTE.

Qui! monſieur Damon!

Le CHEVALIER.

Lui-même; c'eſt l'intime ami de mon père.

LISETTE.

Ce n'eſt pas ma faute; mais, après tout, c'eſt tant mieux pour vous.

Le CHEVALIER.

Tant pis, au contraire.

LISETTE.

Tant mieux, vous dis-je.

DAMON.

Oh, oh, c'eſt vous, Chevalier! que cherchez-vous ici!

LISETTE.

Il vient voir ſa tante.

Le CHEVALIER *à Liſette.*

Que diable lui dites-vous!

LISETTE.

Ce qu'il faut lui dire.

DAMON.

Sa tante! *(au Chevalier.)* Votre tante eſt céans!

Le CHEVALIER.

Monſieur . . . on me l'a dit.

DAMON.

Mais, Chevalier, ou je me trompe fort, ou votre tante

n'eſt point à Paris; elle vit en Province avec monſieur votre père.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais monſieur a céans une tante, & une tante qui eſt de vos meilleures amies.

Le CHEVALIER.

Morbleu, vous gâtez mes affaires.

LISETTE.

Au contraire, je les arrange.

DAMON *à Liſette.*

Seroit-ce Iſabelle!

LISETTE.

Elle-même.

DAMON *riant.*

Ah! le trait eſt raviſſant. Quoi c'eſt vous, Chevalier, qui devez l'épouſer!

Le CHEVALIER.

Du moins, c'eſt elle qui m'épouſe. Vous êtes donc dans la confidence!

DAMON *riant.*

Oui, oui, j'y ſuis, & je ſais tout. Eh comment, aimable & jeune comme vous êtes, avez-vous pû vous réſoudre à faire un ſi ſot mariage!

Le CHEVALIER.

Eh que ne fait-on pas pour avoir du bien!

DAMON.

Je ne ſouffrirai point cela: je ſuis trop ami de monſieur votre père...

Le CHEVALIER.

Laiſſez Iſabelle faire ma fortune, ou faites-la vous-même.

DAMON.

De tout mon cœur; pourvû que vous faſſiez ce que je voudrai.

Le CHEVALIER.

Oh! parbleu, je ſuis à vos ordres, & très-humble & très-obéiſſant ſerviteur de quiconque aura la bonté de me tirer de l'état où je ſuis. Jugez de la néceſſité où je me trouve, puiſque j'épouſe une vieille folle.

DAMON.

Vous ne l'épouſerez point, Chevalier, ſi vous voulez ſuivre mes avis.

Le CHEVALIER.

Volontiers; je m'abandonne à vous.

DAMON.

Vous n'y perdrez pas, ſur ma parole. Vous êtes fils d'un homme de condition qui m'a rendu les ſervices les plus eſſentiels, & qui méritent que je tâche de m'en acquitter: l'occaſion s'en préſente, & j'en profite avec plaiſir; mais ſecondez-moi par votre diſcrétion, diſſimulez adroitement ici, & cachez votre paſſion pour la nièce juſqu'à ce qu'il ſoit temps de la faire éclater.

Le CHEVALIER.

Quoi vous ſavez...

DAMON.

Oui, je ſais ce qui vient de ſe paſſer, & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais il ne faut pas qu'on nous voie enſemble; allez m'attendre chez moi. Je vais dès ce moment travailler pour votre bonheur, & je vous informerai de ce que j'aurai fait, & de ce que vous aurez à faire vous-même pour ſeconder mes ſoins

LISETTE.

Sans adieu, monſieur : je m'en vais chercher ma maîtreſſe ; & vous me trouverez toûjours prête à ſuivre vos ordres.

DAMON.

Cela ſuffit ; & je compte ſur toi.

SCENE IV.

DAMON *ſeul.*

IL me paroît que je m'engage bien promptement, & que ma généroſité va me mener loin. Qu'importe ! puis-je mieux employer mes biens, dont le quart me ſuffiroit pour vivre ſplendidement ! & puis-je faire en ma vie une plus belle action que celle de ſecourir le mérite indigent, & de m'acquitter envers un bienfaiteur à qui je dois preſque toute ma fortune ! D'accord ; mais cette action eſt-elle bien pure, & n'y entre-t-il point un peu de dépit, de malice & de reſſentiment ! Ne ſuis-je pas piqué contre Liſidor qui ſe cache de moi, & contre Iſabelle que j'ai ſi long-temps aimée, & qui m'a toûjours mépriſé ! Ne ſuis-je pas ravi de trouver l'occaſion de me donner carrière, & de venger mon amour propre, qui n'a point vieilli, & qui ne vieillira jamais ! Au fond, cela n'eſt que trop vrai ; mais auſſi je ſuis trop délicat. Si tout le monde examinoit les motifs de ſes actions, ma foi, les meilleures ne ſeroient pas trop bonnes ; ainſi, trève d'examen, & ſuivons notre plan. S'il a le ſuccès dont je me flatte, je me donne trois plaiſirs à la fois, celui de me venger, de rire, & de bien faire. Voilà trois objets trop attrayans pour y réſiſter, & je vais m'y livrer de tout mon cœur.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, DAMON.

ANGÉLIQUE *à Liſette.*

OUI, je vous rencontre à propos, Liſette, pour vous prier de dire au Chevalier...

LISETTE.

Eſt-ce pour me faire cette prière que vous vouliez me parler à l'écart! adieu, mademoiſelle: ſi vous avez quelque choſe à dire au Chevalier, vous pouvez prendre la peine de lui parler vous-même.

ANGÉLIQUE.

Moi-même! écoutez-moi, de grace: bien loin de vouloir lui parler, je ſuis très-réſolue de ne le plus voir.

LISETTE *à Damon.*

Tenez, monſieur, voici la perſonne en queſtion, la nièce prétendue de monſieur Liſidor. Qu'en dites-vous!

DAMON.

Je la trouve charmante. Je ſuis ravi de faire connoiſſance avec vous, mademoiſelle. Vous dites que vous ne voulez plus voir le Chevalier; & je veux, moi, que vous le voyiez ſans ceſſe.

ANGÉLIQUE.

Qui eſt-ce monſieur, Liſette!

LISETTE.

Monſieur eſt un galant homme à qui vous avez bien de l'obligation.

ANGÉLIQUE.

Moi!

LISETTE.

Vous ; & qui n'eſt occupé préſentement qu'à faire votre bonheur.

ANGE'LIQUE.

Eh ! je n'ai pas l'honneur de le connoître.

DAMON.

Moi, je vous connois, ma belle enfant : je ſuis informé de votre naiſſance, de votre ſageſſe, de vos infortunes, & du ridicule mariage que vous êtes ſur le point de contracter. Vous me voyez pénétré de votre malheur, réſolu de faire mes efforts pour l'empêcher, & ſouhaitant de vous rendre auſſi heureuſe deſormais, que vous êtes à plaindre aujourd'hui.

ANGE'LIQUE.

Ah, monſieur, vous m'étonnez ! eh comment ai-je pû mériter un protecteur ſi généreux !

DAMON.

Par votre mérite & votre triſte ſituation. Mon plus grand bonheur eſt d'employer mes biens à de pareilles actions. Je n'exige même aucune reconnoiſſance de ceux que j'ai le plaiſir d'obliger, parce que ce plaiſir eſt plus vif que celui qu'ils reſſentent de mes bienfaits. Je me paye d'avance.

ANGE'LIQUE.

Ah, monſieur ! qu'il eſt rare de trouver des cœurs comme le vôtre, & que j'envie votre bonheur !

DAMON.

Si vous l'enviez, vous le méritez. Les ſentimens que vous faites éclater, redoublent mon empreſſement à vous ſecourir.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Vous diſpenſez, dites-vous, de la reconnoiſſance ! & moi, je ne m'en diſpenſe jamais : je vous regarderai toute ma vie comme mon propre père.

DAMON.

J'en adopte le titre avec raviſſement, & je vais en commencer les fonctions. Je vous recommande d'abord de ne mettre plus aucun obſtacle aux tendres ſentimens que vous avez pour le Chevalier.

LISETTE *à Angélique.*

Voilà un père bien tyrannique !

ANGELIQUE.

Ah, monſieur ! que je vais avoir de plaiſir à vous obéir !

DAMON.

Je ne doute point de votre ſoûmiſſion. La ſeconde loi que je vous preſcris, c'eſt de répondre aux ardeurs de Liſidor par toute l'indifférence & toute la froideur qu'il mérite.

ANGELIQUE.

Frontin, qui m'a miſe au fait de l'infidélité de ce bonhomme, m'a déjà preſſée de lui en faire un ſcrupule, pour l'obliger, s'il eſt poſſible, à rentrer en lui-même ; mais, s'il perſiſte à vouloir m'épouſer, & s'il a toûjours l'appui de ma tante, quel parti voulez-vous que je prenne !

DAMON.

Celui de feindre de vous rendre à ſes inſtances, & de conſentir au mariage ſecret ; il n'en ſera que mieux puni.

ANGELIQUE.

Je vous avoue que j'ai peine à me réſoudre à lui cauſer de l'affliction & à le tourmenter : il eſt ridicule, à la vérité,

mais il vouloit faire ma fortune; je dois lui en être redevable, & tout ce qui reſſemble à l'ingratitude me paroît odieux.

DAMON.

Au lieu d'être ingrate en le détournant de vous épouſer, vous l'empêcherez d'être ridicule, & de manquer à ſes engagemens.

ANGÉLIQUE.

Vous me perſuadez, monſieur, & je crois ne pouvoir mieux faire que de m'abandonner à vos conſeils.

DAMON.

Un jour vous me remercirez de les avoir ſuivis.

LISETTE.

Briſons l'entretien. Venez à votre appartement, mademoiſelle, juſqu'à ce que Liſidor vous demande: je crois que le voici lui-même; ſortons avant qu'il vous voie.

SCENE VI.

LISIDOR, DAMON.

DAMON.

AH! c'eſt vous, mon ami! eh bien, comment vont vos amours!

LISIDOR.

Quelles amours!

DAMON.

Eh mais . . . vos amours avec Iſabelle.

LISIDOR.

Avec Iſabelle! ma foi, cela va bien doucement.

DAMON.

C'eſt ce qu'il me paroît; je ne vois point ici de préparatifs de nôces.

LISIDOR.

Oh ! je veux me marier ſans préparatifs. Me prenez-vous pour un vieux fou !

DAMON.

Je n'ai garde, je ſais que vous êtes la ſageſſe même.

LISIDOR.

Suis-je d'un âge à faire un mariage d'éclat !

DAMON.

Non ; je vous crois d'humeur à vous marier très-diſcrètement.

LISIDOR.

Eh ne fais-je pas bien !

DAMON.

Très-bien, je vous aſſure.

LISIDOR.

Me croyez-vous aſſez fat pour inviter des parens, des amis, des connoiſſances ! pour faire un feſtin ! pour donner le bal ! pour ameuter tout le quartier !

DAMON.

Non, non ; vous êtes trop prudent pour cela.

LISIDOR.

Tenez, ſi je fais tant que de me marier, je ne veux pas avoir un ſeul témoin de la ſottiſe que je ferai.

DAMON.

Vous n'êtes donc pas encore bien réſolu !

LISIDOR.

Je ſuis très-réſolu d'une certaine façon, & très-peu réſolu de l'autre. Vous ne m'entendez pas, & j'en ſuis ravi.

DAMON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ; je vous entends peut-être mieux que vous ne penſez.

LISIDOR.

Mieux que je ne penſe ! qu'entendez-vous par-là ?

DAMON.

Eh, eh . . . que vous êtes bien embarraſſé.

LISIDOR.

Cela eſt vrai ; j'ai mille affaires qui me roulent dans la tête, & vous me feriez grand plaiſir, mon ami, ſi vous vouliez, pendant deux ou trois jours, me laiſſer le loiſir d'y rêver.

DAMON.

Non, je ne vous quitte point, & je veux vous aider de mes conſeils.

LISIDOR.

Eh ! je n'en ai que faire.

DAMON.

Songez que je ſuis tout à votre ſervice.

LISIDOR.

Eh que diable ! voulez-vous me ſervir malgré moi ! briſons là-deſſus, je vous prie ; laiſſez-moi tout entier à moi-même, nous nous reverrons la ſemaine prochaine.

DAMON.

La ſemaine prochaine ! je ne puis demeurer ſi long temps ſans vous voir : plus je m'aperçois de votre inquiétude, plus j'ai d'envie de vous ſervir.

LISIDOR.

Eh ! ventrebleu, je vous en diſpenſe. Peſte ſoit des gens qui veulent ſe rendre néceſſaires malgré qu'on en ait !

DAMON.

Oh, oh ! voilà une bruſquerie à laquelle je ne m'attendois pas. Ah ! mon pauvre ami, mon pauvre ami . . .

LISIDOR.

Eh bien, mon pauvre ami; que voulez-vous dire!

DAMON.

Rien. Je vous quitte; mais j'ai une grace à vous demander.

LISIDOR.

Quelle grace!

DAMON.

Comme j'aime tout ce qui vous appartient, & que j'apprends que votre nièce eſt ici, procurez-moi l'honneur de lui rendre mes reſpects.

LISIDOR.

Vous la reſpecterez une autre fois. Bonſoir.

DAMON.

Encore une bruſquerie! oh! parbleu, je ne vous reconnois plus.

LISIDOR.

Mais auſſi, de quoi vous aviſez-vous de venir me tracaſſer de vos offres de ſervices, de vos avis, de vos reſpects, quand je ſuis accablé de ſoins & d'inquiétudes! Votre amitié m'eſt chère, vos reſpects ſont obligeans, vos conſeils ſont très-bons, mais je n'en aurai beſoin de long temps, je vous en avertis.

DAMON.

Peut-être plus tôt que vous ne penſez.

LISIDOR.

Eh bien, attendez que je vous les demande.

DAMON.

Cela ſuffit. Je me ſouviendrai de vos incartades; &, ſi je prends la liberté de m'en venger, vous aurez la bonté de m'excuſer. Juſqu'au revoir.

SCENE VII.

LISIDOR *ſeul.*

QUEL maudit homme eſt-ce-là! ſi je n'avois pas pris les plus juſtes meſures pour lui cacher mon deſſein, je croirois qu'il l'auroit pénétré; mais je ne dois attribuer tout ce qu'il m'a dit, qu'à ſon empreſſement indiſcret. Au diable ſoit le fâcheux! il m'a bouleverſé tous les ſens. Pendant que je ſuis de mauvaiſe humeur, il faut que j'aille trouver ma vieille maîtreſſe, afin d'achever de la dégoûter de moi, ſi je puis, & de la déterminer à rompre nos engagemens. J'aurai bien de la peine à l'y réſoudre; car elle m'aime à la rage. O Ciel, daigne m'inſpirer & m'accorder les moyens de me faire haïr!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

TA maîtreſſe eſt-elle rentrée?

LISETTE.

Pas encore; elle nous laiſſe le temps de nous entretenir. Mais dépêchons, s'il vous plaît; car depuis qu'elle a l'amour en tête, elle ne fait qu'aller & venir, & ſon agitation augmente à chaque inſtant.

DAMON.

La folle! je lui prépare une ſcène qui va bien me réjouir, & qui ne la réjouira pas, ſur ma parole.

LISETTE.

Puis-je vous demander le plan de cette comédie?

DAMON.

Je n'ai pas le loiſir de t'en faire le détail: qu'il te ſuffiſe de ſavoir, Liſette, que mes meſures ſont ſi bien priſes, que j'en eſpère un plein ſuccès.

LISETTE.

Avez-vous vû les Notaires?

DAMON.

Oui, mon enfant, ils ſeront ici dans un quart-d'heure; & comme je leur ai donné de bonnes inſtructions, tout ſe prépare au dénouement. Il m'en coûtera cher, à la vérité; mais j'en ſerai pleinement dédommagé par le plaiſir que j'aurai de me venger. Que la vengeance eſt un friand ragoût! c'eſt un mets divin.

LISETTE.

Que le plaiſir de le ſavourer ne vous faſſe pas oublier, s'il vous plaît, que vous devez me marier avec Frontin: ſongez à ce que vous nous avez promis. Je compte ſur cela, je vous en avertis; & je vous avoue ingénument, monſieur, que je ne ſerois pas fâchée de conclurre.

DAMON.

Vous êtes donc preſſée, Liſette!

LISETTE.

Oh! point du tout; mais vous ſavez, monſieur, qu'il faut faire une fin.

DAMON.

Je t'entends, friponne. Sois ſûre que je ne plaindrai rien pour te rendre heureuſe.

LISETTE.

Ni moi pour vous procurer une vengeance complète.

DAMON.

Voici Liſidor. Il n'eſt pas encore temps que je lui parle; & je vais donner ordre à tout. Sans adieu.

SCENE II.

SCENE II.

LISIDOR, LISETTE.

LISIDOR.

N'EST-ce pas-là Damon qui ſort!

LISETTE.

Lui-même.

LISIDOR.

Ne verrai-je jamais que ce viſage-là! Que te diſoit-il!

LISETTE.

Rien, monſieur; il demandoit ma maîtreſſe, je lui ai dit qu'elle étoit ſortie, & il s'eſt retiré ſur le champ.

LISIDOR.

Tant mieux. Où eſt donc allée Iſabelle! je voulois lui parler, & je ne l'ai point trouvée.

LISETTE.

Je crois qu'elle va bien-tôt rentrer. Voulez-vous que je lui diſe quelque choſe de votre part!

LISIDOR.

Non, non; il faut que je lui parle moi-même, & cela preſſe beaucoup.

LISETTE.

Je vous l'enverrai dès qu'elle ſera revenue.

LISIDOR.

N'as-tu point vû ce maraud de Frontin!

LISETTE.

Maraud, monſieur! c'eſt un très-honnête garçon.

LISIDOR.

Oui ; mais cet honnête garçon eſt un impertinent que je ne trouve jamais quand j'ai beſoin de lui.

LISETTE.

Le voici fort à propos ; ne le grondez pas, je vous en prie.

LISIDOR.

Laiſſe-nous.

SCENE III.

FRONTIN, LISIDOR.

LISIDOR.

AH ! te voilà, Frontin ! il y a une heure que je t'attends. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Monſieur, je viens ... de chez mon Notaire.

LISIDOR.

De chez ton Notaire ! tu as un Notaire, toi !

FRONTIN.

Pourquoi non ?

LISIDOR.

Eh que viens-tu de faire chez lui ?

FRONTIN.

J'y viens de paſſer un contrat ... de conſtitution.

LISIDOR.

Que diable veux-tu dire !

FRONTIN.

Monſieur, c'eſt qu'il m'eſt rentré quelques fonds, & je viens de les placer.

LISIDOR.

Sur qui !

FRONTIN.

Sur une perſonne qui a caution valable, & qui me donne toutes mes ſûretés.

LISIDOR.

Laiſſons-là tes affaires, & parlons des miennes. Ma vieille maîtreſſe eſt-elle rentrée !

FRONTIN.

Elle vient d'arriver avec ſon neveu. Peſte, que c'eſt un joli garçon !

LISIDOR.

Eh ne t'a-t-elle rien dit !

FRONTIN.

Pas le mot ; elle me paroît toute occupée de ce neveu.

LISIDOR.

Tant mieux : tu crois donc qu'elle ne ſe doute de rien !

FRONTIN.

De rien, abſolument.

LISIDOR.

Par ma foi, cela eſt trop plaiſant ! Parce que je fais ſemblant de touſſer, elle croit que je ſuis confiſqué : avec une crédulité d'enfant, elle donne dans tous les contes que je lui fais, & ne prend pas le moindre ombrage de la charmante nièce que je me donne : de la meilleure foi du monde, elle conſent que cette nièce demeure ici, & la prend même ſous ſa direction. Trouves-tu pas cela réjouiſſant ! j'en ris de tout mon cœur. *(Il rit à gorge déployée.)*

FRONTIN *l'imitant.*

Et moi auſſi, ha, ha, ha .... Mais ne ſentez-vous pas quelques remords d'abuſer ainſi de la ſimplicité d'Iſabelle !

LISIDOR.

Au fond, cela me fait pitié.

FRONTIN.

J'en ai le cœur meurtri ; tout ce qui bleſſe la bonne foi me répugne, &, entre nous, je trouve que votre probité baiſſe autant que l'eſprit d'Iſabelle.

LISIDOR.

Que veux-tu, mon garçon ! j'aime à la rage, & l'amour eſt plus fort que la probité.

FRONTIN.

Quand épouſez-vous votre chère nièce !

LISIDOR.

Le plus tôt que je pourrai : je prépare tout ſous main, notre contrat de mariage eſt tout prêt ; mais avant que j'oſe le ſigner, il faut que je tire adroitement d'Iſabelle une promeſſe qu'elle a de moi : heureux, ſi j'en ſuis quitte pour lui rendre la ſienne !

FRONTIN.

Il ne ſera pas aiſé d'en venir là.

LISIDOR.

Je n'en deſeſpère pas : Iſabelle me paroît en train de conſentir à tout.

FRONTIN.

Je le crois. Mais voici votre aimable nièce.

SCENE IV.

ANGE'LIQUE, LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

LA pauvre enfant vient me chercher.

FRONTIN.

En doutez-vous! toutes les femmes vous adorent. Il faut que vous ayez un Caractère.

ANGE'LIQUE.

Je venois ſavoir, monſieur, ſi vous étiez arrivé. Ma tante & moi nous nous étonnions d'être ſi long-temps chez vous, ſans que vous y fuſſiez.

LISIDOR.

Pardon, ma belle enfant: l'impatience que j'ai de vous épouſer, eſt cauſe que j'ai paſſé deux heures chez mon Notaire, pour y dicter les articles de notre contrat. Je viens de terminer cette affaire, & vous en ſerez très-contente.

ANGE'LIQUE.

Je crois que c'eſt votre intention.

LISIDOR.

Oui, je vous le jure.

ANGE'LIQUE.

Mais je doute qu'elle puiſſe avoir ſon effet.

LISIDOR.

Et par quelle raiſon, je vous prie!

ANGE'LIQUE.

Parce que je ſuis cauſe que vous manquez à vos anciens

engagemens. Selon ce que Frontin m'a conſié par votre ordre, afin de m'obliger au myſtère que vous ſouhaitez, je vais occuper la place d'une perſonne que vous aimez depuis très-long temps.

LISIDOR.

Eh! morbleu, c'eſt à cauſe de cela que je ne l'aime plus.

ANGÉLIQUE.

Suppoſé que vous ne l'aimiez plus, monſieur, votre manque de foi n'en eſt pas moins blâmable, & je me fais un vrai ſcrupule d'en être la cauſe.

LISIDOR.

Vous n'en êtes que la cauſe innocente, & je prends ſur moi toute la faute. Demandez à ce garçon ſi on peut vous en faire le moindre reproche.

FRONTIN.

Eh fi donc! cela ſeroit impertinent. *(bas à Angélique.)* Ferme ſur les ſcrupules.

ANGÉLIQUE.

J'entends dire tous les jours à ma tante, qui n'eſt pas encore bien âgée, que de ſon temps on aimoit mieux mourir que d'être infidèle.

FRONTIN.

Oh bien, mademoiſelle, on aime mieux l'être aujourd'hui que de s'ennuyer un quart-d'heure. La conſtance eſt devenue ridicule.

LISIDOR.

Fort bien, mon garçon, tu dis des merveilles.

ANGÉLIQUE.

Ridicule, tant qu'il vous plaira; pour moi, je m'en piquerai toûjours.

LISIDOR.

Vous me ſerez donc toûjours fidèle!

ANGE'LIQUE.

Oui, ſi je vous le promets.

FRONTIN *bas.*

Bonne réponſe!

LISIDOR.

Si vous me le promettez, dites-vous! eſt-ce que vous balancez!

ANGE'LIQUE.

Plus que jamais, depuis que je ſais que vous vous êtes promis à une autre.

LISIDOR.

Mais la perſonne à qui je me ſuis promis conſent que je lui manque de parole.

ANGE'LIQUE.

Elle y conſent!

FRONTIN.

Oui, vraiment, & du meilleur de ſon cœur; elle ſeroit même très-fâchée que monſieur ſe piquât de la vieille mode. *(bas à Angélique.)* Ripoſtez vivement.

ANGE'LIQUE.

Si cette perſonne eſt ſi complaiſante, monſieur, pourquoi lui faire un myſtère de notre mariage, & me faire paſſer pour votre nièce!

LISIDOR *après avoir un peu rêvé.*

Oh, pourquoi, pourquoi! c'eſt que je ne veux pas qu'Iſabelle ſoupçonne que je romps avec elle par inconſtance: cela pourroit la piquer & déranger mes meſures.

ANGE'LIQUE.

Vous la trompez donc!

LISIDOR *en colère.*

Eh! morbleu, oui, je la trompe.... mais ſans la tromper... car... ſi... dans le fond... étant d'accord pour la forme... vous entendez bien... elle & moi... nous nous réſervons.... Oh! ma foi, vous êtes trop ſcrupuleuſe.

FRONTIN *feignant d'être en colère.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir. *(bas à Angélique.)* Courage, il ne ſait plus ce qu'il dit.

LISIDOR *à Frontin.*

Que lui dis-tu!

FRONTIN.

Je la gronde tout bas, par reſpect pour vous.

LISIDOR.

C'eſt bien fait. *(à Angélique.)* N'eſt-il pas vrai que ſi...? Aide-moi, Frontin.

FRONTIN *à Angélique.*

Oui; cela n'eſt-il pas vrai!

LISIDOR.

Laiſſe-moi donc finir. N'eſt-il pas vrai, dis-je, que ſi je trompe Iſabelle, c'eſt uniquement pour l'amour de vous, & que l'action du monde la moins honnête devient louable pour une ſi belle cauſe!

ANGÉLIQUE.

Ce diſcours eſt fort obligeant pour moi, mais il ne détruit point mes ſcrupules.

LISIDOR.

Laiſſons les ſcrupules aux petits eſprits.

ANGÉLIQUE.

Vous prenez donc ſur vous tout le mal que je puis faire en vous épouſant!

LISIDOR.

LISIDOR.

Oui, ma belle enfant, je prends ſur moi tout ce qui peut bleſſer votre délicateſſe. *(à part.)* Juſqu'où nous mène la paſſion, quand elle eſt la plus forte !

ANGÉLIQUE.

Ce que vous venez de dire me raſſure ; & puiſque vous perſiſtez dans votre deſſein, je ceſſe de vous faire des objections.

LISIDOR.

Ah ! vous me charmez.

SCENE V.

LISETTE, LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISETTE.

MA maîtreſſe m'envoie vous dire, monſieur, que ſon neveu vient d'arriver céans, & vous demande ſi vous avez le loiſir de recevoir ſes reſpects.

LISIDOR.

De tout mon cœur ; dis-lui que je l'attends avec impatience.

SCENE VI.

LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISIDOR.

ON dit que c'eſt un jeune homme fort aimable & fort bien élevé.

FRONTIN.

Je crois que vous en ſerez content.

LISIDOR.

Iſabelle m'en a fait un portrait très-avantageux, qui m'a donné un grand deſir de le connoître.

FRONTIN.

Il faudra, je crois, auſſi que mademoiſelle Angélique faſſe connoiſſance avec lui.

ANGÉLIQUE.

Très-volontiers.

LISIDOR.

Mon Dieu, cela ne preſſe pas.

SCENE VII.

ISABELLE, Le CHEVALIER, LISIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE *au Chevalier.*

ENTREZ, je vous prie. *(à Liſidor.)* Vous voulez bien, monſieur, que je vous préſente mon cher neveu.

LISIDOR.

Vous me faites bien de l'honneur, mademoiſelle. En vérité, voilà un jeune homme de bon air.

Le CHEVALIER.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

LISIDOR.

Et moi le vôtre, aſſurément. *(à Iſabelle.)* Souffrez auſſi, mademoiſelle, que je vous préſente ma chère nièce.

ISABELLE.

Voilà, ſans mentir, une demoiſelle bien aimable.

ANGELIQUE.

Vous êtes bien obligeante, mademoiſelle.

LISIDOR.

Elle eſt impatiente de vous embraſſer; permettez qu'elle ait cet honneur.

ISABELLE *embraſſant Angélique.*

C'eſt un vrai plaiſir pour moi.

LISIDOR.

Je la mets ſous votre direction: vous m'avez promis de l'honorer de vos conſeils.

ANGELIQUE.

Et moi je vous promets, mademoiſelle, que je me ferai gloire de les ſuivre.

ISABELLE.

Je crois que vous n'en aurez pas beſoin; mais ne les épargnez point, je vous prie, s'ils peuvent vous être utiles. Vous m'avez promis auſſi, monſieur, que vous prendriez ſoin de mon neveu, & je me flatte que vous tiendrez votre parole.

LISIDOR.

Il peut compter ſur tous les bons avis que je ſerai capable de lui donner.

ISABELLE *au Chevalier.*

Mon neveu, remerciez donc monſieur.

Le CHEVALIER.

Monſieur, vous pouvez compter auſſi ſur toute la docilité & toute la reconnoiſſance que vous méritez de ma part.

LISIDOR.

Je me flatte que je ſerai très-content de vous.

Le CHEVALIER.

C'eſt de quoi je ne vous réponds pas ; mais vous aurez la bonté de me pardonner.

LISIDOR *à Iſabelle.*

J'aime cette modeſtie dans un jeune homme. C'eſt le même caractère que ma nièce, & vous ne la trouverez pas moins docile.

ISABELLE.

Je ſuis charmée de la voir, & de faire connoiſſance avec elle.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une connoiſſance qui m'eſt bien précieuſe ; & je vous ſupplie d'y joindre l'honneur de votre amitié.

LISIDOR.

Peut-on mieux répondre ! Il faut que je l'embraſſe pour lui en témoigner ma joie.

ANGÉLIQUE *le repouſſant.*

Mon oncle, diſpenſez-m'en, je vous ſupplie.

LISIDOR.

Mais, ma nièce, il n'y a point de mal à cela.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez-moi, mon oncle.

LISETTE *à Angélique.*

Voilà une nièce bien ſcrupuleuſe ! Toute autre que mademoiſelle ſeroit perſuadée qu'un oncle peut embraſſer ſa nièce ſans conſéquence.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſuis pas ſi familière avec le mien.

ISABELLE *à Angélique.*

Vous trouveriez donc mauvais que j'embraſſaſſe mon neveu ?

Le CHEVALIER.

Oh ! pour cela oui, ma tante ; cela feroit rougir mademoiſelle, & il faut épargner ſa pudeur.

LISIDOR.

Un peu de patience : quand nous aurons vécu quelque temps enſemble, tout s'arrangera, tout s'ajuſtera de manière, que nous n'aurons tous qu'une façon de penſer.

ISABELLE.

Oui, oui, nous nous accoûtumerons les uns aux autres, & nous nous paſſerons toutes nos petites foibleſſes.

LISIDOR.

C'eſt bien dit : l'indulgence réciproque eſt l'ame de la ſociété. Permettez, mademoiſelle, que je faſſe un petit préſent à monſieur, de trente actions que je viens d'acheter pour lui.

ISABELLE.

En vérité, cela eſt trop généreux, & voilà une attention digne de vous. Prenez, mon neveu.

Le CHEVALIER.

Je n'oſerois, ma tante.

ISABELLE.

Je le veux abſolument.

Le CHEVALIER.

Je vous obéis.

ISABELLE *à Angélique.*

Et vous, mademoiſelle, recevez cet écrain de pierreries ; elles vous ſiéront mieux qu'à moi, & j'étois impatiente de vous les remettre.

ANGELIQUE.

Vous me rendez confuſe, & je n'oſerois...

LISIDOR.

Prenez, ma nièce ; vous deſobligeriez mademoiſelle, en la refuſant. *(bas à Iſabelle.)* Je meurs d'envie de vous parler en particulier.

ISABELLE *bas à Liſidor.*

J'allois vous propoſer la même choſe. Liſette, conduiſez la nièce de monſieur à l'appartement qui lui eſt deſtiné.

Le CHEVALIER.

Vous permettrez auſſi, ma tante, que j'aille prendre poſſeſſion du mien.

ISABELLE.

Oui, mon neveu ; Frontin va vous y conduire. *(à Frontin.)* C'eſt celui que ton maître occupoit il y a cinq ans.

FRONTIN.

Oh ! je le connois, je le connois. Venez, monſieur, je vous mènerai bien.

Le CHEVALIER *à Frontin.*

Je n'ai pas peur de me méprendre en te ſuivant.

ISABELLE *au Chevalier.*

Nous vous rejoindrons dans un moment.

Le CHEVALIER.

Ne vous contraignez pas, ma tante ; je tâcherai de ne me point ennuyer.

SCENE VIII.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

OH çà, tout naturellement, entre nous, & ſans complaiſance, que penſez-vous de mon neveu !

LISIDOR.

Sur ma foi, ſur mon honneur, c'eſt le plus aimable garçon qu'on puiſſe voir.

ISABELLE.

Vous me raviſſez. Mais là, tout de bon, en êtes-vous content?

LISIDOR.

On ne peut l'être davantage. Et de ma nièce, qu'en penſez-vous? parlez-moi ſincèrement, comme ſi vous parliez à vous-même.

ISABELLE.

Je vous aſſure que je ſuis charmée de votre nièce: elle eſt belle, elle eſt polie, elle a tout-à-fait bon air, & je lui crois bien de l'eſprit.

LISIDOR.

Elle en a comme un ange: plus vous la connoîtrez, plus vous l'aimerez; du moins, voilà l'effet qu'elle a fait ſur moi.

ISABELLE.

Je n'en ſuis point ſurpriſe.

LISIDOR.

Je ne m'étonne point non plus que vous aimiez tant votre neveu.

ISABELLE.

Le moyen de s'en défendre!

LISIDOR.

On ne le peut pas. Ma foi, c'eſt une aimable choſe que la jeuneſſe!

ISABELLE.

Rien n'eſt plus touchant, je vous l'avoue; cela vous divertit, cela vous amuſe.

LISIDOR.

Oui, cela vous ranime, cela vous fait renaître. Tenez, quand je vois ma nièce, il me ſemble que je n'ai que vingt ans.

ISABELLE.

Et moi, quand je vois mon neveu, je ſuis auſſi folle que quand je m'amuſois avec une poupée.

LISIDOR.

Les pauvres enfans ! ils méritent bien que nous leur donnions tous nos ſoins, toute notre attention, toute notre amitié.

ISABELLE.

Cela eſt vrai, au moins. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon neveu.

LISIDOR.

Et moi, que de ma nièce. Il faut que chacun de notre côté nous leur aſſurions notre bien.

ISABELLE.

Nous ne pouvons rien faire de plus raiſonnable.

LISIDOR.

Rien de plus honnête.

ISABELLE.

Rien de plus généreux. Et quant à notre mariage...

LISIDOR.

Oh, notre mariage ... il viendra quand il pourra.

ISABELLE.

Je crois que le plus tard vaudra le mieux.

LISIDOR.

Ma foi, quand il ne viendroit point du tout...

ISABELLE

ISABELLE *en ſoûriant.*

Ce ne ſeroit pas un grand malheur, n'eſt-ce pas! qu'en dites-vous!

LISIDOR.

Un grand malheur .... je ne ſais ... ſi ce ne ſeroit pas un bonheur pour nous.

ISABELLE.

Ecoutez ... cela pourroit bien être. Les choſes changent de face ſuivant les différens points de vûe.

LISIDOR.

Sans doute: il y a telle choſe qui paroît merveilleuſe dans un temps, & qui n'eſt rien moins que cela dans un autre.

ISABELLE.

Nous ne ſommes plus jeunes.

LISIDOR.

Ni plus guère aimables.

ISABELLE.

Nos feux ſont bien refroidis.

LISIDOR.

Notre paſſion tire à ſa fin: le mariage acheveroit de l'éteindre.

ISABELLE.

De-là nous paſſerions à la froideur.

LISIDOR.

Et de la froideur à la haine.

ISABELLE.

Cela ſeroit affreux: cette idée-là me fait frémir.

LISIDOR.

Pourquoi donc nous rendre malheureux!

ISABELLE.

En effet, ne ſommes-nous pas encore nos maîtres!

LISIDOR.

Oui; & ſi nous nous marions une fois, cela tiendra malgré nous: c'eſt une terrible choſe que le mariage.

ISABELLE.

Il m'épouvante, je l'avoue.

LISIDOR.

Eh bien, ne nous marions point.

ISABELLE.

Ce qui me fâche, c'eſt que nous avons des engagemens.

LISIDOR.

Ne peut-on pas les rompre! on s'engage, on ſe dégage, on ſe rengage; voilà le train du monde.

ISABELLE.

Et ce train-là eſt fort joli, fort amuſant. Si on ne changeoit pas quelquefois, la vie ſeroit inſupportable.

LISIDOR.

On ſe pendroit. Voici votre promeſſe, ſi je ne me trompe!

ISABELLE.

Oui, je la reconnois. Et je crois que voici la vôtre!

LISIDOR.

Juſtement. Eh bien, que ferons-nous de ces paperaſſes-là!

ISABELLE.

Eh mais... je ferai ce que vous voudrez.

LISIDOR *prêt à déchirer, en ſoûriant.*

Hem!

ISABELLE *de même.*

Hem!

LISIDOR *commençant de déchirer.*

Voyez-vous ce que je veux faire!

ISABELLE *de même.*

Très-bien. Voyez-vous auſſi !

LISIDOR.

Courage.

ISABELLE.

Ferme.

LISIDOR.

Je déchire au moins.

ISABELLE.

Et moi auſſi.

LISIDOR.

Voilà qui eſt fait.

ISABELLE.

C'eſt une affaire finie.

LISIDOR.

Me voilà bien ſoulagé.

ISABELLE.

Je me ſens légère comme une plume.

LISIDOR.

Vous comprenez bien pourtant qu'il faudra ſauver les apparences, & feindre que nous perſiſtons.

ISABELLE.

Nous ferons courir le bruit que nous ſommes mariés : le croira qui voudra. Peut-être y reviendrons-nous ; que ſait-on !

LISIDOR.

Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Sans adieu, ma bonne amie.

ISABELLE.

Juſqu'au revoir, mon bon ami ; car nous n'avons plus d'autre engagement que l'amitié.

LISIDOR.

Non, vraiment; & en tout cas, vous pouvez prendre un autre mari que moi.

ISABELLE.

Oh! je veux mourir fille.

LISIDOR.

Et moi, garçon; c'eſt une affaire réſolue. *(à part.)* Allons voir ma chère pouponne.

SCENE IX.

ISABELLE *ſeule.*

GRACE à Dieu, me voilà libre; mais ce ne ſera pas pour long temps, & je ſerai bien-tôt rengagée: je nage dans la joie, je ne me poſſède pas.

SCENE X.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

OH, oh, vous voilà de bonne humeur! je crois que vous danſez!

ISABELLE.

J'en aurois bien envie.

LISETTE.

Et d'où vous vient cette ſaillie joyeuſe!

ISABELLE *avec tranſport.*

Tout eſt caſſé, tout eſt briſé, tout eſt rompu. Quel bonheur! je ſuis maîtreſſe de mes actions.

LISETTE.

Que de belles choſes vous allez faire !

ISABELLE.

Nous venons de nous expliquer, Liſidor & moi, nous avons fait une exacte revûe de nos ſentimens l'un pour l'autre, & de la meilleure foi du monde nous nous ſommes avoué que nous ne nous aimions plus.

LISETTE.

J'entends ; votre amour étoit ſi vieux & ſi caſſé, qu'il n'en pouvoit plus.

ISABELLE.

Oui, le pauvre amour étoit tout uſé, tout délabré.

LISETTE *apercevant les morceaux de papier.*

Je crois qu'en voici les pièces.

ISABELLE.

Tu dis vrai ; c'eſt tout ce qui reſte de nos engagemens.

LISETTE.

Si bien que le Chevalier ne ſera plus votre neveu ! vous allez l'épouſer publiquement !

ISABELLE.

Publiquement ! cela me donneroit un ridicule qui me feroit mourir de honte. Et puis, veux-tu que je te diſe ! j'aime le myſtère, il aſſaiſonne le plaiſir, & le rend plus durable.

LISETTE.

Vous penſez délicatement. Mais à propos, j'oubliois de vous dire que monſieur Damon eſt dans l'antichambre, & qu'il demande à vous parler.

ISABELLE.

Cet homme-là eſt né pour m'importuner. Que me veut-il !

LISETTE.

Vous allez l'apprendre de lui-même ; le voici.

ISABELLE.

Retire-toi.

SCENE XI.

LISIDOR, DAMON, ISABELLE.

LISIDOR *à Damon.*

OUI, mon cher Damon, vous êtes mon ancien ami ; mais vous me forcez à vous dire encore, que la plus grande preuve que je deſire de votre amitié, c'eſt que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

DAMON.

Il y a des occaſions, mon cher Liſidor, où nous devons nous faire un devoir eſſentiel de ſervir nos amis en dépit d'eux-mêmes ; & je veux vous convaincre aujourd'hui que perſonne ne s'occupe plus vivement que moi de ce qui vous intéreſſe, auſſi-bien que mademoiſelle.

LISIDOR.

Je vous ai déjà dit que je vous en diſpenſe.

ISABELLE.

Et moi auſſi. Mais quel eſt le ſujet de ce beau compliment !

LISIDOR.

Monſieur veut nous prouver qu'il nous aime, en nous preſſant de nous marier dès ce ſoir.

ISABELLE.

Ecoutez, mon cher monſieur, vous me permettrez de vous dire une choſe, en amie.

DAMON.

Quoi, mademoiſelle!

ISABELLE.

C'eſt qu'il y a vingt ans, tout au moins, que vous avez le talent de m'ennuyer.

DAMON.

Je vous ſuis obligé de la confidence: je m'en doutois depuis long temps.

ISABELLE.

Faites-moi donc la grace, une bonne fois, de prendre congé pour toûjours.

DAMON.

C'eſt une grace que vous obtiendrez bien-tôt; mais, croyez-moi tous deux, exécutez tout au plus tôt les anciennes promeſſes que vous vous êtes faites l'un à l'autre, & ne vous occupez que de cela.

LISIDOR.

Parbleu, nous avons bien d'autres affaires.

DAMON.

Celle-ci eſt la plus preſſante.

LISIDOR.

La plus preſſante! oh! je vous réponds que non.

ISABELLE *à Damon.*

Nous ſavons mieux que vous ce qui nous preſſe le plus.

DAMON.

En un mot, mademoiſelle, & comme votre parent, & comme votre ami, je ne puis approuver que vous différiez davantage à remplir vos engagemens: tout le monde les connoit, tout le monde eſt bien aſſuré que rien ne peut

plus s'y oppoſer, & tout le monde va vous tympaniſer, ſi vous balancez un inſtant.

LISIDOR.

Que tout le monde s'aille promener : nous ne dépendons que de nous-mêmes, & nous ferons ce qui nous conviendra.

DAMON.

Vous le prenez tous deux ſur ce ton-là !

LISIDOR.

Oui.

DAMON.

Oh bien, il faut donc que je vous ſerve malgré vous-mêmes, & j'ai un moyen infaillible de vous rendre tous deux raiſonnables.

ISABELLE.

Raiſonnables ! je vous en défie.

DAMON.

Vous m'en défiez ! entrez, monſieur Subtil.

SCENE XII.

M.r SUBTIL, LISIDOR, ISABELLE, DAMON.

LISIDOR.

QUI diable m'amène ici cet original-là !

M.r SUBTIL.

Mademoiſelle & meſſieurs, très-humble ſerviteur.

LISIDOR.

Que voulez-vous !

M.r SUBTIL.

M.r SUBTIL.

Voilà un beau compliment que vous me faites, à moi, votre ancien ami ! à moi, qui puis dire, ſans vanité, qu'il ſuffit de me connoître pour m'eſtimer, & que je ſuis connu des gens de la plus noble, de la plus haute, de la plus ſublime volée !

LISIDOR.

Je vois bien que vous êtes toûjours le même.

M.r SUBTIL.

Oui, toûjours gai, toûjours vif, & toûjours ſemillant.

LISIDOR.

Eh bien, monſieur le ſemillant, pour quelle affaire venez-vous ici ?

M.r SUBTIL.

Pour une affaire qui vous remettra de bonne humeur : j'apporte un contrat de mariage à ſigner. Où ſont donc les futurs époux ?

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

M.r SUBTIL.

On dit que le futur eſt un dégourdi, & que la future eſt belle au parfait, au ſublime, au ſuprême.

LISIDOR.

Quel galimathias nous faites-vous ici ?

M.r SUBTIL.

Galimathias, monſieur ! il n'y en eut jamais dans mes diſcours ni dans mes actes : celui que j'apporte eſt dreſſé par moi-même, & vous y ſentirez toute la clarté, toute la préciſion, & toute l'éloquence de l'étude ; car moi, je ne ſais ce que c'eſt que de verbiager, & j'ai le ſtyle coulant, ſublime, énergique.

LISIDOR.

Savez-vous, monſieur Subtil, que ma patience eſt à bout! Au fait; de quoi s'agit-il!

M.r SUBTIL.

Du contrat de mariage de monſieur le Chevalier de Boiſdouillet & de mademoiſelle Angélique de Préfleury. *(à Damon.)* Ne m'avez-vous pas dit, monſieur, qu'ils avoient établi céans leur domicile!

DAMON.

Du moins quant à préſent.

M.r SUBTIL *à Liſidor.*

Vous voyez que je ne viens pas à fauſſes enſeignes: je ſuis circonſpect au parfait, au ſublime, au ſuprême degré.

LISIDOR.

Mon pauvre monſieur Subtil, vous êtes fou au degré le plus haut, le plus parfait, le plus ſublime.

M.r SUBTIL.

Eſt-ce être fou que d'apporter un contrat de mariage à ſigner!

ISABELLE.

Le contrat de qui!

M.r SUBTIL.

De ladite demoiſelle Angélique, & dudit ſieur Chevalier.

LISIDOR.

Qui vous a dit qu'ils vouloient ſe marier! qui vous a chargé de faire leur contrat!

M.r SUBTIL *montrant Damon.*

C'eſt monſieur.

LISIDOR *à Damon.*

Vous!

DAMON.

Moi-même.

ISABELLE *à Damon.*

Et ſur quoi fondé, s'il vous plaît !

DAMON.

Sur leur inclination mutuelle, ſur le deſir qu'ils ont de s'épouſer, & ſur les promeſſes qu'ils ſe ſont faites en ma préſence.

ISABELLE.

Mon neveu !

LISIDOR.

Ma nièce !

DAMON.

Oui, votre nièce & votre neveu ; ils s'aiment paſſionnément, ils m'en ont fait confidence, & c'eſt moi qui les marie.

LISIDOR.

Je tombe des nues.

ISABELLE.

Je ſuis confondue.

SCENE XIII.

M.r GRIFFARD, M.r PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M.r SUBTIL.

M.r SUBTIL.

OH, oh ! voici deux de mes confrères ! Bonjour, monſieur Griffard. Serviteur, monſieur Pataclin.

ISABELLE.

Que vois-je !

LISIDOR.

Que veut dire ceci !

M.r SUBTIL.

Peut-on ſavoir ce qui vous amène ici, meſſieurs !

M.r GRIFFARD.

J'apporte le contrat de mariage entre monſieur Liſidor & mademoiſelle de Préfleury.

M.r PATACLIN.

Et moi, celui de mademoiſelle ci-préſente, & de monſieur le Chevalier de Boiſdouillet.

LISIDOR *à Iſabelle.*

Comment, morbleu, vous épouſez votre neveu!

ISABELLE.

Pourquoi non! vous épouſez bien votre nièce.

LISIDOR.

Ah! je ſuis bien aiſe de ſavoir vos petites manœuvres, mademoiſelle.

ISABELLE.

Et moi, de découvrir les vôtres, monſieur.

M.r SUBTIL.

C'eſt un coup fourré. L'aventure eſt plaiſante, au ſublime, au parfait.

LISIDOR *à M.r Griffard.*

Et qui vous a dit d'apporter ici votre minute?

M.r GRIFFARD *montrant Damon.*

C'eſt monſieur.

ISABELLE *à M.r Pataclin.*

Et vous, qui eſt-ce qui vous a prié de venir ici!

M.r PATACLIN *montrant Damon.*

C'eſt monſieur.

LISIDOR.

C'eſt monſieur! toûjours monſieur! que le diable emporte monſieur! Par où, je vous ſupplie, avez-vous découvert nos ſecrets!

DAMON.

Par vous-même. Ce neveu & cette nièce que vous vous

êtes préſentés l'un à l'autre, m'ont fait d'abord ſoupçonner vos intentions. J'ai dit à ces meſſieurs, que je connoiſſois pour être vos Notaires, que vous m'aviez mis dans votre confidence; ils m'ont cru, & m'ont initié dans vos myſtères. C'eſt moi qui les ai preſſés de venir ici, leur faiſant entendre que vous n'aviez plus de raiſons pour tenir vos mariages ſecrets.

ISABELLE.

Voilà un beau tour que vous nous jouez!

DAMON.

C'eſt un tour d'ami, puiſque je vous ſauve la plus grande extravagance que vous puſſiez faire l'un & l'autre.

M.r SUBTIL.

Ma foi, cela eſt vrai au ſublime.

DAMON.

Quand vous ſerez de ſang froid, vous m'en remercirez. Croyez-moi, rentrez en vous-mêmes: le moindre éclat vous expoſe à la riſée publique; prenez votre parti.

SCENE XIV.

Le CHEVALIER, ANGÉLIQUE, M.r GRIFFARD, M.r PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M.r SUBTIL.

ISABELLE *au Chevalier.*

AH, te voilà, perfide!

LISIDOR *à Angélique.*

C'eſt donc vous, petite traîtreſſe!

Le CHEVALIER.

Ma tante... en vérité... je vous demande bien pardon.

ANGE'LIQUE.

Mon oncle... je vous aſſure... que je ſuis bien confuſe...

ISABELLE.

Comment, j'aurai donné mes pierreries à ma rivale!

LISIDOR.

Et moi, mes actions à l'amant de ma maîtreſſe!

ANGE'LIQUE.

Cela n'eſt pas juſte. Tenez, mademoiſelle, reprenez votre écrin.

Le CHEVALIER *à Liſidor.*

Monſieur, voilà vos actions.

LISIDOR.

S'ils ne ſont point fidèles, ils ſont honnêtes gens du moins. Mais pourquoi nous avoir trompés! pourquoi conſentiez-vous à nous épouſer!

DAMON.

Par néceſſité. Il ne ſuffit pas d'être jeune & aimable, il faut avoir de quoi vivre.

LISIDOR.

Et ſeront-ils plus riches étant mariés enſemble! Qui eſt-ce qui fait votre fortune!

Le CHEVALIER & ANGE'LIQUE *montrant Damon.*

C'eſt monſieur.

LISIDOR.

Enfin, c'eſt monſieur qui fait tout.

SCENE DERNIE'RE.

M.r JOUFFLU, FRONTIN, LISETTE, Le CHEVALIER, ANGE'LIQUE, M.r GRIFFARD, M.r PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M.r SUBTIL.

M.r SUBTIL.

AH! je crois que voici mon confrère, monſieur Joufflu. Encore un Notaire! par ma foi, c'eſt la journée des brancards.

LISIDOR.

Que diable nous veut encore celui-ci? Pour quelle affaire venez-vous céans!

M.r JOUFFLU.

Vous voyez les deux perſonnes qui m'ont prié d'y venir. Ils ne veulent pas ſe marier ſans la permiſſion de leurs maîtres, & ſans les ſupplier de leur faire l'honneur de ſigner la minute de leur contrat.

LISIDOR.

Comment, Frontin & Liſette s'épouſent!

ISABELLE.

Et qui eſt-ce qui vous donne de quoi vous marier!

LISETTE & FRONTIN *montrant Damon.*

C'eſt monſieur.

LISIDOR.

Encore monſieur! *(à Damon.)* Parbleu, vous faites bien des affaires en peu de temps!

FRONTIN *à Damon.*

Monſieur, vous aurez la bonté de ſigner le premier; car c'eſt de vous que nous tenons tout le bien que nous mettons en communauté.

DAMON.

Et avec votre permiſſion, s'il vous plaît, combien eſt-ce que je vous donne!

M.r JOUFFLU.

Il eſt ſtipulé que le ſieur Frontin apporte mille écus en mariage.

DAMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Hélas! ce n'eſt pas trop, & je ſuis modeſte.

M.r JOUFFLU.

Et il reconnoît avoir reçu mille écus de la demoiſelle Liſette.

DAMON.

Comment diable! mais vous taillez en plein drap.

LISETTE.

Comme l'étoffe eſt bonne, nous nous ſommes fait bonne meſure.

DAMON.

Je le vois bien. Mais je fais bon de tout, & je ſignerai.

M.r SUBTIL *à Iſabelle & à Liſidor.*

Oh çà, monſieur & mademoiſelle, on dit vulgairement qu'il faut faire une fin. Voici la minute de votre contrat, que je garde depuis vingt-cinq ans; elle eſt preſque auſſi uſée que vos amours. Voulez-vous que je vous parle au vrai, au ſincère, au naturel, ſans ambiguité, ſans circonlocution? vous n'avez rien de mieux à faire que de ſigner cette minute.

DAMON.

DAMON.

Toutes ſortes de raiſons vous y obligent : vous vous êtes égarés l'un & l'autre, rentrez dans le bon chemin, & priez ces meſſieurs de garder le ſecret ; pour moi, je vous le promets ſur mon honneur, ſi vous ſuivez mon conſeil.

LISIDOR *à Iſabelle.*

Eh bien, qu'en dites-vous ?

ISABELLE.

Hélas ! tout ce que vous voudrez.

DAMON.

Vous n'avez rien à vous reprocher, la faute eſt égale. Allons, une bonne réſolution.

LISIDOR.

Voilà qui eſt fait.

ISABELLE.

Je me rends.

DAMON.

Ce n'eſt pas tout ; ſoyez généreux, je vous en donne l'exemple. Vous avez aimé ces jeunes gens-ci, vous tenez les dons que vous leur avez faits, & qu'ils vous ont remis : aurez-vous la dureté de les reprendre !

ISABELLE *prenant les actions de Liſidor.*

Tenez, Chevalier, gardez cela pour vous ſouvenir de la tendre Iſabelle..

Le CHEVALIER *lui baiſant la main.*

Vous ſerez toûjours ma chère tante.

LISIDOR *reprenant l'écrin d'Iſabelle.*

Voilà les pierreries, pe[illegible]friponne, portez-les pour l'amour de moi.

ANGELIQUE.

Oui, mon cher oncle, je vous le promets.

DAMON.

Allons ſigner les nouvelles & l'ancienne minute.

M.r PATACLIN.

Mais, s'il vous plaît, que deviendront les nôtres!

LISIDOR.

On vous en fait préſent.

M.r GRIFFARD.

Et qui les paiera!

LISIDOR *montrant Damon.*

C'eſt monſieur.

DAMON.

Volontiers. Plût au Ciel que j'euſſe aſſez de bien pour rendre tout le monde heureux & raiſonnable!

FIN.

L'HOMME SINGULIER.

COMÉDIE.

ACTEURS.

Le Comte DE SANSPAIR.

Le Marquis D'ARBOIS.

La COMTESSE, jeune veuve, fille du Marquis d'Arbois.

Le Comte D'ARBOIS, fils du Marquis.

JULIE, ſœur de Sanſpair.

Le Baron DE LA GAROUFFIE'RE, couſin de Sanſpair.

LISETTE, femme de chambre de Julie.

GORJU, maître-d'hôtel de Sanſpair.

PASQUIN, valet de chambre du Comte d'Arbois.

LAFLEUR, laquais de Sanſpair.

La Scène eſt à Paris, chez le Comte de Sanſpair.

L'HOMME SINGULIER.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

SANSPAIR *ſeul, en robe de chambre.*

HOLA quelqu'un. Comment! je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne ſe réveille encore!
Laquais. Monſieur Gorju. Perſonne ne répond,
Tout dort, & moi je veille, un ſilence profond
Règne dans ma maiſon à quatre heures ſonnées!
Eſt-ce ainſi qu'à dormir on perd les matinées!
Monſieur Gorju. Laquais. J'ai beau faire fracas,
On ne s'éveille point, & l'on fait peu de cas
D'un maître dont le cœur trop facile & trop tendre,

A la plus foible excuſe eſt tout prêt à ſe rendre.
A la fin, c'en eſt trop, &, contre mon penchant,
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur; oui, changeons de manière;
Cachons mon naturel ſous une morgue fière,
C'eſt l'unique moyen de ſe faire obéir:
On ſe rend reſpectable en ſe faiſant haïr.
Au lieu que la bonté, quand elle eſt exceſſive,
Rend l'ame des valets pareſſeuſe & rétive.
Malheur donc au premier qui tombe ſous ma main,
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju; commençons.

SCENE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR *vivement.*

A quelle heure
Vous levez-vous donc!

GORJU *d'un air riant.*

Moi!

SANSPAIR *gravement.*

Vous.

GORJU *d'un ton familier.*

Monſieur, que je meure
Si j'ai pris tout au plus deux heures de ſommeil!
Hier au ſoir pour minuit j'ai monté mon réveil,
Mais plus d'une heure avant il a fait ſon vacarme.

SANSPAIR.

Tant mieux.

GORJU.

Tant pis, pluſtôt.

SANSPAIR.

Ah! ce ton-là me charme;
Il vous ſied bien, vraiment, lorſque vous avez tort!

GORJU *en ſoûriant.*

Je crois que vous grondez!

SANSPAIR.

Oui je gronde, & bien fort.

GORJU.

Qu'avez-vous donc, monſieur!

SANSPAIR *fièrement.*

Ce n'eſt pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour & nuit pour tâcher de vous plaire,
Je tourmente vos gens, je les tiens toûjours prêts,
Tous vos ordres ici ſont comme des arrêts
Dont on n'appelle point, & qu'on ſuit à la lettre,
Tout ſinguliers qu'ils ſont, ſans jamais ſe permettre
De les interpréter, ni tarder un inſtant,
Et malgré tous nos ſoins vous êtes mécontent!

SANSPAIR.

Très-mécontent.

GORJU.

Monſieur, ſouffrez que je vous diſe...

SANSPAIR *d'un ton abſolu.*

Taiſez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle eſt ma ſurpriſe!

(à part.)
Comment un ſi bon maître a-t-il changé d'humeur!
Qu'eſt devenue, o Ciel! ſa bonté, ſa douceur!

SANSPAIR *durement.*
Que dites-vous!

GORJU.
Je dis... je me parle à moi-même.

SANSPAIR.
De quoi vous parlez-vous!

GORJU.
De ma ſurpriſe extrême.

SANSPAIR.
Mais qui peut la cauſer!

GORJU *attendri.*
Le ton que vous prenez;
Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR *d'un ton doux.*
Revenez.
Quoi vous n'avez pas tort!

GORJU.
Non, monſieur, je vous jure.

SANSPAIR.
Vous verrez que c'eſt moi.

GORJU.
Suivant ma conjecture,
Si vous avez raiſon, j'ai tort certainement;
Mais ſi je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque ſouci ſecret vous trouble & vous alarme;
Car, quand vous vous fâchez, un ſeul mot vous deſarme,
La moindre excuſe eſt bonne: aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez,
Parce que je ſuis las d'appeler tout mon monde,
Sans que perſonne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur!

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois, & me voilà rendu.
(lui tendant la main.)
Touchez-là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître;
Vous avez du chagrin. Qu'eſt-ce que ce peut être!

SANSPAIR *pouſſant un profond ſoupir.*

Ah!

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Eh bien donc, voyez-en le ſujet.

GORJU.

Quel eſt-il!

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment! c'eſt un portrait!
La peinture en eſt fine, & ce qui l'environne
En relève le prix. O l'aimable perſonne!
O les beaux diamans! ſeriez-vous amoureux!

SANSPAIR.

Hélas! oui, je le ſuis, & j'en ſuis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi!

SANSPAIR.

Me ſied-il d'avoir cette foibleſſe!
Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendreſſe!
Moi, pouſſer des ſoupirs!

GORJU.

Seriez-vous le premier!
Et voulez-vous en tout être homme ſingulier!
Vous l'êtes à l'excès, ſi j'oſe vous le dire.
Mais le cœur ſur l'eſprit prend quelquefois l'empire;
Il faut que tôt ou tard l'eſprit ſuive ſa loi,
Et vous avez un cœur tout auſſi-bien que moi.

SANSPAIR.

Oui; mais le croyez-vous foible comme le vôtre!

GORJU.

Pourquoi non! votre cœur n'eſt différent d'un autre
Qu'en ce que votre eſprit, par ſingularité,
L'a tenu juſqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'eſprit fort; mais, malgré ſon courage,
Le cœur veut à ſon tour le mettre en eſclavage:
En dépit de l'eſprit vous le ſentez vainqueur,
Et c'eſt ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'eſt-il pas vrai, mon maître! à coup ſûr je devine.

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a cauſé ma ruine.

GORJU.

Eh bien, donnez-le moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non ; je veux le garder autant que je pourrai,
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah, monſieur !

SANSPAIR.

J'en enrage ;
Et voilà du haſard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait !
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé, je cherche à qui le rendre,
Comme ſi j'euſſe craint de me laiſſer ſurprendre.
Sage preſſentiment ! exprès, ou par haſard,
Un laquais me ſuivoit. Il étoit un peu tard ;
La promenade même avoit l'air ſolitaire,
Et ſembloit inviter à l'amoureux myſtère ;
Mais je n'y penſois pas : je ſongeois ſeulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'obſervoit ſans ceſſe ;
Il vient. Mon cher, lui dis-je, eſt-ce votre maîtreſſe
Qui marche devant nous & ſe promène ici !
N'a-t-elle point perdu le portrait que voici !
Non, monſieur, répond-il. J'ai vû paſſer deux femmes ;
Peut-être eſt-ce celui de l'une de ces dames :
Je crois l'y reconnoître, à ne vous point mentir,
Mais elle eſt déjà loin. Je m'en vais l'avertir,
Si je puis la rejoindre. A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne.
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait eſt ſingulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, & je fais publier
Qu'il eſt entre mes mains tombé par aventure,
Que ſix gros diamans entourent la figure,
Et que je ſuis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Perſonne juſqu'ici ne vient, & ne reclame
Ce bijou précieux, doux fléau de mon ame,
Que j'ai, pour mon malheur, trop ſouvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, ſemble avoir conſpiré.

GORJU.

A vous dire le vrai, votre ſort eſt bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare!
De ce cœur qui réſiſte aux plus rares beautés!
C'eſt-là mettre le comble aux ſingularités:
Rien n'eſt plus convenable à votre caractère.

SANSPAIR.

Il n'eſt, pour me guérir, qu'un moyen ſalutaire.

GORJU.

En quoi conſiſte-t-il?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits repréſentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître;
Si j'en voyois l'objet, s'il ſe faiſoit connoître.
Bien-tôt ſon caractère offenſant ma raiſon,
Deviendroit pour mon cœur un ſûr contrepoiſon;

Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, monſieur, bien témérairement!

SANSPAIR.

Les femmes aujourd'hui ſont-elles autrement!
Dites-moi: trouverois-je une femme prudente,
Sage, ſpirituelle, éclairée, amuſante,
Et qui ſût à propos, ou ſe taire, ou parler,
Qui me convînt enfin!

GORJU.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez par-tout d'agréables parleuſes;
Mais, ſi vous en cherchez qui ſoient ſilencieuſes,
A moins que ce ne ſoit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-temps, monſieur, ſur mon honneur.
Et de plus, vous voulez une femme ſavante!
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante!

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore ſon devoir,
Et peut s'en écarter ſans s'en apercevoir:
La ſavante, au contraire, en connoît l'étendue,
Sa ſcience eſt pour elle une garde aſſidue;
Son eſprit s'élevant aux ſublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves ſujets,
Et loin qu'aux ſéducteurs il ſoit prompt à ſe rendre,
Juſqu'aux plaiſirs permis il a peine à deſcendre.

GORJU.

Et j'ai ouï dire, moi, par des gens bien ſenſés...

SANSPAIR.

Par des ſots, mon ami. Je penſe, & vous penſez;
Mais, dans mes ſentimens, je diffère des vôtres.

GORJU.

Oh! je le ſais, monſieur.

SANSPAIR.

Vous penſez d'après d'autres;
Et moi d'après moi ſeul.

GORJU.

Oh! rien n'eſt plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler ſi matin!

GORJU.

C'eſt le nouveau laquais.

SCENE III.

LAFLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

QUE venez-vous me dire,
Monſieur Lafleur!

LAFLEUR *riant.*

Monſieur...

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire!

LAFLEUR *riant encore plus fort.*

Excuſez, je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi!

LAFLEUR *riant encore.*

Vous m'appelez monſieur.

SANSPAIR *ſérieuſement.*

Oui, monſieur.

LAFLEUR.

Par ma foi,
Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LAFLEUR.

Moi! je ſuis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable...

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raiſons,
Mon cher enfant; ceſſez de prendre pour façons
Ce que l'humanité preſcrit à l'homme ſage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en uſage.
Vous êtes en ſervice; & moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici ſupporter ce malheur.
Une fois pour toûjours, que cela vous ſuffiſe.

LAFLEUR.

Tout ceci me ſurprend, &...

SANSPAIR.

Trève de ſurpriſe,
Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.
(à Gorju.)
Que voulez-vous, monſieur! Il eſt tout interdit.

GORJU.

On le ſeroit à moins.

LAFLEUR.

Un monſieur vous demande.

Ordonnez-vous qu'il entre ! ou faut-il qu'il attende ?

SANSPAIR.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi ;
Je parle ſur le champ, & m'en fais une loi.

LAFLEUR.

Comme il eſt ſi matin . . .

SANSPAIR.

Toute heure eſt convenable.

(à Gorju.)

Dès que je ſerai ſeul, je veux me mettre à table.

GORJU.

C'eſt aſſez, à l'inſtant le dîner ſera prêt.

SANSPAIR *lui faiſant la révérence.*

Vous m'obligerez fort ; hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCENE IV.

Le MARQUIS, SANSPAIR.

Le MARQUIS *à Sanſpair.*

PUIS-JE entrer !

SANSPAIR.

Oui, monſieur.

Le MARQUIS.

Je m'y prends de bonne heure
Pour vous importuner ; mais, comme ma demeure
Eſt près d'ici, je ſais que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voiſin !

Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

Si voiſin, que ma chambre eſt vis-à-vis la vôtre,
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre,
Sans ſortir de chez nous, & ſans parler bien haut.
Je devrois en avoir profité bien plus tôt;
Mais, comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir ſolitaire & tranquille,
Je n'ai jamais oſé troubler votre repos.

SANSPAIR *en ſoûriant.*

Ah, monſieur, ſur mon compte on tient bien des propos!
On me traite par-tout d'étrange perſonnage;
Mais, quoique ſingulier, je ne ſuis point ſauvage.
Les hommes la pluſpart me ſemblent odieux;
Leur commerce, à mon ſens, eſt très-pernicieux,
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui banniſſoit loin d'eux le crime & la licence;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs,
Que le vice a changé leurs modes & leurs mœurs;
Et qu'un luxe effréné, ſource de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation;
Mais leur égarement me fait compaſſion.
Quoiqu'à mes ſentimens en tout ils ſoient contraires,
Je ne puis les haïr; ils ſont toûjours mes frères.
Tout homme qui ſauroit être différent d'eux,
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux.
L'honneur, la probité, la candeur, la ſageſſe,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendreſſe.
Dans le plus vil objet, je les adorerois,

Et, pour le rendre heureux, je me ſacrifierois.

Le MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorſque l'on diſſimule,
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai ſouvent diſcouru :
Mais qu'on vous connoît mal! & que votre langage
Eſt différent . . .

SANSPAIR.

Je ſais qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarraſſe peu des diſcours du public.
L'homme pour ſon ſemblable eſt un vrai baſilic;
Animal venimeux, ſon regard empoiſonne;
Toûjours taupe à l'égard de ſa propre perſonne,
Mépriſant tout le monde, & n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans ſur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de ſon erreur extrême,
Je borne tous mes ſoins à me guérir moi-même;
Et pour joindre aux efforts un ſalutaire effet,
Je tâche à devenir ſon contraſte parfait :
Pour être original, j'évite ſa manière,
Et crois que la meilleure eſt la plus ſingulière.

Le MARQUIS.

Votre projet eſt beau; mais par trop de ſuccès,
Il paroît à la fin vous jeter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un eſprit robuſte,
La maxime qui dit, *rien de trop*, eſt bien juſte,
Et prouve que le Sage, en toute occaſion,
Doit l'être avec meſure & modération.

SANSPAIR.

Plus je ſuis exceſſif, & plus haut je proteſte
Contre ce que je crois ridicule ou funeſte.
Je ne redoute rien que la comparaiſon.
Moins j'aurai de pareils, & plus j'aurai raiſon.
Vouloir me réformer, c'eſt prodiguer ſa peine.

Le MARQUIS.

Auſſi n'eſt-ce pas là le ſujet qui m'amène.

SANSPAIR.

Qu'eſt-ce donc! auriez-vous quelque motif ſecret...

Le MARQUIS.

Non, monſieur; il s'agit ſeulement d'un portrait
Qui m'intéreſſe fort, ainſi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait! & de qui!

Le MARQUIS.

C'eſt celui de ma fille.

SANSPAIR.

De votre fille! o ciel! ai-je bien entendu!

Le MARQUIS.

Oui, monſieur.

SANSPAIR.

Soyez ſûr qu'il vous ſera rendu.

Le MARQUIS.

J'y compte; & vous pouvez à l'inſtant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, & je n'en doute point,
Mais vous me permettrez d'inſiſter ſur ce point;
C'eſt la condition que mon affiche impoſe,
Elle eſt eſſentielle, & j'en ſais bien la cauſe.

Le MARQUIS.

Eſſenticlle ou non, il faut s'y conformer;
Mais le marquis d'Arbois, puiſqu'il faut me nommer,
Sembloit digne, à mon ſens, de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous crois; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux, c'eſt mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution,
Elle eſt juſte, au Public je l'ai ſignifiée.

Le MARQUIS.

Il eſt vrai.

SANSPAIR *après avoir un peu rêvé.*

Votre fille eſt-elle mariée!

Le MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari,
Qui, malgré ſon grand âge, en étoit fort chéri:
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle eſt, quoique belle & bien faite.

SANSPAIR.

Le trait eſt tout nouveau. Mais, Marquis, entre nous,
Pourquoi l'aviez-vous miſe avec un vieux époux!

Le MARQUIS.

Parce qu'en nos pays le plus riche héritage
Aux filles de ſon rang ne laiſſe aucun partage:
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toûjours déteſté tout partage inégal.
Je ſuis en même cas; j'ai d'immenſes richeſſes,
Dont je veux à ma ſœur faire quelques largeſſes
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,

Pourvû qu'elle reçoive un époux de ma main.
C'eſt un de mes couſins à qui je la deſtine,
Mais à le refuſer cette folle s'obſtine;
Car elle eſt haute, vaine, & tout ſon enjouement
N'a pu la garantir de quelque entêtement,
Du moins je le ſoupçonne, & ...

Le MARQUIS.

Ma fille, au contraire,
N'a d'autres volontés que celles de ſon père;
Auſſi c'eſt un eſprit ſage & prématuré,
Profond même.

SANSPAIR.

Profond!

Le MARQUIS.

Elle a tout pénétré.
Croiriez-vous qu'à ſon âge elle eſt Phyſicienne,
Et, pour dire encor plus, grande *Newtonienne!*
Newton, à ſon avis, eſt un divin eſprit,
Et Deſcartes chez elle a perdu tout crédit.
Que ne ſait-elle point! Prodige de mémoire,
Elle poſſède à fond Chronologie, Hiſtoire,
Géographie, écrit tant en Proſe qu'en Vers,
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture eſt charmante.
Quelle femme, grand Dieu! belle, ſage & ſavante!
Et dites-moi, Marquis, la remariez-vous!

Le MARQUIS.

Oui; je trouve pour elle un fort aimable époux,
Bien fait, jeune, aſſez riche, & de haute naiſſance.

SANSPAIR *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance!

Le MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi; le marquis de Beauſang
Etant un bon parti par ſon bien, par ſon rang . . .

SANSPAIR.

Beauſang! c'eſt mon neveu.

Le MARQUIS.

Votre neveu!

SANSPAIR.

Lui-même.
Eh ne puis-je ſavoir ſi votre fille l'aime!

Le MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le ſais pas bien.
Quand je le lui propoſe, elle ne répond rien;
Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire eſt réſolue,
Et, comme elle convient, ſera bien-tôt conclue.

SANSPAIR.

Voiſin, il ne faut point tyranniſer un cœur.

Le MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez . . .

Le MARQUIS.

Je ne ſuis pas d'humeur
A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille eſt ſi ſage . . .

Le MARQUIS.

Oh! je le ſuis plus qu'elle,
Et veux abſolument conclurre dès ce ſoir.
Je m'en vais l'avertir; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduiſe !
Il n'eſt point, à mon ſens, de plus haute ſottiſe
Que cet uſage-là : jamais je ne le ſui ;
Mais je veux bien pour vous m'y ſoûmettre aujourd'hui.
Que ne ferois-je point à deſſein de vous plaire !

Le MARQUIS *en ſoûriant.*

J'aime qu'on ſe ſoûmette à l'uſage ordinaire,
Mais je vous en diſpenſe, & ſouhaite ardemment
Que vous ne ſortiez point de votre appartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Juſqu'au revoir.

SCENE V.

SANSPAIR *ſeul, ſe jetant dans un fauteuil.*

ME voilà dans le piége,
De toutes parts l'Amour me pourſuit & m'aſſiége ;
Je n'en reviendrai point, je ſuis pris, je ſuis mort,
J'aime, je ſuis jaloux. Grand Dieu, quel eſt mon ſort !
Un malheureux portrait me faſcine & m'obsède :
De la ſource du mal j'attendois le remède,
Et la ſource fatale où j'eſpérois guérir,
M'offre mille poiſons pour me faire périr.
Quels poiſons ! quelle ſource eſt plus noble & plus pure !
Charmant original, plus beau que ta peinture,
(Si j'en crois mon oreille auſſi-bien que mes yeux)
Aſſemblage divin de cent dons précieux,

Le Ciel ne t'a-t-il fait que pour me rendre eſclave!
Ou faut-il que mon cœur te réſiſte & te brave!
S'il le faut, le peut-il! Quoi, lâche que je ſuis,
J'oſe déjà douter de tout ce que je puis!
Non, non, en vain l'Amour m'aveugle & me tranſporte;
Je veux que ma raiſon ſoit toûjours la plus forte,
Je veux qu'elle triomphe. Ah, qu'elle obéit mal!
Eh quoi! de mon neveu je ſerai le rival!
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il eſt vif & bruyant, il ſoupire, on l'écoute.
Je ſerai ridicule en m'offrant après lui.
Le Marquis le ſoûtient, il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, ſûr de faire naufrage!
D'ailleurs, ſuis-je fait moi, moi, pour le mariage!
Après avoir long-temps évité le danger,
Sous un joug ſi commun je pourrois me ranger!
Semblable à tant de ſots dont j'ai fait la ſatyre,
Faudra-t-il qu'à mon tour je leur apprête à rire!
Moi marié! parbleu, cela me ſiéroit bien!
Non, mon cœur, taiſez-vous; non, il n'en ſera rien.
(Il parle au portrait.)
Vous, ſéducteur muet, qui voulez me ſurprendre,
Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
Faiſons mieux, renvoyons-le, & fuyons un objet
Plus dangereux encor que ſon divin portrait.
Oui, ſuivons ſans tarder ce deſſein magnanime.
Ah! je me reconnois, & me rends mon eſtime.
Quelle gloire! mon cœur en crève de dépit;
Mais . . .

SCENE VI.

SCENE VI.

GORJU, SANSPAIR.

GORJU.

LE dîner eſt prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on diffère à ſervir juſqu'à ce qu'il revienne.
(Il lui préſente le portrait ſans le lâcher.)
Tenez; dans la maiſon qui fait face à la mienne,
Chez le Marquis d'Arbois, reportez ce portrait:
J'apprends que c'eſt celui de ſa fille.

GORJU *le regardant.*

En effet,
J'y fais réflexion, je crois la reconnoître,
Et l'avoir vûe un jour long-temps à ſa fenêtre
Vis-à-vis de chez vous. Il me ſembloit...

SANSPAIR *ſans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire enfin vous remportez!

SANSPAIR.

Finiſſons, s'il vous plaît, la louange m'aſſomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait eſt plus du galant homme,
Que d'obliger la Dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, monſieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR *vivement.*

Quoi!

GORJU *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême...
Je ferai mieux, je crois, de le porter moi-même;
La politeſſe oblige à cette honnêteté.

SCENE VII.

GORJU *ſeul.*

MON homme en tient; adieu la ſingularité.

SCENE VIII.

Le BARON, GORJU.

Le BARON.

JE ne vois nulle part ma belle matineuſe:
Quel caprice aujourd'hui la rend ſi pareſſeuſe!

GORJU.

Ah! je crois que voici notre Provincial.
Voyons ce que me veut cet autre original.

Le BARON.

Ah! bonjour.

GORJU.

Si matin quel démon vous lutine!

Le BARON.

Chez le couſin Sanſpair je cherchois la couſine:
N'a-t-elle point encor paru ſur l'horizon!

GORJU.

Non; mais elle eſt levée.

Le BARON.

Et j'en ſais la raiſon.
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je ſoupçonne
Qu'elle a de grands deſirs de devenir Baronne,
Et que ces deſirs-là prennent ſur ſon ſommeil.
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu ſon réveil.
N'eſt-il pas vrai, Gorju!

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

Le BARON.

Moi, je ſuis caution que la folle m'adore.
Dès qu'elle m'aperçoit, elle court ſe cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'eſprit, j'entrevois ſa fineſſe.

GORJU.

Et vous a[illegible] dit quelques mots de tendreſſe!

[illegible] BARON.

A peu près [illegible]'autre jour, lui faiſant les yeux doux,
Je lui dis: vous voyez votre futur époux.

GORJU.

Bon. Que répondit-elle!

Le BARON.

Elle ſe prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment oui, je le vois.

Le BARON.

Une fille qui rit
Eſt bien aiſe.

GORJU.

A coup ſûr. Morbleu, vive l'eſprit!
D'abord de ce qu'on voit on pénètre la cauſe.

Le BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher, mais bouche cloſe:
Hier ſur mon ſujet mon couſin la preſſoit,
(en riant.)
Elle lui répondit qu'elle me haïſſoit.

GORJU.

C'eſt-là de l'amour!

Le BARON.

Oui. La fille eſt comme un ſonge;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un menſonge.
Auſſi, lorſque je vois la couſine Sanſpair
Faire avec moi la fière, & prendre ſon grand air,
Auſſi-tôt je m'écrie: ah, charmante pouponne!
Tu caches finement l'amour que je te donne.

GORJU.

Que répond la couſine à cela!

Le BARON.

Pas le mot;
Ou bien elle me dit: ah, que vous êtes ſot!
L'ennuyeux campagnard! & tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour eſt ſubtile & touchante.

Le BARON.

Oui, pudeur enfantine. Un badeau de Paris
Prendroit ces diſcours-là pour haine ou pour mépris,
Mais on n'impoſe pas aux Seigneurs de Province.
Sais-tu bien que chez moi je ſuis un petit prince!

GORJU.

Sans doute, je le ſais. Irez-vous à la Cour!

Le BARON.

Oh, fi! pour les Barons c'eſt un maudit ſéjour,
Et l'on dit qu'ils y font une triſte figure.
Je vais dans mes Etats emmener ma future:
A ſes yeux mes vaſſaux ſauront ſe diſtinguer,
Et même mon Bailli viendra nous haranguer.

GORJU.

Eſt-ce un grand orateur!

Le BARON.

Orateur admirable;
Il parle Poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable!

Le BARON.

Les eſprits de Poitou ſont fins & délicats.
A m'entendre, je crois que tu n'en doutes pas.

GORJU.

Malpeſte! s'ils ont tous votre délicateſſe,
On peut dire qu'ils ſont de la plus fine eſpèce.
La couſine aura lieu de ſe bien divertir.

Le BARON.

Elle eſt un peu groſſière, à ne t'en point mentir,
Mais nous la polirons. Ah, qu'elle ſera fière

D'être dame d'un lieu tel que la Garouffière!
Elle verra, mon cher, un merveilleux ſéjour;
Château fortifié, grand foſſés ſecs autour;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles.
J'ai fait couper les bois, j'ai détruit les charmilles,
Coupe qui m'a valu près de cent mille écus;
Et pour ne plus laiſſer d'ornemens ſuperflus,
La charrue à préſent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpens j'ai fû faire une terre,
Afin de ne voir plus mille ſots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que ſur une eſplanade;
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

Le BARON.

Oui, c'eſt ma paſſion;
Et tout ce qui ſent l'art eſt mon averſion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus ſi mon maître vous aime;
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

Le BARON.

Auſſi fait-il. Où donc eſt allé le couſin!

GORJU.

Il s'habille, & s'en va viſiter un voiſin.

Le BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuiſine:
Quand j'aurai déjeûné, j'irai voir la couſine.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

DEUX filles hors du lit au petit point du jour !

JULIE.

Dans le cœur de Paris ! en été ! quel ſéjour !

LISETTE.

O la triſte retraite !

JULIE.

O l'affreux eſclavage !

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois ſauvage ;
Il faut que j'aille un peu reſpirer le grand air,
Et je baiſe les mains à monſieur de Sanſpair.

JULIE.

Si tu ſors de chez lui, tu perdras ta fortune.
Mon frère eſt libéral ; & quoiqu'il m'importune,
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.

Mais pas trop, ce me ſemble ;

Et votre frère & vous, vous êtes mal enſemble.

JULIE.

Il eſt vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder,
Juſqu'à nos triſayeux il faut rétrograder :
Il veut que comme lui je reprenne leur mode ;
Il trouve le panier ridicule, incommode,
Et pour cet ornement il marque tant d'horreur...

LISETTE.

Convenez que le vôtre eſt d'une riche ampleur ;
Je ne m'étonne pas qu'il lui choque la vûe.

JULIE.

Si j'avois moins de crainte & moins de retenue,
Il ſeroit bien plus ample ; & j'en vois chaque jour
Qui ſurpaſſent le mien par leur vaſte contour.

LISETTE.

En ce cas, ils ſont donc d'une grandeur énorme ;
Et rien n'eſt plus hideux. Pour moi, je me réforme ;
Comme vous le voyez, & je m'en trouve bien.

JULIE.

Tu charmeras mon frère, & tu n'y perdras rien.

LISETTE.

Que n'avez-vous pour lui la même complaiſance !

JULIE.

Dieu m'en garde ! à mon âge il eſt permis, je penſe,
Et de ſuivre la mode, & même de l'outrer.
Je fais mon plus grand ſoin du ſoin de me parer,
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle ;
Car, ſans être à la mode, on ne peut être belle ;
La plus extravagante a des graces pour moi,
Et la mode, en un mot, eſt ma ſuprême loi.

LISETTE.

LISETTE.

Du comte de Sanſpair vous êtes le contraſte,
La mode lui fait peur, il abhorre le faſte.
Non, je ne comprends pas qu'un frère & qu'une ſœur
Puiſſent à cet excès différer par l'humeur;
Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture,
Que la variété fait briller la Nature.

JULIE.

Mon frère me croit folle; & moi, de mon côté,
Je regarde en pitié ſa ſingularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre:
Monſieur a ſa manie, & vous avez la vôtre;
Mais la ſienne, du moins, a de ſi beaux motifs,
Que, malgré qu'on en ait, ils ſont perſuaſifs.
Le ridicule ſuit ſes façons ſingulières,
Mais on aime le fond en riant des manières;
Et d'ailleurs les grands biens qu'il deſtine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de ſa main me donner un époux;
Et quel époux, Liſette! un groſſier perſonnage,
Un brutal campagnard, dont l'air & le langage,
L'eſprit, les ſentimens, ſemblent ſe diſputer
L'honneur de me déplaire & de me dégoûter.

LISETTE.

Leur ſuccès eſt complet.

JULIE.

Il eſt vrai, je l'abhorre.
Ah, qu'il eſt différent de celui que j'adore!

Car, il faut l'avouer, j'en ſuis folle, & mon cœur...

LISETTE.

Oui, le Comte d'Arbois eſt un joli ſeigneur;
Mais c'eſt un petit-maître, & jamais votre frère
Ne s'accommodera d'un pareil caractère.
Tout homme du bel air eſt ſon averſion.

JULIE.

Et pour moi le bel air eſt la perfection.
Vois ſi je puis aimer l'homme qu'on me deſtine.

LISETTE.

Voilà belle matière à votre humeur mutine;
Elle riſquera tout pour le Comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais ſi votre frère, entêté de ſon choix,
Vous force à l'accepter?

JULIE.

Oh! je connois mon frère;
Il eſt bon. En tout cas, je fuirai chez ma mère,
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, & vous ramenera.

JULIE.

Eh bien donc, un couvent me ſervira d'aſyle.

LISETTE.

Quel aſyle pour vous!

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille,
Mon cœur y ſera libre.

LISETTE.

O triſte liberté!

Que bien-tôt votre cœur en ſera rebuté!
Allez, je vous connois, & vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite;
Vous y mourriez d'ennui, un cruel repentir
Vous feroit deſirer ardemment d'en ſortir,
Et vous éprouveriez bien-tôt, je vous aſſure,
Qu'un ſot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous révez!

JULIE.

Il eſt vrai; tes diſcours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre,
Puis aux expédiens il faudra recourir.

JULIE.

Le danger eſt preſſant; veux-tu me ſecourir!

LISETTE.

Volontiers; quel moyen faut-il que je haſarde!

JULIE.

Regarde-moi, de grace.

LISETTE.

Eh bien, je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que diſent mes yeux,
Liſette!

LISETTE.

Oh, vraiment oui, je les entends au mieux.
Ne me diſent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici!

JULIE.

Je l'avoue à ma honte,
Je ſouhaite avec lui deux momens d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider!

LISETTE.

Moi! non, je ne puis rien:
Le portier du logis eſt un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monſtre inacceſſible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE *apercevant Paſquin.*

Que vois-je! le bonheur nous vient de bon matin!
C'eſt un homme. Auroit-il quelque choſe à me dire!
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN *regardant Liſette de loin.*

JE ne la connois point, mais j'aime ſon minois,
Et mon air lui revient, à ce que j'aperçois.

LISETTE *lui faiſant la révérence.*

Monſieur... je ne ſais qui, je ſuis votre ſervante.

PASQUIN.

Belle... je ne ſais quoi, dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je ſuis, aſſurément, votre humble ſerviteur.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre:
En vous diſant le mien, apprendrois-je le vôtre!

PASQUIN.

Oui-dà. Si par haſard je m'appelois Paſquin....

LISETTE.

Et moi Liſette!

PASQUIN.

Vous! je veux être un faquin,
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Paſquin il revient à merveille,
Ces noms paroiſſent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Eh bien, je ſuis Paſquin tout prêt à vous ſervir.

LISETTE.

C'eſt très-bien fait à vous; pour moi, je ſuis Liſette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette,
Et je vous avouerai que je me ſuis douté
Que vous ſerviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui; mais mon temps m'eſt cher, je crains qu'on ne m'attende:
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'eſt ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment!

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh! la mienne ne va qu'après l'expérience;
Pour pouvoir l'obtenir, il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons; par quels moyens peut-on la cimenter?

LISETTE.

D'abord, apprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je par haſard l'honneur de le connoître?

PASQUIN.

Cela ſe peut.

LISETTE.

Fort bien. Sachons à quel deſſein
Vous nous rendez viſite, & de ſi bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Enſuite il faut m'inſtruire
Des moyens qui céans ont ſû vous introduire;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut premièrement
M'éclaircir ſur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous ſupplie.

PASQUIN.

Vous ſervez céans !

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais ... ſervez-vous Julie ?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah ! parbleu, j'en ſuis ravi.

LISETTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh ! tout doux. Dites-moi ;
Savez-vous ſon ſecret ?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle !

LISETTE.

C'eſt monſieur de Sanſpair qui m'a miſe auprès d'elle ;
Mais, bien-loin de répondre à ſon intention,
Je veux aider ſa ſœur ... Quelle indiſcrétion !
Si vous m'alliez trahir ...

PASQUIN.

Raſſurez-vous, ma chère ;
Je viens ſervir ici ſous votre miniſtère.
Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sachez que j'appartiens ...

LISETTE.

Eſt-ce au Comte d'Arbois?

PASQUIN.

C'eſt toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure!
Et que votre préſence en ce lieu nous raſſure!
Mais dans notre priſon par quel ſecret reſſort
Avez-vous pénétré?

PASQUIN *lui montrant une lettre.*

Voici mon paſſeport.

LISETTE *liſant l'adreſſe.*

Au Comte de Sanſpair.

PASQUIN.

La lettre eſt de ſa mère;
Elle m'envoie à lui.

LISETTE.

Oh! oh! pour quelle affaire?

PASQUIN.

Pour être à ſon ſervice.

LISETTE.

En quelle qualité?

PASQUIN.

Mais... de valet-de-chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté
Le Comte?

PASQUIN.

Point du tout; ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe,
Ne pouvant s'introduire auprès de ſa maîtreſſe,

Que

Que l'on tient renfermée en ce triſte réduit;
Près d'elle il a voulu que je fuſſe introduit,
Afin que par mes ſoins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaiſant ſtratagème.
La mère de Sanſpair lui cherchoit un valet,
Homme d'eſprit, alerte, intelligent, bien fait:
Mon maître l'ayant ſû par une vieille femme
Qui ſert depuis long temps chez cette bonne dame,
A ſi bien fait ſous main, qu'elle m'a demandé.
Je me ſuis préſenté ſi bien recommandé;
Ma figure, d'ailleurs, ſans me donner de gloire,
M'a ſi bien appuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille Marquiſe a pris du goût pour moi,
Et m'envoie à ſon fils, qui comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE *lui faiſant la révérence.*

Oh! je n'en doute point.

PASQUIN *d'un ton fier.*

Et vous avez raiſon.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et ſachez ce que c'eſt que votre nouveau maître.
Tout ce que l'on n'eſt point, il ſe pique de l'être;
Homme particulier dans ſes opinions,
Comme dans ſes diſcours & dans ſes actions.

PASQUIN.

C'eſt un original, je l'ai ſû par ſa mère,
Et j'ai dreſſé mon plan ſuivant ſon caractère.

LISETTE.

C'eſt un homme, en un mot, qui ne reſſemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il eſt, je trouverai moyen
De m'attirer bien-tôt toute ſa confiance.
Gouverner les eſprits eſt ma grande ſcience;
C'eſt mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts,
Et je fais, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talens à vos yeux vont tout d'un coup paroître:
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t-il! le portier de céans
Eſt un diable.

PASQUIN.

Il eſt vrai; mais vingt louis comptans,
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'apprivoiſer le diable,
J'en ai fait un mouton; & mon entrée ici,
Pour le Comte d'Arbois, a déjà réuſſi.

LISETTE.

C'eſt débuter pour lui par un beau coup d'adreſſe.

PASQUIN.

Mais il n'eſt pas le ſeul pour qui je m'intéreſſe.

LISETTE.

Et pour qui donc encor!

PASQUIN.

Pour ſa charmante ſœur;
Et je veux prévenir Sanſpair en ſa faveur:
J'en ai l'ordre ſecret. A l'inſû de leur père,
Je viens ici ſervir & la ſœur & le frère.

LISETTE.

Et que veut cette ſœur à monſieur de Sanſpair?

PASQUIN.

Le myſtère eſt profond : s'il étoit découvert,
Cela dérangeroit des meſures ſecrètes
Qu'on ne peut confier qu'à des filles diſcrètes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas ſur ma diſcrétion?

PASQUIN.

Pas encor tout-à-fait ; mais mon intention
Eſt de faire avec vous plus ample connoiſſance.
Différons juſque-là l'entière confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez, vous changerez de ton ;
Et... Mais ſéparons-nous ; voici le factoton.
Au revoir.

SCENE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

JE n'ai pas l'honneur de vous connoître,
Monſieur ; mais nous allons ſervir le même maître.
Je ſuis monſieur Paſquin.

GORJU.

Et moi, monſieur Gorju.

PASQUIN *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé.

GORJU *l'embraſſant.*

Soyez le bien venu.

PASQUIN.

Très-obligé. Gorju ! le beau nom !

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un ſiècle au moins dans l'illuſtre famille
Des Sanſpair.

PASQUIN.

Comment diable !

GORJU.

Et vous m'accorderez
Que par-là les Gorjus ſont aſſez bien titrés.

PASQUIN.

Peſte ! voilà pour eux un titre magnifique !
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domeſtique.

GORJU.

Domeſtique, il eſt vrai, mais de diſtinction ;
J'y ſuis maître-d'hôtel, &, par occaſion,
Valet-de-chambre.

PASQUIN.

Oh ! oh !

GORJU.

Quand la place eſt vacante,
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maiſon l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poſte ordinaire eſt-il bien lucratif?

GORJU.

Oui, mais très-fatigant; car dans cette demeure
Il faut que je ſois prêt à ſervir à toute heure,
Jour ou non; à monſieur cela n'importe pas,
Et ſon appétit ſeul eſt l'heure du repas.
Point de repos pour nous, à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh comment ſoûtient-il cette dépenſe énorme?
Il ſe ruine.

GORJU.

Lui! tous les ans, par ſes ſoins,
Mon maître met à part cent mille francs au moins.
Outre qu'il eſt très-riche, il garde un ſi grand ordre,
Que ſur ſes revenus perſonne ne peut mordre.
Il rit de nos Seigneurs, qui faiſant les fendans,
Laiſſent régner chez eux meſſieurs les Intendans,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou; moi, je dis qu'il eſt ſage:
Se paſſer d'Intendant, c'eſt l'être au dernier point.
En ſe volant ſoi-même, on ne s'appauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garde-robe eſt-elle magnifique?

GORJU.

Point du tout, car il eſt amoureux de l'antique.
Bien-loin de ſe régler ſur les modes du temps,

Celle dont il ſe pare a du moins cinquante ans;
Ses poches ſont en long, ſes perruques crêpées;
Les hommes d'aujourd'hui lui ſemblent des poupées;
Il aime un habit ſimple & plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux ſa ſingularité,
Cet homme ſimple, uni, veut que ſes domeſtiques
Soient tous, ſelon leur ordre, en habits magnifiques,
Que la mode ſur-tout les faſſe bien briller:
Dès qu'il en paroît une, il nous fait habiller.
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte,
Il eſt fort au deſſus d'un homme de ma ſorte.

PASQUIN.

Il vous ſied à ravir.

GORJU.

Oh! votre ſerviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit Seigneur.

GORJU.

J'en ai, ſans me vanter, & le port, & l'allure.
Mais chut; voici monſieur.

PASQUIN *à part.*

O la bonne figure!

SCENE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR *à part, en rêvant.*

Elle n'eſt pas levée, & ſon père eſt ſorti:
Ah, que j'en ſuis fâché! j'avois pris mon parti;

Que ſais-je ſi j'aurai toûjours la même force!
Mon eſprit & mon cœur vont rentrer en divorce;
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'eſprit!
(apercevant Paſquin.)
Que veut cet homme-là!

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous apprendra, monſieur, le ſujet qui m'amène.

SANSPAIR.

Ah! ah! c'eſt de ma mère; elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir!
Monſieur Gorju.

GORJU.

Monſieur.

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt, je ſens mon appétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, monſieur?

SANSPAIR.

Pour quelle heure! peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard; enfin
Je vous avertirai ſi-tôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt eſt preſque cuit, je crains qu'il ne ſe gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre, & ſur-tout qu'on ſe hâte.

SCENE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR *ouvrant la lettre.*

VOYONS ce qu'on m'écrit ſur l'homme que voici.
Je compte que ma mère aura bien réuſſi ;
Car elle a le goût ſûr, & n'eſt pas fort crédule :
Pour moi, je le ſuis trop, & j'en ſuis ridicule.
(à Paſquin.)
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, monſieur !

SANSPAIR.

Entre nous
Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet . . .

SANSPAIR.

Couvrez-vous,
Vous dis-je ; je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je penſe,
Que je ſuis domeſtique, & que la bienſéance . . .

SANSPAIR.

La bienſéance veut que vous m'obéiſſiez.

PASQUIN.

J'y ſerai toûjours prêt, quoi que vous m'ordonniez.
De ma ſoûmiſſion ſi vous faites l'épreuve,
Je vais, en me couvrant, vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

SANSPAIR.

Ah ! ce trait-là me plaît.

PASQUIN *ſe couvrant.*

Quand l'ordre eſt ſi preſſant,
Il vaut mieux être ſot que deſobéiſſant.

SANSPAIR.

On ne peut dire mieux : pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas beſoin que l'on vous recommande.
Liſons pourtant.

(Il lit :)

Mon fils, vos ſingularités,
Quoique j'y ſois accoûtumée,
Me paroiſſent toûjours d'étranges nouveautés,
Qui donnent du relief à votre renommée.
Pour un valet de chambre avoir recours à moi,
C'eſt une idée aſſez plaiſante ;
N'importe : j'ai trouvé, je croi,
L'homme qui vous convient, & j'en ſuis très-contente.

Le préambule eſt long, mais liſons juſqu'au bout.

(Il lit :)

C'eſt un joli garçon . . .

PASQUIN *faiſant une bruſque & profonde révérence.*

Ah, monſieur ! point du tout.

SANSPAIR.

Ne m'interrompez plus, & trève de courbettes.
On ne m'impoſe point par ces façons diſcrètes
Dont un orgueil caché ſait toûjours ſe munir,
Quand on a du mérite, il faut en convenir.

PASQUIN.

(à part.)

Je n'y manquerai pas. Cet homme eſt très-comique,

Et me paroît avoir un coin de lunatique.

SANSPAIR *lit :*

C'eſt un joli garçon, bien ſenſé, plein d'eſprit,
Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit.

Ma mère n'a jamais prodigué la louange.

PASQUIN *d'un ton modeſte.*

Monſieur...

SANSPAIR.

Vous avez donc de l'eſprit !

PASQUIN.

Comme un Ange.

Puiſque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR *en ſoûriant.*

Un aveu ſi naïf eſt un aveu charmant.

(Il lit :)

Il eſt exact, adroit, ſincère ;
De plus, on me répond de ſa fidélité :
Mais ce qui va bien plus vous plaire,
De ſes talens celui qu'on m'a le plus vanté,
C'eſt qu'il a le don de ſe taire.

O merveilleux talent, plus précieux que l'or !
Si vous le poſſédez, vous êtes un tréſor.
Mais le poſſédez-vous, dites-moi ! puis-je croire
Qu'un domeſtique atteigne à ce genre de gloire !
Vous êtes donc le ſeul que la faveur des Cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux.
Eſtes-vous ce prodige ! allons, ſoyez ſincère,
Répondez. Eſt-il vrai que vous ſavez vous taire !
Morbleu, répondez-donc. Vous vous moquez, je croi.

PASQUIN.

Mon ſilence, monſieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un Sage de la Grèce eût-il pû mieux répondre?
Embraſſez-moi, mon cher.

PASQUIN *reculant.*

Ah! monſieur....

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi! mon maître avec moi feroit comparaiſon!
Si juſqu'à me couvrir j'ai pouſſé l'impudence...

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit, j'aime l'obéiſſance.
(Ils s'embraſſent.)
Aſſeyons-nous.

PASQUIN.

M'aſſeoir!

SANSPAIR *vivement.*

Encore! au premier mot...

PASQUIN *s'aſſeyant bruſquement.*

Vous voyez bien, monſieur, que je ne ſuis qu'un ſot.

SANSPAIR.

Je vois tout le contraire; approchez. Mes manières
Ont de quoi vous ſurprendre, elles ſont ſingulières,
Je l'avoue, & d'abord vous l'avez dû ſentir.
Le vulgaire imbécille oſe s'en divertir,
Il me croit ridicule, & vous-même peut-être
Vous le croyez auſſi. Quoi, direz-vous, un maître
Forcer ſon domeſtique à s'aſſeoir près de lui,
Et même à ſe couvrir! Il eſt vrai qu'aujourd'hui
Donner à ſes valets une telle licence,

C'eſt pouſſer la bonté juſqu'à l'extravagance;
On n'agit point ainſi dans les moindres maiſons;
Mais vous avez du ſens, écoutez mes raiſons.
Je ſuis homme.

PASQUIN.

A coup ſûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre;
Fuſſai-je des humains ou le maître, ou l'arbitre.
Oui, mon cher, je ſuis homme, & vous l'êtes auſſi;
N'eſt-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins, je l'ai cru juſqu'ici;
Mais entre vous & moi la différence eſt belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui ſoit eſſentielle;
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu ſon eſprit & ſon cœur.
Car quel eſt des mortels le plus conſidérable?
C'eſt le plus vertueux & le plus raiſonnable.
Et quel eſt le plus vil! c'eſt le plus vicieux.
Il a beau ſe targuer de ſes nobles ayeux,
Beau ſe croire au deſſus de tous tant que nous ſommes;
Dès qu'il eſt corrompu, c'eſt le dernier des hommes.
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entre eux d'autre diſtinction,
Le reſte eſt chimérique aux yeux d'un homme ſage;
Par conſéquent, ſur vous je n'ai nul avantage,
Et je dois oublier ce que vous reſpectez,
Si nous ſommes égaux en bonnes qualités.

Vous ouvrez de grands yeux, & gardez le ſilence!
Sentez-vous entre nous quelqu'autre différence?

PASQUIN.

Oui, monſieur, je la ſens, ou je ſerois un fat:
Vous êtes un Seigneur; moi, qui ſuis-je! un pied-plat.

SANSPAIR.

Mais par quelle raiſon?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le Sort exerçant ſon empire,
Vous a traité fort mal, & m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui par ſucceſſion ſont venus juſqu'à moi.
Vos ancêtres à vous...

PASQUIN.

Mes ancêtres! ma foi,
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait eſt très-certain; mais qu'eſt-il arrivé!
Ce que les plus puiſſans ont ſouvent éprouvé.
Comme du genre humain la Fortune ſe joue,
Elle a mis vos ayeux au plus haut de ſa roue,
Puis s'eſt fait un plaiſir de les mettre au deſſous:

Les miens, après avoir eſſuyé ſon courroux,
De degrés en degrés ſont montés à leur place;
Par effet du haſard ou d'une heureuſe audace;
Vrai jeu de la baſcule : un côté penche en bas
En faiſant monter l'autre; & je ne comprends pas
Qu'un Grand, qui voit régner cette viciſſitude,
Puiſſe de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme que le Sort fit naître d'un haut rang,
Doit ſe dire en ſecret : je ſuis d'un noble ſang,
Un autre eſt d'un ſang vil, à ce que j'imagine;
Nous remontons pourtant à la même origine.
Voilà comme je penſe, & la raiſon pourquoi
Je veux que ſans contrainte on agiſſe avec moi.
Toûjours les premiers temps préſens à ma mémoire,
Etouffent de mon cœur & l'enflure & la gloire :
Je me fais un plaiſir de le mortifier,
Et c'eſt ce qui, ſur-tout, me rend très-ſingulier.
Les hommes ſont ſi fous, qu'on ne peut être ſage
Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en uſage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, monſieur, tous les hommes ſont fous;
Il n'eſt plus ici bas d'homme ſage que vous.

SANSPAIR *ſe levant bruſquement.*

Ah, fi! vous me flattez : quelle indigne baſſeſſe!

PASQUIN.

Je croyois que des Grands vous aviez la foibleſſe :
La louange eſt pour eux un ſi friant ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût;
Mais la vérité ſimple eſt le ſeul mets qu'il aime.

J'ai cru vous prendre au piége, & j'y ſuis pris moi-même.

SANSPAIR *lui prenant la main.*

Oh! parbleu, mon enfant, vous reſterez ici.
Holà, monſieur Gorju, paroiſſez.

SCENE VI.

GORJU, SANSPAIR, PASQUIN.

GORJU.

ME voici.

Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

GORJU *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit & l'équipage
Que j'avois deſtiné pour ſon prédéceſſeur.
Cet homme eſt juſtement de la même hauteur.

SCENE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.

DITES-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre maître.

PASQUIN.

Il logeoit ici près; vous pourriez le connoître.

SANSPAIR.

Je ne connois perſonne.

PASQUIN.

Il alloit quelquefois
Ou dîner, ou ſouper, chez le Marquis d'Arbois.

SANSPAIR.

Ah, ah! de ce Marquis connoiſſez-vous la fille!

PASQUIN.

Mais j'en ai oui parler. Oh, l'étrange famille!

SANSPAIR.

En quoi donc!

PASQUIN.

Ce Seigneur a deux enfans; un fils
Auſſi grave & poſé qu'un homme à cheveux gris,
Plus ſingulier que vous à la fleur de ſon âge.

SANSPAIR.

Eſt-il poſſible!

PASQUIN.

Oui.

SANSPAIR.

Cet homme eſt né bien ſage!

PASQUIN.

C'eſt un Caton ſans barbe. Et ſa ſœur, à mon ſens,
Eſt encor plus bizarre: elle a vingt & deux ans
Tout au plus; à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Eh bien!

PASQUIN.

Elle fait la ſavante,
Elle lit jour & nuit les plus anciens Auteurs,

Elle

Elle en ſait plus, dit-on, que les plus grands Docteurs.

SANSPAIR *tranſporté.*

Tout de bon!

PASQUIN.

Oui, monſieur.

SANSPAIR.

Fort bien. Et ſa figure!

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR.

L'aimable créature!

PASQUIN.

Oh, oui; mais toûjours lire eſt un tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au Ciel que ma ſœur eût le même penchant!
Mais, loin d'étudier, c'eſt une jeune folle
Qui n'aime que le faſte, & cela me deſole.
Un homme ſimple, uni, bien-loin de la toucher,
Eſt un monſtre à ſes yeux, & n'oſe l'approcher.
Lorſqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître,
Je veux que vous preniez les airs d'un petit-maître.
Les poſſédez-vous bien!

PASQUIN.

Monſieur, ſans vanité,
J'ai de rares talens pour la fatuité.

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance.
Livrez-vous hardiment à votre impertinence:
De vos talens exquis je m'en vais m'amuſer,
Pour plaiſanter ma ſœur & la deſabuſer.

Son goût s'eſt déclaré pour les airs à la mode :
Je n'imagine point de plus ſûre méthode
Pour les lui faire enfin haïr & déteſter,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître,
Et qu'un jeune Seigneur, ſous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang, fait un homme de rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

Le COMTE, PASQUIN.

PASQUIN *menant ſon maître par la main.*

ENTREZ vîte, & ſans bruit.

Le COMTE.

Voilà bien du myſtère !

PASQUIN.

Pour venir à vos fins, rien n'eſt plus néceſſaire.

Le COMTE.

Bon ! Sanſpair eſt-il donc un homme à redouter !

PASQUIN.

Par vos airs étourdis, vous allez tout gâter.

SCENE II.

Le COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

C'EST vous, monſieur le Comte !

PASQUIN.

Oui, grace à mon adreſſe.

LISETTE.

Soyez le bien venu.

Le COMTE.

Montons chez ta maîtreſſe.

LISETTE.

Tout doux; elle viendra dans un petit moment.

Le COMTE.

Mène-moi, ſans tarder, à ſon appartement.

LISETTE.

Du ſang froid, s'il vous plaît.

Le COMTE.

Le ſang froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune?

Le COMTE.

Non pas; mais, ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonſpect.

Le COMTE.

Ce faquin me fait rire.
Circonſpect! eh fi donc! ce n'eſt pas le bon air.

LISETTE.

C'eſt celui qui convient chez monſieur de Sanſpair.

Le COMTE.

Mais tu ne ſais donc pas que j'aime à la folie!
Le moyen... Ah! je vois ma charmante Julie.

SCENE III.

JULIE, Le COMTE, PASQUIN, LISETTE.

Le COMTE *prenant la main de Julie.*

EH bien, mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour;
Car je crois qu'entre nous il eſt très-réciproque,
Et que de vous à moi tout eſt ſans équivoque.

JULIE *bas à Liſette.*

Ah, qu'il eſt différent de ce vilain Baron!

LISETTE *bas à Julie.*

D'accord; mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE *bas à Liſette.*

C'eſt le bon air.

LISETTE *bas à Julie.*

Tant pis.

Le COMTE *à Julie.*

Vous balancez, me ſemble?
Quoi! la conſultez-vous!

JULIE.

Non; mais c'eſt que je tremble.

Le COMTE.

Et de quoi tremblez-vous!

JULIE.

Mon frère peut venir.

Le COMTE.

Qu'il vienne. Ne ſongeons qu'à nous entretenir

En pleine confiance, &, s'il ſurvient un frère,
Pour le rendre traitable, on fait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon Dieu! que dites-vous! il faut le ménager,
Mon ſort dépend de lui.

Le COMTE.

Je ſaurai l'engager
A m'être favorable; &, ſelon l'apparence,
Il ne peut ignorer mon rang & ma naiſſance.
Un homme de ma ſorte oſe ſe préſenter,
Et ne ſent rien en ſoi qu'on puiſſe rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire;
Mais peut-être eſt-ce aſſez pour dégoûter mon frère.

Le COMTE.

Pour le dégoûter!

LISETTE.

Oui.

Le COMTE.

Parbleu, vous m'étonnez.
Quel travers eſt-ce là!

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manières, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ſes yeux paroître inſupportables.

LISETTE.

Oh! je vous en réponds.

Le COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je ſuis préciſément ce qu'on eſt aujourd'hui.

PASQUIN.

Préciſément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du Comte de Sanſpair!
Prudent, ſage, en un mot renoncer au bon air.

Le COMTE *en riant.*

Prudent! ſage! oh! parbleu, le projet eſt riſible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre, il n'eſt rien d'impoſſible.

Le COMTE.

La maxime eſt touchante, elle a le tour nouveau,
Et jamais l'Opéra n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien ſage,
Vous ſongerez pluſtôt à la mettre en uſage.

Le COMTE.

Comment, diable! voilà de la préciſion!
Cette fille a l'eſprit plein de réflexion,
Et je vous avouerai qu'elle me perſuade.
Votre frère, ma belle, a donc l'eſprit malade!

JULIE.

Un peu viſionnaire; &, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de ſon goût.

Le COMTE.

Il faut m'en conſoler, puiſque je ſuis du vôtre;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre:
N'eſt-il pas vrai! du moins vos beaux yeux me l'ont dit.
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage ſuffit.

Le COMTE.

Non ; j'attends un aveu de votre aimable bouche.
Ma propoſition, je crois, vous effarouche.

JULIE.

Il eſt vrai ; car enfin . . .

Le COMTE.

Ah, vous faites l'enfant!
Dites-moi je vous aime, & je ſuis triomphant.

JULIE.

Moi ! vous dire cela ! dites-le-moi vous-même.

Le COMTE.

Oh ! parbleu, volontiers, & cent fois. Je vous aime,
Et je vous fais ſerment que mon fidèle amour
E'clatera pour vous juſqu'à mon dernier jour.
Le plaiſir que je ſens me ravit en extaſe.
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écraſe !
Puiſſai-je en cet inſtant mourir à vos genoux !
(en ſe levant.)
Eſt-ce là s'expliquer ! allons, ma reine, à vous.

JULIE *d'un air confus.*

Monſieur, en vérité . . .

Le COMTE.

La réponſe eſt gentille.

LISETTE.

C'eſt vous répondre aſſez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, & j'en ſuis caution.

Le COMTE.

Corps pour corps !

LISETTE.

LISETTE.

Oui, monſieur. Il n'eſt plus queſtion
Que de gagner ſon frère ; & c'eſt-là l'enclouûre.

Le COMTE.

Que faire pour cela!

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos manières, vos tons, vos diſcours.

Le COMTE.

Oh! ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous ſoûtiens, moi,
Qu'avec beaucoup d'eſprit & beaucoup de tendreſſe,
On ſait ſe retourner. Songez que le temps preſſe.

Le COMTE *en riant.*

Oh! je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal.
Le temps eſt précieux, quand on craint un rival.

Le COMTE.

Quel eſt-il!

PASQUIN.

Un Baron.

JULIE.

Appuyé de mon frère.

Le COMTE.

Un Baron, dites-vous!

LISETTE.

Oui; de la Garouffière.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre, & mon frère en eſt fou.

Le COMTE.

D'où ſort cet animal!

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

Le COMTE.

Laiſſez-moi faire; allez, & vous verrez merveilles:
Je veux devant Sanſpair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition!

LISETTE.

Voilà le vrai moyen
De vous faire une affaire, & de n'y gagner rien.

Le COMTE.

Quoi j'aurai pour rival un pareil perſonnage!
Un campagnard! un ſot!

LISETTE.

Il l'eſt à triple étage,
Et c'eſt par-là qu'il plaît au Comte de Sanſpair,
Qui le déteſteroit, s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtreſſe!
Uſez avec Sanſpair & d'eſprit & d'adreſſe;
Sous de braves habits cachez l'air cavalier,
Pour paroître à ſes yeux bizarre & ſingulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes.
Vous gagnerez ſon cœur, ſi vous le contrefaites;
Sinon, tenez-vous ſûr qu'il vous rebutera.

Le COMTE.

Je veux bien l'imiter; mais qui me l'apprendra!

PASQUIN.

Moi ; je le ſais par cœur, & je vais vous inſtruire.
Soyez ſage un quart-d'heure, & laiſſez-vous conduire.

Le COMTE *à Julie.*

Pour m'aſſurer de vous, je vais me transformer,
Et vous éprouverez que je ſais l'art d'aimer.

PASQUIN *à Julie.*

Madame, il faut auſſi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je !

PASQUIN.

Sanſpair va m'employer pour vous dreſſer un piége :
Il veut me transformer en Seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous eſtimez tant ;
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat, & trompez votre frère.

JULIE.

C'eſt aſſez ; prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

Le COMTE.

C'eſt ma ſœur. Juſqu'au revoir, ma belle ;
J'eſpère par mes ſoins mériter votre cœur.

SCENE IV.

La COMTESSE, JULIE, Le COMTE, LISETTE, PASQUIN.

La COMTESSE.

J'ENTRE un peu librement.

Le COMTE *à la Comteſſe.*

Chez votre belle-ſœur
(Ou du moins peu s'en faut) point de cérémonie;
Approchez.

La COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

Le COMTE.

Eh bien donc, vous l'aurez. D'avance embraſſez-vous
Et vivement.

La COMTESSE *embraſſant Julie.*

Pour moi c'eſt un plaiſir bien doux.

JULIE.

Et moi, madame . . .

Le COMTE.

A l'air dont la ſcène commence,
Je vois que vous aurez bien-tôt fait connoiſſance.
Plus vous vous aimerez, plus je ſerai content.
Sans adieu.

La COMTESSE.

Vous ſortez!

Le COMTE.

Je reviens à l'inſtant.

SCENE V.

La COMTESSE, JULIE, LISETTE.

La COMTESSE.

JE ne m'étonne plus ſi mon frère vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, madame!

La COMTESSE.

Et j'en ſuis ſûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

La COMTESSE.

Et ſincère.

JULIE.

Entre nous,
De ſon penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

La COMTESSE.

Quelle preuve! il refuſe un parti très-ſortable,
Fille puiſſamment riche, & même aſſez aimable.
Mon père en eſt outré, ſans avoir deviné
La cauſe d'où provient ce refus obſtiné:
Pour moi, je la ſavois, & l'ai ſi bien cachée...

JULIE.

Votre frère m'a plu, je lui ſuis attachée,
Je crois lui plaire auſſi; mais, par ce que j'apprends,
Pour traverſer nos vœux nous avons deux tyrans.
Il cédera peut-être au pouvoir de ſon père:
Ma mère m'a ſoûmiſe à celui de mon frère,

Qui me deſtine un ſot que je hais à la mort.
Des plus tendres amans voilà quel eſt le ſort!
Toûjours leur paſſion trouve un injuſte obſtacle,
Et pour les rendre heureux, il faut quelque miracle.

SCENE VI.

SANSPAIR *écoutant ſans paroître,* La COMTESSE, JULIE, LISETTE.

La COMTESSE *à Julie.*

Vous pouvez l'eſpérer.

JULIE.

Ah! je n'oſe.

La COMTESSE.

Eh pourquoi!

JULIE.

Mon frère eſt bien bizarre.

SANSPAIR *apercevant la Comteſſe.*

Eſt-ce elle que je voi!

La COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux: quoique dans ſon ſyſtème
Il me paroiſſe outré, c'eſt la ſageſſe même.

SANSPAIR *à part, ſans être vû.*

C'eſt ma belle Comteſſe; oui, je n'en puis douter.
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter;
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoiſſez mal.

La COMTESSE.

Je crois le bien connoître.

JULIE.

Mon frère n'eſt pas tel que vous vous le peignez.
Lui, la ſageſſe même ! ah, bon Dieu ! vous craignez
De vous ouvrir à moi ſur ſes bizarreries ;
Mais je ſais qu'on en fait mille plaiſanteries.

La COMTESSE.

Je le ſais comme vous, & je ſais bien auſſi
Que l'on a très-grand tort. Mais n'eſt-il pas ici !
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite !

JULIE.

Oui, madame, il eſt vrai. Vous, lui faire viſite !
Vous m'étonnez.

La COMTESSE.

Pourquoi !

JULIE.

Les femmes lui font peur.

La COMTESSE.

Si nous lui déplaiſons, c'eſt pour nous un malheur ;
Mais il a mon portrait, on vient de me l'apprendre,
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait ! rien n'eſt plus ſurprenant.
Eh comment l'a-t-il eu !

La COMTESSE.

Comme en me promenant
J'ai perdu ce portrait ſans m'en être aperçûe,
Il faut que de Sanſpair il ait frappé la vûe,
Et de-là je conclus qu'il l'aura ramaſſé.

JULIE.

Jamais portrait ſi beau ne fut ſi mal placé.

A le ravoir de lui, vous n'aurez pas de peine.

La COMTESSE *en ſoûriant.*

Vous me mortifiriez, ſi j'étois aſſez vaine
Pour croire que mes traits euſſent pû le frapper.

JULIE.

Lui! d'un portrait de femme il pourroit s'occuper!
D'une telle foibleſſe il eſt très-incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits ſont accomplis, piquans & gracieux;
Mais rien de tout cela n'aura flatté ſes yeux.
(conſidérant la Comteſſe.)
Ah, madame!

La COMTESSE.

Quoi donc!

JULIE.

Que cette étoffe eſt belle!

La COMTESSE.

Le deſſein m'en a plû, c'eſt la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher; mais, pour me contenter,
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'eſt très-bien fait, madame.

SANSPAIR *à part.*

Pour une Philoſophe, elle paroît bien femme!

La COMTESSE *à Julie.*

Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous!

SANSPAIR *à part*

Encor!

JULIE.

Ah! rien n'eſt plus parfait.

La COMTESSE.

La COMTESSE *regardant la robe de Julie.*

Que j'aime ce fond d'or
Sous ces brillantes fleurs ſi bien diſtribuées!
Elles ſont, à mon ſens, artiſtement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît, & je la mets ſouvent.
Mais ſuis-je bien coëffée!

La COMTESSE.

Un peu trop en avant.
Coëffez-vous deſormais un peu plus en arrière,
Vos traits ſortiront mieux: pour moi, c'eſt ma manière.

SANSPAIR *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE *à Liſette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR *à part & plus haut.*

La femme la plus ſage a bien peu de raiſon!

La COMTESSE.

J'entends quelqu'un parler.

JULIE.

C'eſt mon frère ſans doute.

LISETTE.

C'eſt lui-même, vraiment. Je crois qu'il nous écoute.

SANSPAIR *ſe montrant.*

Oui, j'écoute, Liſette, & j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous!

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frère.
Voilà des curieux l'aventure ordinaire.

La COMTESSE.

Vous ſavez donc, monſieur, ce qui m'amène ici!

SANSPAIR.

Oui, madame; & c'eſt moi...

JULIE.

Je le ſais bien auſſi;
Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,
(à la Comteſſe.)
Ma ſœur, & point pour moi. Mon bonheur eſt extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit...

JULIE.

Oh! oh! de la galanterie!
C'eſt du fruit tout nouveau.

SANSPAIR *à Julie & à Liſette.*

Laiſſez-nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

La COMTESSE.

Non; reſtez. Nous laiſſez-vous tous deux!

JULIE *en ſortant.*

Je réponds de mon frère, il n'eſt pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, La COMTESSE.

SANSPAIR.

JE débute, madame, en marquant ma ſurpriſe.

La COMTESSE.

Eh de quoi, s'il vous plaît!

SANSPAIR.

De vous voir ſi bien miſe;
De voir dans vos cheveux ce docte arrangement;
De vous voir affecter cet air, cet enjoûment,
Ces petites façons, ce gracieux langage,
Dont les femmes du monde ont rafiné l'uſage;
Uſage qui corrompt les eſprits & les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer ſur les mœurs.
Quoi vous ſavez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaiſſez juſqu'à ces bagatelles!
Ou monſieur votre père a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper:
Vous devez l'ignorer, ſi vous êtes ſavante,
Et ſentir de l'horreur pour tout ce qu'elle invente.

La COMTESSE.

Avez-vous dit, monſieur?

SANSPAIR.

Je pourrois ajouter...

La COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira; je ſais l'art d'écouter,

Même certains diſcours qui pourroient me déplaire,
Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire.

SANSPAIR *à part.*

Ciel! auroit-elle encor cette perfection
Jointe ſi rarement à l'érudition!
Une femme d'eſprit ſe forcer au ſilence!
Rien ne me paroît plus contre la vrai-ſemblance.

(Ils ſe regardent ſans rien dire.)

Elle ſe tait pourtant. *(haut.)* Vous ne répondez point!

La COMTESSE.

Continuez, monſieur, j'attends le ſecond point.

SANSPAIR *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme!

(Ils gardent encore le ſilence.)

La COMTESSE *en ſoûriant.*

Eh bien, vos argumens ſont-ils prêts!

SANSPAIR.

Non, madame;
Je n'ai plus rien à dire, & je ſuis confondu.

La COMTESSE.

Vous repliquerez donc, quand j'aurai répondu:
Or voici ma réponſe. Une femme ſavante
Doit cacher ſon ſavoir, ou c'eſt une imprudente.
Si la pédanterie eſt un vice d'eſprit,
Que la ſociété de tout temps a proſcrit,
Et ſi contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t-on ſon air, ſes tons dans une femme!
Je me le tiens pour dit, mon ſexe eſt condamné
A ſe borner aux riens pour leſquels il eſt né:

Je ſais que s'il en ſort, il paroît ridicule;
Qu'il faut qu'une Savante en public diſſimule,
Et s'impoſe la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laiſſer en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, ſe livrer à des ſujets vulgaires,
S'aſſervir à la mode, en parler doctement,
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment;
Au lieu que ſon ſavoir la fait paſſer pour folle,
S'il ne ſe maſque pas ſous un dehors frivole.
J'ai dit.

SANSPAIR.

Votre diſcours, avec ſincérité,
Me prouve votre amour pour la ſociété.

La COMTESSE.

A mon âge, monſieur, faut-il que j'y renonce?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bien-tôt par ma réponſe.

La COMTESSE.

Nous allons voir: j'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout eſprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le ſavoir à ſes charmes,
Des diſcours du public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laiſſe en partage à de foibles eſprits
La mode & le bon air, objets de ſon mépris;
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire;
Son eſprit ſur ſon cœur emporte la victoire;

Aux foibleſſes du ſexe elle ſait s'arracher,
Et le mépris des ſots ne ſauroit la toucher.

La COMTESSE.

Cette maxime-là me paroît un peu fière:
Pour me perſuader, elle eſt trop ſingulière;
Et je hais (je vous parle avec ſincérité)
Toute affectation de ſingularité.

SANSPAIR.

Vous voulez reſſembler, & vous êtes ſavante!

La COMTESSE.

Si l'on n'eſt ſingulière, eſt-on donc ignorante!
Erreur. Je vois ſouvent de ſublimes eſprits,
Des Savans dont le monde admire les Ecrits;
Mais je ne leur vois point affecter des manières
Qu'on puiſſe, avec raiſon, prendre pour ſingulières:
Je trouve qu'au contraire ils ſont tous leurs efforts
Pour cacher leur ſavoir ſous d'aimables dehors.
Et ſi, chez les Anciens, de doctes fanatiques
Ont cru ſe diſtinguer ſous les haillons cyniques,
Les plus ſages mortels ont toûjours mépriſé
Les écarts ſinguliers d'un orgueil déguiſé.
Et Socrate, & Platon, & les Sages de Grèce,
D'un doux extérieur ont orné la ſageſſe:
On ne les a point vûs, par ſingularité,
Rompre tous les liens de la ſociété,
Affecter des façons qui n'ont point de ſemblables,
Et, pour ſe diſtinguer, ſe rendre inſupportables.

SANSPAIR *vivement.*

Je verrois de ſang froid tant d'erreurs, tant d'abus!

Je pourrois fréquenter des hommes corrompus!

La COMTESSE.

Eh qui parle de vous! ma thèſe eſt générale.

SANSPAIR.

Ah! je ne ſens que trop où tend votre morale.

La COMTESSE.

Comment! vous êtes donc un homme ſingulier!

SANSPAIR.

Oui; je reſpire l'air en mon particulier,
En tous lieux la raiſon eſt ma ſeule compagne,
Quand le beau monde accourt je fuis à la campagne,
Le plaiſir d'être ſeul m'y fait braver le Nord,
Et j'accours à Paris quand le beau monde en ſort.

La COMTESSE.

Moi, je veux qu'à ſon ſiècle un Sage s'accommode.
Une ſageſſe outrée eſt toûjours incommode,
Dégoûte, irrite, offenſe, au lieu de corriger.
De ſa mauvaiſe humeur on cherche à ſe venger;
Pour la rendre odieuſe, il n'eſt rien qu'on ne faſſe:
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace,
Mais il me ſiéroit mal de citer les Auteurs.
Rien n'eſt plus innocent ni plus pur que vos mœurs:
Je vous mets au deſſus de la pluſpart des hommes;
Mais vivons, croyez-moi, pour le ſiècle où nous ſommes;
Tâchons de nous ſauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce temps la candeur du vieux âge,
Ses modes, ſes façons, c'eſt être outrément ſage.
Pour moi qui hais le monde, & qui ne le ſuis pas,

Je me borne à des vœux, & je me dis tout bas:
Puiſſent la foi, l'honneur, & la pudeur antique,
Reprendre ſur les cœurs un pouvoir deſpotique!
Après tant de rebuts qui t'ont fait ſoupirer,
Vertu trop négligée, oſe te remontrer.
Ces ſouhaits que je forme & répète ſans ceſſe,
Avec humanité font parler la ſageſſe;
Ils peuvent à la fin pénétrer juſqu'aux Cieux,
Et faire plus d'effet que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, madame, & plus je vous admire;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'eſt un crime à vos yeux d'oſer ſe diſtinguer;
Pour leur paroître ſage, il faut extravaguer.

La COMTESSE.

Diſtinguons, s'il vous plaît, car je hais l'équivoque.
Un Sage ſuit la mode, & tout bas il s'en moque;
Il déteſte l'erreur, le vice, les abus,
Mais ſans rompre en viſière aux hommes corrompus:
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable,
Mais ſon goût ne doit pas le rendre inſociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainſi donc vous blâmez mon habit, mes façons!

La COMTESSE.

Oh! très-abſolument. J'oſe même vous dire,
Que ſi ſur votre cœur j'avois le moindre empire;
(Car pour guider l'eſprit, il faut gagner le cœur)
Je voudrois que d'abord vous me fiſſiez l'honneur

De

De me ſacrifier vos façons ſingulières,
Pour prendre du beau monde, & l'air, & les manières.
Je ſens combien ſur vous cet effort ſeroit grand,
Et l'on pourroit compter ſur un pareil garant.

SANSPAIR *très-vivement.*

Moi, devenir un fat! un étourdi! Madame,
Quand vous m'inſpireriez la plus ardente flamme,
Vous ne me feriez pas varier un moment.
Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant;
Un inſtant m'offre en vous tant de rares merveilles,
Qu'avec peine j'en crois mes yeux & mes oreilles;
Vous ſavez être ſage avec vivacité,
Et la ſcience en vous relève la beauté;
Mais tous nos ſentimens s'accordent mal enſemble,
Et je ne puis aimer que ce qui me reſſemble.

La COMTESSE *en ſoûriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un ſi beau trait.
Pour ne plus diſputer, venons à mon portrait.
M'y reconnoiſſez-vous! y trouvez-vous quelqu'autre!

SANSPAIR.

Madame, il eſt trop beau pour n'être pas le vôtre.

La COMTESSE *en riant.*

Vous êtes très-galant, quoique très-ſingulier.
Il m'appartient donc!

SANSPAIR.

Oui, je ne puis le nier.

La COMTESSE.

Vous ſavez que chez vous je viens pour le reprendre;
Vous ne refuſez pas, je crois, de me le rendre!

SANSPAIR *tirant le portrait de ſa poche.*

Madame, le voici.

La COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh ! doucement ;

Laiſſez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.

(en regardant le portrait.)

Les beaux traits ! ah, quels yeux ! quelle admirable bouche !

Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.

(Il baiſe le portrait.)

Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés...

La COMTESSE *lui voulant ôter le portrait.*

Monſieur, vous prenez-là d'étranges libertés.

SANSPAIR *lui rendant le portrait.*

Puiſque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.

(Il la conſidère.)

Mais que l'original ſurpaſſe la copie !

Oui, plus je vous regarde, & plus je le reſſens ;

Quoique votre portrait ait des traits raviſſans.

La COMTESSE *regardant le portrait.*

L'art du Peintre y paroît plus que la reſſemblance.

SANSPAIR *reprenant bruſquement le portrait.*

Voilà pourtant vos yeux.

La COMTESSE *voulant le reprendre.*

Rendez-moi...

SANSPAIR.

Patience ;

Je veux vous comparer à loiſir trait pour trait.

(Il regarde la Comteſſe & le portrait tour-à-tour.)

Madame, croyez-moi, laiſſez-moi ce portrait :

J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La ſéparation ſeroit pour moi trop rude.

La COMTESSE.

N'importe, il me le faut.

SANSPAIR.

Ah! ſi vous prétendez . . .
Quoi! ſérieuſement vous le redemandez!

La COMTESSE.

En pouvez-vous douter! j'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR *tendrement.*

Ah! vous m'entendriez, ſi vous vouliez m'entendre.

La COMTESSE.

J'y fais tout mon poſſible.

SANSPAIR *à part.*

En vain je me combats.
O ma foible raiſon, ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut ſi dangereuſe.

La COMTESSE *à part.*

Ah! s'il pouvoit m'aimer, que je ſerois heureuſe!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur!
Ceſſez fière raiſon de défendre ſon cœur.

SANSPAIR *ſortant de ſa rêverie.*

Eh bien, madame!

La COMTESSE.

Eh bien!

SANSPAIR.

Perdrai-je l'eſpérance
De garder ce portrait!

La COMTESSE.

Et ſur quelle apparence
Oſerois-je, monſieur, le laiſſer en vos mains!
Expliquez-vous du moins.

SANSPAIR.

Ah ! c'eſt ce que je crains.

La COMTESSE.

Finiſſons donc, monſieur, j'attends ici mon père ;
Que lui dirai-je !

SANSPAIR.

Eh mais... dites-lui ſans myſtère ;
Que j'ai refuſé de... Non, ne lui dites rien,
La choſe iroit trop loin ; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cauſe
De ce refus.

La COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et ſi je lui propoſe
Quelque accommodement... car on en peut trouver.

La COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCENE VIII.

Le MARQUIS, SANSPAIR, La COMTESSE.

Le MARQUIS.

JE vous ſurprends tous deux, & m'en fais une fête.
Vous avez dû former un plaiſant tête-à-tête !

SANSPAIR.

Pas trop plaiſant.

Le MARQUIS.

Comment! avez-vous diſputé?

La COMTESSE.

Mais, oui; j'ai combattu la Singularité.

Le MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous! chacun a ſa folie.
La vôtre, par exemple, eſt la Philoſophie;
Toûjours *Locke*, *Leibnitz*, *Deſcartes* ou *Newton.*
Mais ſongez que bien-tôt il faut changer de ton,
Et vous raccoûtumer au langage ordinaire;
Car j'eſpère ce ſoir conclurre notre affaire.
Vous aurez un époux tout ſimple & tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni,
Et qui deſirera, ſelon toute apparence,
Que tout votre ſavoir ſe borne à ſa ſcience.
(à la Comteſſe.)
Avez-vous ce portrait! Vous ne répondez rien!

SANSPAIR.

Eſtes-vous ſi preſſé! vous me permettrez bien
De le garder encor.

Le MARQUIS.

Je ne puis le permettre:
Au Marquis de Beauſang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beauſang!

Le MARQUIS.

Oui, monſieur.

SANSPAIR.

Je le lui remettrai.

Le MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plait!

SANSPAIR.

Quand je conſentirai
Qu'il épouſe madame.

Le MARQUIS.

En voici bien d'un autre!
Songez-vous...

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.
Beauſang, vous le ſavez, n'eſt pas encor majeur,
Et vous ſavez auſſi que je ſuis ſon tuteur.

Le MARQUIS.

Oui; mais des deux côtés l'affaire eſt convenable,
Et ne ſauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'eſt ſelon.

Le MARQUIS.

C'eſt ſelon!

SANSPAIR.

D'abord, il faut ſavoir
Si madame y conſent.

Le MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,
Elle y conſentira.

SANSPAIR.

Par pure complaiſance,
Peut-être.

Le MARQUIS.

Ah, je voudrois qu'elle fit réſiſtance!

SANSPAIR.

Moi, je veux que ſon cœur décide de ſon ſort:
Nous devons l'établir juge en dernier reſſort.

Le MARQUIS *à la Comteſſe.*

Eh bien, prononcez donc.

La COMTESSE.

Je ne le puis encore.

Le MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous!

La COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

Le MARQUIS.

Je crois qu'ils ſont d'accord pour me faire enrager.
On établit un juge, il ne veut pas juger.

La COMTESSE.

Eh bien, puiſque monſieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponſe.

SANSPAIR.

Moi, madame!

La COMTESSE.

Oui, monſieur; je m'en rapporte à vous;
Je veux de votre main recevoir un époux,
Votre déciſion ſera ma loi ſuprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je ſuis d'un ſexe foible & ſujet à l'erreur.
Vous avez trop de ſens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conſeil ſalutaire.
Vous connoiſſez Beauſang, ſon bien, ſon caractère;
Et ſi vous décidez qu'il eſt digne de moi,
Dès ce ſoir je lui donne, & mon cœur, & ma foi.

Le MARQUIS.

C'eſt bien dit; je reviens à l'avis de ma fille.
Eh bien, ſervez-nous donc de père de famille;
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

Le MARQUIS *à part.*

Quel myſtère eſt ceci !

SANSPAIR *après avoir un peu rêvé.*

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici !
Ce n'eſt pas demander trop de temps, ce me ſemble.

Le MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons enſemble.
A l'égard du portrait . . .

La COMTESSE.

Monſieur le gardera,
Et, ſuivant ſon arrêt, il en diſpoſera.

Le MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR *donnant la main à la Comteſſe.*

Permettez que je vous reconduiſe.

Le MARQUIS.

Il n'eſt point, diſiez-vous, de plus haute ſottiſe
Que cette façon-là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit, en effet;
Mais on peut varier pour un ſi beau ſujet.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

SANSPAIR *ſeul.*

(vivement.)
APRÈS un long combat, j'ai gagné la victoire.
(parlant au portrait.)
Enfin je vais te rendre & rétablir ma gloire.
Trop dangereux appas, qui m'impoſez la loi,
Je ſaurai triompher, & de vous, & de moi.
Lâche! je me voyois à deux doigts de ma perte;
La raiſon frémiſſoit, & ne l'a pas ſoufferte:
Grace au Ciel, ſes leçons m'empêchent de tomber.
Je m'étonnois auſſi de la voir ſuccomber;
Mais dans mon foible cœur elle s'eſt raffermie,
Et je puis ſans danger revoir ſon ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité.
Déjà je ſens en moi renaître la gaieté,
Suivons ſes mouvemens: que l'aimable Sageſſe
Rétabliſſe en ces lieux le calme & l'allégreſſe,
Et que jamais l'Amour ne trouble mon repos.
Que vois-je! eſt-ce Paſquin! il arrive à propos.

SCENE II.

SANSPAIR, PASQUIN *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

JE viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Conſidérez ces graces, cette allure ;
Voyez ce cou du pied hors de mon eſcarpin,
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin ;
Cela marque la taille, & dégage à merveille.
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourſe qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage eſt complet, & ſuivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Savez-vous l'étayer d'un air de ſuffiſance,
D'un ton impérieux, railleur & déciſif!

PASQUIN.

Peſte ! c'eſt le moyen de n'être pas oiſif:
Ces brillantes façons font un homme à la mode;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode,
S'ils joignent à ces dons le précieux ſecret
De rendre le Public leur confident diſcret.
Pour en venir au bout, leurs communes allures
Sont de ſe confier chacun leurs aventures.

Morbleu les bons propos ! ſans beaucoup méditer,
Pour vous deſennuyer, je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc ſervi ſous d'excellens modèles !

PASQUIN.

Ah, monſieur ! leurs façons me ſont ſi naturelles,
Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité,
Pour être le Seigneur le plus accrédité.
(Il ſe jette au cou de Sanſpair, & le ſerre étroitement.)
Eh bonjour, cher Marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle careſſe !

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comteſſe !
Entre nous, elle auroit quelques deſſeins ſur moi,
Mais je ſais ménager un ami tel que toi ;
D'ailleurs, en tant de lieux mes pas ſont néceſſaires,
Que je n'ai pas le temps de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes ſoins,
Je crois qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins :
Oui, parbleu, deux grands mois, & je lui ſacrifie
La beauté du Marais, qui m'aime à la folie.
J'en ſuis un peu honteux ; mais, pour la nouveauté,
Tu ſais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maiſon eſt propre au tête-à-tête,
J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces ſombres réduits je redouble d'ardeur ;
Car moi, je hais l'éclat, & j'ai de la pudeur.
La Marquiſe vouloit étaler ſa victoire,
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels ſont donc les propos de nos jolis Seigneurs!

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O temps! o ſiècle! o mœurs!
Qui rendez la raiſon, la vertu ſingulières.
(Il tire le portrait, & lui parle après s'être jeté dans un fauteuil.)
Et vous me forceriez à changer de manières!
De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous, & le ton, & les airs!
Euſſiez-vous mille fois plus de graces, de charmes,
Ma raiſon contre vous prendra toûjours les armes,
Et je vais à Beauſang vous céder ſans regret.

PASQUIN *en riant.*

A qui parlez-vous donc!

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Approchez, admirez.

PASQUIN *regardant le portrait.*

Ah, monſieur, qu'elle eſt belle!
Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.
(à part.)
C'eſt la ſœur de mon maître; employons tout notre art
A la bien ſeconder.

SANSPAIR.

Ce front & ce regard
Annoncent un eſprit profond, vaſte & ſublime;
Cet air modeſte inſpire, & l'amour, & l'eſtime;
Ces traits fins, réguliers, qui raviſſent les yeux,

S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte Nature,
L'original encor ſurpaſſe la peinture.
Cependant cet objet ſi gracieux, ſi beau,
Seroit de la raiſon l'écueil & le tombeau:
Je l'admire & le crains, & la ſageſſe encore
Sait préſerver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y ſerois rendu.
Pourquoi leur réſiſter!

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

L'amour excuſe tout.

SANSPAIR *en ſoûriant.*

Excellente morale!

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale!

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on ſe mette à filer.

SANSPAIR *vivement.*

Je ne changerai point, la choſe eſt réſolue.

PASQUIN.

Vous baiſſerez le ton, dès que vous l'aurez vûe.

SANSPAIR.

Je l'ai vûe, admirée, & me ſuis ſoûtenu.

PASQUIN.

Ah ! c'eſt que le moment n'eſt pas encor venu.
Je le ſens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'impoſez ſilence ;
Mais, ſi vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, monſieur, que vous avez trente ans,
Même un peu par-delà, ſelon ce que j'entends :
Riche comme un Créſus, dans la vigueur de l'âge,
Ma foi, vous devriez ſonger au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais, j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là ſe rit de vos ſermens.

SANSPAIR.

Sachez . . .

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raiſon déclame ;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais, ſans bruit, ſans éclat,
Raiſonnons.

SANSPAIR *lui tendant la main.*

Excuſez un terme un peu trop rude,
Je me reconnois mal à cette promptitude ;
Mais auſſi, contre moi, pourquoi vous obſtiner !

PASQUIN.

C'eſt que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor! Je rends juſtice à cette aimable veuve;
Mais, contre ſes appas, je me ſens à l'épreuve.
Qui! moi! prendre une femme en qui je vois régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adreſſe profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde!
J'aimerois mieux cent fois mourir ſans héritier,
Que de ceſſer de vivre en homme ſingulier.

PASQUIN.

Si vous étiez aimé par haſard!

SANSPAIR.

Si l'on m'aime,
On doit, ſans balancer, adopter mon ſyſtème.
A l'objet de ſes vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les deſirs, l'habitude & le goût.

PASQUIN.

Pour le coup, je vous tiens. Suivant votre maxime,
La veuve auroit ſur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, monſieur, elle peut exiger
Ce que vous exigez.

SANSPAIR.

Je veux la corriger;
Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence:
De nos prétentions voilà la différence.
Mais de ſon mauvais goût je préſerve mon cœur,
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma ſœur:

Semblable à la Comteſſe, elle eſt eſclave & folle
Des modes, des grands airs; le monde eſt ſon idole;
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle!

PASQUIN.

Non.

SANSPAIR.

Je vais vous employer à guérir ſa raiſon.

PASQUIN.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous ſupplie!

PASQUIN.

En venant vous trouver, j'ai rencontré Julie;
Et d'abord, honoré de ſon attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profuſion:
De nos jeunes Seigneurs affectant le langage,
Auſſi-bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur perſonnage:
Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté,

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela!

PASQUIN.

Mes grands airs ont raté.

SANSPAIR.

C'eſt qu'elle a ſoupçonné . . .

PASQUIN.

Non; mais, ſur ma parole,
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi! ma ſœur n'eſt plus folle!

PASQUIN.

J'admire, a-t-elle dit, meſſieurs les courtiſans:
Penſent-ils

Penſent-ils qu'on n'ait plus, ni bon goût, ni bon ſens!
Bon Dieu, quelle fadeur! Comment donc, mon infante,
Ai-je dit, d'un ton fier, vous êtes mépriſante!
Sachez ... Mais, ſans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cauſe une ſurpriſe extrême;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient; jugez-en par vous-même.

SCENE III.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

MON frère, d'où nous vient cet aimable Seigneur?
Eſt-il de vos amis?

SANSPAIR.

Aſſurément, ma ſœur,
Un Seigneur ſi bien fait, ſi galant, doit vous plaire;
Ne diſſimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frère;
De grace, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos ſages diſcours j'ai fait réflexion:
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux brillans je me ſens prévenue;
Je me moque à préſent de ce que j'admirois,
J'aime de tout mon cœur ce que je haïſſois.

Vous, qui me paroiſſiez bizarre, inſupportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable :
Ce qui les effrayoit leur devient familier ;
Rien ne leur paroît beau, s'il n'eſt pas ſingulier ;
Et bien loin que nos goûts s'accordent mal enſemble,
Pour qu'un homme me plaiſe, il faut qu'il vous reſſemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie : un pareil changement
Ne peut être, à coup ſûr, l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Auſſi, pendant long temps, me ſuis-je combattue ;
Et j'ai fait tant d'efforts, que je me ſuis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compaſſion.
A vingt ans ſe livrer à la réflexion !
Sanſpair, en vérité, vous la rendez mauſſade.

JULIE *à Paſquin.*

Vous vous croyez charmant, & vous êtes bien fade.

PASQUIN.

Bien fade, ma Princeſſe ! adieu, ſage Sanſpair,
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.
(Paſquin ſort.)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme ſage, grave,
J'aſpire deſormais à me rendre l'eſclave :
Je vivrois avec lui dans un obſcur ſéjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la Cour.

SANSPAIR.

Ma ſœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve,
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
Si quelque Philoſophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je le croie;
Mais, ſi vous diſiez vrai, que j'en aurois de joie!
Aimez de bonne foi la ſingularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCENE IV.

LISETTE, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

LISETTE *à Sanſpair.*

JE viens vous annoncer un grave perſonnage,
Qui peut vous diſputer le titre d'homme ſage.

SANSPAIR.

Comment s'appelle-t-il!

LISETTE.

C'eſt le Comte d'Arbois.

SANSPAIR *d'un air empreſſé.*

Qu'il vienne.

LISETTE *au Comte.*

Entrez, monſieur.

SCENE V.

Le COMTE *vêtu ſingulièrement,* SANSPAIR, JULIE, LISETTE, PASQUIN.

Le COMTE *entre gravement, s'appuyant ſur une canne, & parle d'un ton empeſé.*

ENFIN donc je vous vois,
Cher Comte de Sanſpair, prototype des Sages,
Ennemi courageux des modernes uſages,
Des vices & des mœurs judicieux frondeur!
Embraſſez votre émule & votre admirateur.

SANSPAIR *après l'avoir embraſſé.*

Je n'avois pas, monſieur, l'honneur de vous connoître.

Le COMTE.

Moi, je connois en vous mon voiſin & mon maître.
En dépit de mon âge & de ma qualité,
Vous m'avez inſpiré la ſingularité;
Ce grave ajuſtement en eſt la forte preuve.
Vous avez vû tantôt une aſſez belle veuve,
La Comteſſe, ma ſœur; elle a beaucoup d'eſprit,
Du ſavoir encor plus, mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des uſages du monde:
J'en ſuis au deſeſpoir. Pour moi, plus je me ſonde,
Plus je me trouve né pour être ſingulier,
Quoiqu'il me reſte un air un peu trop cavalier.

LISETTE *bas à Julie.*

Pour un fou, c'eſt fort bien jouer ſon perſonnage.

JULIE *bas.*

A ravir.

Le COMTE.

Votre ſœur paſſe pour être ſage,
Et pourroit me ſervir de conſolation
Dans mon petit réduit, ſombre habitation,
Mais charmante à mes yeux; & comme à la campagne
Un jeune ſolitaire a beſoin de compagne,
En homme ſingulier, bruſquement, ſans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente ſœur.

SANSPAIR *en ſoûriant.*

Très-prudente.

Le COMTE.

Je crois que l'humeur ſingulière
Va m'en gratifier de la même manière;
Et deux originaux ſe conviennent ſi fort,
Que dès le premier mot ils ſe trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang, on a ſû vous inſtruire,
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

SANSPAIR.

Si j'oſe ſtatuer ſur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma ſœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frère
Qui ſauroit ſoûtenir un ſi beau caractère;
Mais un homme, à votre âge, eſt toûjours inégal.
A l'égard de ma ſœur, vous la connoiſſez mal;
Loin de vous conſoler dans votre ſolitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude:
Tout comme votre ſœur, elle aime le fracas,
Et l'eſprit ſingulier ne l'amuſeroit pas.

JULIE.

Mon frère, des grands airs je ſuis deſabuſée:
Je vous l'ai déjà dit, la preuve en eſt aiſée.
Si monſieur vous convient, excepté le couſin,
Tout époux me plaira venant de votre main.

SANSPAIR.

Qu'on nous laiſſe tous deux.

SCENE VI.

SANSPAIR, Le COMTE.

SANSPAIR.

PARLONS avec franchiſe...

SCENE VII.

Le BARON, SANSPAIR, Le COMTE.

Le BARON *entrant bruſquement.*

OH çà, couſin Sanſpair, dès ce ſoir, ſans remiſe,
Je veux de la couſine aſſurer le bonheur.
Vous ſavez, comme moi, que j'ai déjà ſon cœur;
Qu'elle brûle d'envie...

SANSPAIR.

Elle dit le contraire;
Mais, de notre projet, rien ne peut me diſtraire.
Vous êtes mon parent, ſimple, naïf, humain,
Vous avez de grands biens.

Le COMTE *à Sanſpair.*

Eſt-ce là le couſin
Dont on vient de parler?

SANSPAIR.

Oui, monſieur, c'eſt lui-même;
Homme plein de candeur, que j'eſtime, que j'aime,
Parce que du vieux temps il rappelle les mœurs,
Et qu'il eſt ennemi du faſte & des grandeurs.
Il eſt vif, il eſt prompt, marque d'un cœur ſincère;
C'eſt des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

Le COMTE *d'un air vif & ſurpris.*

Vous lui donnez Julie!

Le BARON.

On contracte aujourd'hui,
Et demain on épouſe.

SANSPAIR *au Baron.*

Attendons, je vous prie.

Le BARON.

Couſin, je n'en puis plus; il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'aſſomme.

Le COMTE *gravement.*

Eh bien, on vous aſſommera.

Le BARON.

Cet homme eſt admirable. Eh qui s'en chargera?

Le COMTE *gravement.*

Mais... moi, ſi vous voulez.

Le BARON.

L'offre eſt fort obligeante.
Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur aſſommante!

Le COMTE *toûjours gravement.*

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

Le BARON *à Sanſpair.*

Que faites-vous ici de cet original !
Oſe-t-il plaiſanter, avec cette figure !

Le COMTE *du même ton.*

Me traiter de plaiſant, c'eſt me faire une injure :
Un homme ſingulier eſt toûjours ſérieux.

Le BARON.

Sais-tu bien, mon ami, que je ſuis bilieux !

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon couſin, ou gardez le ſilence.
Apprenez que monſieur eſt homme de naiſſance.

Le BARON.

Ce viſage ſeroit homme de qualité !

Le COMTE *frappant du pied & de la canne.*

Morbleu ! ſi ce n'étoit la ſingularité . . .

SANSPAIR *au Comte.*

Eh ! pour l'amour de moi . . .

Le COMTE *vivement.*

Que le diable m'emporte . . .

SANSPAIR *au Comte.*

Un homme ſingulier s'emporter de la ſorte !

Le BARON.

Il croit donc m'effrayer avec ſon œil hagard !
Savez-vous qui je ſuis !

Le COMTE *gravement.*

Un très-plat campagnard.

Le BARON.

Moi, campagnard ! moi, plat ! Ah ! ſi j'entre en furie . . .

Le COMTE

Le COMTE *d'un air menaçant.*

Eh bien!

Le BARON *ſe reculant auprès de Sanſpair.*

Retenez-moi, mon couſin, je vous prie,
Car il arriveroit ici quelque accident.

Le COMTE *lui faiſant une révérence.*

Ah! monſieur le Baron, je vous crois trop prudent.

Le BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

Le COMTE *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience.
Venez, brave Baron.

Le BARON *entraîné par le Comte.*

Séparons-nous, couſin,
Je ſens que je m'échauffe.

SANSPAIR *retenant le Comte.*

Eh! de grace, voiſin...

Le COMTE.

Eh bien, promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

Le COMTE *toûjours gravement.*

Songez que je vous en ſupplie.

Le BARON.

Oſer la demander, c'eſt me faire un affront;
Et ſi je n'étois pas auſſi ſage que prompt...

Le COMTE *ſe jetant ſur le Baron.*

Que feriez-vous!

SANSPAIR *retenant le Comte.*

Monſieur...

Le COMTE *reprenant ſa gravité.*

Pardon, mon cher confrère.
Il a mis en défaut mon humeur ſingulière ;
Mais je ſuis très-ſurpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un couſin auſſi ſot.
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

Le BARON.

Sortons.

Le COMTE.

Soit.

Le BARON.

Attendez, il me vient un ſcrupule.
(à Sanſpair.)
Eſt-il bien Gentilhomme !

SANSPAIR *l'éloignant du Comte.*

Eh, Baron, croyez-moi...

Le BARON.

Mais vous ne le croyez que ſur ſa bonne foi,
Et je ſuis délicat ſur de pareils chapitres.
(au Comte.)
Avant que de nous battre, apportez-moi vos titres.

Le COMTE.

(lui montrant ſon épée.) *(montrant ſon cœur.)*
Vous voyez le premier ; & voici le ſecond.

Le BARON *faiſant mine de tirer l'épée.*

Oh ! parbleu, mon ami, tu baiſſeras le ton,
Et ſur le champ...

Le COMTE *tirant ſon épée.*

Voyons.
(Le Marquis & la Comteſſe paroiſſent.)

Le BARON *toûjours la main ſur la garde de ſon épée.*

Couſin, laiſſez-moi faire,
Ne me retenez plus.

Le COMTE *apercevant le Marquis.*

Ah! j'aperçois mon père!
(à part.)
A tantôt, cher Baron. Je m'eſquive ſans bruit.

Le BARON *tranſporté de joie.*

J'ai gagné la bataille, & le poltron s'enfuit.

SCENE VIII.

Le MARQUIS, La COMTESSE, SANSPAIR, Le BARON.

Le MARQUIS *à Sanſpair.*

N'EST-CE pas là mon fils qui diſparoît ſi vîte!

SANSPAIR.

Oui, monſieur, c'eſt lui-même.

Le BARON.

Il s'en retourne au gîte,
Après avoir appris ce que c'eſt qu'un Baron.

Le MARQUIS *à Sanſpair.*

Que dit monſieur?

Le BARON.

Je dis qu'il n'eſt qu'un fanfaron.

Le MARQUIS.

Pour l'amour de monſieur, je veux bien me contraindre;
Mais ſachez que mon fils n'eſt pas homme à vous craindre.

Le BARON *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Prenez-vous ſon parti!

Le MARQUIS.

Oui, monſieur, je le prends.

(à Sanſpair.)

Quel eſt cet homme-là!

SANSPAIR.

C'eſt un de mes parens,
Que monſieur votre fils a mis fort en colère.
Grace au Ciel, mon couſin a l'humeur débonnaire.

Le BARON.

Ah! vous verrez beau jeu.

SANSPAIR *le pouſſant.*

Baron, retirez-vous.

Le BARON.

Pour me remettre un peu, je vais boire deux coups,
Et dormir là-deſſus, attendant le Notaire.
Couſin, plus de délais, ou ſinon plus d'affaire:
Je vous le dis tout net, & j'en jure d'honneur,
Moi; moi, la Garouffière, & votre ſerviteur.

SCENE IX.

SANSPAIR, Le MARQUIS, La COMTESSE.

Le MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me ſemble!
Mais; que pouvoient avoir à démêler enſemble
Mon fils & lui!

SANSPAIR.

Ma ſœur a cauſé leurs débats.
Ils la veulent tous deux ; cela ne ſe peut pas.
J'ai dit à votre fils, que je l'avois promiſe :
Loin de ſe déſiſter...

Le MARQUIS.

Ah ! quelle eſt ma ſurpriſe !
Il ſait que j'ai pour lui d'autres engagemens.

SANSPAIR.

Ils s'accordent donc mal avec ſes ſentimens.

Le MARQUIS.

Je les mettrai d'accord, à coup ſûr.

SANSPAIR.

C'eſt dommage
Qu'il ſoit un peu trop vif, car il paroît bien ſage.

Le MARQUIS.

Lui !

SANSPAIR.

Jeune comme il eſt, ſe choiſir un réduit,
Pour fixer ſon ſéjour loin du monde & du bruit !
Se vêtir ſimplement, être grave & modeſte....

Le MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils ?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteſte
Que ſi je n'étois pas engagé...

Le MARQUIS.

Par ma foi,
Je crois que vous voulez vous divertir de moi.
Lui grave ! lui modeſte !

SANSPAIR *vivement.*

Eh oui.

Le MARQUIS.

Sur ma parole,
Il n'eſt pas dans Paris une tête plus folle.
Le fripon devant vous ſe ſera contrefait
Pour vous en impoſer... mais croyez...

SANSPAIR.

En effet,
Plus je rappelle ici cette métamorphoſe...

Le MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre choſe.
Vous avez eu le temps de vous déterminer :
Quelle déciſion allez-vous nous donner!
Quoi donc! vous pâliſſez! d'où peut venir ce trouble!

SANSPAIR *à part.*

Quand il faut triompher, ma foibleſſe redouble ;
Je tremble.

La COMTESSE *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR *à part.*

O terrible moment!
J'ai peine à revenir de mon ſaiſiſſement.

Le MARQUIS.

Eh bien! vous dites donc....

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler, je tâche à me remettre.
Monſieur...

Le MARQUIS.

Quoi!

La COMTESSE *à part.*

Juſte Ciel ! que va-t-il prononcer !

Le MARQUIS.

Je ne vois pas ſur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR *d'un ton entrecoupé.*

Madame... je me ſuis rappelé la manière
Dont vous m'avez parlé ſur l'humeur ſingulière ;
Et par les ſentimens que j'ai trouvés en vous,
Je conclus... que Beauſang vous convient pour époux.
C'eſt un homme à la mode, il eſt brillant, aimable,
Et je le crois pour vous un parti très-ſortable.
Je ne m'oppoſe plus à l'hymen projeté,
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(Il rend le portrait à la Comteſſe.)

La COMTESSE *à part.*

Concluſion funeſte ! hélas ! je ſuis perdue.

Le MARQUIS *à la Comteſſe.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émûe !

La COMTESSE *avec un ſoûris forcé.*

Moi, monſieur ! point du tout. Qui pourroit m'émouvoir ?

Le MARQUIS *à Sanſpair.*

Je puis donc deſormais uſer de mon pouvoir,
Aller chercher Beauſang, amener un Notaire,
Et devant vous enfin terminer cette affaire !

SANSPAIR *vivement.*

Devant moi ! devant moi ! ſuffit que vous ſachiez...

Le MARQUIS.

Oh non pas, s'il vous plaît ; il faut que vous ſigniez.

SANSPAIR.

Je ne ſignerai point.

Le MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

SANSPAIR.

Pourquoi ma ſignature! il ſuffit de la vôtre.

Le MARQUIS.

Eh non.

SANSPAIR *d'un grand ſang froid.*

J'en ſuis fâché.

Le MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur!

SANSPAIR.

La parole ſuffit entre des gens d'honneur.

Le MARQUIS.

Un tuteur doit ſigner, c'eſt la loi, c'eſt l'uſage.

La COMTESSE *au Marquis.*

Je crois qu'il ne faut pas inſiſter davantage;
Il ne ſignera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole ſuffit!

Le MARQUIS.

Le contrat ſeroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe!

Le MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la ſorte.
Je vous dis que les loix en dix mots comme en un . . .

SANSPAIR.

Citez vos loix, monſieur, à des gens du commun:
Ma parole eſt ma loi; je veux que l'on s'y fie,

Sans

Sans qu'un Notaire écrive, & vous la certifie.
E'crire ſa promeſſe eſt une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

La COMTESSE.

Ce noble ſentiment me paroît un oracle.

Le MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce ſera grand miracle.

La COMTESSE.

Les ſingularités ſont mon averſion;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

Le MARQUIS.

Courage.

La COMTESSE.

Oui, la maxime eſt digne qu'on l'admire;
Et non plus que monſieur, je ne veux point écrire.

Le MARQUIS *à la Comteſſe.*

Vous ne ſignerez pas! vous!

La COMTESSE.

Non, abſolument;
Vous vous contenterez de mon conſentement.

Le MARQUIS.

La voilà folle auſſi! Trève de raillerie.

La COMTESSE.

C'eſt vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beauſang: vous m'impoſez la loi,
C'eſt à vous à ſigner, & pour vous, & pour moi.

Le MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable!
(à Sanſpair.)
Ayez le procédé d'un homme raiſonnable:

Ma fille ſignera, j'en jure mon honneur.

La COMTESSE *au Marquis.*

Voulez-vous me contraindre à ſigner mon malheur!

SANSPAIR *à part.*

Son malheur!

Le MARQUIS *à la Comteſſe, d'un air menaçant.*

Ah!

La COMTESSE.

Du moins que monſieur me prévienne,
Et que ce ſoit ſa main qui dirige la mienne.
Si vous ſignez, monſieur, je vous imiterai.

Le MARQUIS.

Ah! paſſe pour cela.

SANSPAIR.

Moi! je vous préviendrai!
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre Notaire;
S'il croit avoir beſoin de mon conſentement,
Je le lui donnerai de bouche ſeulement:
Pour ſigner, je veux être écraſé de la foudre,
Si vous venez jamais à bout de m'y réſoudre.

La COMTESSE *au Marquis.*

J'irai juſqu'à ce point, & jamais plus avant.

Le MARQUIS.

Oui! préparez-vous donc à rentrer au Couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre réſiſtance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

La COMTESSE.

Que le Ciel m'en préſerve! Ah! loin de l'encourir,
Où vous me conduirez, je veux vivre & mourir.

Dans l'état où je ſuis, la plus ſombre retraite
Eſt ce qui me convient, & ce que je ſouhaite.

Le MARQUIS.

Nous allons voir : venez, je vais vous conſigner
En lieu ſûr. Vous, monſieur, apprenez à ſigner.

SCENE X.

SANSPAIR *ſeul.*

CIEL ! faut-il qu'un Couvent renferme tant de charmes !
Malheureux que je ſuis ! je ſens couler mes larmes !
Quelle foibleſſe indigne ! un Philoſophe ! Eh quoi,
Je verrois de ſang froid qu'elle ſe perd pour moi !
Dans l'état où je ſuis, la plus ſombre retraite
Eſt ce qui me convient, & ce que je ſouhaite.
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour !
Comteſſe, vous m'aimez. Ah, funeſte retour !
Dois-je cauſer ſa perte, aſſuré qu'elle m'aime !
Ou faut-il la ſauver en me perdant moi-même !

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

Le BARON, PASQUIN.

Le BARON.

IL demande à me voir pour nous raccommoder!

PASQUIN.

Oui, monſieur.

Le BARON.

Et Julie! il va me la céder,
Sans doute!

PASQUIN.

Vous allez vous ajuſter enſemble;
Le voici.

Le BARON.

Mon aſpect le fait frémir, il tremble.

SCENE II.

Le COMTE, Le BARON, PASQUIN.

PASQUIN *au Comte.*

J'AI rencontré monſieur, je vous l'amène ici.

Le BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit! me voici.

Le COMTE *à Paſquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous ſurprendre.

Le BARON *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puiſſe entendre,
Je crois !

Le COMTE *à Paſquin.*

Va, laiſſe-nous, & chaſſe les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes ſoins, & pouſſez bien tous deux.

(Il alonge une botte au Baron.)

Le COMTE *à Paſquin.*

Ferme la porte.

SCENE III.

Le COMTE, Le BARON.

Le COMTE.

ALLONS, nous voici tête-à-tête,
Et nous ne craignons plus que Sanſpair nous arrête.

Le BARON.

Comment ! je n'entends rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

Le COMTE.

Pas encore ; il y manque une cérémonie.

Le BARON.

Quoi ! que faut-il !

Le COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

Le BARON *voulant ſortir.*

Je vais tenir conſeil, puis nous verrons.

Le COMTE *l'arrêtant.*

Tout doux;
Il faut que ce procès ſe décide entre nous.

Le BARON.

Eh bien, une autre fois; je ne vois rien qui preſſe.

Le COMTE.

Je ſuis trop offenſé...

Le BARON.

Fauſſe délicateſſe.
Tenez, pardonnons-nous.

Le COMTE.

Non. L'épée à la main.

Le BARON.

(à part.)

Ah, que vous êtes vif! où diable eſt le couſin!

Le COMTE.

En garde; ou, par la mort...

Le BARON.

Bride en main, je vous prie,
Vos ſingularités paſſent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer,
Si nous avions quelqu'un qui pût nous ſéparer.
Du moins que mon couſin vienne nous voir combattre,
Car juſqu'au dernier ſang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, enſuite vous verrez...

Le COMTE.

Vous céderez Julie, ou bien vous vous battrez;
Voilà tout en deux mots.

Le BARON.

L'aimez-vous?

Le COMTE.

Oui, je l'aime,
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanſpair lui-même.

Le BARON.

Ah! c'eſt une autre affaire. En êtes-vous aimé?

Le COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

Le BARON.

Parbleu, j'en ſuis charmé.
C'eſt mon couſin qui veut que j'épouſe Julie:
Moi, qui ſuis complaiſant, j'en faiſois la folie,
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainſi donc, qui voudra, vous diſpute la belle;
Je veux être pendu ſi je me bats pour elle.
Sur tout autre ſujet, on pourroit s'éprouver.

Le COMTE.

Vous me la cédez donc!

Le BARON.

Sans en rien réſerver.

Le COMTE.

Quand vous en allez-vous!

Le BARON.

Ce ſoir je me retire.

Le COMTE.

Je veux qu'avec Sanſpair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication:
N'y manquez pas, au moins.

Le BARON.

C'eſt mon intention.
Vous verrez à quel point ira ma complaiſance.

Le COMTE.

Agiſſez ſans détour, & faites diligence.

Le BARON *fièrement.*

Un Baron tient toûjours tout ce qu'il a promis,
Sur-tout quand il s'agit d'obliger ſes amis.
Serviteur.

Le COMTE *faiſant mine de le reconduire.*

Permettez...

Le BARON.

Sans façon, je vous prie.
Adieu. Mes complimens à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
(mettant la main ſur la garde de ſon épée.)
Vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur.

SCENE IV.

Le COMTE *ſeul.*

VOILA mes fanfarons! Préſentement j'eſpère
Que j'obtiendrai Julie, en dépit de mon père.

SCENE V.

SCENE V.

PASQUIN, Le COMTE.

PASQUIN *accourant.*

EH vîte, décampez, votre père me ſuit.

Le COMTE.

Je l'attends.

PASQUIN.

Non pas moi; je n'aime point le bruit.
Je m'eſquive au plus tôt; &, ſi vous étiez ſage...

SCENE VI.

Le MARQUIS, Le COMTE.

Le MARQUIS.

QUE faites-vous ici dans ce bel équipage!

Le COMTE.

Vous voyez, je m'amuſe.

Le MARQUIS.

Ah! vraiment, c'eſt bien fait.
D'un procédé ſi fou, quel peut être l'objet!

Le COMTE.

Mais... d'obtenir Julie.

Le MARQUIS.

Eh que devient Hortenſe!

Le COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

Le MARQUIS.

Vous ſavez que ſon père eſt de mes grands amis ;
Que j'ai promis tantôt . . .

Le COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

Le MARQUIS.

L'impudent ! ſavez-vous que je ſuis votre père !

Le COMTE.

Oh ! je n'en doute point ; mais une telle affaire
Exige tout au moins que je ſois conſulté.

Le MARQUIS.

Je ne dois conſulter que mon autorité.

Le COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

Le MARQUIS.

Vous aimez donc Julie !

Le COMTE.

Oui, je l'aime. Eſt-ce un crime !

Le MARQUIS.

Sans doute ; elle n'eſt pas aſſez riche pour vous.

Le COMTE.

Ah ! j'aurai trop de bien, ſi je ſuis ſon époux.

Le MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le ſot langage :
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

Le COMTE.

Je n'en accuſerai que moi ſeul en ce cas.

Le MARQUIS.

Sanſpair à cet hymen ne conſentira pas.
N'eſt-il pas engagé . . . .

Le COMTE.

Je crains peu cet obſtacle.

Le MARQUIS.

Sachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

Le COMTE.

Eh bien, je le ferai.

Le MARQUIS.

Quelle préſomption!
Je ſuis bien informé de ſon intention:
Sa parole eſt donnée, & ſa parole eſt ſûre;
Ainſi retirez-vous.

Le COMTE.

Un mot, je vous conjure.
Suppoſons un moment qu'il m'accorde ſa ſœur;
Y conſentirez-vous!

Le MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur;
Et je ne riſque rien.

Le COMTE *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne penſe.

Le MARQUIS.

Mais ſi vous échouez, acceptez-vous Hortenſe!

Le COMTE.

Oui, je vous le promets.

Le MARQUIS.

Me voilà ſatisfait.
Je vous avertis donc que Sanſpair eſt au fait.

Le COMTE.

Et de quoi!

Le MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.

Il vous connoît à fond, & ſait tout le myſtère ;
Ainſi, loin d'avancer par ce déguiſement,
Vous n'avez inſpiré que de l'éloignement.

Le COMTE.

Eh qui l'a mis au fait !

Le MARQUIS.

C'eſt moi, ne vous déplaiſe.

Le COMTE.

Ah ! c'eſt vous.

Le MARQUIS.

Oui, moi-même.

Le COMTE.

Eh bien, j'en ſuis fort aiſe ;
Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

Le MARQUIS.

Ce qui vous reſte à faire eſt de vous retirer ;
Et je ne ſuis venu, puiſqu'il faut vous le dire,
Que pour vous emmener. Allons.

Le COMTE.

Je me retire ;
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'eſpère obtenir.

Le MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

Le COMTE.

Je vous demande en grace
De permettre du moins que je me ſatisfaſſe.

Le MARQUIS.

Oh ! je vous le permets du meilleur de mon cœur.

Le COMTE *en s'en allant.*

Je ſuis content.

Le MARQUIS.

(d'un air de ſurpriſe.)

Sortons. Ah! voici votre ſœur.

SCENE VII.

Le MARQUIS, La COMTESSE.

Le MARQUIS.

QUE faites-vous encore ici, je vous ſupplie!

La COMTESSE.

J'y viens faire, monſieur, mes adieux à Julie.

Le MARQUIS.

Vous pouviez vous paſſer de ſemblables adieux;
Et quelqu'autre raiſon vous attire en ces lieux.

La COMTESSE.

Je l'avoue; &, s'il faut vous parler ſans myſtère,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frère.

Le MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous!

La COMTESSE.

Leur ſort me fait pitié;
Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

Le MARQUIS.

Cette pitié va loin, je vois couler vos larmes.

La COMTESSE.

Du ſexe dont je ſuis ce ſont les ſeules armes,
Les ſeules que je puiſſe employer contre vous.

Vous ne me verrez plus : je jure à vos genoux,
Que je quitte le monde, & ſans trouble, & ſans peine ;
Mais mon cœur ne ſauroit ſoûtenir votre haine.
Mon père, laiſſez-vous deſarmer par mes pleurs :
Votre haine eſt pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma deſobéiſſance.
A vos intentions ſi j'ai fait réſiſtance,
Croyez que je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer.
Puniſſez-moi, monſieur, ſans ceſſer de m'aimer.

Le MARQUIS.

Je vous trouve indocile & deſobéiſſante ;
Mais je vous aime encore.

La COMTESSE *ſe levant avec tranſport.*

Ah ! je ſuis trop contente,
Et ſans aucun regret je cours à ma priſon,
Si je puis de mon frère obtenir le pardon.
Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

Le MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frère rébelle.
Je viens de lui parler : nous touchons au moment
Qui le punira bien de ſon entêtement.

La COMTESSE.

Je le plains, & je parts ; mais ſouffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embraſſer Julie ;
Enſuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon père, un éternel adieu.

Le MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je ſuis vif & ſévère,
Mais j'ai toûjours pour vous des entrailles de père.

Votre diſcrétion vous trahit & vous perd.
Une fois avec moi parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beauſang! c'eſt un jeune homme aimable.

La COMTESSE.

Et c'eſt ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoiſſez les mœurs;
Elles m'expoſeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vû me cauſe une frayeur mortelle.
Fidèle à mon époux, je le voudrois fidèle;
Mais, loin que de mon cœur ſon amour fût le prix,
Je verrois l'inconſtant m'accabler de mépris,
Et me laiſſer bien-tôt, par ſon indifférence,
L'affreuſe liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu ſi gothique aujourd'hui,
Qu'elle porte par-tout le dégoût & l'ennui.
Tels ſont mes ſentimens, qui vous feront comprendre
Qu'aux deſirs de Beauſang mon cœur ne peut ſe rendre.
Il eſt trop délicat pour vouloir s'expoſer
Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui cauſer;
Et j'aime bien mieux vivre & mourir renfermée,
Que de ſouffrir l'horreur d'aimer ſans être aimée.

Le MARQUIS.

Votre diſcours me frappe, & j'aime la vertu.
Contre vos ſentimens j'ai long-temps combattu,
Parce que j'ignorois quelle en étoit la ſource.
Pour combattre les miens, quelle heureuſe reſſource!
L'eſtime enfin triomphe, & vous rend mon amour;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

La COMTESSE.

Mériter vos bontés eſt ma plus forte envie.

Fallût-il immoler mon repos & ma vie,
Me voilà prête à tout, mon cœur n'eſt plus à moi,
Mais vous pouvez enfin diſpoſer de ma foi.

Le MARQUIS.

Non ; je n'exige plus un pareil ſacrifice :
Je demande un aveu ſans fard, ſans artifice.
J'ai lû dans votre cœur, ou je ſuis fort trompé ;
Des vertus de Sanſpair il me paroît frappé.

La COMTESSE.

Elles m'ont inſpiré la plus profonde eſtime.
Vous avouerez, je crois, qu'elle eſt bien légitime.

Le MARQUIS.

Dites plus, vous l'aimez. Oui, par votre rougeur
Je conçois que l'eſtime a pénétré le cœur.

La COMTESSE.

Vous n'avez que trop vû juſqu'où va ma foibleſſe,
Si c'eſt foibleſſe en moi que d'aimer la ſageſſe ;
Car elle eſt dans Sanſpair au ſuprême degré.

Le MARQUIS.

J'en demeure d'accord ; mais c'eſt un ſage outré.

La COMTESSE.

Un excès de folie eſt bien moins ſupportable,
Et Sanſpair eſt au fond un caractère aimable.
Il eſt doux, complaiſant ; ſa ſingularité,
Effet de ſa candeur & de ſa probité,
Ne met dans ſon eſprit, ni travers, ni caprice.
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,
Il oſe ouvertement pratiquer la vertu,
Ouvertement par lui le vice eſt combattu.
Son cœur noble & hardi jamais ne diſſimule,

Aimant

Aimant mieux être cru bizarre & ridicule,
Que de paroître aimable & charmant comme il l'eſt,
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'eſt mon héros; &, malgré ſes manières,
J'idolâtre en ſecret ſes vertus ſingulières.
Pour le connoître à fond, je n'ai rien oublié.
Mœurs, ſentimens, façons, on m'a tout confié.
Liſant, ſans qu'il le ſût, juſqu'au fond de ſon ame,
J'ai vû qu'il étoit né pour une honnête femme;
Et voulant aſſurer ſon bonheur & le mien,
Pour lui donner mon cœur, j'ai recherché le ſien.
Mais comment l'attaquer, & me faire connoître?
A ſes yeux vainement j'affectois de paroître,
Il ne me voyoit point. Pour venir à mes fins,
J'ai ſû faire tomber mon portrait en ſes mains.
Voilà de mon amour l'innocent ſtratagème.
J'ai fait redemander ce portrait par vous-même;
Et ſi vous rappelez tout ce qui s'eſt paſſé,
Vous ſentez qu'à le rendre on a trop balancé,
Pour ne pas préſumer qu'un peu de complaiſance
Auroit bien-tôt pour moi fait pencher la balance.

Le MARQUIS.

Et ſur quel point Sanſpair a-t-il donc inſiſté?

La COMTESSE.

Que j'imitaſſe en tout ſa ſingularité.
Mais, loin d'y conſentir, je voulois au contraire
Que lui-même il ceſſât d'être extraordinaire.
Comme il croiroit par-là tomber du premier rang,
De peur de ſuccomber, il me livre à Beauſang.

Mais, loin de lui céder une victoire entière,
L'Amour a fait agir ſon humeur ſingulière.
Son refus de ſigner vous a déconcerté:
L'exemple m'invitoit, & j'en ai profité.

Le MARQUIS.

Plus je ſuis éclairci, plus je vous trouve à plaindre.
A changer de façons, pourrez-vous le contraindre?
Ne vous en flattez plus, après ce qu'il a fait.

La COMTESSE.

Il donne ſon aveu, mais il en rompt l'effet.

Le MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à ſuivre ſon ſyſtème.

La COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon père, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir juſqu'où va ſa tendreſſe,
Et je dois cette épreuve à ma délicateſſe.

Le MARQUIS.

C'eſt penſer ſagement. Mais comment le revoir;
Puiſqu'il croit qu'au Couvent je vous mène ce ſoir!
Il ne vous convient pas, ſelon la bienſéance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

La COMTESSE.

Non. Pour me ſatisfaire, il faut qu'auparavant
Il tâche d'empêcher que je n'aille au Couvent.
Je venois voir ſa ſœur, me flattant que peut-être
Il ſurviendroit chez elle. Ah! je le vois paroître;
Sortons.

SCENE VIII.

SANSPAIR, Le MARQUIS, La COMTESSE.

SANSPAIR *à la Comteſſe.*

CIEL! eſt-ce vous! en croirai-je mes yeux!

La COMTESSE.

J'allois chez votre ſœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux! quoi, monſieur a-t-il l'ame aſſez dure....

Le MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh, je vous en conjure,
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuſte courroux.

Le MARQUIS.

Mon courroux étoit juſte; & vous êtes trop ſage
Pour ne pas convenir qu'un père qu'on outrage...

SANSPAIR.

Ah! ſi vous ſaviez tout.... Monſieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux momens d'entretien!

Le MARQUIS.

Je ne ſuis point de trop, ce me ſemble, & je compte...

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous! ſauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

Le MARQUIS.

Pour vous faire plaiſir, je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, monſieur, une peine mortelle.
C'eſt bien aſſez pour moi de rougir devant elle.

SCENE IX.

SANSPAIR, La COMTESSE.

SANSPAIR.

QUOI vous partez, madame, & vous m'abandonnez!
Voulez-vous m'accabler!

La COMTESSE.

Monſieur, vous m'étonnez.
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire,
Etoit le ſeul parti qui pût vous ſatisfaire.

SANSPAIR.

Me ſatisfaire! o Ciel! je pourrois ſans regret
Vous perdre pour jamais!

La COMTESSE.

Me rendre mon portrait,
Me livrer à Beauſang, c'eſt me prouver, je penſe,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.
J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le ſoin de votre gloire a droit de vous charmer.
Vous avez ſur cela des graces à me rendre;
Et c'eſt à quoi, monſieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un deſſein ſi cruel,
Qui m'expoſe au tourment d'un remords éternel!

La COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce ſupplice.
Soit que je me renferme, ou ſoit que j'obéiſſe,
C'eſt vous qui me mettez dans la néceſſité
De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous oppoſer au deſſein de mon père,
Ce qu'un heureux haſard vous permettoit de faire,
Vous donnez votre aveu, quand je vous fais ſentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis conſentir,
Et que loin que Beauſang puiſſe me rendre heureuſe,
Une retraite obſcure eſt pour moi moins affreuſe.

SANSPAIR.

J'ai lû dans votre cœur, je ne m'en cache pas;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins appas;
Et j'aimois mieux vous perdre, & mourir de triſteſſe,
Que de vous immoler la raiſon, la ſageſſe.
Quelle félicité pouvoit m'en conſoler!

La COMTESSE.

Eh vous ai-je preſſé de me les immoler!
Penſer ainſi de moi, c'eſt me faire un outrage.
Je vous déteſterois, ſi vous étiez moins ſage.
Ceſſez d'être exceſſif, & vous ſerez parfait:
Voilà ce que j'exige; & j'en verrai l'effet,
Si mes foibles appas ont ſur vous quelque empire.
Mais, ſi vous réſiſtez à ce que je deſire,
Si vous balancez même à recevoir mes loix,
Vous me voyez, monſieur, pour la dernière fois.

SANSPAIR.

Vos loix! vous voulez donc agir en Souveraine.

La COMTESSE.

C'eſt être, direz-vous, & bien haute, & bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour,
Et mon règne, monſieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour! ah! ſur mon cœur, vous régnerez ſans ceſſe.
Que faut-il pour vous plaire!

La COMTESSE.

Une ſimple promeſſe.
C'eſt un engagement ſi ſûr de votre part,
Que qui peut s'y fier, ne court aucun haſard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, madame, & me rendez juſtice.
Avant que de vous faire un ſi grand ſacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous!

La COMTESSE.

De vous ſeul dépend tout mon bonheur.
Ou paſſer avec vous le reſte de ma vie,
Ou renoncer à tout, c'eſt toute mon envie.

SANSPAIR *ſe jetant à ſes pieds.*

O bonheur trop parfait! o ſageſſe! o vertu!
Laiſſez agir mon cœur, il a trop combattu.
Oui, madame, à vos pieds ma raiſon s'humilie,
Et vous méritez bien qu'on faſſe une folie.
Eh bien, qu'exigez-vous!

La COMTESSE.

D'abord j'exigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance.

La COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût ſans nulle réſiſtance.

SANSPAIR.

Je vois bien qu'il le faut. O ma chère raiſon!
Eſt-ce tout!

La COMTESSE.

Non, monſieur. Dans la belle ſaiſon,
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma Terre au fond de la Bretagne.

La COMTESSE.

Point du tout: vous avez une Terre ici près,
C'eſt-là que nous irons pour reſpirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers; mais du moins nous n'y verrons perſonne.

La COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR.

O Ciel!

La COMTESSE.

Après l'automne,
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

La COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, & vous r'accoûtumer
A la ſociété des perſonnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre viſite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévû, vous aimez le fracas.

La COMTESSE.

Le nombre en eſt petit, ne vous effrayez pas.
En un mot, je prétends, ſi vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'uſage ordinaire.
Me le promettez-vous !

SANSPAIR *après avoir rêvé.*

Je vous en fais ſerment.

La COMTESSE *lui préſentant la main.*

Vous pouvez donc ſur moi compter abſolument.

SANSPAIR.

Mais, madame, il nous faut l'aveu de votre père :
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi !

La COMTESSE.

Je l'eſpère.
Le voici qui revient très-à-propos.

SCENE X.

Le MARQUIS, SANSPAIR, La COMTESSE.

Le MARQUIS.

EH bien !
Quel eſt le réſultat d'un ſi long entretien !

SANSPAIR.

La tête m'a tourné, ma raiſon en ſoupire :
Vous entendez, monſieur, ce que cela veut dire.

Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

Eh bien, le mal n'eſt pas ſi grand que vous penſez.
Eſtes-vous bien d'accord!

La COMTESSE.

Oui, monſieur.

Le MARQUIS.

C'eſt aſſez.
Vous aimez donc ma fille!

SANSPAIR.

Ah! monſieur, je l'adore;
Daignez me l'accorder.

Le MARQUIS.

Votre choix nous honore.
Je ne balance pas entre Beauſang & vous;
Mais il nous reſte un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel eſt-il!

Le MARQUIS.

Il s'agit d'appeler un Notaire:
Il faut par-devant lui ſtipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, monſieur! je ne m'en mêle point.

Le MARQUIS.

Eh qui voulez-vous donc qui décide ce point!

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu ſe monte;
Poſez ſur cette baſe, & faites votre compte.
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira,
Sur votre bon plaiſir tout ſe décidera,
Et je ſerai content ſi madame eſt contente.

Réſervez ſeulement vingt mille francs de rente
Que je veux, dès ce jour, aſſurer à ma ſœur.

Le MARQUIS.

Vingt mille francs !

SANSPAIR.

Sans doute.

Le MARQUIS.

Avec un ſi bon cœur;
On peut bien vous paſſer une humeur ſingulière.

La COMTESSE *au Marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frère;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

Le MARQUIS.

Cela ne ſe peut pas, monſieur eſt engagé.

La COMTESSE.

Il ſe dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en ſuis incapable.
J'ai donné ma parole, elle eſt inviolable.
Si j'oſois y manquer... Eh bien, que me veut-on !

SCENE XI.

LISETTE, SANSPAIR, Le MARQUIS, La COMTESSE.

LISETTE *préſentant une lettre à Sanſpair.*

C'EST un petit poulet de monſieur le Baron.

SANSPAIR.

De quoi s'aviſe-t-il de m'écrire !

LISETTE.

Je penſe
Que pour la Garouffière il part en diligence;
En groſſe redingotte, & le fouet à la main,
Sur ſa vieille jument il s'eſt mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

SANSPAIR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

(Il lit:)

Adieu, couſin Sanſpair,
Je ſuis las de la Ville, & je vais prendre l'air:
Je pars ſans délai ni remiſe,
Et vous rends votre ſœur tout comme je l'ai priſe.
J'en ſuis fâché pour vous; mais tout homme, couſin,
Qui prend femme à Paris, n'a pas l'eſprit trop ſain.
Au revoir.

D'où lui vient une telle boutade!
Et qui peut m'attirer cette ſotte incartade!

Le MARQUIS.

Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils;
Il a fait un miracle, il me l'avoit promis.

La COMTESSE *à Sanſpair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frère.

SANSPAIR.

Daignez m'en diſpenſer; il eſt d'un caractère
Qui me répugne trop.

Le MARQUIS.

C'eſt un jeune éventé;

Mais il a le cœur noble, & d'une probité
Qu'on ne peut juſtement comparer qu'à la vôtre.

La COMTESSE *à Sanſpair.*

Songez que de ſon ſort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre !

La COMTESSE.

Oui, monſieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre conſentement :
Si vous le refuſez quand je vous le demande,
Quels droits ſur votre cœur faut-il que je prétende !
Et puis-je me flatter ....

SCENE DERNIE'RE.

Le COMTE, SANSPAIR, Le MARQUIS, La COMTESSE, LISETTE.

Le COMTE.

ENFIN, mon cher voiſin,
Je viens de voir partir votre brave couſin ;
Il m'a cédé ſes droits, ainſi je vous ſupplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je ſuis très-ſingulier.

La COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frère, il faut ceſſer de l'être ;
Car monſieur m'a juré de ne le plus paroître :
Il vous donne ſa ſœur en recevant ma foi.

Le MARQUIS.

Vous deviendrez donc ſage !

Le COMTE.

Eh qui l'eſt plus que moi !
J'ai l'air d'un étourdi ; mais, o futur beau-frère,
L'air ne décide pas toûjours du caractère ;
Même en beaucoup de gens il cache l'oppoſé,
Et ſouvent les plus fous ont l'air le plus poſé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous êtes donc bien ſage,
Et nous allons conclurre un double mariage.
(à la Comteſſe.)
Voyez juſqu'où ſur moi s'étend votre crédit.

La COMTESSE.

Mon bonheur eſt complet.

Le COMTE *à ſon père.*

Je vous l'avois bien dit,
Monſieur. Conſentez-vous que j'épouſe Julie !

Le MARQUIS.

Il faut donc me dédire !

La COMTESSE.

Eh ! je vous en ſupplie.

LISETTE *au Marquis.*

Les marier tous deux, c'eſt faire leur bonheur :
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur,
Tous les deux n'en ſont qu'une ; & quand on ſe reſſemble,
Le diable eſt bien malin s'il vous met mal enſemble.

Le MARQUIS.

(à Sanſpair.)
Allons donc ſtipuler. Vous ne refuſez pas,

Au moins cette fois-ci, de ſigner aux contrats!

SANSPAIR.

Eh mais... abſolument voulez-vous que je ſigne!

Le MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coûtume! allons, je m'y réſigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'Amour,
Après tous les effets qu'il opère en ce jour.
(à la Comteſſe.)
Vous voulez qu'au dehors je change de ſyſtème;
Mais permettez qu'au fond je ſois toûjours le même.

LISETTE *à la Comteſſe.*

Laiſſez penſer monſieur en toute liberté;
Il ſera bon mari par ſingularité.

FIN.

LA
FORCE DU NATUREL.

COMÉDIE.

ACTEURS.

Le Marquis D'ORONVILLE.

La MARQUISE.

JULIE, crue fille du Marquis.

MATHURINE, fermière d'Oronville.

BABET, crue fille de Mathurine.

Le Comte D'ORONVILLE, parent du Marquis.

GUÉRAULT, intendant du Marquis.

LISETTE, femme de chambre de la Marquiſe.

LOUISON, femme de chambre de Julie.

Un LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, chez le Marquis.

LA FORCE DU NATUREL.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

LISETTE, LOUISON.

LISETTE *à Louiſon qui entre après elle.*

LOUISON!

LOUISON.

Quoi, ma chère!

LISETTE.

Où peut être Julie!

LOUISON.

Elle eſt dans le jardin; elle aime à la folie
Le grand air, la verdure, & les lieux écartés;
Toûjours ſombre, rêveuſe.

LISETTE.

Et brutale.

LOUISON.

E'coutez;

Vous n'avez pas grand tort de parler ainſi d'elle.
Elle a l'eſprit brillant, elle eſt jeune, aſſez belle;
Mais ſes tons, ſes façons, ſoûtiennent mal ſon rang:
Et je ne comprends pas, qu'étant d'un ſi beau ſang,
Elle ait l'humeur ſi dure & ſi peu revenante.

LISETTE.

A polir ſon eſprit, madame ſe tourmente;
Mais elle a beau prêcher, ſes ſoins n'ont nul effet.

LOUISON.

Monſieur ſait-il cela!

LISETTE.

Pas encor tout-à-fait;
On tâche à lui cacher les défauts de ſa fille.
Comme il n'a plus de fils, cette noble famille
Eſt réduite à Julie, en qui je ne vois rien
Qui ſoit digne d'un ſort auſſi beau que le ſien.
Mais, dites-moi, ma chère, aime-t-elle le Comte!

LOUISON.

J'ai tout lieu d'en douter; & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égards qu'elle a pour ce jeune Seigneur,
Tout aimable qu'il eſt.

LISETTE.

Auroit-elle le cœur
Prévenu pour quelqu'autre!

LOUISON.

Elle ne voit perſonne,
Que l'intendant.

LISETTE.

Guérault !

LOUISON.

Guérault ; & je m'étonne
De leur intelligence : ils ſe parlent ſouvent.

LISETTE.

C'eſt qu'elle aime à cauſer : elle ſort du Couvent,
Avec d'honnêtes gens elle eſt embarraſſée ;
Plus libre avec Guérault...

LOUISON.

Hum ! j'ai dans la penſée
Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi ! je ne le crois pas.

LOUISON.

Mais enfin...

LISETTE.

Il faudroit qu'elle eût le cœur bien bas.

LOUISON.

C'eſt le ſeul cependant qui la rend moins farouche,
Et qui tire des mots gracieux de ſa bouche.

LISETTE.

Mais oui, je me rappelle...

LOUISON.

Oh ! je les épierai ;
Et ſi le fait eſt vrai, je le découvrirai.

LISETTE.

Vous êtes bien maligne !

LOUISON.

Eh ne taxons perſonne.

Vous qui me critiquez, vous n'êtes pas trop bonne.

LISETTE.

Je ne m'en pique pas ; mais, du moins, je ne crois
Que ſur de bons témoins, ou ſur ce que je vois.

LOUISON.

Vous paſſez cependant pour être ſoupçonneuſe.

LISETTE.

C'eſt mon foible, il eſt vrai.

LOUISON.

Moi, je ſuis curieuſe,
Et je me ſatisfais ; car l'adreſſe eſt mon fort.

LISETTE.

Julie aimer Guérault ! ou vous lui faites tort,
Ou ſa foibleſſe iroit juſqu'à l'extravagance.

LOUISON.

Elle ſe ſert ſi peu de ſa haute naiſſance,
Que ce ne ſeroit pas un trait ſi merveilleux.

LISETTE.

Il eſt vrai que Guérault eſt un préſomptueux.

LOUISON.

Un inſolent.

LISETTE.

Un fat.

LOUISON.

Un fou, qui croit qu'on l'aime
Si-tôt qu'on l'enviſage.

LISETTE.

Ah ! le voici lui-même.
Au bruit de ſon éloge, il vient fort à propos.

LOUISON.

Oui ; n'en auroit-il point entendu quelques mots !
Qu'il a l'air agité !

LISETTE.

Mais c'eſt ce qui me ſemble.
Il eſt pâle, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

LOUISON.

Au moins, ſur mes ſoupçons, gardez bien le ſecret.

LISETTE.

Ne craignez de ma part aucun mot indiſcret.

SCENE II.

GUÉRAULT, LISETTE, LOUISON.

LISETTE.

C'EST vous, monſieur Guérault!

GUÉRAULT.

Eh oui, c'eſt moi, ma bonne.

LISETTE.

Vous êtes bien rêveur!

GUÉRAULT *à part.*

Eſt-ce qu'elle en ſoupçonne
Le ſujet! Que je crains ſon eſprit pénétrant!

LOUISON.

Regardez-nous du moins: votre air indifférent
Nous offenſe.

GUÉRAULT.

Eh morbleu, laiſſez-moi, je vous prie;
Je ne ſuis point en train d'entendre raillerie.

LISETTE.

Nous nous flattons qu'un jour vous aurez le loiſir
De nous parler. Adieu.

(Elles ſortent en faiſant des révérences.)

GUE'RAULT.

Vous me faites plaiſir.

LOUISON.

Comptez ſur nos reſpects.

(Elles l'impatientent à force de révérences.)

SCENE III.

GUE'RAULT *ſeul.*

BON couple de femelles!
Dans toute la maiſon je ne crains rien tant qu'elles;
Mais aujourd'hui, ſur-tout, elles me font trembler.
Je crois que tout m'obſerve, & que tout va parler.
Comment devant monſieur oſerai-je paroître!
Qu'ai-je fait! épouſer la fille de mon maître!
Par un lien ſecret, téméraire, imprudent,
J'ai donc pû l'allier à ſon cher intendant!
Sa fille l'a voulu, pouvois-je m'en défendre!
Ah! que je paierai cher l'honneur d'être ſon gendre,
S'il apprend le myſtère avant qu'un prompt départ
Nous ait mis à couvert! que je cours grand haſard
D'expier en public un crime impardonnable
Chez des gens d'un grand nom & d'un rang reſpectable!
Moi gendre d'un Marquis! on eſt bien malheureux
D'avoir trop de mérite! Où fuirons-nous tous deux,
Ma folle épouſe & moi! quelle retraite obſcure
Pourra nous préſerver de ſiniſtre aventure!

SCENE IV.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE.

COMMENT! tout ſeul ici! je crois que vous rêviez!

GUÉRAULT.

Oui; je rêvois qu'enfin nous voilà mariés.

JULIE.

Vous en repentez-vous!

GUÉRAULT.

Je ſuis comblé de gloire;
Mais que deviendrons-nous, ſi l'on ſait notre hiſtoire!

JULIE.

Comment la ſauroit-on! il étoit ſi matin
Lorſque, pour m'échapper, j'ai gagné le jardin,
Que tout dormoit céans; tout y dormoit encore,
Lorſque je ſuis rentrée au lever de l'aurore,
Et je ſuis parvenue à mon appartement
Avec tant de bonheur, & ſi ſecrètement,
Que ma femme de chambre ignore ma ſortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins que ton frère & ta ſœur;
Et que ton vieux parent, qui, de notre bonheur,
Ne révéleront pas le dangereux myſtère;
Ils ſont intéreſſés comme nous à ſe taire;
Avec nous ils fuiront au pays étranger,
Et notre prompt départ nous ſauve de danger.

Il vont nous préparer une ſûre retraite;
Notre félicité ſera bien-tôt parfaite.

GUÉRAULT.

Mais ils ne ſeront prêts que dans ſix ou ſept jours.
Je ſuis épouvanté du péril que je cours;
Car ce terme eſt bien long.

JULIE.

Mais je cours, ce me ſemble,
Même danger que vous; cependant . . .

GUÉRAULT.

Si je tremble,
C'eſt beaucoup moins pour moi que pour vous. Votre humeur
Impatiente & bruſque, à préſent me fait peur:
Vous êtes trop ſincère, & par fois indiſcrète.

JULIE.

Le péril où je ſuis me rendra plus ſecrète.

GUÉRAULT.

Ménagez votre mère.

JULIE.

Elle ne m'aime point,
Ni mon père non plus.

GUÉRAULT.

Ils ont tort en ce point;
Mais je penſe qu'au fond c'eſt un peu votre faute.
Madame dit ſouvent que vous êtes trop haute,
Que vous ne lui marquez aucun attachement.

JULIE.

Elle me contredit, me gronde à tout moment.
Comme je goûte peu ſa prudente morale,

Dieu

Dieu ſait de quels beaux noms ſa bouche me régale.
Mon père, toûjours grave & toûjours ſérieux,
Ne m'honore jamais d'un regard gracieux:
Quand il me dit un mot, c'eſt d'un ton fier & rude.
Servantes & valets, tous prennent l'habitude
De me contrecarrer, d'oſer trouver mauvais,
Et tout ce que je dis, & tout ce que je fais.
Par tout le monde ici je me vois maltraitée,
Et vous êtes le ſeul qui m'ayez reſpectée:
Auſſi m'avez-vous plû. Vous voilà mon époux,
Et je veux me venger en fuyant avec vous;
D'autant plus, qu'on prétend que j'épouſe un jeune homme,
Doucereux courtiſan, dont l'air poli m'aſſomme,
Qui, loin de m'amuſer, me fait mourir d'ennui
Par ſes tendres ſermons tout auſſi plats que lui.
Je le bruſque ſans ceſſe, au lieu de lui complaire,
Et ce procédé-là me brouille avec ma mère.
On me gronde pour lui; mais, dès que je le voi,
J'en uſe à ſon égard comme on fait avec moi.
S'il me pique ſouvent, il ſent la repartie.

GUERAULT.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie;
Mais, pendant quelques jours, traitez-le poliment.
Pour ôter tout ſoupçon de notre engagement,
Je vais feindre d'aimer une jeune innocente,
Qu'à propos pour cela le haſard me préſente:
Notre fermière ici doit l'amener tantôt,
C'eſt ſa mère, elle eſt riche.

JULIE.

Oui; mais, monſieur Guéraùlt,

Cette fille eſt fort belle, à ce que j'entends dire.

GUÉRAULT.

Belle réflexion! elle me feroit rire,
Si j'étois de ſang froid; mais je tremble de peur
Qu'on ne nous trouve enſemble. Au revoir. Quel malheur!
Je ne puis échapper aux yeux de votre mère.

JULIE.

Oh! je n'ai pas peur, moi. Sortez, laiſſez-moi faire.

SCENE V.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

QUE cherchoit-il ici!

JULIE.

Je ne ſais, mais je croi
Qu'il y cherchoit mon père; il n'a trouvé que moi,
Et s'en eſt retourné.

La MARQUISE.

Toute la matinée,
Qu'avez-vous fait!

JULIE.

Eh mais . . . je me ſuis promenée
Dans le jardin.

La MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir
Tous les matins! c'eſt-là votre premier devoir.
Rien ne peut vous contraindre à cette complaiſance,
Et l'on doit peu compter ſur votre obéiſſance,
En exigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame, c'eſt que j'aime à vivre en liberté.

La MARQUISE.

La liberté ſied mal aux filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une fille plus ſage . . .

La MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on ſait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne, & me les fait haïr.

La MARQUISE.

Belle humeur!

JULIE.

Je croyois que mon père & ma mère
Voudroient bien qu'avec eux je fuſſe familière,
Et me diſpenſeroient d'un air trop circonſpect.

La MARQUISE.

Eſt-ce que l'amitié diſpenſe du reſpect!
Une fille bien née aiſément s'humilie,
Ou du moins ſon humeur ſe contraint & ſe plie
En préſence de ceux dont elle tient le jour;
Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour:
Loin de les en payer par la moindre careſſe,
Vous êtes inſenſible à toute leur tendreſſe.
Votre groſſièreté nous fatigue à mourir,
Et ſept ans de Couvent, loin de vous en guérir,
Semblent avoir produit un effet tout contraire,
Juſqu'au point que ſans moi, qui retiens votre père,
Il vous eût au Couvent renvoyée aujourd'hui,
Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.

Vous ne lui préſentez qu'un air mauſſade & rude.
On ne peut vous ôter la mauvaiſe habitude
De bruſquer tout le monde en des termes ſi bas,
Que des gens du commun ne s'en ſerviroient pas.
Vous démentez en tout une haute naiſſance.
Nous méditons pour vous une illuſtre alliance,
Et nous vous deſtinons un jeune homme charmant,
A qui vous ne marquez que de l'éloignement:
Loin de gagner ſon cœur, vous le glacez ſans ceſſe,
En lui parlant toûjours avec impoliteſſe.
Sa naiſſance & ſon rang n'attirent nul égard,
A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
Et cette répugnance à lui rendre juſtice!
En quoi vous déplaît-il! ne me déguiſez rien.

JULIE.

Ce que je vous dirai, c'eſt que ſon entretien
M'ennuie.

La MARQUISE.

Et pourquoi donc!

JULIE.

Au lieu d'aimer, il prêche.
Il prétend que je ſuis d'une humeur trop revêche,
Que je ne prends point l'air des filles de mon rang,
Que je ſuis trop unie, & qu'un illuſtre ſang
Doit être ſoûtenu par de belles manières,
Qui donnent un air doux aux femmes les plus fières;
Que ma beauté ſans grace eſt peu propre à toucher.
Enſuite, il veut m'apprendre à parler, à marcher,

A faire l'agréable, à ranger ma coeffure,
Et de la tête aux pieds corriger ma figure ;
Car, bien-loin de chercher à me complaire en tout,
C'eſt moi, ſi je l'en crois, qui dois ſuivre ſon goût,
Ses avis, ſes leçons, dont il eſt ſi prodigue,
Que je n'en ſaurois plus ſupporter la fatigue.
Eſt-ce ainſi qu'on inſpire un tendre attachement !
Tout franc, ſi ce ſont-là les façons d'un amant,
J'étois bien dans l'erreur : je croyois au contraire,
Qu'il approuvoit, louoit, & ne cherchoit qu'à plaire ;
Mais celui qu'on me donne, au lieu de s'en piquer,
Comme dans les Romans je l'ai vû pratiquer,
Et comme, à mon avis, cela doit toûjours être,
Me gouverne d'avance, & prend des tons de maître.

La MARQUISE.

Vous vous trompez, ma fille, il veut vous réformer.
Plus il y fait d'effort, plus vous devez l'aimer.
Corriger nos défauts avec un ſoin extrême,
C'eſt le plus ſûr moyen de prouver qu'on nous aime.

JULIE.

Oh ! ce n'eſt pas par-là qu'on me gagne le cœur.
Quiconque veut m'aimer, doit aimer mon humeur.
Si le Comte me veut, il faut qu'on le prévienne
Que j'ai ma volonté, tout comme il a la ſienne.

La MARQUISE.

Quel eſprit ! quel travers ! tenez-vous ce diſcours
Au Comte d'Oronville !

JULIE.

Oui vraiment, tous les jours.

Comme il eſt pour m'avoir...

La MARQUISE.

Pour m'avoir ! le beau terme !

JULIE *d'un air impatient.*

Qu'il ſoit beau, qu'il ſoit laid...

La MARQUISE.

D'un ton encor plus ferme.

JULIE.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.
Puiſque le Comte en moi trouve des airs choquans,
Que ne s'attache-t-il à quelqu'autre perſonne !
Je ſuis franche, il m'en blâme ; & moi, cela m'étonne.
Les cœurs les plus ouverts ſont toûjours les meilleurs :
S'il penſe le contraire, il peut chercher ailleurs.

La MARQUISE.

Ciel ! eſt-ce là ma fille ! à ſeize ans, à cet âge,
Vous oſez me tenir un ſi hardi langage !

JULIE.

Vous dire ma penſée, eſt-ce vous offenſer !

La MARQUISE.

Avant que de la dire, apprenez à penſer.

JULIE.

Mais je crois penſer juſte.

La MARQUISE.

Avec quelle arrogance
Elle ſoûtient ſa thèſe ! Eh quoi ! votre naiſſance,
Tous les ſoins que l'on prend pour vous former le cœur,
N'en pourront adoucir la dureté, l'aigreur !
Quel naturel ſauvage ! étonnant caractère !
Du même ſang que moi, fille d'un ſi bon père,

Ne reſpirez-vous donc que pour nous affliger !
Par les plus ſûrs moyens on veut vous corriger ;
Inſtruction, douceur, rigueur, rien ne vous change.

JULIE.

Qu'ai-je donc, après tout, qui vous paroiſſe étrange !
Parce que je ſuis vraie, & veux l'être toûjours,
Que je mépriſe l'art de farder les diſcours,
Que je hais les façons, & que, bien loin de feindre,
Avec qui que ce ſoit je ne puis me contraindre ;
Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
Des femmes du bel air, & leur joli caquet,
Et que j'ai le malheur, en mes ſimples manières,
De ne pas reſſembler à tant de minaudières,
On ne voit rien en moi qui ne ſoit à blâmer,
Et chacun, à l'envi, cherche à me réformer !
Et moi, j'aimerois mieux vivre dans un village,
Que dans votre beau monde, en un tel eſclavage.

La MARQUISE.

Le naturel me plaît tout auſſi-bien qu'à vous,
Pourvû qu'il ſoit poli, gracieux, tendre & doux.

JULIE.

Eſtre toûjours ſans fard, voilà ma politeſſe.

La MARQUISE.

Le fard eſt moins choquant que votre air de rudeſſe :
Tout le monde s'en plaint.

JULIE.

Et tout le monde a tort.

La MARQUISE.

Quoi vous ne ferez pas ſur vous le moindre effort !

JULIE.

Rien ne me coûte plus que de me contrefaire.

La MARQUISE.

Ma fille, oubliez-vous que je ſuis votre mère!
Que l'amour, le reſpect, vous tiennent ſous mes loix!

JULIE *lui faiſant une courte révérence.*

Non, madame: je ſais tout ce que je vous dois;
Mais, avec tout cela, je ne puis me refondre.

La MARQUISE.

Tout ce qu'elle me dit ne ſert qu'à me confondre.
Vous avez de l'eſprit, & des traits de beauté,
De grands biens, un grand nom; mais votre dureté,
Votre humeur & vos tons, votre eſprit inflexible,
Vont former contre vous un préjugé terrible.
Vous ne voulez donc point vivre avec un époux!

JULIE *en ſoûriant.*

Je ne dis pas cela.

La MARQUISE.

Comment le pourrez-vous!
Il faudra donc changer d'humeur & de manière:
Pour les gens d'un haut rang vous êtes trop groſſière.
A la Cour, à la ville, on n'oſe vous montrer,
Quoiqu'aux plus hauts partis vous puiſſiez aſpirer.

JULIE.

Un homme de mon goût, au fond d'une province,
De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un Prince.
La campagne eſt pour moi plus belle que la Cour,
Et je voudrois pouvoir y fixer mon ſéjour.

La MARQUISE.

Quelle baſſeſſe d'ame! eſprit gauche, indocile,

Que

Que vous reſſemblez mal au Marquis d'Oronville !
Il a perdu ſes fils : faut-il donc qu'aujourd'hui
Il ne nous reſte rien qui ſoit digne de lui !
Il entre avec le Comte : au moins en ſa préſence,
Impoſez quelque gêne à votre ſuffiſance.

SCENE VI.

Le MARQUIS, La MARQUISE, JULIE, Le COMTE.

Le MARQUIS *au Comte.*

VENEZ mon cher couſin, il faut nous arranger
Et conclurre. Sans vous, je ſerois en danger
De voir périr mon nom ; & je veux que ma fille
Faſſe, en vous épouſant, revivre ma famille,
Et vous mette en état de ſoûtenir un nom
Qui depuis ſi long temps s'eſt acquis du renom.
(à la Marquiſe.)
Eh bien, madame, enfin en êtes-vous contente !
La trouvez-vous plus douce & plus obéiſſante.

La MARQUISE.

Tout ira bien, monſieur.

Le MARQUIS.

J'en ſuis ravi.

La MARQUISE.

Mes ſoins
Produiront leur effet ; je l'eſpère du moins.

Le MARQUIS.

A ſuivre vos leçons, s'eſt-elle réſolue !

La MARQUISE.

Je m'en flatte.

Le MARQUIS.

Ainſi donc notre affaire eſt conclue,
Cher Comte ; vous ſerez mon unique héritier.
Ma fille, avec monſieur je vais vous marier ;
Songez à mériter un homme de ſa ſorte :
C'eſt principalement à quoi je vous exhorte.
Il eſt de notre ſang, il eſt de nos amis.

La MARQUISE *au Marquis.*

Vous ſerez ſatisfait, je me le ſuis promis.

Le MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je ſouhaite,
Imitez votre mère, & vous ſerez parfaite.

La MARQUISE *en ſoûriant.*

Parfaite !

Le MARQUIS.

Oui, madame, & je vous le ſoûtiens.

La MARQUISE.

Ah ! que vos ſentimens ſont différens des miens !

Le MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage,
Mon cœur à vos vertus rend un ſecret hommage :
Avec beaucoup d'eſprit vous n'avez point d'humeur,
Rien ne ſauroit aigrir votre extrême douceur ;
De mes égaremens bien loin d'être en colère,
Vous n'avez point ceſſé de chercher à me plaire,
Par les plus tendres ſoins toûjours me prévenir,
Toûjours vers la vertu me faire revenir,
Sans me rien reprocher, ſans uſer d'autres armes

Que du plus tendre accueil, & toûjours plein de charmes.
Voilà vos procédés à l'égard d'un époux
Qui ne doit deſormais reſpirer que pour vous.
Puis-je vous en marquer trop de reconnoiſſance!

La MARQUISE *lui prenant la main d'un air attendri.*

Eh, monſieur!

Le MARQUIS.

Vainement vous m'impoſez ſilence;
Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
Bel exemple, ma fille! en agiſſant ainſi,
Vous deviendrez aimable, & vous ſerez heureuſe.
Car ce n'eſt pas aſſez que d'être vertueuſe:
La vertu la plus rare a beſoin d'ornement,
Et la douceur ſur-tout la pare infiniment.
M'entendez-vous, ma fille!

JULIE.

Ah! mon père, à merveille.

Le MARQUIS.

Fort bien; mais ferez-vous ce que je vous conſeille!

JULIE *d'un air impatienté.*

Oui.

La MARQUISE.

Je vous le promets.

Le MARQUIS *à Julie.*

Prenez-y garde au moins.

La MARQUISE.

Monſieur le Comte & moi nous mettons tous nos ſoins
A purger ſon eſprit de ce qu'il a de rude.
N'ayez plus ſur cela la moindre inquiétude.

Le MARQUIS.

Sans adieu donc; je ſors, & reviens à l'inſtant.
(à Julie.)
Ecoutez, profitez, & je ſerai content.

SCENE VII.

La MARQUISE, JULIE, Le COMTE.

La MARQUISE *à Julie.*

POUR vous, vous le voyez, je me ſuis obligée;
Ma promeſſe par vous doit être dégagée.

Le COMTE *à la Marquiſe.*

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien;
Madame, eſpérez-vous....

La MARQUISE.

Oui, j'en augure bien.
Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur & de façons: elle eſt encor d'un âge
A perfectionner ſon eſprit, ſa raiſon.
Je viens de lui donner une utile leçon;
Elle va vous prouver, ainſi que je l'eſpère,
Qu'elle veut ſe former un nouveau caractère.
Comte, votre intérêt eſt d'appuyer mes ſoins.
Je veux que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Expliquez-vous tous deux, je pourrois la contraindre:
Vous êtes prudent, ſage, & je n'ai rien à craindre.

SCENE VIII.

JULIE, Le COMTE.

Le COMTE.

Vous voilà donc changée!

JULIE.

Oh! mon Dieu, tout-à-fait.

Le COMTE.

Tout de bon!

JULIE *ſoûriant.*

Tout de bon.

Le COMTE.

Il faut en voir l'effet.

JULIE.

Voyez, voyez.

Le COMTE.

Je ſais que vous êtes ſincère.

JULIE.

Quelquefois un peu trop, & juſqu'à vous déplaire.

Le COMTE.

Il eſt vrai; car ſouvent cette ſincérité
Eſt beaucoup plus humeur qu'exacte vérité.

JULIE.

Cette diſtinction me paroît rafinée.

Le COMTE.

Elle eſt juſte. Paſſons. Vous m'êtes deſtinée.

JULIE.

Oui.

Le COMTE.

Mais qu'en penſez-vous!

JULIE.

Ce que j'en penſe ! rien.

Le COMTE.

Belle explication ! eſt-ce là le moyen
De nous entendre ! eh quoi, toûjours fière & farouche !

JULIE.

Voilà déjà monſieur qui va prendre la mouche.

Le COMTE *en riant.*

Cette phraſe eſt fort noble.

JULIE *bruſquement.*

Eh bien, tournez-la mieux.

Le COMTE.

Ce ton n'eſt pas d'accord avec de ſi beaux yeux :
Vos traits figurent mal avec votre génie,
Il effarouchera la bonne compagnie.

JULIE *avec un ſoûris amer.*

La bonne compagnie ! eh qui ſont ces gens-là !

Le COMTE *levant les épaules.*

Plaiſante queſtion ! vous ignorez cela !
Des gens du meilleur air, c'eſt l'élixir, l'élite.
Bien-tôt vous en ferez l'aimable proſélyte.

JULIE.

J'en doute fort.

Le COMTE.

Pourquoi !

JULIE.

Dans peu vous le ſaurez.

Le COMTE.

Ecoutez mes avis, & vous y primerez.

JULIE.

En êtes-vous !

Le COMTE.

Mais oui. Pour moi délicieuſe . . .

JULIE.

La bonne compagnie eſt donc bien ennuyeuſe.

Le COMTE *lui faiſant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.
Vous pourriez me parler un peu plus poliment.

JULIE.

Je vous l'ai dit cent fois, je ſuis naïve & franche.
En tout cas, vous pouvez prendre votre revanche.

Le COMTE.

Vous le mériteriez; mais il faut reſpecter
Votre ſexe.

JULIE.

Eh non, non, vous pouvez m'imiter.
Point de façons, monſieur, tout compliment me bleſſe.

Le COMTE.

Appelez-vous façons, la ſimple politeſſe,
Le bon ton, le bon air!

JULIE.

Mérite peu réel.
Il faut ſe préſenter dans tout ſon naturel.
Pour moi, je ne ſaurois réſiſter à ſa force,
Il m'entraîne toûjours.

Le COMTE.

On doit faire divorce
Avec le naturel, s'il n'eſt pas gracieux.

JULIE.

Le mien vous déplaît donc!

Le COMTE.

Certainement.

JULIE.

Tant mieux.

Choiſir, peſer ſes mots, toûjours être arrangée,
Quelle fadeur !

Le COMTE.

Vraiment vous voilà bien changée;
Madame votre mère a fort bien opéré.

JULIE.

Vous voyez.

Le COMTE.

Oui, je vois; je ſuis deſeſpéré.

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît !

Le COMTE.

De votre répugnance
A ſoûtenir l'éclat d'une haute naiſſance.
Que dira-t-on de vous !

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

Le COMTE.

Si vous ne changez point, le monde vous fuira,
Je vous en avertis.

JULIE.

Moi, je fuirai le monde.

Le COMTE *à part.*

Quel eſprit intraitable ! eh quoi ! plus je le ſonde,
Moins je vois d'apparence à pouvoir l'adoucir.
Voyons ſi les douceurs y pourront réuſſir.

JULIE.

Vous rêvez !

Le COMTE.

Il eſt vrai, votre humeur m'épouvante.
Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante!
Eh! pour l'amour de moi, faites-vous un effort.
Faudra-t-il qu'avec vous j'eſſuie un triſte ſort,
Vous qui m'inſpireriez la plus ardente flamme
Si vous vouliez! ſongez que vous ſerez ma femme;
Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir,
Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fièrement.*

Vous ne rougirez point, monſieur, je vous aſſure,
Et je vous ſauverai cette triſte aventure.

Le COMTE *d'un air joyeux.*

Vous réformerez donc vos manières, vos tons,
Et vous profiterez de mes tendres leçons!

JULIE.

Point du tout.

Le COMTE.

Point du tout! faites-moi donc comprendre
Par quel autre moyen...

JULIE.

Non, je veux vous ſurprendre;
Vous & mes chers parens.

Le COMTE.

Ah que vous me charmez!
Mais dites-moi du moins...

JULIE.

Quoi donc!

Le COMTE.

Si vous m'aimez.

JULIE.

Ah ! ne me preſſez pas ſur cette circonſtance.

Le COMTE.

Pourquoi non, je vous prie ! êtes-vous en balance ?

JULIE.

Non ; mais vous me jetez dans un grand embarras :
Je voudrois vous aimer, & je ne le puis pas.

Le COMTE.

Et vous m'épouſerez !

JULIE.

On prétend m'y contraindre.

Le COMTE.

Mais, encore une fois, répondez-moi ſans feindre.

JULIE.

Oh, je ne feins jamais, vous le voyez.

Le COMTE.

Pourquoi
Vous ſentez-vous un fond d'averſion pour moi ?

JULIE.

Parce que vous oſez me reprendre ſans ceſſe.
Je ne puis ſupporter votre délicateſſe,
Ni vos rafinemens, ni vos tons abſolus.

Le COMTE.

Si je vous aimois moins . . .

JULIE.

Eh bien, ne m'aimez plus.

Le COMTE.

Peut-on à cet excès être dure, impolie !
On veut faire de vous une fille accomplie . . .

JULIE.

Oui, ſelon votre goût ; pour moi, ſelon le mien,
Je ſuis aſſez parfaite, il ne me manque rien.

Le COMTE.

Pour la figure, on peut vous donner des louanges ;
Mais vos tons, vos façons, me ſemblent bien étranges ;
Et vous avez grand tort de vous en applaudir.

JULIE.

Encor de vos ſermons vous venez m'étourdir !
Il faut donc achever de me faire connoître.
Telle je ſuis, monſieur, & telle je veux être,
Et telle je ſerai, quand je vivrois mille ans ;
Ainſi ne prêchez plus, vous perdez votre temps.
Bonjour, bonſoir, adieu.

(Elle ſort.)

SCENE IX.

Le COMTE *ſeul.*

L'AIMABLE créature !
L'épouſer, c'eſt vouloir ſe mettre à la torture.
A de pareils tourmens s'expoſe qui voudra :
Si le Marquis m'eſtime, il m'en diſpenſera.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

GUE'RAULT *ſeul.*

L'INDISCRÈTE Julie, incapable de feindre,
Avec ſon prétendu n'a donc pû ſe contraindre!
Ne pouvant plus ſouffrir ſes hauteurs, ſes mépris,
Le Comte alloit s'en plaindre à monſieur le Marquis:
Quel bonheur que madame ait ſû, par ſa prudence,
Suſpendre le dépit d'un amant qu'on offenſe!
Morbleu que diroit-il s'il étoit informé
Que c'eſt moi qui l'efface, & que je ſuis aimé!
J'en triomphe en tremblant; enfin j'aime en Julie
Ce caractère franc qui la rend impolie.
Avec les beaux dehors, un bon cœur va de pair,
Et les grands ſentimens valent bien le bon air.
Son goût eſt ſingulier, puiſqu'elle me préfère
A l'amant qu'on lui donne, & qui devroit lui plaire.
A-t-elle ſi grand tort! eſt-ce la qualité
Qui rend un homme aimable! & tout bien ſupputé,
Je crois qu'on peut m'aimer comme ſi j'étois Comte.
Nous ſommes immolés à la mauvaiſe honte
Nous autres gens de rien; mais un cœur généreux
Se donne au vrai mérite, & non pas aux ayeux.

J'éprouve dans Julie un cœur de cette ſorte;
Sur ſes réflexions, ſa paſſion l'emporte.
Elle me rend juſtice, & pour la délivrer
D'un état qu'elle hait, je vais tout préparer,
M'y voilà réſolu; mais ma reconnoiſſance,
Toute vive qu'elle eſt, exige la prudence;
Et pour ne point agir ni trop tard, ni trop tôt...
Chut! voici le Patron.

SCENE II.

Le MARQUIS, GUÉRAULT.

Le MARQUIS.

Ah, ah! c'eſt vous, Guérault;
Que voulez-vous!

GUÉRAULT.

Monſieur, je venois pour vous dire
Que nous avons des fonds qui pourront vous ſuffire
Pour les frais de la nôce: ils ſont chez moi tout prêts;
Et de plus, nous allons toucher de l'argent frais,
Dix mille francs comptant.

Le MARQUIS.

Tant mieux.

GUÉRAULT.

Nouvelle preuve
De mes ſoins....

Le MARQUIS.

D'où nous vient cet argent!

GUÉRAULT.

De la veuve
Du Fermier d'Oronville ; elle vient d'arriver
Avec Babet ſa fille, & je vais les trouver.

Le MARQUIS *s'arrêtant.*

Qu'elles viennent ici, je veux voir cette fille ;
On me l'a tant vantée . . .

GUÉRAULT.

Elle eſt vraiment gentille.
Oh la jolie enfant !

Le MARQUIS.

Vous vous paſſionnez
En parlant d'elle !

GUÉRAULT.

Ah ! oui.

Le MARQUIS.

Comment ! vous m'étonnez.

GUÉRAULT.

Ce ſont les plus beaux yeux, c'eſt la plus belle bouche . . .

Le MARQUIS.

A ce que je puis voir, ſon mérite vous touche.
Eh qu'eſt donc devenu ce goût ſi délicat !
Car, ſoit dit entre nous, vous êtes un peu fat.

GUÉRAULT.

Monſieur . . . .

Le MARQUIS.

Vous vous croyez un homme incomparable ;
N'eſt-il pas vrai !

GUÉRAULT.

Ma foi, je ſuis aſſez paſſable.

Le MARQUIS.

Sans doute, & vous ſerez adoré de Lebet.

GUÉRAULT.

Qu'elle m'adore ou non, je crois que c'eſt mon fait.

Le MARQUIS.

Vous voulez devenir gendre d'une Fermière!

GUÉRAULT.

Oui.

Le MARQUIS.

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame ſi fière!
Vous! une Payſanne allume vos ardeurs!

GUÉRAULT.

J'en rougis; mais, monſieur, elle a du bien d'ailleurs.

Le MARQUIS.

Ah! pour un Intendant cette raiſon eſt forte,
Et c'eſt-là proprement l'objet qui vous tranſporte;
Avouez-le.

GUÉRAULT.

Monſieur, cela ne gâte rien:
L'amour ne nourrit pas. Une femme ſans bien
Eſt un beau corps ſans ame.

Le MARQUIS.

Excellente maxime,
Et très-digne de vous. La tendreſſe, l'eſtime,
Émeuvent votre cœur ſans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'eſt que l'argent qui le peut enchaîner.
Statuer que ſans bien nul objet n'eſt ſortable,
C'eſt faire de l'Amour un Dieu très-raiſonnable.

GUÉRAULT.

Mon cœur vous paroît bas, mais il n'eſt que trop haut.

SCENE III.

Un LAQUAIS, Le MARQUIS; GUÉRAULT.

Le MARQUIS *au Laquais.*

QU'EST-CE!

Le LAQUAIS.

Monſieur, je viens dire à monſieur Guérault
Qu'on le demande.

Le MARQUIS.

Et qui!

Le LAQUAIS.

C'eſt, je crois, la Fermière
D'Oronville.

Le MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

GUÉRAULT.

Elle eſt bien familière,
Et même impertinente : un pareil entretien...

Le MARQUIS.

Je connois ſes façons, cela ne me fait rien;
Et je ſais m'amuſer d'une humeur naturelle.
(au Laquais.)
Eſt-elle ſeule!

Le LAQUAIS.

Non, ſa fille eſt avec elle.

Le MARQUIS.

Eh bien, fais-les entrer.

Le LAQUAIS

Le LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUERAULT *à part.*

Que diantre leur veut-il ! il eſt bien curieux.

SCENE IV.

MATHURINE, BABET, Le MARQUIS, GUERAULT.

MATHURINE *au Marquis, en lui faiſant une courte révérence.*

C'EST vous, mon bon Seigneur ! je ſuis votre ſervante.
Allons, venez, Babet.

BABET.

Je n'oſe.

Le MARQUIS *à Guérault.*

Elle eſt charmante.

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monſeigneur.

Le MARQUIS.

Comment !
Elle la fait très-bien, & très-modeſtement.
Oh qu'elle a l'air décent ! quelle figure aimable !

MATHURINE.

Dame, je n'ons rien plaint pour la rendre agriable ;
Je l'ons miſe au Couvent pendant ſept ans entiers ;
Et comme j'ons perdu deux petits héritiers,
Il ne me reſte plus que cette criature.
J'en veux faire une Dame.

Le MARQUIS.

Elle eſt d'une figure
A pouvoir y prétendre.

MATHURINE.

Oui ; c'eſt ce qu'au Couvent
Des meſſieurs tout dorés l'y diſoient fort ſouvent.
Ça n'eſt pas étonnant, alle étoit bien plus belle,
Car je l'acoutrions comme une demoiſelle,
Je l'y faiſions apprendre à chanter, à danſer ;
Mais comme à la parfin je n'ai pû me paſſer
Plus long-temps de l'avoir, je l'en ons retirée ;
Et ſelon notre état je l'avons racoutrée.
Oh queu chagrin pour elle ! alle a penſé mourir.
Les garçons de cheux nous ne pouvoient pas ſouffrir
Qu'alle fût au village habillée à la mode ;
Et défunt mon mari, qui n'étoit pas quemode,
Parce qu'ils s'en gauſſiont, nous en gauſſoit auſſi ;
Car...

Le MARQUIS.

Vous voilà donc veuve !

MATHURINE *faiſant une courte révérence en ſoûriant.*

Oui, monſieur, Dieu merci.

Le MARQUIS.

Dieu merci ! vous aviez un bon mari, me ſemble.

MATHURINE.

Oui ; mais j'avions toûjours quelque caſtille enſemble.
Il étoit ſi hargneux, ſi brutal, ſi jaloux !

Le MARQUIS.

De ſon côté, ſouvent il ſe plaignoit de vous.
Vous aviez, diſoit-il, l'humeur acariâtre ;

Il vous trouvoit toûjours rétive, opiniâtre,
Bruſque, contrariante, & mutine ſur-tout.

MATHURINE.

Pargué je l'y diſois ſon fait de bout en bout.
Il ſe fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;
Mais, quand il me gourmoit, je prenois ma revanche.
(En faiſant la révérence.)
Ne faiſois-je pas bien, Monſeigneur !

Le MARQUIS.

Ah ! très-bien.

MATHURINE.

J'aurois pluſtôt crevé que de l'y paſſer rien.
Moi, gâter un mari ! je ne ſuis pas ſi bête.

Le MARQUIS.

Et Babet promet-elle une auſſi bonne tête ?
Elle n'en a pas l'air.

MATHURINE.

C'eſt un pauvre mouton.
Je crois que de ſa vie elle ne dira non.
A force de douceur, alle eſt comme une ſotte.
D'abord on la croiroit une franche idiote,
Car a rougit d'un rien, quoi qu'alle eſt de l'eſprit
Quand alle eſt en himeur de jaſer un petit ;
Mais ça n'eſt pas ſouvent. Les garçons du village
Se plaignont tous à moi de ce qu'alle eſt trop ſage ;
Alle les chaſſe tous, & ne peut les ſouffrir.
Quand quelqu'un d'eux la ſuit, a ſe met à courir,
Faut voir. Comme a n'eſt pas d'une himeur villageoiſe,
Il faut qu'a ſe réſoude à devenir Bourgeoiſe.

Le MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais oui; ça ſe feroit, ſi vous y conſentiez.

Le MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner!

MATHURINE.

Que je meure
Si j'en puis rien ſavoir! quand j'en parle, alle pleure;
Et ne me répond rien.

Le MARQUIS.

Je vais ſonder ſon cœur.
Babet, aimez-vous bien Guérault!

BABET *faiſant la révérence.*

Non, Monſeigneur.

Le MARQUIS *en riant.*

La réponſe eſt ſans fard.

GUERAULT.

La Babet eſt bien bête!

MATHURINE *à Babet.*

Je veux que vous l'aimiez, je l'ai mis dans ma tête.

BABET.

Votre tête & la mienne ont ſi peu de rapport,
Qu'il n'eſt pas fort aiſé de les mettre d'accord.
Je ſais que le reſpect m'oblige à vous complaire;
Mais je ſens, à vos loix, mon cœur un peu contraire.
J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation
Les mouvemens ſecrets d'un peu d'ambition,
Ou s'il les a reçûs de la ſeule Nature;
Mais il préféreroit une retraite obſcure

A tout autre parti qui ne rempliroit pas
Les ſouhaits que ce cœur oſe former tout bas.
Voilà ſincèrement le fond de ma penſée.

GUÉRAULT.

Ma belle, un peu trop haut votre ame s'eſt placée;
C'eſt bien aſſez pour elle, ou du moins je le croi,
Qu'on vous faſſe épouſer un homme tel que moi.

BABET.

Je ne le croyois pas.

GUÉRAULT.

Vous aviez tort, ma bonne.

MATHURINE.

Eh qu'alle ait tort ou non, ſuffit que je l'ordonne.

BABET *à Mathurine.*

Eh laiſſez-moi le temps d'obtenir de mon cœur
Ce que vous m'ordonnez.

GUÉRAULT *au Marquis.*

La plaiſante hauteur!
Elle eſt folle.

Le MARQUIS.

Elle eſt ſage, & répond à merveille.

GUÉRAULT.

Monſieur, conſeillez-lui...

Le MARQUIS.

Moi, que je lui conſeille
De vous épouſer! non: dès qu'elle le voudra,
J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira;
(à Babet.)
Il faut qu'elle décide. Ah çà, ſoyez ſincère,
Voulez-vous l'épouſer!

BABET.

Obéir à ma mère,
C'eſt tout ce que je puis, c'eſt ce que je ferai;
Mais qu'il m'en coûtera! je crois que j'en mourrai.

GUERAULT.

Oh que non.

Le MARQUIS.

Sa douleur, ſes pleurs, me percent l'ame.

MATHURINE *à Babet.*

Ce monſieur vous déplaît!

BABET.

Oui, ma mère.

MATHURINE.

Tredame!

GUERAULT *ſe donnant des airs.*

Elle eſt dégoûtée.

MATHURINE.

Oui; mais je veux moi...

Le MARQUIS.

Tout doux;
Ce mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc!

Le MARQUIS.

De moi; car j'en fais mon affaire,
Et prétends en ceci lui tenir lieu de père.

BABET *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

Le MARQUIS.

Ah! je vous la promets; mon inclination,
La pitié, tout m'y porte.

BABET *ſe levant avec tranſport.*

Ah que je ſuis ravie !
Vos bontés, monſeigneur, vont me ſauver la vie.

Le MARQUIS *lui prenant les mains d'un air attendri.*

Pauvre enfant !

GUERAULT *à part.*

Le vieux fou !

BABET *au Marquis.*

Daignez-vous approuver
Que je baiſe la main qui veut bien me ſauver !

Le MARQUIS.

Non, ma chère Babet; ſouffrez que je vous baiſe.

BABET *lui tendant les bras.*

Hélas ! de tout mon cœur.

GUERAULT.

La poulette eſt bien aiſe.
Ah ! monſieur, j'attendois plus de bonté de vous.
Votre pauvre intendant va devenir jaloux.

Le MARQUIS.

Tantôt nous traiterons à fond cette matière.
Comptez, & recevez l'argent de ma Fermière;
Donnez-lui ſa quittance, & venez promptement
Me rejoindre tous trois dans mon appartement.
Ne pleurez plus, Babet, vous n'avez rien à craindre,
Et perſonne céans n'oſeroit vous contraindre.
(en ſe retirant.)
Quel ſeroit mon bonheur, ſi le Sort moins cruel
Eût placé dans ma fille un ſi beau naturel !
L'une m'offre, en tout point, une fille accomplie,
Et je ne vois qu'humeur, dureté, dans Julie.

SCENE V.

MATHURINE, BABET, GUE'RAULT.

MATHURINE *à Guérault.*

IL n'eſt donc pas content de ſa fille!

GUE'RAULT.

Oh vraiment,
Si nous voulons l'en croire, elle fait ſon tourment.
Madame, je le ſais, n'en eſt pas plus contente.
Elle, de ſon côté, ſe plaint qu'on la tourmente,
Et, pour la conſoler, je fais tout mon effort.
Elle me fait pitié.

MATHURINE.

Moi, je crois qu'alle a tort.
Je connois ſon himeur, a ne peut ſe contraindre,
Monſeigneur & madame ont raiſon de s'en plaindre,
Et je ſom'eux & moi but à but ſur cela,
Car j'ai bien à ſouffrir de cette idole-là;
Alle eſt ſi délicate, & ſi grande liſeuſe,
Qu'alle ne veut rien faire, & que j'en ſuis honteuſe.
Vous m'en délivriez, & voilà monſeigneur
Qui met empêchement: ça me bleſſe le cœur.
Comment ferons-je donc!

GUE'RAULT.

C'eſt ce qui m'embarraſſe.
Si j'épouſe Babet, il m'ôtera ma place,
Et je ſerai chaſſé ſans délai ni répit.

MATHURINE

MATHURINE *ſe carrant.*

Morguenne, épouſez-moi pour lui faire dépit.

GUERAULT.

Moi, vous épouſer!

MATHURINE.

Oui; je ſuis encor jolie.
Laiſſez cette morveuſe.

BABET *à Guérault.*

Eh! je vous en ſupplie:
Ma mère, en vérité, vous convient mieux que moi.

GUERAULT.

Mieux que vous!

MATHURINE.

Cent fois mieux.

GUERAULT.

Vous badinez, je croi.
N'avez-vous que ſeize ans!

MATHURINE.

Et quand j'en aurois trente,
Qu'eſt-ce que ça vous fait!

GUERAULT.

Oh! rien.

MATHURINE.

Alle eſt charmante,
A ce que chacun dit; mais bon, ça ne fait rien,
Moi je ſuis propre à tout.

BABET *à Mathurine.*

Donnez-lui votre bien,
Et le mien par-deſſus; moi je ſerai ravie
De paſſer au Couvent le reſte de ma vie:
Aſſurez-moi ma dot, c'eſt tout ce que je veux.

GUÉRAULT.

Mais ce n'eſt qu'avec vous que je puis être heureux.

BABET *d'un ton fier.*

Vous ne le ſeriez pas, monſieur, je vous l'aſſure.

GUÉRAULT.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure.
Je ſuis bien fait au moins; l'air noble, de beaux traits;
Encor de la jeuneſſe, & le teint vif & frais.
Telle qui vous vaut bien, & tout au moins, ma belle,
Ne me dédaigne pas.

BABET.

Laiſſez-moi donc pour elle:
Votre mérite encor n'a pas frappé mes yeux.

GUÉRAULT.

Diable! vous le prenez d'un ton bien précieux!
Voyez la payſanne! elle fait la Princeſſe.

MATHURINE.

Voilà ce que chacun lui reproche ſans ceſſe.
Alle a le cœur ſi haut, que c'eſt une piquié.
Moi, je ne ſuis pas fière, & j'ai de l'amiquié,
De l'eſtime pour vous.

GUÉRAULT *d'un air mépriſant.*

Ah! trop d'honneur, madame.

MATHURINE.

Vous ne trouverez pas une meilleure femme.
Je ſuis d'une douceur!

GUÉRAULT.

Oui, défunt votre époux
Me l'a dit mille fois en ſe louant de vous.

MATHURINE.

Touchez-là.

GUERAULT.

Ventrebleu, laiſſons les fariboles:
Nous perdons notre temps en de vaines paroles.

MATHURINE.

Qu'eſt-ce que ça veut dire!

GUERAULT.

En deux mots, terminez.
M'accordez-vous Babet!

MATHURINE.

Oui, c'eſt pour votre nez;
Monſeigneur ne veut pas.

GUERAULT.

Je ſais par quelle voie
J'aurai ſon agrément.

MATHURINE.

J'en ai bien de la joie.
On vous en donnera des filles de ſeize ans,
Et qui, ſi vous ſaviez . . .

GUERAULT.

Quoi!

MATHURINE.

Suffit, je m'entends.

GUERAULT.

Expliquez-vous, du moins.

MATHURINE.

Je m'entends bien, vous dis-je,
Et je ſens queuque fois que tout mon ſang ſe fige
Quand je ſonge . . .

GUE'RAULT *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira;
Mais Babet m'eſt promiſe, elle m'épouſera.

MATHURINE *encore plus vivement.*

Pu tôt que ça ſe fît, je me tuerois moi-même.
(à Babet, en l'embraſſant.)
Voyez l'homme important! Au fond, Babet, je t'aime;
Et tu me fais piquié... Je ne ſais qui me tient...

GUE'RAULT *à Mathurine.*

Paix, paix, contraignez-vous, monſieur le Comte vient.

BABET *à Guérault.*

Quel eſt ce beau monſieur!

GUE'RAULT.

C'eſt l'amant de Julie.

SCENE VI.

Le COMTE, BABET, MATHURINE, GUE'RAULT.

Le COMTE *au fond du Théâtre, regardant Babet. Il parle à Guérault.*

EST-ce là cette enfant qu'on trouve ſi jolie!
Le Marquis m'en a dit tant de bien, que j'accours
Pour ſavoir ſi l'effet répond à ſon diſcours.
C'eſt elle aſſurément, Guérault!

GUE'RAULT.

C'eſt elle-même.

Le COMTE *s'approchant peu à peu.*

Je vois qu'on m'a dit vrai, Babet.

BABET.

Quoi !

Le COMTE.

Qu'on vous aime
Auſſi-tôt qu'on vous voit.

BABET *faiſant une révérence gracieuſe.*

Ah, monſieur !

Le COMTE.

Que d'appas !
Que de graces !

BABET.

Monſieur...

Le COMTE.

Non, je ne comprends pas
Qu'un objet ſi touchant ſoit ſorti du village.

GUERAULT.

Elle n'en a, monſieur, ni l'air, ni le langage.

Le COMTE *à Babet.*

Eſt-ce vous que j'ai vûe autrefois au Couvent
Où ma ſœur demeuroit!

BABET.

Vous y veniez ſouvent.

Le COMTE.

C'eſt vous que j'admirois, que je trouvois charmante.
Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous préſente !

BABET.

C'eſt l'habit que mon ſort m'oblige de porter.

Le COMTE.

Le Sort à cet excès peut-il vous maltraiter !

BABET.

Je me borne à l'état où le Ciel m'a fait naître.

Le COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoître.

GUÉRAULT.

Vous pouvez l'admirer, mais tenez-vous-en là,
S'il vous plaît, & pour cauſe.

Le COMTE.

Eh pourquoi donc cela!

GUÉRAULT.

Vous voyez ma future.

Le COMTE.

Elle!

GUÉRAULT.

Elle; je m'en flatte.

Le COMTE.

A ces traits, je lui crois l'ame trop délicate
Pour ſe donner à vous.

GUÉRAULT.

Cependant peu s'en faut.

BABET *bas à Mathurine.*

Ah! que ce monſieur-là n'eſt-il monſieur Guérault,
Maman!

MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrois!

BABET *à part.*

Que je ſuis malheureuſe!

MATHURINE *bas à Babet.*

Comment donc! tout d'un coup t'en deviens amoureuſe!

Le COMTE.

Que vous dit-elle!

MATHURINE.

Ah! rien.

Le COMTE.

Mais encor!

BABET *vivement.*

Rien du tout.

MATHURINE.

(Babet lui fait des ſignes.)

A me dit ſeulement... Si j'allois juſqu'au bout,

(à part.)

Vous ririez. La friponne! a n'eſt pas dégoûtée.

BABET *bas à Mathurine.*

Paix donc.

MATHURINE.

Chut.

GUERAULT *au Comte.*

Des grandeurs la belle eſt entêtée,

A ce qu'il me paroît. Eh, de grace, ſortez.

Le COMTE *fièrement.*

Pourquoi!

GUERAULT.

Je la mitonne, & vous me la gâtez.

Epargnez un futur.

Le COMTE.

L'affaire eſt donc conclue!

A l'épouſer, Babet, êtes-vous réſolue!

GUERAULT.

En pouvez-vous douter!

Le COMTE.

Oui, j'en doute, & bien fort.

Adorable Babet, dites-moi ſi j'ai tort.

BABET.

Monſieur, voici ma mère; elle eſt ſage & prudente,

Elle penſe pour moi : je ſuis obéiſſante,
Ou du moins je dois l'être, & ne dois décider
Que ſur ce qu'il lui plaît de me perſuader.

Le COMTE.

Mais vous avez un cœur, il vous parle ſans doute.

BABET.

A mon âge, monſieur, ſied-il bien qu'on l'écoute!
Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

Le COMTE.

O Ciel! que de beauté, de ſageſſe & d'eſprit!
(Il veut baiſer la main de Babet, & Guérault l'en empêche.)
Ah, divine Babet!

GUERAULT.

Tout doux, je vous ſupplie :
Vous oubliez ici que vous aimez Julie.

Le COMTE.

Que je l'oublie ou non, c'eſt mon affaire.

GUERAULT.

Oh oui ;
Mais de ces attraits-là je vous vois ébloui,
Quoiqu'ils me ſoient promis.

MATHURINE *à Guérault.*

Bon, promis, je m'en moque.

GUERAULT *à Mathurine.*

Oui, j'ai votre parole.

MATHURINE.

Eh bien, je la révoque.

Le COMTE *à Mathurine.*

Je vous en ſais bon gré.

GUÉRAULT.

Nous verrons.

Le COMTE.

Taiſez-vous.

(à Mathurine.)

Il faut que de ma main Babet prenne un époux:
Repoſez-vous ſur moi du ſoin de cette affaire.
Le Marquis veut, dit-il, lui tenir lieu de père;
Moi, comme votre ami, je le ſeconderai,

(à Babet.)

Et j'oſe me flatter que vous m'en ſaurez gré.

BABET.

De grace, modérez ces bontés prévenantes...

GUÉRAULT *la contrefaiſant.*

Que la belle déjà trouve un peu ſéduiſantes.

BABET.

Non; elles ne pourroient aſſurer mon bonheur,
Si l'on donnoit ma main ſans conſulter mon cœur.

Le COMTE.

Vous l'écouteriez donc!

BABET.

S'il étoit téméraire,
Je ſaurois le ſoûmettre à la raiſon ſévère.
Pour ne point l'expoſer à cette extrémité,
Il vaut mieux le laiſſer dans ſa tranquillité.

Le COMTE.

J'aurai peine à ſouffrir qu'il demeure tranquille.

BABET.

Moi, je veux lui ſauver un tourment inutile.

Le COMTE.

Inutile! eſt-il bien, eſt-il condition...

BABET.

Un Couvent eſt l'objet de ſon ambition ;
Il s'y borne.

GUE'RAULT *apercevant Julie.*

Voici votre future épouſe :
Si vous continuez, vous la rendrez jalouſe
Comme moi. Que Babet aura l'air triomphant !

SCENE VII.

JULIE, MATHURINE, BABET, Le COMTE, GUE'RAULT.

JULIE *accourant les bras ouverts.*

EH bonjour, ma nourrice.

MATHURINE.

Eh bonjour, mon enfant.
Embraſſez-moi donc bien. Comme la voilà brave !

JULIE *triſtement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une eſclave :
Mon ſort ſeroit plus doux chez un bon roturier.
Mais qu'eſt donc devenu mon père nourricier !

MATHURINE *d'un air gai.*

Il eſt mort.

JULIE *d'un air affligé.*

Il eſt mort ! ah que j'en ſuis fâchée !
Mais vous n'en êtes pas extrêmement touchée,
Je penſe.

MATHURINE.

Mon Dieu, non.

JULIE.

Non, nourrice! eh pourquoi!
C'étoit un ſi bon homme, il m'aimoit tant!

MATHURINE.

Pour moi
Je ne l'aimois pas trop.

JULIE.

Vous aviez tort, ma chère,
Il vous aimoit auſſi.

MATHURINE.

Je n'y ſaurois que faire.
Il étoit devenu ſi foible, ſi dolent...

JULIE.

Il avoit du bon ſens, & le cœur excellent.

MATHURINE.

Quelquefois.

JULIE.

Il ne m'a jamais abandonnée.

MATHURINE.

Qu'eſt-ce que ça me fait!

JULIE.

Cinq ou ſix fois l'année
Ce pauvre homme venoit au Couvent où j'étois,
Pour apprendre de moi comment je me portois.
Il me donnoit toûjours des conſeils ſalutaires.

MATHURINE *d'un air impatienté.*

Il auroit bien mieux fait de ſoigner ſes affaires.

JULIE.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui.
Depuis quand êtes-vous à Paris!

MATHURINE.

D'aujourd'hui.
Je ſuis avec Babet.

JULIE *d'un air dédaigneux.*

Ah! te voilà, ma bonne!

MATHURINE.

Monſeigneur le Marquis la trouve bien mignone.

JULIE *conſidérant Babet.*

Elle n'eſt pas trop mal. Cela ſait-il parler?

Le COMTE.

Oui, madame, & ſe taire.

JULIE.

Elle veut s'en aller,
Je crois. Reſte, ma bonne, & dis-moi, je te prie,
(Babet prend un air fier & indigné.)
Deux ou trois mots. Oh, oh! tu fais la renchérie!

MATHURINE.

Morguenne, a n'a pas tort.

JULIE.

Pourquoi!

MATHURINE.

Je le ſais bien:
Quand on l'y parle mal, alle ne répond rien.

JULIE *bruſquement.*

Faut-il tant de façons avec des Villageoiſes!

MATHURINE.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos Bourgeoiſes.

JULIE *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

MATHURINE.

C'eſt que j'aime Babet.

JULIE *en ſoûriant.*

Guérault s'en eſt coeffé ;
Il l'épouſe, dit-on, j'en apprends la nouvelle,
Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Eſt-il trop bon pour elle !

JULIE.

Aſſurément trop bon.

MATHURINE.

A n'en veut point pourtant.

JULIE *d'un ton fier.*

Elle n'en veut point !

MATHURINE.

Non.

JULIE *à Babet fièrement.*

Qu'a-t-il de rebutant !

BABET.

Rien ; je ne l'aime pas.

JULIE *dédaigneuſement.*

Vous êtes délicate.
Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre ingrate !
N'eſt-il pas bien aimable !

(Guérault s'étale & ſe donne des airs.)

BABET.

Il peut l'être en effet.
Je voudrois comme vous penſer ſur ſon ſujet ;
Mais, de nos ſentimens, c'eſt le cœur qui diſpoſe,
Et non la volonté.

JULIE.

Oh, oh ! comme elle cauſe !
Vous avez de l'eſprit. Je penſe comme vous :

Nous devrions trancher ſur le choix d'un époux,
Et non pas nos parens, dont l'ordre tyrannique,
Selon leur bon plaiſir, veut toûjours qu'on s'explique.
(Elle regarde dédaigneuſement le Comte.)
On ne doit, en effet, conſulter que ſon cœur :
S'engager malgré lui, c'eſt un très-grand malheur.

GUERAULT *à Julie.*

Vous plaidez contre moi !

JULIE.

Non, vous devez lui plaire.

Le COMTE *à Julie.*

Madame, je m'en vais chez monſieur votre père ;
Voulez-vous y venir !
(Il veut lui donner la main.)

JULIE.

Non pas pour aujourd'hui.

Le COMTE.

Babet, il m'a prié de vous mener chez lui ;
Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

SCENE VIII.

JULIE, GUERAULT.

JULIE *après avoir regardé ſi l'on n'écoute point.*

PROFITONS de l'inſtant, j'ai deux mots à te dire.
Sais-tu que j'ai promis de lui donner la main !

GUERAULT.

Au Comte !

JULIE.

Oui vraiment, & cela dès demain.

GUERAULT.

Morbleu! qu'avez-vous fait!

JULIE.

Tout ce qu'il falloit faire :
Si j'avois balancé, ce ſoir même ma mère
M'eût pour long temps encor remenée au Couvent;
J'étois perdue.

GUERAULT.

O Ciel!

JULIE.

Allons donc en avant,
Fuyons.

GUERAULT.

C'eſt fort bien dit; mais où, je vous ſupplie!

JULIE.

J'ai ma nourrice ici, qui m'aime à la folie:
Quoique prompte & brutale, elle a l'eſprit diſcret;
Il faudra l'informer de notre hymen ſecret,
Afin qu'elle conſente à nous cacher chez elle
Juſqu'à notre départ.

GUERAULT.

Pour peu qu'elle chancelle...

JULIE.

Son cœur eſt tout à moi, n'ayez aucun ſouci.

GUERAULT.

Mais, devant tant de gens, comment ſortir d'ici!

JULIE.

Je me déguiſerai, comptez ſur mon adreſſe.

GUERAULT.

Nous en avons beſoin comme de hardieſſe.

Au reſte, j'ai des fonds qui nous mèneront loin.

JULIE.

Et moi, des diamans pour fournir au beſoin.

GUERAULT.

D'ailleurs, en tout pays mes talens, à mon âge
Qui n'eſt pas avancé, ſoûtiendront le ménage.
Courez, préparez-vous pour notre prompt départ;
Mais hâtons-nous pourtant ſans rien mettre au haſard:
Nous devons redouter la moindre étourderie.
Tantôt, ſous le berceau, rendez-vous, je vous prie;
Là, nous acheverons de nous bien concerter.
Il faut prendre ſon temps, quand on veut déſerter.
Songez que...

JULIE.

Je n'ai pas beſoin que l'on m'inſtruiſe.
Nous ſortirons ce ſoir.

GUERAULT.

Que l'Amour nous conduiſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

La MARQUISE, LISETTE.

La MARQUISE.

QUOI, ſérieuſement, il en eſt amoureux!

LISETTE.

Il dit qu'à l'épouſer il borne tous ſes vœux.

La MARQUISE.

Tu m'étonnes. Guérault, qui ſe croit adorable,
Et pour une Princeſſe un parti très-ſortable,
Car il eſt vain & fat au ſuprême degré,
Peut trouver en Babet une épouſe à ſon gré!

LISETTE.

Oui vraiment: ma ſurpriſe eſt égale à la vôtre,
Car je le ſoupçonnois d'être amoureux d'une autre,
Et d'écouter ſon cœur moins que ſa vanité;
Mais il eſt de Babet tellement entêté,
Qu'il l'avoit demandée à ſa folle de mère,
Qui, par un ſot orgueil, conſentoit à l'affaire,
Car elle eſt vaine auſſi. Babet, à ſon avis,
Parce qu'elle eſt très-riche, eſt digne d'un Marquis;
A peine un intendant peut-il être ſon gendre.
Juſqu'à lui, néanmoins, elle daignoit deſcendre,

Et tout étoit conclu, mais monſieur votre époux
A rompu le marché.

La MARQUISE.

Pourquoi donc!

LISETTE.

Entre nous,
Je crois qu'il eſt épris de la petite fille.

La MARQUISE.

Voilà de tes ſoupçons.

LISETTE.

On dit qu'elle eſt gentille;
Et monſieur le Marquis eſt un franc libertin,
Qui lance encor ſouvent un regard bien mutin.

La MARQUISE.

Il eſt ſage à préſent.

LISETTE.

Bien folle qui s'y fie!
Ce n'eſt pas moi du moins, je vous le certifie.

La MARQUISE *en riant.*

T'en auroit-il conté!

LISETTE.

Point du tout; en tout cas,
J'oſe bien vous jurer qu'il y perdroit ſes pas.

La MARQUISE.

Ah! je n'en doute point.

LISETTE.

Je ſuis un peu coquette;
Car toute femme l'eſt.

La MARQUISE.

Oh doucement, Liſette.

LISETTE.

Excepté vous, s'entend, dont l'auſtère vertu,
Contre les mœurs du temps, a toûjours combattu.
Mais quoique je ſois vive, & par fois un peu folle,
Dès que l'on m'en dit trop, je coupe la parole,
Et ſais prendre d'abord un air ſi ſérieux,
Qu'au plus hardi mortel je fais baiſſer les yeux.
Si monſieur le Marquis m'avoit miſe à l'épreuve,
De ce que je vous dis, il auroit vû la preuve;
Tout mon maître qu'il eſt, je l'aurois relancé...
Mais, à ſonder mon cœur, il n'a jamais penſé.

La MARQUISE.

Crois qu'il en eſt de même à l'égard de toute autre.

LISETTE.

Sur cela, mon avis eſt différent du vôtre.

La MARQUISE.

Et ce n'eſt qu'un effet de ta méchanceté.

LISETTE.

On ne m'accuſe pas d'avoir trop de bonté,
J'en demeure d'accord; mais, ſi je ſuis maligne,
C'eſt que j'ai l'œil perçant, & qu'un rien lui déſigne
Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand ſoin.
Il me feroit paſſer pour ſorcière au beſoin;
Car je devine un fait dès que je l'étudie.

La MARQUISE.

Quel fruit en tires-tu!

LISETTE.

Quel fruit! la Comédie;
Car il n'eſt point pour moi de paſſe-temps plus doux
Que de pouvoir ſouvent rire aux dépens des fous.

La MARQUISE.

Loin d'en rire, Liſette, il faut pleurer leurs fautes.

LISETTE.

Oh, je n'aſpire pas à des vertus ſi hautes;
Je vole terre à terre, & vais mon petit train.

La MARQUISE.

Notre pauvre intendant s'eſt mis en bonne main,
S'il t'a porté ſa plainte.

LISETTE.

Oui; ſon ame dolente
Vient de faire de moi ſa chère confidente.

La MARQUISE.

Dieu ſait comme ſa peine excite ta pitié!

LISETTE.

J'aime à voir, je l'avoue, un fat humilié,
J'en rirois de bon cœur; mais ſon triſte martyre
Vous touche de trop près pour que j'en puiſſe rire;
Et pour votre intérêt je vous prie inſtamment
D'empêcher que monſieur ne retarde l'inſtant
Du bonheur de Guérault: ſa plainte m'a touchée,
Parce que je vous ſuis tellement attachée,
Ce que je n'ai jamais mieux ſenti qu'aujourd'hui,
Que pour l'amour de vous, & nullement de lui,
Je voudrois vous ſauver l'aventure cruelle
D'eſſuyer, céans même, une ſcène nouvelle.
Le cas ſeroit pour vous doublement outrageant.
Vous ſavez que monſieur a le cœur voltigeant.

La MARQUISE.

Après quelques écarts, il s'eſt fixé, Liſette.

LISETTE.

Bon, bon !

La MARQUISE *en ſoûriant.*

Si je l'en crois, il me trouve parfaite,
Et prétend deſormais ne vivre que pour moi.

LISETTE.

Comptez ſur ſa parole.

La MARQUISE.

Il eſt de bonne foi ;
Son cœur eſt tout ouvert.

LISETTE.

Toutes tant que nous ſommes,
Nous devons peu vanter la bonne foi des hommes :
Je n'en ai jamais vû que de faux, que d'ingrats.
Pardon ſi je m'emporte.

La MARQUISE.

Oh, tant que tu voudras,
Tu peux peſter contr'eux.

LISETTE.

Pour en dire la rage,
J'ai de bonnes raiſons, & cela me ſoulage.

La MARQUISE.

A la bonne heure ; mais reſpecte mon mari.
Quoique toûjours mon cœur l'ait tendrement chéri,
A ſes égaremens j'étois accoûtumée,
Et loin que contre lui je fuſſe gendarmée,
J'ai toûjours ſans murmure attendu ſon retour,
Et l'amitié, l'eſtime, ont payé mon amour.

LISETTE.

Oui, chacun vous admire, & moi je vous condamne.

Aurez-vous des égards pour une payſanne,
Qu'il aime ſous vos yeux, & devant ſes valets!
Eh régalez-la-moi de quelques bons ſoufflets.

La MARQUISE.

Je dois le reſpecter juſque dans ce qu'il aime.

LISETTE.

Oh! quand j'entends cela, je ſuis hors de moi-même.
Peut-on penſer ainſi!

La MARQUISE.

Je penſe comme il faut.

LISETTE.

Vous ne voulez donc point ſervir monſieur Guérault!

La MARQUISE.

Qui m'en empêcheroit!

LISETTE.

La crainte de déplaire
A Monſieur le Marquis: vous craignez ſa colère.

La MARQUISE.

Non, je ne la crains point, je ſuis ſûre de lui;
Et s'il paroît encor s'égarer aujourd'hui,
Ce n'eſt que par bonté, par un motif honnête.

LISETTE.

A votre place, moi, j'aurois martel en tête;
Les plaintes de Guérault me tourmenteroient fort.

La MARQUISE.

Quand il auroit raiſon, j'aurois toûjours grand tort.

LISETTE.

Comment, vous auriez tort, ſi l'on vous deshonore,
De faire du fracas!

La MARQUISE.

Oui, j'aurois tort encore.

LISETTE.

Oh! je perds patience. Et ſi, par grand haſard,
Vous alliez l'imiter!

La MARQUISE *en riant.*

Ce ſeroit un peu tard.

LISETTE.

Croyez-vous que monſieur auroit la complaiſance
De reſpecter vos goûts!

La MARQUISE.

Grande eſt la différence.
Graces à nos maris, nous avons le malheur,
Si nous nous égarons, de bleſſer leur honneur:
Leurs infidélités, à ce qu'ils nous font croire,
Sans nous deshonorer, ne tournent qu'à leur gloire;
Si bien que violer de réciproques nœuds,
C'eſt un crime pour nous.. c'eſt un honneur pour eux.

LISETTE.

Comme ils ſont les plus forts, les loix ſont leur ouvrage,
Et tiennent notre ſexe en un dur eſclavage.
Si nous avions du cœur, ſi nous nous entendions,
Ma foi, ce ſeroit nous qui les gouvernerions.
Comment, vous ſouffrirez, ſans dire une parole,
Qu'on s'amourache ici d'une petite idole!

La MARQUISE.

Je n'en ſuis point jalouſe.

LISETTE.

Oh, je le ſuis pour vous;
Et ſi j'oſois...

La MARQUISE.

Tais-toi, le Marquis vient à nous.

LISETTE.

Voyons ce qu'il dira, j'en ſuis très-curieuſe.

La MARQUISE.

Ecoute ſans rien dire, & ſois reſpectueuſe.

SCENE II.

Le MARQUIS, La MARQUISE, LISETTE.

Le MARQUIS.

MADAME, ſavez-vous ce qui ſe paſſe ici?

LISETTE *à part.*

Que trop.

Le MARQUIS.

Je ſuis charmé; vous le ſerez auſſi.

La MARQUISE.

Et de quoi donc, monſieur!

Le MARQUIS.

D'une jeune perſonne
Dont le premier aſpect plaît autant qu'il étonne.
Plus on la voit, l'entend, plus on en eſt touché:
Sans pouvoir s'en défendre, on s'y ſent attaché;
Ses graces, ſon eſprit, ſa beauté, tout enchante,
Et par ſa modeſtie encor plus attrayante,
Elle ſe fait du moins auſſi fort eſtimer,
Que ſes traits ſéduiſans engagent à l'aimer.
La Nature ſouvent a des jeux bien bizarres!

Un

Un villageois produit tous les dons les plus rares;
Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang,
Je produis une fille indigne de mon ſang,
Belle ſans agrémens, arrogante, groſſière;
Et la pauvre Babet, fille d'une Fermière,
Avec l'air le plus noble, a l'eſprit ſi poli,
Qu'elle offre en ſa perſonne un objet accompli.

La MARQUISE.

A vous dire le vrai, la peinture eſt charmante.
Cette fille, en effet, doit être ſéduiſante,
Car vous exagérez vivement ſes appas.

Le MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'exagère pas;
Tout ce que je vous dis eſt la vérité même:
Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

La MARQUISE *avec un ſoûris gracieux.*

Vous l'aimez donc, monſieur!

Le MARQUIS.

Elle me fait pitié,
Et je me ſens pour elle une tendre amitié.

LISETTE *bas à la Marquiſe.*

Une tendre amitié! cette phraſe eſt touchante.

La MARQUISE *bas à Liſette.*

Tais-toi donc.

LISETTE *à part.*

De ſa femme il fait ſa confidente.

La MARQUISE.

Elle vous fait pitié, dites-vous! eh pourquoi!

Le MARQUIS.

C'eſt que la pauvre enfant s'eſt adreſſée à moi,

Pour rompre le projet qu'avoit formé ſa mère;
Qui vouloit la donner à mon homme d'affaire.

La MARQUISE.

Il me ſemble, pour moi, qu'il lui faiſoit honneur.

Le MARQUIS.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,
Que j'en ai ſur le champ détourné cette femme.

LISETTE *bas à la Marquiſe.*

Oui, pour garder Babet... Bon pied, bon œil, madame.

La MARQUISE.

Guérault m'a fait prier de vous parler pour lui;
Souffrez qu'auprès de vous je lui ſerve d'appui,
Rendez-vous favorable à ma vive prière,
Raccommodez cet homme avec votre Fermière.

Le MARQUIS.

Mais cela ne ſe peut.

La MARQUISE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît,
Monſieur!

Le MARQUIS.

C'eſt qu'à Babet je prends tant d'intérêt,
Que je veux lui ſauver une douleur mortelle.
Oui, de ſon deſeſpoir je ſouffrirois plus qu'elle.
Loin d'avoir pour Guérault la moindre paſſion,
Je ſais qu'il eſt l'objet de ſon averſion.

La MARQUISE.

Et d'où le ſavez-vous!

Le MARQUIS.

D'elle-même.

La MARQUISE.

J'admire
Que ſur vos ſentimens elle ait pris tant d'empire.

Le MARQUIS.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

LISETTE *faiſant quelques pas pour ſortir, dit bas à la Marquiſe :*

Je vais jurer pour vous, car je ſuis en fureur.

Le MARQUIS.

Vous ſoûriez, madame, & gardez le ſilence !

LISETTE *à demi-voix.*

Nous pouvions nous paſſer de cette confidence.

Le MARQUIS.

Que dit-elle !

LISETTE.

Moi ! rien ; je médite tout bas.

Le MARQUIS *à Liſette.*

Non ; méditez tout haut, ne vous contraignez pas.

LISETTE.

Mes méditations vous déplairoient.

Le MARQUIS.

Liſette,
Votre petit eſprit quelquefois interprète
Les ſentimens d'autrui ſelon vos viſions ;
Mais trève, s'il vous plaît, de méditations,
Ou renfermez-les bien, c'eſt moi qui vous en prie,
Et qui n'entendrois pas aiſément raillerie.

La MARQUISE.

Eh riez, comme moi, de ſon zèle imprudent ;
Qu'il ne ſoit queſtion que de votre intendant.

Que lui dirai-je enfin ! car il attend réponſe.
Prononcez, s'il vous plaît.

Le MARQUIS.

Eh bien donc, je prononce;
Duſſai-je de Liſette exciter le caquet,
Je défends à Guérault de ſonger à Babet.

La MARQUISE.

Cela ſuffit, monſieur.

Le MARQUIS.

De plus, je vous conjure
De vouloir la garder près de vous : ſoyez ſûre
Qu'elle ſera ſoûmiſe à vos commandemens,
Que vous lui trouverez de nobles ſentimens,
Et qu'éprouvant qu'elle eſt auſſi ſage que belle,
Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

La MARQUISE.

Ne la connoiſſant pas, je pourrois en douter;
Mais, ſur vos volontés, rien ne peut m'arrêter.

Le MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante fille;
Mais, pour plus de décence, ordonnez qu'on l'habille;
Modeſtement pourtant. Enfin, elle eſt à vous,
Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

La MARQUISE.

Puiſque vous l'exigez, j'y ferai mon poſſible.

Le MARQUIS.

Et moi, je vous promets, que je ſerai ſenſible
A toutes les bontés que vous lui marquerez :
Elle en eſt vraiment digne, & vous en conviendrez.

SCENE III.

La MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez ſur quel pied votre époux vous regarde:
Il fait une maîtreſſe, & vous la donne en garde;
Il prétend que tout cède à ſon autorité,
Et que vous vous prêtiez à ſa commodité.
De ſon égarement un autre eût fait myſtère,
Il fait gloire du ſien: encor faut-il ſe taire.
C'eſt vous pouſſer à bout.

La MARQUISE *en riant.*

Ah! que de viſions!

LISETTE.

Condamnez-vous auſſi mes méditations!
Dût monſieur m'aſſommer, je ferai du vacarme.
Il remet en nos mains l'idole qui le charme;
Confiez-m'en le ſoin, je la gouvernerai:
Vous verrez de quel air je vous l'ajuſterai.
Je vais donner le mot à tous vos domeſtiques,
Et nous ferons agir tant de ſourdes pratiques,
Que, rebutée enfin, ſa douleur la tuera,
Ou que, malgré monſieur, elle déguerpira.

La MARQUISE.

Mais, dis-moi, l'as-tu vûe! eſt-elle ſi charmante!

LISETTE.

Tout le monde le dit; mais, ſans doute, on augmente.

Et je me marierois après ce que je voi!
Qu'il vienne un prétendant, & qu'il ſe joue à moi;
Si de me demander il oſe avoir l'audace,
D'abord, de vingt ſoufflets, je lui couvre la face.

La MARQUISE *en riant.*

Mais tu fais éclater des tranſports furieux.

LISETTE.

C'eſt que le plus bel homme eſt un monſtre à mes yeux.

La MARQUISE.

Quelque monſtre, un beau jour, te tournera la tête.

LISETTE.

Quand mon cœur fait un pas, auſſi-tôt je l'arrête.
Tous ces galans polis ſont d'aimables fripons,
Qui deviennent tyrans dès que nous épouſons:
Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles;
Femmes de ces meſſieurs, nous ceſſons d'être belles,
Tout ce qui les charmoit diſparoît à leurs yeux,
Ils ſont chagrins, bourrus, ennuyés, ennuyeux,
La première guenon leur paroîtra piquante,
Et ce qui n'eſt point nous les frappe & les enchante.
Oui, voilà les maris tels qu'ils ſont à préſent;
Encore exigent-ils un eſprit complaiſant,
Qui jamais ne ſe plaigne & ne les contrarie.
Non, je n'y puis penſer ſans me mettre en furie.
Les traîtres de maris, qu'ils ſont de beaux exploits!

SCENE IV.

BABET, Un LAQUAIS, La MARQUISE, LISETTE.

BABET *au Laquais.*

EST-ce ici!

Le LAQUAIS.

Juſtement, c'eſt madame.

(Il ſort.)

SCENE V.

BABET, La MARQUISE, LISETTE.

LISETTE *à la Marquiſe.*

JE crois...

BABET *à part.*

Le cœur me bat.

LISETTE.

Je crois que voici notre belle.

La MARQUISE.

Qu'elle approche.

LISETTE *à Babet.*

Venez, avancez, Péronnelle.

BABET.

La crainte & le reſpect...

LISETTE *la tirant par le bras.*

Avancez, vous dit-on.

BABET.

Eh! de grace, avec moi, prenez un autre ton;

Vous m'effrayez. Je viens, parce qu'on me l'ordonne.

LISETTE.

Madame, regardez la petite friponne.
On nous en avoit fait de fidèles portraits.
Qu'elle a l'air avenant!

La MARQUISE *la regardant.*

O les aimables traits!

Ah! Liſette, contre elle appaiſe ta colère.
Viens à moi, mon enfant.

BABET.

Je crains de vous déplaire.
Je vois que j'importune, & vais me retirer.

La MARQUISE.

Non, laiſſe-moi le temps de te conſidérer.

LISETTE.

Viens, que je te contemple auſſi tout à mon aiſe.
Dans ſon joli minois, il n'eſt trait qui ne plaiſe;
Mais cette belle bouche, & ces regards ſi doux,
Pourroient bien vous ravir le cœur de votre époux.

La MARQUISE *en ſoûriant.*

Quoi, Babet, eſt-il vrai que le Marquis vous aime?

BABET *lui faiſant la révérence.*

Oui, madame; tantôt il me l'a dit lui-même.

LISETTE *à la Marquiſe.*

Elle eſt ſincère au moins.

La MARQUISE *à Babet.*

Et l'aimez-vous auſſi?

BABET.

Puis-je m'en empêcher?

LISETTE

LISETTE *à la Marquiſe.*

Ce qu'elle avoue ici
Confirme mon rapport. Je vous jure, madame,
Qu'à votre place, ici je ferois du vacarme,
Et qu'elle ſortiroit.

La MARQUISE.

Avouez, entre nous,
Que vos traits ſéduiſans ont charmé mon époux;
Que vous êtes ſenſible à ſon amour extrême.

BABET.

Madame, on peut aimer comme je ſens qu'il m'aime,
Et comme j'y réponds. Eſt-ce que la pitié
Qu'il a de mon malheur, eſt-ce que l'amitié
Que ſa bonté m'inſpire, eſt pour vous une offenſe!

La MARQUISE.

Mais ſouvent la pitié va plus loin qu'on ne penſe.

BABET.

Celle qu'il a de moi n'a rien que d'innocent,
Madame; & ſi mon cœur en eſt reconnoiſſant,
Ce n'eſt qu'un ſentiment, & pur, & légitime.
Quoi! ſi je vous aimois, m'en feriez-vous un crime!

La MARQUISE.

Point du tout.

BABET.

Eh bien donc, ce que je ſens pour vous
Eſt tout ce que je ſens pour monſieur votre époux.

La MARQUISE.

Tu m'aimes donc, Babet!

BABET.

Autant qu'il eſt poſſible.

Votre premier aſpect rend mon cœur ſi ſenſible,
Vous m'inſpirez pour vous un ſi tendre penchant,
Que je n'ai jamais rien ſenti de ſi touchant.

La MARQUISE.

Liſette, en vérité, je ne ſais plus que dire.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Elle va nous ſéduire,
Si nous n'y prenons garde.

La MARQUISE.

Oui, cet air de candeur,
Malgré tous tes ſoupçons, me parle en ſa faveur.

BABET.

N'écoutez que vous-même, & je ſuis trop heureuſe.

La MARQUISE.

Babet, je ne ſuis point injuſte & ſoupçonneuſe;
Mais Guérault eſt jaloux: vous ſentez bien pourquoi.

BABET.

Madame, je ſais bien qu'il prétendoit à moi;
Mais je ne l'aime pas. Comme je ſuis ſincère,
Je l'ai dit bonnement. Me tenant lieu de père,
Monſeigneur a daigné rompre un engagement
Qui n'eût été pour moi qu'un éternel tourment.
De ſa compaſſion doit-on lui faire un crime!
D'un ſoupçon mal fondé ſerai-je la victime!
Si mes foibles attraits ſéduiſoient votre époux,
L'honneur ſauroit bien-tôt m'exiler de chez vous.

La MARQUISE *à Liſette.*

D'un diſcours ſi touchant j'ai peine à me défendre.

LISETTE.

La petite ſorcière! elle a l'art de ſurprendre.

BABET *à Liſette.*

Vous me connoiſſez mal, je ne ſais aucun art;
Mon eſprit eſt naïf, & mon cœur eſt ſans fard.

La MARQUISE.

Je commence à le croire.

BABET.

Ah! ſoyez-en bien ſûre.
Ne vous affligez point d'une horrible impoſture.
Guérault eſt un menteur; je le lui ſoûtiendrai.
Appelez-le, madame, & je le confondrai.

La MARQUISE.

Ne faiſons point d'éclat. Vous avez tant de charmes,
Qu'ils pourroient m'inſpirer les plus vives alarmes.
Babet, je rends juſtice à vos attentions;
Mais vous pouvez cauſer de grandes paſſions,
Sans que vous y penſiez, ſans en être moins ſage.

BABET *faiſant quelques pas pour ſortir.*

Je vais donc me cacher au fond de mon village:
J'aime mieux y mourir que de vous alarmer.

La MARQUISE *l'arrêtant.*

Tu veux donc à la fin me contraindre à t'aimer.

BABET.

Vous y contraindre! hélas! quel bonheur! quelle gloire,
Si je pouvois ſur vous gagner cette victoire!
A votre eſtime au moins j'oſe encore aſpirer,
Et vais faire un effort qui peut me l'attirer.
Ah, qu'il me coûtera! mais, madame, il n'importe;
Il faut que ſur mon goût votre intérêt l'emporte.

La MARQUISE.

Quel eſt donc cet effort!

BABET *la regardant tendrement.*

Celui de vous quitter.
Si j'ai quelques attraits, je vais les déteſter.
A tout autre qu'à vous, que ne ſuis-je odieuſe!
L'honneur de vous ſervir me rendroit trop heureuſe.

La MARQUISE *vivement.*

Tais-toi donc, mon enfant, je n'y puis plus tenir.

BABET *d'un air timide.*

Mais, avant mon départ, ne pourrai-je obtenir ...,

La MARQUISE.

Quoi, Babet!

BABET.

De baiſer cette main reſpectable.

La MARQUISE *lui tendant les bras.*

Embraſſe-moi pluſtôt; viens, enfant trop aimable:
Quoi qu'il puiſſe arriver, j'en crois mon cœur.

BABET *s'éloignant.*

Eh quoi!
Voulez-vous juſque-là vous abaiſſer pour moi!

La MARQUISE.

Viens, te dis-je; Liſette aura beau ...

LISETTE.

Moi, madame!
Son air, ſes ſentimens, ſes tons, m'ont gagné l'ame;
(Elle embraſſe Babet.)
Et, par ma foi, je veux qu'elle m'embraſſe auſſi.
Allons, madame, il faut qu'elle demeure ici:
Je ſuis ſa caution.

La MARQUISE.

Elle l'eſt elle-même.
Je l'eſtime déjà tout autant que je l'aime.
Liſette, allez chercher un habit pour Babet.

LISETTE.

Elle n'a qu'à venir, j'ai juſtement ſon fait;
Je vais la rendre encor mille fois plus jolie.

La MARQUISE.

Oui, mets-lui le plus beau des habits de Julie.

BABET.

Madame, c'eſt trop loin pouſſer votre bonté;
J'aurai ſous cet habit un air trop emprunté.

LISETTE.

Friponne, tu m'as l'air de le porter mieux qu'elle.

La MARQUISE.

Cela n'eſt que trop vrai. Réflexion cruelle!
Non, l'éducation, malgré tous ſes efforts,
Ne parvient pas toûjours à parer les dehors:
Quand même elle y parvient, le naturel ſubſiſte.
Ma fille en eſt pour nous la preuve la plus triſte.
Son naturel ſauvage, en dépit des leçons,
A même dédaigné de prendre nos façons,
Et le tien ſeul te rend douce, aimable, polie.
Que n'eſt-elle Babet, & que n'es-tu Julie!

BABET.

Je ne mérite pas que vous faſſiez ces vœux.

LISETTE.

Allons, viens, mon enfant; dans un quart-d'heure ou deux,
Je te rendrai toute autre, & j'en fais mon affaire.

BABET *à la Marquiſe.*

Ma ſeule ambition, madame, eſt de vous plaire;
Y pouvoir réuſſir, c'eſt le parfait bonheur.

La MARQUISE *après l'avoir regardée tendrement.*

Liſette, emmène-là.

LISETTE *la prenant ſous le bras.*

Venez, mon petit cœur.

SCENE VI.

La MARQUISE *ſeule.*

AH! que mal-à-propos on m'auroit alarmée!
D'où vient que tout-à-coup cette enfant m'a charmée?
Jamais je n'ai ſenti de plus tendre penchant.
Eh! qui pourroit tenir à ce regard touchant,
A ce doux ſon de voix, à ces graces naïves,
A ces expreſſions ſi tendres & ſi vives!
Je ne m'étonne plus ſi votre cœur touché,
A cet aimable enfant s'eſt ſi-tôt attaché,
Marquis; votre tendreſſe eſt innocente & pure,
Ou du moins de Babet la vertu me l'aſſure.
Dût-elle me ravir votre cœur précieux,
Je vais l'offrir encor plus charmante à vos yeux.

SCENE VII.

La MARQUISE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS *entrant d'un air empreſſé.*

Vous avez vû Babet, qu'en penſez-vous, Marquiſe?

La MARQUISE.

Ce que vous en penſez. J'en ſuis vraiment épriſe,
Et je crois que je l'aime autant que vous l'aimez:
C'eſt tout dire en deux mots, monſieur.

Le MARQUIS.

Vous me charmez;
Quoi, ſérieuſement, Babet a ſû vous plaire?

La MARQUISE.

Eh peut-on s'empêcher d'aimer ſon caractère,
Sa figure, ſes tons, ſes graces, ſa candeur?

Le MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon?

La MARQUISE.

Oui, du fond de mon cœur;
Et que jamais de vous je ne ſois regardée,
Si jamais on a dit vérité moins fardée!
Je garderai Babet par inclination,
Et mon goût eſt conforme à votre intention.

Le MARQUIS.

Comme elle a l'air très-noble, & qu'elle eſt jeune & belle;
Prenez-la près de vous pour votre demoiſelle.

La MARQUISE.

Mais elle ne l'eſt pas: vous ſavez de quel ſang
Elle ſort.

Le MARQUIS.

Le mérite eſt ce qui fait le rang:
Les nobles ſentimens, la vertu, la ſageſſe,
Ce ſont-là proprement les titres de nobleſſe;
Elle n'eſt rien ſans eux: ce ſont ceux de Babet.

La MARQUISE.

Je le ſens comme vous, vous en verrez l'effet:
Vous n'exigerez rien pour cette fille aimable,
Qui ne ſoit pour mon cœur un ſoin très-agréable.

Le MARQUIS *en ſoûriant.*

En dépit de Liſette, ou je me trompe fort.

La MARQUISE.

Calmez-vous ſur cela; je ſais bien qu'elle a tort.
Vous allez voir, monſieur, ſi l'ardeur de vous plaire
Ne ſera pas toûjours ma principale affaire.
Adieu.

SCENE VIII.

Le MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu, de raiſon, de douceur!
Et que je ſuis heureux de ſentir mon bonheur!

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

GUE'RAULT *ſeul.*

VOILA, graces au Ciel, mes meſures bien priſes;
Elles ſauront nous mettre à couvert des ſurpriſes.
D'ailleurs, chacun me croit amoureux de Babet,
Et m'aide, en le croyant, à cacher mon ſecret.
Par-là, Julie & moi, peut-être dans une heure,
Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
Par avance, j'ai ſû me nantir de ſa dot,
Et l'amour que je ſens n'eſt pas l'amour d'un ſot.
L'amour, quoique ſon feu nous amuſe & nous plaiſe,
N'eſt pas long-temps bien vif, s'il n'eſt pas à ſon aiſe;
Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant,
L'échaufferont ſans ceſſe, & le rendront conſtant.
Mon cœur eſt enflammé, mais il ſonge au ſolide,
Et languiroit bien-tôt, ſi ma caiſſe étoit vuide.
L'homme ſenſé, prudent, ne met rien au haſard.
Mais je veux, pour voiler encor mieux mon départ,
Au ſujet de Babet interroger Liſette,
Demander ſi madame en eſt fort inquiette,
Et ſi ſa jalouſie a bien fait du fracas.
Nous nous échapperons pendant tout leur tracas.

SCENE II.

JULIE, GUE'RAULT.

JULIE *d'un air empreſſé & myſtérieux, accourant.*

EH vîte, un mot.

GUE'RAULT.

De quoi s'agit-il, ma charmante!

JULIE *lui remettant un écrain.*

Voici des diamans que l'Amour te préſente.
Cette proviſion, au pays étranger,
Pourra nous mener loin, car tu ſais ménager.
Moi, haïſſant le faſte, aimant la vie obſcure,
Bornée à nos moyens, je ſaurai, j'en ſuis ſûre,
Te donner tout ſujet de ne point regretter
Le poſte lucratif que je te fais quitter.

GUE'RAULT.

Vous, comptez ſur mon cœur & ſur mon induſtrie.
De plus, j'ai de l'argent.

JULIE.

Mais au moins, je te prie,
N'emportons que celui qui t'appartient.

GUE'RAULT.

Pourquoi!
L'argent de votre père eſt à vous.

JULIE.

Je le croi;
Mais ton honneur m'eſt cher, & je veux que mon père

N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,
Que mon enlèvement avec moi concerté,
Et rien contre l'honneur & la fidélité.

GUE'RAULT.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicateſſe.
J'allois être fripon par excès de tendreſſe.
La crainte de vous voir un jour dans le beſoin,
Par deſſus le ſcrupule avoit porté mon ſoin;
Mais, plus digne de vous, adoptant vos maximes,
Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
Mon regiſtre arrêté dès ce ſoir, fera foi
Que mon argent comptant eſt ſûrement à moi.
Je vais remettre en caiſſe une aſſez bonne ſomme,
Et rends grace à l'Amour, qui me laiſſe honnête homme...
Mais, avec la Fermière, êtes-vous bien d'accord?
Veut-elle nous cacher?

JULIE.

Je n'en ſais rien encor;
Elle eſt dehors.

GUE'RAULT.

Tant pis.

JULIE.

J'attends l'inſtant propice,
Pour l'engager ſous main à nous rendre ſervice,
Et je compte ſur elle.

GUE'RAULT.

On vient, ſéparons-nous;
Je vais continuer mon rôle de jaloux,
Et voici juſtement la femelle maligne
Que j'avois miſe en œuvre. Elle ſoûrit! bon ſigne.

SCENE III.

LISETTE, GUÉRAULT.

LISETTE *à part.*

VOICI notre amoureux. Comme il va ſoupirer!
Je veux me délecter à le deſeſpérer.

GUÉRAULT.

Bonjour. Voudriez-vous me mener chez madame!

LISETTE.

Cela ne ſe peut pas. Qu'y cherchez-vous!

GUÉRAULT.

Ma femme.

LISETTE.

Votre femme! êtes-vous marié!

GUÉRAULT.

Peu s'en faut;
Et madame, je crois, achevera bien-tôt.

LISETTE.

Elle a parlé pour vous.

GUÉRAULT.

Bon; je conclus, Liſette,
Que l'affaire eſt finie.

LISETTE.

Oui, votre affaire eſt faite.

GUÉRAULT.

Tout de bon!

LISETTE.

Sans retour; on vous défend tout net,

Une fois pour toûjours, de ſonger à Babet.

GUE'RAULT.

Que me dites-vous là!

LISETTE.

La choſe la plus ſûre

Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure!
Vous n'avez qu'à parler.

GUE'RAULT.

Mais, madame, je croi,

En eſt au deſeſpoir.

LISETTE.

Elle! pas plus que moi.

Ai-je l'air affligé!

GUE'RAULT.

Pas beaucoup.

LISETTE.

Ma maîtreſſe

Ne l'a pas davantage; elle chérit, careſſe,
Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez tâché de lui rendre odieux.

GUE'RAULT.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouſe!

LISETTE.

Un eſprit de travers aſſez ſouvent ſe blouſe:
Or on vous croit l'eſprit de cette trempe-là;
Voyez donc ce qu'on peut conclurre de cela.

GUE'RAULT.

Mon eſprit eſt fort droit.

LISETTE.

Nous le croyons très-gauche.

GUERAULT.

Je ne vous ai tracé qu'une légère ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous ſaviez...

LISETTE.

Chanſon.

Ira-t-on ſe brouiller ſur un petit ſoupçon!
Mais un fait très-conſtant, que je tiens de madame,
C'eſt que jamais Babet ne ſera votre femme:
Sur cet article-là, tout le monde eſt d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort,
Pour éteindre au plus tôt le feu qui vous dévore;
Car, quoique je vous aime & que je vous honore,
Je vous dirai trois mots, dont il vous ſouviendra,
C'eſt qu'en cas de rechûte, on vous relevera.

GUERAULT.

La phraſe eſt équivoque.

LISETTE.

Oh! vous allez m'entendre.
Par ordre très-exprès je viens de vous défendre
De rechercher Babet; mais ſi vous perſiſtez,
Monſieur ſaura les faits que vous m'avez contés,
Afin que vos rapports reçoivent leur ſalaire.
Monſieur m'entend-il mieux?

GUERAULT.

Oui; cette phraſe eſt claire.
Quand on parle ſi bien, j'entends à demi-mot.

LISETTE.

Votre eſprit ſe redreſſe.

GUERAULT *à part.*

On me prend pour un ſot;

Mais ils verront bien-tôt que ſi j'en ai la mine,
Je n'en ai pas le jeu.

LISETTE *à part.*

Le pauvre homme rumine;
Cela me divertit.

GUERAULT *à part.*

Je ris de ſon erreur.

LISETTE.

Vous voilà bien fâché.

GUERAULT *feignant de pleurer.*

Vous me percez le cœur.

LISETTE *feignant de s'attendrir.*

Hélas! me chargez-vous de deux mots de réponſe?

GUERAULT *ſanglottant.*

Dites donc qu'à Babet pour jamais je renonce.

LISETTE *feignant de pleurer encore plus fort.*

Vous me faites pitié.

GUERAULT.

Le bon cœur! je m'en vais
Tâcher de réparer la perte que je fais.

LISETTE.

Cela vous eſt facile, avec tant de mérite.

GUERAULT.

(à part.)

Vous penſez juſte, au moins. Au fond, l'affront m'irrite.
Allons trouver Julie, & ſuivons notre plan.

LISETTE *lui faiſant une profonde révérence.*

Monſieur, votre ſervante.

GUERAULT *d'un air important.*

Adieu, ma pauvre enfant.

SCENE IV.

LISETTE *ſeule.*

LE fat! je lui devois cette petite ſcène.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine :
Il ne m'a jamais dit un ſeul mot de douceur,
Et veut être traité comme un petit Seigneur.
Je déteſte les gens qui s'en font trop accroire,
Et me fais un plaiſir de rabattre leur gloire.

SCENE V.

Le MARQUIS, LISETTE.

Le MARQUIS.

GUÉRAULT ne ſort-il pas d'avec vous !

LISETTE.

Juſtement ;
Et je viens de lui faire un fâcheux compliment.

Le MARQUIS.

Sur quoi donc !

LISETTE.

Sur Babet. Madame lui fait dire
Qu'il peut porter ailleurs ſon douloureux martyre,
Que vous mettez obſtacle à ſes prétentions,
Et qu'elle ſe ſoûmet à vos intentions.

Le MARQUIS.

En eſt-il bien fâché !

LISETTE

LISETTE *d'un air gai.*

Cela le deſeſpère,
Il en perdra l'eſprit.

Le MARQUIS.

Je n'y ſaurois que faire.
Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

LISETTE *en riant.*

Le dépit le ſuffoque, il n'en reviendra point.

Le MARQUIS.

Cela vous réjouit!

LISETTE.

Je n'en ſuis pas fâchée;
Et comme je vous ſuis vivement attachée,
J'aime bien mieux vous voir heureux & ſatisfait,
Que ſi vous vous forciez à lui céder Babet.

Le MARQUIS *prenant ſon ſérieux.*

A la lui céder! moi! que voulez-vous me dire!

LISETTE.

Madame vous devine, elle n'en fait que rire,
Et moi j'en ris auſſi, comme vous jugez bien.
Aimez tout à votre aiſe, on ne vous dira rien;
Même en cas de beſoin... fidèle confidente...
Je pourrai vous prouver...

Le MARQUIS.

Sortez, impertinente.
Vous voulez me ſonder, & je vous vois venir.
Sur le champ mon courroux devroit vous en punir.
Je veux bien ménager votre bonne maîtreſſe:
Je ſens, je vois, pour vous, juſqu'où va ſa foibleſſe;

Mais n'y revenez plus, ou vous pourrez ſentir
Qu'on ne ſe joue à moi que pour s'en repentir.

LISETTE *à part.*

Ma pénétration échauffe ſa cervelle.
Je vais faire ma paix en lui montrant ſa belle.

SCENE VI.

Le MARQUIS *ſeul.*

JE n'ai vû de mes jours un ſi méchant eſprit.
La Marquiſe le ſait, & rien ne la guérit
De ſa prévention pour cette créature,
Que la paix, l'union, mettent à la torture.
Peut-elle lui paſſer un ſemblable défaut!
Mais au fond, j'ai pitié de ce pauvre Guérault.
Si contre lui Babet étoit moins prévenue,
Je n'arrêterois plus une affaire conclue.
Ne ferois-je pas mieux de les raccommoder!
Qu'on appelle Guérault. Oui, je m'en vais l'aider
A devenir heureux, ſi Babet veut m'en croire.
Mais voici mon couſin. Il a l'humeur bien noire,
Ce me ſemble.

SCENE VII.

Le COMTE, Le MARQUIS.

Le COMTE *à part.*

GRAND Dieu, que je ſuis étonné!

Le MARQUIS.

Qu'avez-vous, mon couſin! vous êtes conſterné!

Le COMTE *à part.*

Je n'oſe ni parler, ni garder le ſilence:
De ſes fougueux tranſports je crains la violence.
(haut.)
Promettez-moi, Marquis, & faites-moi ſerment,
Que vous triompherez du premier mouvement.

Le MARQUIS.

Pourquoi ce préambule!

Le COMTE.

Il eſt trop néceſſaire.
Je vais vous révéler une cruelle affaire.

Le MARQUIS *d'un air ému.*

Eh de quoi s'agit-il!

Le COMTE.

Je ſuis deſeſpéré.
Juſques à ce moment vous avez ignoré,
Et que n'eſt-il permis de vous cacher encore,
Un ſecret qui m'effraie, & qui vous deshonore!
Mais il faut y mettre ordre, & vous mettre en état
De prévenir ici le plus fâcheux éclat.
M'écouter de ſang froid, ce ſeroit un prodige.

Marquis, ſur votre honneur jurez-moi, je l'exige,
Que bien loin d'écouter un violent tranſport,
Vous ferez ſur vous-même un généreux effort,
Afin d'approfondir ſans éclat un myſtère
Qui demande le calme, & la bonté d'un père.

Le MARQUIS.

D'un père ! ſe peut-il . . .

Le COMTE.

Déjà tant de chaleur !

Le MARQUIS.

Non ; je vous donne ici ma parole d'honneur
Que je ſoûmettrai tout aux loix de la prudence.
Qu'allez-vous donc m'apprendre !

Le COMTE.

Un fait ſans vrai-ſemblance,
Et qui n'eſt que trop vrai.

Le MARQUIS.

Parlez donc au plus tôt.

Le COMTE.

L'indiſcrète Julie idolâtre Guérault.

Le MARQUIS.

Guérault !

Le COMTE.

Et ce qui doit vous étonner encore,
C'eſt qu'il eſt très-certain qu'en ſecret il l'adore,
Et que cet inſolent ne feint d'aimer Babet
Qu'afin de vous cacher ſon horrible projet.
Il veut deshonorer votre illuſtre famille,
En enlevant d'ici, dès ce ſoir, votre fille.

Le MARQUIS *furieux.*

Mon intendant former un ſemblable deſſein !

Le perfide à l'inſtant va périr de ma main.

Le COMTE *l'arrêtant.*

Eh quoi vous oubliez déjà votre parole!

Le MARQUIS *d'un ſang froid étouffé.*

J'ai tort; à mon ſerment ma colère s'immole.
Comment eſt-on inſtruit de ce complot affreux!

Le COMTE.

Tantôt, dans le jardin, ils conféroient tous deux:
La jeune Louiſon, ſuivante de Julie,
Qui déjà ſoupçonnoit leur étrange folie,
Derrière le berceau ſe gliſſant en ſecret,
A, ſans en perdre un mot, entendu leur projet,
Et comme je rentrois, m'a conté cette hiſtoire,
Que pendant très-long temps j'ai refuſé de croire;
Mais elle m'a ſi bien détaillé ſon récit,
Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.
Julie eſt réſolue, & Guérault craint & tremble:
Ils attendent la nuit pour s'évader enſemble,
Lui couſu, chargé d'or, elle de ſes bijoux.
Ils vont directement, en ſortant de chez vous,
Juſqu'auprès d'Oronville, où chez votre Fermière
Ils ſe tiendront cachés cette ſemaine entière,
Comptant ſe mettre enſuite à l'abri du danger,
En ſe ſauvant tous deux en pays étranger.
Voilà ce que j'ai ſû par cette jeune fille.

Le MARQUIS.

Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille,
Sur tout à la Marquiſe, un complot auſſi noir,
Qui pourroit lui cauſer un affreux deſeſpoir.

Comte, repoſez-vous ſur ma ſage conduite:
Je vais agir ſous main pour prévenir leur fuite,
Après quoi je prendrai mon intendant à part,
Pour le féliciter ſur ſon prochain départ;
Le tout ſans nul éclat, je vous le jure encore.
Ami, ne craignez plus que je vous deshonore
En preſſant un hymen que nous avions conclu.
Vous aurez tous mes biens, c'eſt un point réſolu;
Mais comptez que Julie au Couvent tranſportée,
Y finira ſes jours fille & deshéritée.

Le COMTE.

Marquis, ſi vous avez pour moi quelque amitié,
De cette infortunée ayez quelque pitié.

Le MARQUIS.

Je calme mes tranſports, c'eſt ce que je puis faire:
Deſormais je ſuis juge, & je ne ſuis plus père.

SCENE VIII.

LISETTE, Le MARQUIS, Le COMTE.

Le MARQUIS *à Liſette, d'un ton bruſque.*

QUE voulez-vous!

LISETTE.

Monſieur, je venois pour ſavoir
Si vous étiez ici. Je veux vous faire voir
La charmante Babet dans ſa riche parure.
Vous ſerez enchanté de ſa noble figure.

Le MARQUIS *bruſquement.*

Nous verrons. De ce pas allez dire à Guérault

Que je veux lui parler, & qu'il vienne au plus tôt.

LISETTE.

Monſieur, il eſt ſorti, mais il a dit au Suiſſe
Qu'il alloit revenir.

Le MARQUIS.

Eh bien, qu'on l'avertiſſe,
Dès qu'il ſera rentré, que j'ai beſoin de lui.

LISETTE.

Il n'a fait que ſortir & rentrer aujourd'hui.

Le MARQUIS *regardant le Comte.*

Fort bien.

LISETTE.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire.

Le MARQUIS *d'un ton ſévère.*

Que fait ma fille!

LISETTE.

Elle eſt chez madame ſa mère.

Le MARQUIS *au Comte, à part.*

Je ne veux point la voir; ſon aſpect odieux
Exciteroit en moi des tranſports furieux.
A ſon lâche projet mon cœur eſt ſi ſenſible,
Qu'un effort de raiſon me ſeroit impoſſible.
(à Liſette.)
Dites à Louiſon, ſans perdre un ſeul moment,
Qu'elle vienne au plus tôt dans mon appartement,
Que je l'y vais attendre.

LISETTE.

Et Babet!

Le MARQUIS *bruſquement.*

Partez vite.

Comte, pour un moment il faut que je vous quitte ;
Vous ſavez trop pourquoi.

Le COMTE.

Sans doute, & je vous plains.

SCENE IX.

Le COMTE *ſeul.*

PUISSE-t-il ſurmonter les tranſports que je crains !
Mais que vois-je !

SCENE X.

BABET *vêtue magnifiquement*, Le COMTE.

Le COMTE.

AH, Babet ! ah que de nouveaux charmes !
Quoi ! vous êtes ſi belle, & vous verſez des larmes !

BABET.

Oui, je pleure de voir qu'on me déguiſe ainſi ;
C'eſt ſe moquer de moi... Mais n'eſt-il pas ici ?

Le COMTE.

Qui ?

BABET.

Monſeigneur. Je viens, par ordre de Madame,
Me préſenter à lui.

Le COMTE *à part.*

La candeur de ſon ame
Eſt peinte dans ſes tons, dans ſes yeux, dans ſes traits,

Dans

Dans tout ce qu'elle dit. Eſt-il quelques attraits
Qu'on puiſſe comparer à cet air de décence!
Qu'elle méritoit bien une haute naiſſance!

B A B E T *d'un air inquiet.*

Liſette ne vient point! elle m'avoit promis
De venir avec moi chez monſieur le Marquis.

Le C O M T E.

Elle va revenir, ceſſez d'être inquiette.

B A B E T *voulant s'en aller.*

Permettez...

Le C O M T E *la retenant.*

Ne peut-on vous parler ſans Liſette!

B A B E T *voulant toûjours ſortir.*

Je vais trouver ma mère.

Le C O M T E *la retenant encore.*

Eh! vous ſuis-je ſuſpect!
Comptez que j'ai pour vous le plus profond reſpect.

B A B E T.

Vous ne m'en devez point, & c'eſt ce qui m'alarme.

Le C O M T E.

Votre pudeur m'impoſe autant qu'elle me charme.

B A B E T.

Puis-je vous impoſer étant d'un ſi bas rang!

Le C O M T E.

Je vous reſpecte autant que le plus noble ſang:
J'honore, j'aime en vous votre ſeule perſonne.
Vous ne répondez rien!

B A B E T.

Ce langage m'étonne.

Le COMTE.

Pourquoi!

BABET.

Vous oubliez votre rang & le mien.
De grace, terminons un pareil entretien.

Le COMTE.

Eh quoi, tant de fierté!

BABET.

Non, je ne ſuis pas fière;
Je ſonge que je ſuis fille d'une Fermière.
Devez-vous me parler! dois-je vous écouter!
J'accepte votre eſtime; & pour la mériter,
Monſieur, je dois vous fuir avec un ſoin extrême.

Le COMTE.

Ah, cruelle! me fuir parce que je vous aime!
Car il faut l'avouer, mon cœur brûle pour vous.

BABET.

Pour moi! vous m'offenſez.

Le COMTE.

Quel injuſte courroux!
Mon amour vous offenſe!

BABET.

Un cœur tel que le vôtre
Doit-il toucher le mien! ſont-ils faits l'un pour l'autre!
Non. Vous m'outrageriez en oſant préſumer
Que pour gagner mon cœur il ſuffit de m'aimer.
Il eſt ambitieux, mais il eſt raiſonnable,
Et plus d'égalité vous rendroit plus aimable.

Le COMTE.

Que je hais maintenant le rang où je ſuis né!

BABET.

Pour une autre que moi vous êtes deſtiné.
Quoi, monſieur, vous m'aimez, prêt d'épouſer Julie!
Ah! laiſſez-moi ſortir.

Le COMTE.

Un mot, je vous ſupplie.
Sachez que maintenant je ſuis maître de moi;
Le père de Julie a dégagé ma foi.

BABET.

Ah! que m'apprenez-vous!

Le COMTE.

Des raiſons de famille
Font qu'il ne ſonge plus à me donner ſa fille,
Et tous deux de concert & mutuellement
Nous voilà délivrés de notre engagement;
Je puis donc vous aimer ſans vous faire une offenſe.

BABET.

Si votre liberté rehauſſoit ma naiſſance...

Le COMTE.

Eh bien, m'aimeriez-vous! répondez-moi, Babet;
Laiſſez-moi m'en flatter, & je ſuis ſatisfait.

BABET.

Pourquoi ſuppoſerois-je un bonheur impoſſible!

Le COMTE.

Mais à l'ambition ſoyez du moins ſenſible.
Ne ſouhaitez-vous pas un rang plus élevé!

BABET.

Souvent contre mon ſort mon cœur s'eſt ſoûlevé,
Je l'avoue; & s'il faut achever de le dire,

Pour un plus haut état je le ſens qui ſoupire...
Pour lui plus que jamais... il auroit des appas.

Le COMTE.

Je vous entends, Babet.

BABET.

Non, ne m'entendez pas.

Le COMTE.

Je vous entends, vous dis-je, & ſuis ravi de croire...

BABET.

Comte, ne croyez rien, il y va de ma gloire.

Le COMTE.

Ah! loin de l'offenſer...

BABET.

Ma mère vient, je croi;
Oui, c'eſt elle.

SCENE XI.

MATHURINE, BABET, Le COMTE.

MATHURINE *conſidérant Babet.*

EH, bon Dieu, mon enfant, eſt-ce toi!

BABET.

Oui, ma chère maman; je ſuis toûjours la même,
Toûjours ayant pour vous une tendreſſe extrême.

MATHURINE.

Oh, je n'en doute point. Que d'enjolivemens!
Or deſſus, or deſſous. Comment! des diamans!
Ta tête en eſt farcie! oh qu'alle a bonne grace!

Mais tu ne me dis mot! viens donc que je t'embraſſe.
M'aime-tu toûjours bien!

BABET.

Je vous l'ai dit, maman.

MATHURINE.

Par ma foi, monſeigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t-on de nous! avec ſon biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village;
Et puis, à nos dépens, on jaſera, Dieu ſait.

Le COMTE.

Ne vous alarmez point, on garde ici Babet.

MATHURINE.

Ma pauvre fille! hélas! qu'eu pitié qu'on me l'ôte!
Tu laiſſes ta maman!

BABET.

Mais ce n'eſt pas ma faute,
Madame veut m'avoir.

MATHURINE.

Madame t'aime auſſi!
Morgué, que j'ai mal fait de t'amener ici!

Le COMTE.

Pourquoi donc!

MATHURINE.

Oh pourquoi; cela me perce l'ame.
Je crains... voici Julie.

BABET.

Ah! je cours chez madame.
Je recevrois ici de mauvais complimens.

(Elle ſort avec le Comte.)

SCENE XII.

JULIE, MATHURINE.

JULIE.

JE voudrois vous parler pendant quelques momens,
Je viens de m'échapper pour vous joindre, Nourrice,
Et pour vous demander un important ſervice.

MATHURINE.

De quoi s'agit-il donc!

JULIE.

Du repos de mes jours;
Je ne puis l'aſſurer que par votre ſecours.

MATHURINE.

Diantre! l'affaire eſt donc de grande conſéquence!

JULIE.

Sans doute. Jurez-moi de garder le ſilence.

MATHURINE.

Je le jure.

JULIE.

Un ſeul mot me perdroit ſans retour.

MATHURINE.

Ouais! n'eſt-ce point ici queuque intrigue d'amour!

JULIE.

Hélas! oui.

MATHURINE.

Comment oui! vous êtes amoureuſe!

JULIE.

Oui, Nourrice, & ſans vous je ſerai malheureuſe;
Mais vous m'aimez toûjours.

MATHURINE.

Que trop pour mon repos.
Mais là, contez-moi donc votre affaire en deux mots.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

On veut me marier, vous le ſavez, ma chère,
Et même dès demain, ce qui me deſeſpère.

MATHURINE.

Eſt-ce un ſi grand malheur!

JULIE.

Oui, c'en eſt un pour moi;
On me donne le Comte, & je le hais.

MATHURINE.

Pourquoi
Vous déplaît-il ſi fort!

JULIE.

C'eſt que j'en aime un autre,
Et je crois que mon choix auroit été le vôtre.
C'eſt un homme d'eſprit, d'une charmante humeur....,
D'un caractère enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.

Eh qu'en dit votre père!

JULIE.

Il n'en ſait rien, ma bonne,
Et je n'ai déclaré mon amour à perſonne.

MATHURINE.

La ruſée! & cet homme eſt-il de qualité!
Eſt-ce un Marquis, un Duc!

JULIE.

Fi donc.

MATHURINE.

Ma volonté

Eſt que vous épouſiez quelque homme d'importance?

JULIE.

Moi, je hais tous les gens d'une haute naiſſance.
Un homme qui me plaît, eſt un Prince à mes yeux:
Le mérite tient lieu des plus nobles ayeux.
Enfin, celui que j'aime eſt un homme ordinaire,
De qui l'unique titre eſt le don de me plaire.

MATHURINE.

Vous voulez l'épouſer!

JULIE.

Oui, Nourrice; ſi bien . . .

Vous frémiſſez!

MATHURINE.

Hélas!

JULIE.

Je ne dirai plus rien.

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'hiſtoire,
Je veux ſavoir le reſte.

JULIE.

Il n'eſt pas à ma gloire,
Mais il eſt ſans remède; &, quoi que vous diſiez . . .

MATHURINE.

Morgué, je vais gager qu'ils ſe ſont mariés.

JULIE.

Oui, Nourrice, en ſecret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage!
Et je ne ferons pas caſſer ce mariage!
Mordienne, il le ſera; je vais voir monſeigneur.

JULIE

JULIE *l'arrêtant.*

Vous voulez donc ma mort!

MATHURINE.

Sa mort! a me fait peur.

JULIE.

Si vous me trahiſſez...

MATHURINE.

Eh bien!

JULIE.

Je ſuis perdue.

MATHURINE.

La çarvelle me tourne, & je ſuis confondue.

JULIE.

Ayez pitié de moi, j'embraſſe vos genoux,
Et ſouffrez que ce ſoir nous nous ſauvions chez vous.

MATHURINE.

Cheux moi, bon Dieu!

JULIE.

Comptez ſur ma reconnoiſſance.
Nous avons des bijoux, de l'or en abondance;
Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.

(Mathurine tire ſon mouchoir.)

Nourrice, qu'avez-vous!

MATHURINE.

Lève-toi.

JULIE.

Vous pleurez!

MATHURINE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuis en détreſſe;

J'ai pardu tout le fruit de ma folle tendreſſe.
Mais quel eſt ce mari! dis-le-moi maintenant.

JULIE *d'un air timide & embarraſſé.*

Vous connoiſſez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'eſt un impertinent.

JULIE *d'un ton fier & ſec.*

Nourrice, parlez mieux; c'eſt un fort galant homme.

MATHURINE.

Comment! ce biau mari, c'eſt Guérault qu'il ſe nomme!

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah le fripon! il recherchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement ſecret
Qui me rend ſon épouſe.

MATHURINE.

Oh la dévargondée!
Qu'alle a fait un biau tour! qu'a ma bian ſecondée!
A quoi ſart la bonté de notre bon Seigneur
Pour une éçarvelée & pour un mauvais cœur!

JULIE *fièrement.*

Mais . . . vous vous oubliez.

MATHURINE.

Indigne! je m'oublie!
Il faut être Babet, quand on n'eſt pas Julie.
Va, Babet tu veux être, & Babet tu ſeras.

JULIE.

Je ne vous entends point.

MATHURINE.

Bien-tôt tu m'entendras.
Mon maître t'a placée en ſa noble famille ;
Mais il ne ſavoit pas... qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi, votre fille !

MATHURINE.

Oui ; celle qu'il croit Babet,
Eſt ſon enfant.

JULIE *d'un air joyeux.*

Ah Ciel !

MATHURINE.

Et je meurs de regret
D'avoir trahi pour toi mon maître & ma maîtreſſe ;
Et puiſque tu n'as pû mériter leur tendreſſe,
Ton lâche engagement les auroit diffamés.
Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec tranſport.*

Ah ! que vous me charmez !

MATHURINE.

Tu veux être la mienne !

JULIE.

Au plus tôt.

MATHURINE.

Ame baſſe !

JULIE.

Prouvez que je le ſuis, & vous me ferez grace.

MATHURINE *parlant vîte.*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que Monſeigneur
Dans les pays lointains étoit Ambaſſadeur,
Sa femme l'alli joindre, & me laiſſi Julie,

Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie,
Il me vint dans l'eſprit de changer nos enfans.
J'alli porter ſa fille à l'un de mes parens,
Pour qu'il la fît nourrir, croyant qu'a fût la mienne.
Madame, à ſon retour, te reçut pour la ſienne,
Prit ſoin de t'élever, puis te mit au Couvent,
Où défunt mon mari t'alloit voir ſi ſouvent;
Car il s'aparçut bian que je t'avois changée.
Il voulut me trahir, mais je fis l'enragée,
Et le menaci tant, qu'il gardi le ſecret,
Et que le pauvre ſot en eſt mort de regret.
Eh bien, es-tu contente!

JULIE.

Enchantée.

MATHURINE.

A parſiſte!
Quoi tu te réjouis quand tu dois être triſte!

JULIE.

Ce qui doit m'affliger, fait ma félicité.

MATHURINE.

Devenir payſanne! o quelle lâcheté!

JULIE.

Je faiſois chez les Grands une ſotte figure,
Ma mère. On tâche en vain de changer la Nature;
Reprenez votre fille.

MATHURINE.

Ah! que propoſes-tu!

JULIE.

Je n'ai pas le cœur haut, mais j'ai de la vertu.
Je veux rendre Babet à ſon père, à ſa mère.

MATHURINE.

Mais tu me perdras, moi, ſi tu dis le myſtère.

JULIE.

Ne vous effrayez point; je m'y prendrai ſi bien,
Que je leur dirai tout ſans que vous riſquiez rien.

MATHURINE.

Eh bien, fais mon enfant. Au fond, tu me ſoulages;
Je ſentois dans mon cœur de grands remu-ménages.
Mais tu me fais piquié.

JULIE.

C'eſt ſans nulle raiſon.
J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maiſon,
Libre, aimant mon mari, ma véritable mère,
Que dans ce riche hôtel où je ſuis étrangère.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

JULIE *ſeule, en habit de Payſanne.*

ENFIN j'ai pris le nom & l'habit de Babet :
Monſeigneur le Marquis va ſavoir le ſecret,
Et par-là j'obtiendrai le pardon de ma mère.
Ah ! qu'il ſera ravi de n'être plus mon père !
Mais je veux devant lui me réjouir auſſi
De n'être plus ſa fille & de ſortir d'ici.
Fades brimborions, ridicule parure,
Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure ;
Je n'aurai plus beſoin de termes éloquens,
Et mes diſcours naïfs ne feront plus choquans ;
Dans mon vrai naturel je ſuis déjà rentrée,
Et c'eſt de lui tout ſeul que je ſerai parée.
Adieu tous les grands airs, adieu monde poli,
Qui voulois me forcer à prendre un nouveau pli,
D'un Bourgeois tout uni je vais être la femme,
Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame,
Perſonnage brillant que mon cœur ingénu
Et mon goût trop ruſtique auroient mal ſoûtenu.
Eſtre ce que l'on eſt, jamais ne ſe contraindre,
C'eſt la ſeule grandeur où je brûlois d'atteindre ;

M'y voilà parvenue. Ah pauvre vérité!
On te prend pour rudeſſe & pour groſſièreté;
Tu me rendois mauſſade, allons donc au village,
Où l'on n'a point encore oublié ton langage.
Je ne vois point Guérault! où puis-je le trouver!
Il ne ſait point encor ce qui vient d'arriver,
Et prépare en tremblant notre fuite ſecrète.
Mais loin qu'aucun péril trouble notre retraite,
Nous partirons ſans crainte & ſans témérité,
Criant à haute voix: vive la liberté.

SCENE II.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous cherchois par-tout; eſt-ce vous?

JULIE.

Oui, moi-même.

LISETTE.

Et pourquoi cet habit?

JULIE.

C'eſt parce que je l'aime.

LISETTE.

Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui, je l'ai. Viens au fait;
Que veux-tu?

LISETTE.

Vous ſaurez que l'oncle de Babet
Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

LISETTE.

De quelle affaire
S'agit-il donc!

JULIE.

Bien-tôt tu ſauras le myſtère.

LISETTE.

Vous ſuivrai-je!

JULIE.

Non, non, reſte ici.

LISETTE.

Par ma foi,
Je ne ſais que penſer de tout ce que je voi.

(Julie ſort.)

SCENE III.

Le MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

PERMETTEZ un moment que je vous entretienne.

Le MARQUIS.

Si Guérault eſt rentré, va lui dire qu'il vienne.

SCENE IV.

Le MARQUIS *ſeul.*

POUR calmer mes tranſports, je fais ce que je puis;
J'ai peine à retenir la fureur où je ſuis.

Fille

Fille indigne de nous! opprobre de ta race!
J'ai perdu mes deux fils, tu combles ma diſgrace.
Le Comte vainement ne s'eſt point alarmé,
Ton forfait odieux n'eſt que trop confirmé.
Mais Guérault ne vient point. Eh de quel front le traître
Oſera-t-il encore enviſager ſon maître!
Pourrai-je balancer à lui percer le cœur?
J'y ſens mon bras tout prêt. Ciel! retiens ma fureur;
Tu vois juſqu'où m'emporte une douleur extrême,
Daigne en ce triſte inſtant me ſauver de moi-même.
Mais quelqu'un vient, je penſe. A la fin le voici.

SCENE V.

GUE'RAULT, Le MARQUIS.

Le MARQUIS *à Guérault qui ſe tient à la porte.*

ENTREZ.

GUE'RAULT *approchant pas à pas.* *(à part.)*

Quel ton il prend! j'en ai le cœur tranſi.
Serions-nous découverts!

Le MARQUIS.

Ah, c'eſt donc vous, beau Sire!

GUE'RAULT *à part.*

Je tremble.

Le MARQUIS.

Approchez donc, j'ai deux mots à vous dire.
Nous avons quelques faits enſemble à diſcuter.

GUERAULT.

Mon regître eſt tout prêt, vous plaît-il l'arrêter!

Le MARQUIS *jetant ſon regître en furie.*

Il n'eſt point queſtion d'arrêter un regître,
Et je vais vous parler ſur un autre chapitre,
Chapitre intéreſſant, & qui vous ſurprendra.

GUERAULT.

Monſieur, nous traiterons celui qu'il vous plaira.
(il dit pendant que le Marquis ſe promène à grands pas)
Hélas! la foudre gronde & va crever la nue;
Fuyons.

Le MARQUIS.

Tout doux, la nuit n'eſt pas encor venue,
Et vous avez du temps.

GUERAULT *à part.*

Ah! quels affreux regards!

Le MARQUIS.

Eh bien, vous partez donc!

GUERAULT.

Qui moi, monſieur! je parts,

Le MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit, vous allez en campagne,
Vous menez avec vous une jeune compagne;
Eſt-ce aſſez vous en dire, & m'entendez-vous bien!

GUERAULT.

J'entends que vous parlez, mais je n'y comprends rien.

Le MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire!

GUERAULT.

Monſieur . . . à mes dépens quelqu'un a voulu rire,

Et vous a fait de moi quelque mauvais récit.

Le MARQUIS.

Ce qu'on m'a rapporté, c'eſt vous qui l'avez dit.

GUERAULT.

Où donc!

Le MARQUIS.

Sous le berceau. Louiſon ...

GUERAULT *à part.*

La coquine!

Le MARQUIS.

Entendoit vos diſcours; elle a l'oreille fine,
Et comme vous voyez, elle a tout entendu.

GUERAULT.

Si ſon rapport eſt vrai, je veux être pendu.

Le MARQUIS *d'un ton ſévère.*

Eh bien vous le ſerez, ſi j'ai la patience
D'attendre qu'un arrêt confirme la ſentence.

GUERAULT.

Je nie, & je nierai.

Le MARQUIS.

Ah tu nieras, fripon!
Avoue, ou tu péris; n'eſpère aucun pardon.

(Il tire l'épée.)

GUERAULT.

Je ſuis mort! au ſecours!

Le MARQUIS.

Si quelque cri t'échappe,
Si tu fais un ſeul pas, ſcélérat, je te frappe.
Quoi tu veux te ſauver!

SCENE VI.

JULIE, Le MARQUIS, GUE'RAULT.

JULIE *accourt & retient le bras du Marquis.*

HÉLAS! que faites-vous!
Voudriez-vous, monſieur, poignarder mon époux!

Le MARQUIS.

Ton époux! m'aborder avec cette impudence,
Dans cet habit!

JULIE *le tenant toûjours.*

Il eſt conforme à ma naiſſance.

(Mathurine paroît à la porte.)

Le MARQUIS.

Infâme! il eſt conforme à ton lâche deſſein.
Un ſerment indiſcret veut retenir ma main;
Mais ton ſang va laver l'honneur de ma famille,
Si tu ne fuis.

SCENE VII.

Le MARQUIS, JULIE, GUE'RAULT, MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

MONSIEUR, ne tuez pas ma fille.

Le MARQUIS.

Ta fille !

MATHURINE.

Oui, monſeigneur ; ayez pitié de nous,
Epargnez mon enfant, elle n'eſt plus à vous.

Le MARQUIS.

Se pourroit-il, o Ciel !...

JULIE *ſe jetant à ſes pieds.*

Liſez cette écriture,
Et vous en ſerez ſûr.

Le MARQUIS *après avoir ouvert la lettre que Julie lui préſente.*

Ah.... c'eſt la ſignature
De défunt mon Fermier. Quel myſtère eſt-ce là !

GUE'RAULT *jetant les yeux ſur la lettre.*

En effet, je connois cette écriture-là.

JULIE *au Marquis.*

C'eſt à moi qu'on écrit cette importante lettre :
Mon oncle, en ce moment, vient de me la remettre ;
Je l'ai lûe avec joie, & j'ai couru d'abord

Pour mettre ſous vos yeux ce fidèle rapport.

Le MARQUIS *liſant avec émotion.*

A MADEMOISELLE JULIE D'ORONVILLE.

Votre oncle vous dira que vous êtes ma fille.
Ne ſouffrez plus qu'on trompe une illuſtre famille;
Car Babet eſt Julie, & vous êtes Babet.
Je meurs, & le remords m'arrache ce ſecret.
Vous-même à monſeigneur révélez le myſtère,
Et demandez pardon pour votre pauvre mère.
Dois-je croire, grand Dieu, ce que je lis ici!

JULIE.

Mon père vous l'atteſte, & vous écrit auſſi:
Les preuves de ce fait ſont jointes à ſa lettre;
Son frère en eſt chargé. Si vous voulez permettre
Qu'il ſe préſente à vous, il vous les remettra.
Ma mère eſt en préſence, & vous confirmera...

MATHURINE *pleurant.*

Oui, oui, voici ma fille, & Babet eſt la vôtre:
Je reprends celle-ci, vous devez garder l'autre.

Le MARQUIS.

O Ciel! vit-on jamais un tel événement,
Et mon bonheur va-t-il égaler mon tourment!
Quoi, c'eſt vous qui venez vous dégrader vous-même!

JULIE.

En vous rendant heureux, mon bonheur eſt extrême;
Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer
A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

Le MARQUIS *à Julie.*

Ta généroſité redouble ma ſurpriſe.
Se peut-il qu'à ton ſort tu ſois ſi-tôt ſoûmiſe!
Tu te perds de ſang froid en faiſant mon bonheur;
Je veux par mes bienfaits réparer ...

JULIE.

Monſeigneur,
Pardonnez à ma mère, & je ſuis trop heureuſe.

Le MARQUIS.

Je ne te croyois pas l'ame ſi vertueuſe:
Tu me fais ma leçon, & je t'en dois l'effet;
Oui, je veux de ta mère oublier le forfait,
Ne crains point pour ſes jours, ton attente eſt remplie.
Mais allons tous chercher ma nouvelle Julie:
A ſon nouvel état je veux la préparer,
Et ſuis impatient de le lui déclarer.

SCENE VIII.

Le MARQUIS, JULIE, MATHURINE, GUÉRAULT, BABET.

BABET *accourant d'un air effaré.*

AH! monſeigneur, de grace embraſſez ma défenſe,
Ou je vais eſſuyer la plus cruelle offenſe.

Le MARQUIS.

De qui donc!

BABET *courant à Mathurine.*

Ah! voici ma mère heureuſement.

Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

MATHURINE.

Eh pourquoi, mon enfant!

BABET.

Pourquoi! monſieur le Comte
Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

Le MARQUIS.

Eh comment, s'il vous plaît!

BABET.

Il prétend m'épouſer,
Et ne ſe borne pas à me le propoſer;
Parce que je réſiſte à ſon deſſein bizarre,
Il ſemble maintenant que ſon eſprit s'égare,
Ses tranſports vont plus loin qu'on ne peut le penſer,
Et d'un enlèvement il m'oſe menacer.

Le MARQUIS *en ſoûriant.*

D'un enlèvement!

BABET.

Oui. Ciel! je vous vois ſoûrire!
Et vous auſſi, je crois.

MATHURINE.

Et ce qu'on va te dire
Te fera rire auſſi.

BABET.

Moi, ma mère!

MATHURINE.

Oui, mon cœur.
Viens, de toute ta force embraſſe monſeigneur.

Le MARQUIS.

Le MARQUIS *l'embraſſant.*

Chère enfant, qu'en vos bras mon tranſport ſe déploie,
Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

SCENE DERNIE'RE.

Les ACTEURS PRE'CE'DENS, La MARQUISE, Le COMTE.

Le MARQUIS.

MON cher Comte, eſt-il vrai que vous aimez Babet!

Le COMTE.

Je l'aime éperdûment.

Le MARQUIS.

Mon bonheur eſt parfait.
Malgré vous, vous ferez revivre ma famille.

Le COMTE.

Comment!

Le MARQUIS.

En l'épouſant, vous épouſez ma fille.

Le COMTE.

Juſte Ciel!

La MARQUISE.

Vous ma fille!

BABET.

Aurois-je ce bonheur!

Le MARQUIS.

Oui, oui, ma chère enfant. Il vous faiſoit l'honneur
De s'abaiſſer pour vous; votre illuſtre naiſſance
Vous rend digne à préſent d'une illuſtre alliance.

BABET.

J'oſe encore en douter.

Le MARQUIS.

C'eſt ſans aucun ſujet;
Car vous êtes Julie.

JULIE *d'un air riant, paroiſſant tout-à-coup.*

Et moi je ſuis Babet.

La MARQUISE.

Vous, Babet! vous, ma fille! ah! cela peut-il être!

JULIE.

Madame, à cet habit vous pouvez me connoître;
C'eſt celui de Babet, par conſéquent le mien.
Je vous appartenois, je ne vous ſuis plus rien:
Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mère;
(en montrant Mathurine.)
Voici la véritable.

La MARQUISE.

Et qui!

JULIE.

Votre Fermière.

La MARQUISE.

Quoi Babet eſt ma fille! ah! puis-je le penſer!

Le MARQUIS.

Sans doute, & vous voyez que je puis l'embraſſer.

MATHURINE *à la Marquiſe.*

Pour vous dire le fin de ma friponnerie...

Le MARQUIS.

Paſſons ſur ſon récit. Voici notre Julie,
Que le Ciel équitable a remiſe en nos mains.
De ce que je vous dis, j'ai des garans certains;

Ainſi n'en doutez point. Elle embraſſoit ſon père,
Et je vous la remets pour embraſſer ſa mère.

La MARQUISE.

Viens, jouis dans mes bras de l'amour maternel.
O jour heureux ! o jour à jamais ſolemnel !

BABET.

Jour que je dois nommer le plus beau de ma vie.

Le COMTE.

Marquis, vous ſentez bien que mon ame eſt ravie.
Conſentez-vous, madame, à ma félicité !

La MARQUISE.

C'eſt ce que j'ai toûjours ardemment ſouhaité.

JULIE *à Babet.*

Je vous cède mon rôle, & vais jouer le vôtre :
Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une & l'autre ;
Avant que le myſtère eût été révélé,
Le naturel en nous avoit déjà parlé.

Le MARQUIS *à Julie.*

Babet, votre courage auſſi rare qu'inſigne,
Vous fait perdre un beau rang, mais il vous en rend digne.
A votre procédé je ſais ce que je dois,
Et vous ſerez ma fille une ſeconde fois.

La MARQUISE.

Et moi je veux toûjours lui tenir lieu de mère.

JULIE.

Vous me comblez tous deux.

Le MARQUIS *à Julie.*

Guérault a ſû vous plaire ;
Eſtes-vous mariés ! le fait eſt-il certain !

GUERAULT.

Le mariage eſt bon, quoiqu'un peu clandeſtin.

La MARQUISE.

Ils ſe ſont mariés !

Le MARQUIS.

Oui, Babet eſt ſa femme.

La MARQUISE.

Qu'entends-je !

GUERAULT.

Et maintenant monſieur vaut bien madame.

Le MARQUIS.

Jouiſſez avec nous de ce bienheureux jour,
Et laiſſons triompher la Nature & l'Amour.

PREMIE'RE LETTRE

A

M. TANEVOT.

EN vérité, Monſieur, vous m'étonnez : eſt-il poſſible qu'on repréſente les AMOURS DE RAGONDE ſur le théatre de l'Opéra, & que cette bagatelle y attire tout Paris ! j'en ſuis émerveillé, je vous l'avoue. Ce qui redouble ma ſurpriſe, c'eſt que quelques beaux eſprits oſent ſe vanter hautement d'être les Auteurs de ce petit Poëme lyrique : ſi peu de gloire ne valoit pas la peine de mentir. Mais, ſi vous m'avez étonné, Monſieur, je vais bien vous ſurprendre à mon tour : apprenez que c'eſt moi qui l'ai compoſé pour S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, & qui l'ai fait repréſenter à Sceaux, dans le mois de Décembre 1714. J'oſe même ajoûter que cette illuſtre Princeſſe l'honora de ſes applaudiſſemens, & je me flatte qu'elle n'a pas oublié que j'en ſuis l'Auteur, auſſi-bien que d'un autre Divertiſſement qui avoit précédé celui-ci le vingt-deuxième de Novembre de la même année, & qui étoit intitulé, LE MYSTÈRE, ou LES FESTES DE L'INCONNU. Ce furent deux eſpèces d'*impromptu ;* car, à meſure que je compoſois les vers, feu M. *Mouret* les mettoit en muſique avec une facilité merveilleuſe ; en ſorte

que le Poëte & le Muſicien ſembloient ſe diſputer à qui auroit plus tôt fini ſa tâche, pour ſatisfaire l'impatience d'une Princeſſe à qui nous ſouhaitions de donner des marques de notre zèle, & de l'ambition que nous avions tous deux de contribuer à ſes nobles amuſemens & d'y joindre le mérite de la diligence; mérite qui, dans ces ſortes d'occaſions, a beaucoup plus d'éclat & de ſuccès que la parfaite régularité d'un ouvrage qu'on a pris ſoin de méditer & de corriger long-temps. Auſſi le Public a-t-il dû ſentir que les vers & la muſique des *Amours de Ragonde* n'étoient pas la production d'un long travail: mais peut-être que cette eſpèce de négligence a je ne ſais quoi de facile & de naturel, qui a ſaiſi les Spectateurs; car ordinairement ce ne ſont pas les ouvrages les plus travaillés qui ont les plus grands ſuccès, & tout ce qui approche le plus de la Nature a preſque toûjours le bonheur de plaire: c'eſt à quoi principalement j'attribue le ſuccès de mon petit Opéra.

Tout négligé qu'il eſt néanmoins, il s'en faut bien que je donne mon ſuffrage à ce qu'on y a retranché ou ajoûté, ſans avoir eu la précaution de me conſulter. Je proteſte ſur-tout contre certaines petites maximes que je trouve dans l'exemplaire que vous venez de m'envoyer: ces fadeurs ne me vont point du tout; & pour vous convaincre que je n'y ai nulle part, je vous envoie l'ouvrage tel que je l'ai compoſé, & tel qu'il paroîtra dans le recueil de mes Poëſies diverſes.

LE MARIAGE
DE RAGONDE ET DE COLIN,
OU
LA VEILLE'E DE VILLAGE.

DIVERTISSEMENT.

ACTEURS.

RAGONDE, vieille payſanne.

COLETTE, fille de Ragonde.

MATHURINE, voiſine de Ragonde.

LUCAS, amant de Colette.

COLIN, jeune payſan aimé de Ragonde.

THIBAUT, Magiſter du village.

TROUPE de payſans & de payſannes qui danſent.

TROUPE de Lutins.

La Scène eſt dans le village de Sceaux.

LE MARIAGE
DE RAGONDE ET DE COLIN,
OU
LA VEILLE'E DE VILLAGE.
Divertiſſement en muſique.

PREMIER INTERME'DE.

LA VEILLE'E.

Tous les Acteurs & les Actrices, avec les Danſeurs & les Danſeuſes, ſont autour d'une table. Les Actrices & les Danſeuſes travaillent ; les unes filent à la quenouille, les autres au rouet ; quelques-unes tricotent des bas, &c.

RAGONDE.

ALLONS, mes enfans, à l'ouvrage :
Tandis que je travaillerons,
J'avons ici les garçons du village,
Qui vont nous divertir par d'aimables chanſons.

COLIN, LUCAS & THIBAUT.

Vraiment, j'en avons de nouvelles,
Que vous trouverez des plus belles.

LUCAS.

Notre Magiſter que voici
N'a jamais ſi bien réuſſi;
Il a plus d'eſprit, ce me ſemble,
Que tout notre village enſemble.

THIBAUT *gravement.*

Vous me rendez juſtice, en me traitant ainſi.

RAGONDE.

Et les airs ſont-ils beaux!

LUCAS.

Oui, pargué, je m'en pique;
Car c'eſt moi, Dieu marci,
Qui les ai tous mis en muſique.

THIBAUT.

Nous ſommes habitans de Sceaux;
Pour combler tous nos vœux, ce bonheur doit ſuffire.
Raſſemblons-nous ici pour chanter & pour rire;
L'été, nous danſerons à l'ombre des ormeaux.

Nous ſommes habitans de Sceaux;
Pour combler tous nos vœux, ce bonheur doit ſuffire.

RAGONDE.

Vous chanterez tous trois à votre tour;
Mais vos chanſons parlent-elles d'amour!
Je veux par-tout de la tendreſſe;
Sans cela, nargue des plaiſirs:
Et je ſens les mêmes deſirs

Que je ſentois dans ma verte jeuneſſe.

LUCAS & THIBAUT.

Tatigué, la belle vieilleſſe !

RAGONDE.

Vieilleſſe ! à moi, vieilleſſe ! o les impertinens !
Je ſuis un peu moins jeune que ma fille,
Mais je parois mille fois plus gentille.
J'ai la vivacité, j'ai tous les agrémens
Qu'on admiroit en moi dans mon jeune printemps :
Pour mes appas plus d'un Amant s'empreſſe.

LUCAS & THIBAUT.

Tatigué, la belle vieilleſſe !

RAGONDE.

Vieilleſſe ! à moi, vieilleſſe ! o les impertinens !
Allons, mes enfans, à l'ouvrage :
Tandis que je travaillerons,
J'avons ici les garçons du village,
Qui vont nous amuſer par d'aimables chanſons.

(Ritournelle.)

THIBAUT.

L'hiver qui commence ſon cours,
Nous fait quitter les champs & les bocages;
Nous attendons dans nos villages,
Que le zéphir ramène les beaux jours ;
Nous nous raſſemblons tous pendant la nuit obſcure.
Que ces momens ont de douceurs !
Tout nous porte au plaiſir, &, malgré la froidure,
L'Amour nous fait ſentir ſes plus vives ardeurs.

LUCAS.

Superbes habitans des villes,
Votre bonheur n'eſt point l'objet de nos deſirs;
L'abondance & l'éclat règnent dans vos plaiſirs.
Nos jeux ſont moins brillans, mais ils ſont plus tranquilles.

Air de muſette.

COLIN.

Accourez tous, jeunes garçons,
Venez auſſi, jeunes fillettes,
Ecoutez nos tendres chanſons,
Et danſons tous enſemble au ſon de nos muſettes;
De cet hiver faiſons un doux printemps,
L'Amour l'ordonne, & nous eſt favorable.
Quand on ſait au plaiſir donner tous les inſtans,
Toute ſaiſon eſt agréable.

RAGONDE.

Il chante mieux que vous mon aimable Colin,
Je lui veux attacher ce ruban de ma main.

COLIN.

Laiſſez; reprenez votre ouvrage.

RAGONDE.

Mon cher enfant, reçois cette faveur;
C'eſt un préſent de mariage.

COLIN.

Reprendre un époux à votre âge!

RAGONDE.

Oui, mon poupon; oui, mon cher cœur.
N'eſt-ce donc pas aſſez que trois mois de veuvage!
Je ne puis plus ſupporter ſes ennuis.

Voici le temps des longues nuits ;
Et, ſi bien-tôt je ne m'engage,
Mon honneur à la fin pourra faire naufrage.
Un plaiſir légitime eſt tout ce que je veux.

LUCAS, THIBAUT, MATHURINE.

Ragonde avec Colin, le charmant aſſemblage !

RAGONDE.

Que je nous aimerons ! que je ferons heureux !

LUCAS, THIBAUT, MATHURINE.

Ragonde avec Colin, le charmant aſſemblage !

RAGONDE.

Ah ! les jolis enfans que je ferons tous deux !
Embraſſe-moi.

COLIN.

Laiſſez ; reprenez votre ouvrage.

RAGONDE.

Je crois que tu m'aimeras bien.

COLIN.

Non, morgué, je n'en ferai rien.

ENSEMBLE.

RAGONDE. } Je crois que tu m'aimeras bien.
COLIN. } Non, morgué, je n'en ferai rien.

RAGONDE.

Tu fais le dégoûté ! mais vois comme je brille.
A qui donc en veux-tu ?

COLIN.

J'en veux à votre fille.

RAGONDE.

A ma fille ! merci de moi,

Je t'étranglerois avec elle,
Pluſtôt que de la voir mariée avec toi.
(tendrement.)
Veux-tu me voir mourir!

COLIN.

C'eſt une bagatelle.
Mourez, j'y conſens de bon cœur,
Pourvû que j'épouſe Colette.

RAGONDE.

C'eſt donc ainſi que l'on me traite!
Traître, tu ſentiras l'effet de ma fureur.
Veux-tu me voir mourir!

COLIN.

J'y conſens de bon cœur,
Pourvû que j'épouſe Colette.
(à Colette.)
Je crois que tu m'aimeras bien.

COLETTE.

Non, Colin, je n'en ferai rien.

ENSEMBLE.

COLIN. } Je crois que tu m'aimeras bien.
COLETTE. } Non, Colin, je n'en ferai rien.

MATHURINE. AIR.

Pargué, Colin, tu te moques du monde,
De refuſer dame Ragonde.
Elle eſt vieille, il eſt vrai, je ne l'ignorons pas;
Mais elle a des écus: & vivent les appas
Par qui la cuiſine ſe fonde!

Aga, quien, mon pauvre Colin,
Tu ſeras riche, & n'auras point d'ombrage.
Si tu prends jeune femme en ce ſiècle malin,
Bien-tôt tu verras le voiſin
Partager avec toi les ſoins de ton ménage.

RAGONDE.

Oui, traître, tu m'épouſeras,
Ou bien tu t'en repentiras.
Si tu prends une autre pour femme,
Je vais jeter un ſort ſur toi;
Et je te jure, ſur mon ame,
De te faire mourir, & de crainte, & d'effroi.

COLIN.

Me croyez-vous aſſez ſot pour vous croire?

MATHURINE.

Colin ſe rendra quelque jour.
Ne parlons plus de votre amour,
Et que chacun conte une hiſtoire.

LUCAS.

J'en ſais une, morgué, qui vous divartira.

RAGONDE.

Je vais en dire une charmante.

COLIN.

Ecoutez celle-ci, vous en ſerez contente.

RAGONDE.

Je m'en vais commencer, & Colin me ſuivra.

LUCAS.

Non, morgué.

COLIN.

C'eſt à moi ; paix.

RAGONDE.

La mienne eſt plaiſante.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

LUCAS. Climène, en ſon jeune printemps,
Danſoit un jour ſur la fougère ;
Elle agaçoit, devant ſa mère,
Un berger qui l'aimoit depuis aſſez long temps.

RAGONDE. Un jeune berger de vingt ans
Aimoit une jeune bergère ;
Mais il plaiſoit fort à la mère,
Qui vouloit l'épouſer en dépit de ſes dents.

COLIN. Une vieille avoit quatre dents
Qui branloient & ne tenoient guère ;
Elle vouloit être encor mère,
En épouſant par force un berger de vingt ans.

COLETTE.

Quoi parler tous enſemble ! eh ! bon Dieu, quelle honte !
Chacun, à votre tour, vous direz votre conte.

LUCAS *ſeul.*

Climène, en ſon jeune printemps,
Danſoit un jour ſur la fougère ;
Elle agaçoit, devant ſa mère,
Un berger qui l'aimoit depuis aſſez long temps.

La vieille ſe mit en colère ;
Il prit, pour l'adoucir, un ton doux, langoureux :

Elle

Elle l'aima, fit voir bien de l'or à ſes yeux,
Et d'amant de Climène il devint ſon beau-père.

RAGONDE *ſeule.*

Un jeune berger de vingt ans
Aimoit une jeune bergère;
Mais il plaiſoit fort à la mère,
Qui vouloit l'épouſer en dépit de ſes dents.

La bonne femme étoit ſorcière.
Pour punir le berger inſenſible à ſes feux,
Elle en fit un matou qui devint furieux,
Et ſe précipita du haut d'une gouttière.

COLIN.

Une vieille avoit quatre dents
Qui branloient & ne tenoient guère;
Elle vouloit être encor mère,
En épouſant par force un berger de vingt ans.

Il mépriſa cette mégère,
Elle voulut punir ce berger dédaigneux;
Mais lui, pour prévenir ſes deſſeins dangereux,
L'envoya ſoupirer au fond de la rivière.

RAGONDE.

Il ſuffit, je t'entends, & tu me connoîtras.

COLETTE *à Ragonde.*

J'avons, Lucas & moi, concerté la manière
Dont il faut vous venger; ne vous deſolez pas.

MATHURINE.

M'en croirez-vous ! laiſſons cette matière ;
Danſons, danſons, je ne ſaurions mieux faire.

CHŒUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

Danſons, danſons, je ne ſaurions mieux faire.

Ils danſent pluſieurs Entrées, & l'Intermède finit par une contre-danſe où tous les Acteurs & toutes les Actrices ſe mêlent.

Fin du premier Intermède.

SECOND INTERMEDE.

LES LUTINS.

SCENE PREMIERE.

Le MAGISTER, LUCAS.

LUCAS.

Oui, le petit traître d'Amour
Met tout en feu dans le village,
Il nous attaque nuit & jour,
Et veut que j'aimions à tout âge.
Ragonde, qui devroit ſe montrer la plus ſage,
Eſt folle de Colin, qui ne veut point l'aimer;
Pour Colette ſa fille il ſoupire ſans ceſſe,
Elle ſe rit de ſa tendreſſe;
Colette a ſû me plaire, & j'ai ſû la charmer.

Le MAGISTER.

Ah! quel charivari!

LUCAS.

Ce qui me deſeſpère,
C'eſt que Colette eſt fille de ſa mère.

Le MAGISTER.

Comment, eſt-elle folle auſſi!

LUCAS.

Non, elle eſt ſage, Dieu marci;

Mais, par un injuſte caprice,
Ragonde ne veut pas que je ſoyons heureux,
Si Colin ne conſent à contenter ſes vœux:
Voyez quelle injuſtice!
Ah! morgué, queu tempérament!
A ſoixante ans être encor tout de flamme!
C'eſt un enchantement.

Le MAGISTER.

Elle eſt amoureuſe, elle eſt femme,
Rien ne pourra guérir ce fol entêtement.
Tu ſais, dans ſes deſſeins, combien je m'intéreſſe.
Puiſque ſur ſon eſprit la raiſon ne peut rien,
Pour lui donner Colin il faut uſer d'adreſſe.

LUCAS.

M'y voilà réſolu, Colette le veut bien.
Heureuſement pour nous la nuit eſt fort obſcure:
Sous ce déguiſement affreux
Je prépare à Colin une triſte aventure.
Colette a feint tantôt de ſe rendre à ſes feux,
Lui jurant de venir le trouver en ces lieux,
Dès le moment que ſa mère endormie
Lui laiſſeroit le temps d'échapper à ſes yeux:
Colin, qui l'aime à la folie,
Va s'y rendre au plus tôt dans l'eſpoir d'être heureux.
J'ai mis dans notre intelligence
Quelques jeunes garçons déguiſés comme moi,
Et la vieille amoureuſe a conçû l'eſpérance
De s'aſſurer Colin par la crainte & l'effroi.
Vous nous ſeconderez.

Le MAGISTER.

Tu verras des merveilles.
Quand il s'agit de faire un tour malin,
Je ne plains point ni mes ſoins, ni mes veilles.

LUCAS.

Quelque bruit, ce me ſemble ; a frappé mes oreilles.
Retirons-nous, c'eſt l'amoureux Colin.

SCENE II.

COLIN *ſeul.*

JAMAIS la nuit ne fut ſi noire ;
Mais ſon obſcurité favoriſe mes vœux.
Colette va venir : que je ſerai joyeux !
Mon bonheur eſt ſi grand, que j'ai peine à le croire.
Hâte-toi de me rendre heureux,
Accours, mon aimable Colette,
La nuit nous cache aux regards curieux.
Que de momens perdus ! ah ! que je les regrette !
Et toi, vieille marâtre, objet trop odieux,
Qui veux faire adorer tes paupières vermeilles,
Ah ! puiſſe le ſommeil ſi bien fermer tes yeux,
Que jamais tu ne te réveilles !
(On entend une ſymphonie lugubre & des voix confuſes.)
J'entends un bruit affreux ; il redouble. Quels cris !
(Pluſieurs voix crient de loin d'un ton étouffé.)
Colin, Colin, Colin.

COLIN.

Je tremble, je friſſonne.

(Deux Lutins danſent, ou pluſtôt courent autour de lui, & ils lui ſoufflent dans le viſage.)

On court autour de moi, je n'entends plus perſonne.

(Pluſieurs voix ſur le ton marqué ci-deſſus.)

Colin, Colin, Colin.

(Deux autres Lutins danſent une Entrée auſſi fort vive, & lui donnent des coups de pied.)

COLIN.

Ah! ce ſont des Eſprits,
Fuyons. Je ne le puis, la force m'abandonne.
Hélas! je craignois que le jour
Ne vînt trop tôt chaſſer la nuit obſcure:
Que ne puis-je à préſent avancer ſon retour!
Maudite nuit! maudit amour!
Mais il faut que je me raſſure:
Peut-être on m'a joué ce tour,
Ou ma ſeule frayeur cauſe cette aventure.
Allons ferme, Colin, faiſons bonne figure.
J'ai ma lanterne, par bonheur,
Ouvrons-la. Je me ſens revenir le courage.
Par la mort, ſi quelqu'un oſe me faire peur,
Je lui déchirerai les yeux & le viſage.

(Deux Lutins entrent, l'un lui arrache ſa lanterne & éteint la lumière, l'autre lui donne un ſoufflet: le tout ſe fait en même temps.)

COLIN.

Je ſuis mort; au ſecours. Ne puis-je m'en aller!

(Deux autres Lutins viennent avec chacun un flambeau allumé, & s'oppoſent à ſa fuite, ſe préſentant toûjours devant lui, enſuite ils lui diſent:

Si tu ſors de ta place
Nous allons t'étrangler.

COLIN.

Je crois que le ſabat vient ici s'aſſembler.
Eh ! meſſieurs les Sorciers, je vous demande grace.

TROIS LUTINS.

Si tu ſors de ta place,
Nous allons t'étrangler.

(Pluſieurs Démons viennent danſer une Entrée, & par leurs geſtes augmentent ſa frayeur.)

TROIS LUTINS.

Nous courons par tout le monde
Pour tourmenter les humains :
Ils n'échappent de nos mains
Que par l'ordre de Ragonde.

PREMIER LUTIN.

Elle a ſur nous un pouvoir abſolu.

DEUXIE'ME LUTIN.

Juſqu'au fond des enfers ſa voix ſe fait entendre.

TROISIE'ME LUTIN.

Les Démons, les Sorciers, près d'elle vont ſe rendre,
Et font toutes les nuits ce qu'elle a réſolu.

CHŒUR DE LUTINS.

Vos ſecrets & votre puiſſance,
Ragonde, inſpirent le reſpect :
Miniſtres de votre vengeance,
Nous frémiſſons à votre aſpect.

(Entrée de pluſieurs Lutins & Démons qui menacent Colin, & qui enſuite le prennent & l'enlèvent.)

COLIN.

Au ſecours, on m'emporte :
Ragonde, hélas ! me laiſſez-vous périr ?

SCENE DERNIE'RE.

RAGONDE, COLIN, Le MAGISTER, LUCAS, TROUPE DE LUTINS ET DE DE'MONS.

RAGONDE.

EH bien, traître, veux-tu mourir,
Ou contenter l'ardeur qui me tranſporte!
Ces Lutins pour jamais vont ſe ſaiſir de toi,
Si tu ne me promets de me donner ta foi.

COLIN.

Ah! diſſipez mes cruelles alarmes,
Adorable Ragonde, & je ſuis tout à vous.
Oui, c'en eſt fait, je me livre à vos charmes,
Je fais de vous aimer mon bonheur le plus doux.

RAGONDE.

Mais il faut m'épouſer, c'eſt un point néceſſaire.

COLIN.

Me voilà ſoûmis à vos loix.
Je vous épouſerois cent fois,
Pluſtôt que d'attirer ſur moi votre colère.

RAGONDE.

Puiſque mon cher Colin ne ſonge qu'à me plaire;
Démons, rentrez dans les enfers;
Partez, Lutins, volez au bout de l'Univers.

Fin du ſecond Intermède.

TROISIE'ME

TROISIE'ME INTERME'DE.

LA NOCE ET LE CHARIVARI.

Marche de Payſans & de Payſannes. Lucas donne la main à Colette, & Ragonde couronnée de fleurs, & parée ridiculement, eſt conduite par Colin. Après que la marche eſt finie, le Magiſter dit ces paroles:

Le MAGISTER.

A la noce, à la noce, allons, accourez tous;
Rions, chantons, danſons, faiſons les fous.

CHŒUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

A la noce, à la noce, allons, accourez tous;
Rions, chantons, danſons, faiſons les fous.

Le MAGISTER.

Pour célébrer un double mariage
Nous aſſemblons tout le village.
Que Lucas eſt heureux! quels ſeront ſes plaiſirs!
Mais Colin va jouir d'un plus doux avantage:
Ragonde, objet de ſes ſoupirs,
Se livrera bien-tôt à ſes brûlans deſirs.
O nuit! viens achever ce charmant aſſemblage.

CHŒUR.

O nuit! viens achever ce charmant aſſemblage.
A la noce, à la noce, allons, accourez tous;
Rions, chantons, danſons, faiſons les fous.

LUCAS.

J'ai ſoupiré long-temps pour l'aimable Colette,

Colette ſoupiroit pour moi ;
J'étions amans, je vivois ſous ſa loi,
Et je goûtions tous deux une douceur parfaite.
Me voilà ſon époux, & ce lien charmant
L'oblige à m'obéir, c'eſt la loi du village.
Mais pour faire un bon mariage,
Colette & moi j'agiſſons prudemment :
Je voulons ignorer que je ſomm'en ménage,
Colette eſt ma maîtreſſe, & je ſuis ſon amant.

COLETTE.

Lucas, je t'en fais ma promeſſe,
Je ſerai toûjours ta maîtreſſe,
Tu ſeras mon amant, & non pas mon époux,
C'eſt le moyen de nous aimer ſans ceſſe.
Pour conſerver des noms ſi doux,
Ne ſois jamais querelleur ni jaloux,
Garde-toi de brûler d'une nouvelle flamme :
Si je m'en aperçois, je le dis entre nous,
Dès le moment je te traite en époux,
Et je deviens ta femme.

Le MAGISTER.

Chantons, chantons enſemble, & que l'écho répète,
Vive Lucas, vive Colette ;
Ils ont trouvé tous deux
Le ſecret d'être heureux.

CHŒUR.

Chantons, chantons enſemble, & que l'écho répète,
Vive Lucas, vive Colette ;
Ils ont trouvé tous deux
Le ſecret d'être heureux.

PREMIE'RE ENTRE'E.

Le MAGISTER.

CE n'eſt que dans notre village,
Ce n'eſt que dans ce beau ſéjour
Qu'on trouve le ſecret d'être heureux en ménage :
Ailleurs, quand on s'engage,
Le jour du mariage
A peine eſt-il un heureux jour.

CHŒUR.

Chantons, chantons enſemble, & que l'écho répète,
Vive Lucas, vive Colette ;
Ils ont trouvé tous deux
Le ſecret d'être heureux.

SECONDE ENTRE'E.

RAGONDE *à Colin.*

ON chante Lucas & Colette,
Et l'on ne parle point de nous !

CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux,
Goûtez une douceur parfaite.

COLIN *en pleurant.*

Quelle douceur, hélas !

LUCAS.

Quoi, Colin, tu verſes des larmes
Dans ce moment pour toi ſi plein de charmes !

COLIN.

Je ne pleurerois pas
Si Lucas étoit à ma place,
Et ſi j'étois à celle de Lucas.

RAGONDE.

Quoi, même après l'hymen, tu me mépriſeras!

COLIN.

Que voulez-vous donc que je faſſe!
Je ne pleurerois pas
Si Lucas étoit à ma place,
Et ſi j'étois à celle de Lucas.

RAGONDE.

Tu dois oublier Colette,
Elle eſt jeune, elle eſt folette,
Elle pourroit trahir tes feux;
Mais avec moi tu ſeras plus heureux,
Je ne ſerai volage ni coquette:
Tu peux compter ſur ma fidélité,
Pour tout autre que toi tu me verras cruelle.

COLIN.

Eh! qui diable ſeroit tenté
De vous rendre infidelle!

RAGONDE.

Merci de moi,
Me traiter de la ſorte
Après m'avoir donné ta foi!
La fureur me tranſporte.
Démons, Lutins, Sorciers, accourez me venger
D'un mari qui veut m'outrager.

COLIN *ſe jetant à ſes pieds.*

Pardon, ma chère épouſe,

Mon amour pour Colette expire à vos genoux.

RAGONDE.

Garde-toi bien de me rendre jalouſe,
Et ſonge à t'acquitter des devoirs d'un époux.

(Tous les Payſans & Payſannes qui avoient diſparu pendant le dialogue de Ragonde & de Colin, viennent avec les inſtrumens propres pour un Charivari.)

Le MAGISTER.

Que l'on chante par tout le monde
Le bonheur de Colin, les plaiſirs de Ragonde.

CHŒUR.

Que l'on chante par tout le monde
Le bonheur de Colin, les plaiſirs de Ragonde.

Le MAGISTER.

Son cœur ſenſible à ſoixante ans
Reſſent les feux les plus ardens :
Pour contenter ſa flamme,
La bonne femme
Prend un jeune mari,
Charivari, charivari, charivari.

CHŒUR.

Charivari, charivari, charivari.

LUCAS.

Pour éviter la diſgrace ordinaire,
Colin, délicat & jaloux,
Ne veut point devenir l'époux
D'une jeune bergère :
Colette eſt à ſes yeux moins belle que ſa mère.
Suivez, jeunes garçons, l'exemple que voici,
Charivari, charivari, charivari.

CHŒUR.

Charivari, charivari, charivari.

LUCAS, Le MAGISTER, RAGONDE.

Que l'on chante par tout le monde
Le bonheur de Colin, les plaiſirs de Ragonde.

Le MAGISTER.

Vive la bonne femme & le jeune mari,
Charivari, charivari, charivari.

CHŒUR.

Vive la bonne femme & le jeune mari,
Charivari, charivari, charivari.

(On danſe, & l'Intermède finit par la même marche qui l'a commencé, & par un charivari.)

Fin du troiſième Intermède.

[Vous venez de lire le Ballet des *Amours de Ragonde*, tel que je l'ai compoſé.

Voici préſentement les *Fêtes de l'Inconnu*, qui ſont d'un ton bien plus ſérieux, & qu'on peut regarder comme une eſpèce de Paſtorale.

Le Dieu du myſtère y préſide d'abord, parce que la perſonne qui donnoit cette fête à Madame la Ducheſſe du Maine, ſouhaitoit extrêmement de n'être point connue, & qu'il n'y avoit que moi qui fût dans la confidence; c'eſt pourquoi je m'aviſai d'introduire HARPOCRATE, le Dieu du ſilence, pour en faire l'ordonnateur de la fête, qui ne manqua pas d'avoir un très-grand ſuccès, que l'on doit beaucoup plus attribuer à l'air myſtérieux dont elle fut donnée, qu'au mérite de l'ouvrage.]

LES FESTES DE L'INCONNU.

DIVERTISSEMENT.

Pour S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.

Donné à Sceaux le Jeudi 22 Novembre 1714.

ACTEURS.

LE MYSTE'RE.

CE'RE'S.

ASTRE'E.

AGLAURE.

CYDIPPE.

TYRCIS.

LYCIDAS.

UN LABOUREUR.

UN MOISSONNEUR.

LES SUIVANS du Myſtère.

TROUPE de Bergers & de Bergères.

La Scène eſt dans le Château de Sceaux.

LES FESTES DE L'INCONNU.

Divertiſſement en muſique.

PREMIER INTERMÉDE,

Qui ſert de Prologue.

Le MYSTÉRE, DEUX SUIVANS.

Le MYSTÉRE.

LE Dieu du jour eſt deſcendu ſous l'onde,
Le Sommeil en tous lieux a verſé ſes pavots :
Tandis que l'Univers goûte un profond repos,
C'eſt au Dieu du myſtère à régner dans le monde.

PREMIER SUIVANT.

Où ſommes-nous ! quel important projet
Vous a conduit ici pendant la nuit obſcure !
Ne pourrons-nous apprendre ce ſecret !
Le cacher plus long-temps, c'eſt nous faire une injure.

Le MYSTÈRE.

Non, je ne prétends point vous cacher mes deſſeins :
Tous deux confidens du Myſtère,
Vous poſſédez cet art ſi ſalutaire
Et ſi peu connu des humains ;
C'eſt l'art de ſavoir tout, & de ſavoir le taire.
Vous êtes dans ce beau ſéjour
Où les mortels & les dieux chaque jour
S'empreſſent d'admirer l'auguſte LUDOVISE :
J'y viens auſſi pour lui faire ma cour ;
Secondez-moi, l'inſtant nous favoriſe.

DEUXIÈME SUIVANT.

Avez-vous pû former cette entrepriſe !
Vous vous livrez à des ſoins ſuperflus,
Et le Myſtère eſt inutile
Dans un ſéjour que les Vertus
Et l'Innocence ont choiſi pour aſyle.

Le MYSTÈRE.

Ma préſence devient néceſſaire en ces lieux,
Et j'y vais ordonner une fête nouvelle.

PREMIER SUIVANT.

Pour faire éclater votre zèle,
Vous deviez y conduire & les Ris & les Jeux.

Le MYSTÈRE.

Ils vont ſuivre mes pas & s'offrir à nos yeux.

DEUXIÈME SUIVANT.

Mais que dois-je augurer d'un ſi profond ſilence !
Je ne vois point ici cette magnificence,

Ces ſuperbes apprêts, ces ſpectacles charmans,
Qui rendent les nuits plus brillantes *
Que les plus beaux jours du printemps.

LE MYSTE'RE.

Ces fêtes ſont trop éclatantes;
On y veut rappeler cette ſimplicité,
Leur unique ornement, quand on les fit éclorre.

PREMIER SUIVANT.

Sans pompe & ſans éclat plairont-elles encore?

LE MYSTE'RE.

Un Inconnu s'en eſt flatté.
Pour charmer le bon goût, il n'eſt pas néceſſaire
De recourir à tant d'éclat;
Souvent un plaiſir ſimple, innocent, délicat,
Eſt plus propre à le ſatisfaire.
L'Inconnu qui m'emploie, a formé cet eſpoir.

PREMIER SUIVANT.

Je crains qu'il ne s'en faſſe accroire.

LE MYSTE'RE.

Pour ne point haſarder ſa gloire,
Il a recours à mon pouvoir.

DEUXIE'ME SUIVANT.

Ne pouvons-nous ſavoir ſon nom & ſa naiſſance?

LE MYSTE'RE.

(Tous les ſuivans du Myſtère entrent, & il leur dit tout bas le nom de l'Inconnu.)

E'coutez tous... vous ſavez nos ſecrets;
Qu'ils ſoient enſevelis dans un profond ſilence.

* *On appeloit ces Fêtes de Sceaux,* LES GRANDES NUITS, *parce qu'elles ſe donnoient pendant la nuit.*

LES DEUX SUIVANS.

Vous pouvez être ſûr que nous ſerons diſcrets.

Le MYSTE'RE *à tous ſes ſuivans.*

Secondez mes ſoins & mon zèle,
O vous qui poſſédez mon art myſtérieux;
Commencez avec moi cette fête nouvelle,
Et cachons l'Inconnu qui la donne en ces lieux.

PREMIE'RE ENTRE'E.

DEUX SUIVANS *forment l'Entrée.*

PREMIER SUIVANT.

TOUT réuſſit par le Myſtère:
Par ſon ſecours mille guerriers
Ont plus moiſſonné de lauriers
Que par la valeur téméraire:
Un amant ſubtil & diſcret,
Un Miniſtre prudent qui cache ſon ſecret,
Ont rarement un ſort contraire;
Tout réuſſit par le Myſtère.

SECONDE ENTRE'E.

DEUXIE'ME SUIVANT.

SANS le Myſtère il n'eſt rien d'agréable.
Lorſqu'en dépit d'un jaloux curieux,
On aime un objet adorable

Qui d'un regard tendre & myſtérieux
Promet un retour favorable,
Tous les inſtans ſont doux & précieux;
Mais la Beauté la plus aimable,
Que ſans trouble & ſans crainte on voit à chaque inſtant,
Malgré tous ſes appas rend l'amour languiſſant:
Sans le Myſtère il n'eſt rien d'agréable.

TROISIE'ME ENTRE'E.

LE MYSTE'RE ET LES DEUX SUIVANS.

TENDRES amans, qui ſoupirez
Des rigueurs de vos inhumaines,
Aimez conſtamment, eſpérez
L'heureux inſtant qui finira vos peines:
Mais quand l'Amour comblera vos deſirs,
Cachez votre bonheur, & tâchez de vous taire;
Ce Dieu veut toûjours du myſtère,
Et les plaiſirs ſecrets ſont les plus doux plaiſirs.

(Tous les Danſeurs forment une Entrée. Un des ſuivans du Myſtère repréſente l'Inconnu; deux autres ſuivans repréſentent les curieux qui veulent le connoître, & les autres ſuivans s'oppoſent à leur curioſité; ce qui fait une danſe dans le goût des Pantomimes, & finit le premier Intermède.)

Fin du premier Intermède.

DEUXIE'ME INTERME'DE.

ASTRE'E, AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE.

QUEL ſujet vous oblige à deſcendre des Cieux!
Déeſſe, daignez nous le dire:
Va-t-on revoir ce ſiècle heureux
Où les premiers mortels vivoient ſous votre empire?

ASTRE'E.

Non; pour leurs ſucceſſeurs il n'auroit point d'attraits:
Aſtrée a pour jamais abandonné la Terre.

AGLAURE.

La paix les a ſauvés des horreurs de la guerre;
Joignez votre préſence à ſes nouveaux bienfaits.
Quoi, n'eſt-il plus permis de former l'eſpérance
De voir encor régner l'innocence & la paix!

ASTRE'E.

Nymphes, n'eſpérez pas que jamais ma préſence
Ramène les humains ſous mes paiſibles loix:
J'ai beau les appeler, ils ſont ſourds à ma voix,
Et ne m'ont oppoſé que trop de réſiſtance.

CYDIPPE.

Eh pourquoi quittez-vous le céleſte ſéjour,
S'ils n'ont pas mérité cette faveur nouvelle!

ASTRE'E.

C'eſt LUDOVISE qui m'appelle.

Au milieu des plaiſirs de ſa brillante Cour,
Souvent cette auguſte mortelle
Deſire l'aimable retour
Du ſiècle fortuné, dont l'image fidèle
Enchante les cœurs vertueux:
Je vais en offrir à ſes yeux
Une peinture naturelle;
Ce ſera le parfait modèle
Des plaiſirs ſimples, innocens,
Qui feront deſormais ſes doux amuſemens.

O vous, qui me rendez de ſincères hommages,
Et qui chériſſez mes bienfaits,
Quittez vos hameaux, vos bocages,
Reſte innocent de mes premiers ſujets.

Jeunes Bergers, tendres Bergères,
Venez dans ces beaux lieux ſeconder mes deſirs;
Chantez, chantez vos jeux & vos plaiſirs,
Et mêlez vos concerts à vos danſes légères.

(Aſtrée, Aglaure & Cydippe rediſent enſemble ces quatre derniers vers; après quoi les Bergers & les Bergères paroiſſent.)

MARCHE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

UN BERGER.

Dans nos champs & ſur nos côteaux,
Les plaiſirs nous ſuivent ſans ceſſe.
Nous n'avons pour toute richeſſe,
Que nos chiens & nos troupeaux.

Ces biens ont pour nous tant de charmes,
Que nous ne formons point d'inutiles deſirs;
Et nous n'aurions jamais de craintes ni d'alarmes,
Si l'Amour quelquefois ne troubloit nos plaiſirs.

PREMIE'RE ENTRE'E.

UN AUTRE BERGER *chante l'air ſuivant, acccompagné d'une muſette.*

DANS mon jeune printemps, je vis la belle Anette
Aſſiſe au bord d'un clair ruiſſeau:
Je me mis auprès d'elle, & laiſſai mon troupeau,
Pour chanter ſes appas ſur ma tendre muſette.
Elle fut ſenſible à mes chants,
Et me promit de n'être point cruelle.
Je ſuis heureux depuis ce temps;
J'aime toûjours Anette, Anette m'eſt fidèle.

SECONDE ENTRE'E.

E'GLOGUE chantée par deux Bergers.

TYRCIS, LYCIDAS.

TYRCIS.

JE veux chanter mon aimable Philis.

LYCIDAS.

Je veux chanter ma charmante Climène.

TYRCIS.

Elle n'a pour mes feux que rigueurs & mépris.

LYCIDAS.

LYCIDAS.

Elle eſt inſenſible à ma peine.

TYRCIS.

Malgré les maux dont m'accable l'Amour,
J'aimerois mieux mourir que de briſer ma chaîne.

LYCIDAS.

Je meurs pour ma belle inhumaine,
Et mon tourment m'eſt plus cher que le jour.

TYRCIS.

Rien n'eſt ſi brillant que l'Aurore,
Lorſqu'elle vient ouvrir la barrière des Cieux.
Ma Philis eſt plus belle encore.

LYCIDAS.

La mère des Amours ſut charmer tous les Dieux,
Quand l'onde mit au jour cette beauté naiſſante.
Climène eſt encor plus charmante.

TYRCIS.

Je ſuis ſoûmis à votre loi,
Aimable & cruelle bergère,
Et demain vous aurez la brebis la plus chère.

LYCIDAS.

Je ſuis tout à l'Amour, je ne ſuis plus à moi.
Pour vous marquer, Climène, une flamme parfaite,
Je vous donne aujourd'hui mes chiens & ma houlette.

ENSEMBLE.

Amour, doux tyran de nos cœurs,
Languirons-nous toûjours ſous le poids de nos chaînes?
Fidèles & conſtans, nous reſſentons tes peines;
Fais-nous goûter enfin tes charmantes douceurs.

ENTRÉE

D'une Bergère & d'un Berger.

AGLAURE.

AU bon vieux temps de l'innocence,
Les diſcours n'étoient point trompeurs ;
On pouvoit lire dans les cœurs,
Et l'on jugeoit ſur l'apparence.

On balançoit à faire un choix,
Pour ne tomber jamais dans l'inconſtance ;
On rougiſſoit d'aimer plus d'une fois,
Et l'Amour & l'Hymen étoient d'intelligence.

CYDIPPE.

De ce bon temps & de nos jours,
Voici quelle eſt la différence :
On ne peut plus juger ſur l'apparence,
On fait gloire de l'inconſtance,
L'hymen eſt le tombeau des plus tendres amours.

CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

Dans nos hameaux, dans nos bocages,
Suivons les loix du bon vieux temps ;
Ne ſoyons trompeurs ni volages,
Faiſons tous nos plaiſirs des plaiſirs innocens
Que l'on goûte à tous les inſtans
Dans nos hameaux, dans nos bocages.

Ils danſent tous en rond, & finiſſent l'Intermède.

TROISIE'ME INTERME'DE.

CE'RE'S, Un LABOUREUR, Un MOISSONNEUR.

Le LABOUREUR.

EN quels lieux nous conduiſez-vous!
Ce ſuperbe palais ne fut point fait pour nous :
Dans ces demeures magnifiques,
Vous nous voyez étonnés, éperdus ;
Mais, pour l'éclat qui s'offre à nos regards confus,
Nous ne changerions pas nos cabanes ruſtiques.

CE'RE'S.

Ne ſoyez point ſurpris de vous voir en ces lieux ;
Et que chacun de vous s'empreſſe
A divertir une auguſte Princeſſe,
Qui ſe fait révérer des mortels & des Dieux.

Le MOISSONNEUR.

Eh ! pouvons-nous aſpirer à lui plaire!
Tout notre art ſe réduit à fendre des ſillons,
A ſemer nos guérêts, à cueillir nos moiſſons.
Vous nous avez appris cet art ſi néceſſaire,
C'eſt le ſeul que nous poſſédons.

Le LABOUREUR.

Les plaines, les côteaux, les vallons, les montagnes ;
Produiſent par nos ſoins mille dons précieux ;

Mais nous ignorons tous, dans nos riches campagnes,
L'art de plaire aux mortels qui comptent pour ayeux,
Et les Monarques, & les Dieux.

CERES.

Ne craignez pas qu'on vous mépriſe
Dans ce Palais dont la beauté,
L'éclat & l'ornement cauſent votre ſurpriſe :
La candeur, la ſincérité,
Ont des charmes pour LUDOVISE.
Venez tous, ne me quittez pas.

Le LABOUREUR & Le MOISSONNEUR.

Puiſque vous l'ordonnez, nous marchons ſur vos pas.

MARCHE DE LABOUREURS, DE MOISSONNEURS ET DE MOISSONNEUSES.

CERES *adreſſe ces mots à la Princeſſe.*

Des habitans du céleſte ſéjour,
On voit en vous une parfaite image :
Ils ont quitté les Cieux pour venir tour à tour
Vous rendre un éclatant hommage.

Recevez le mien en ce jour,
Mon cortège eſt peu magnifique,
Et je n'offre à vos yeux, dans votre aimable Cour,
Que les jeux innocens d'une troupe ruſtique.

Pour vos amuſemens, c'eſt tout ce que je puis.
Jetez ſur nous des yeux propices,
Et daignez aujourd'hui recevoir les prémices

De nos moiſſons & de nos fruits.

(Ils viennent tous, en danſant, mettre aux pieds de la Princeſſe, les uns de petites gerbes de blé, & les autres des corbeilles pleines de fruits & couronnées de roſes.)

(On danſe pluſieurs Entrées.)

Un LABOUREUR.

Avant que le printemps ramène la verdure,
Nous diſpoſons la terre à nous offrir ſes dons.

AUTRE LABOUREUR.

Si-tôt que le zéphir ranime la Nature,
Il nous promet d'amples moiſſons.

Le MOISSONNEUR.

L'Eté comble notre eſpérance :
On nous voit, pleins d'ardeur, dépouiller les ſillons,
Et recueillir une heureuſe abondance.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Mais quand l'Hiver vient déſoler nos champs,
Et de ſes noirs frimats couvrir toute la terre,
Dans un profond repos nous paſſons notre temps,
Et nous buvons tous enſemble à plein verre.

Entrée générale, qui finit le Divertiſſement.

LA FESTE
DE
LA NYMPHE LUTE'CE.

DIVERTISSEMENT.

Pour S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.

ACTEURS.

LA NYMPHE LUTE'CE.

UN DE'PUTE' DE LA VILLE.

L'ORDONNATEUR.

SUITE DE LA NYMPHE.

SUITE DE L'ORDONNATEUR.

CHŒUR.

UN VIEILLARD.

UNE VIEILLE.

LA NYMPHE DE SCEAUX.

La Scène eſt à Paris.

LA FESTE
DE
LA NYMPHE LUTE'CE.
Divertiſſement en muſique.

SCENE PREMIE'RE.

La NYMPHE LUTE'CE *à S. A. S.*

QUOI vous vous préparez à ſortir de ces lieux!
Arrêtez, auguſte Princeſſe,
Daignez ſur moi jeter les yeux,
Et combler les deſirs de la Nymphe Lutèce.
On vient avec ardeur des plus lointains climats,
Pour admirer l'éclat de ma ſuperbe ville;
Mais tant d'honneurs ont pour moi peu d'appas;
Et je jouis d'une gloire ſtérile,
Lorſque dans ce ſéjour je ne vous retiens pas.
Ah! que n'a-t-il de quoi vous plaire!
Vous en ſeriez le plus bel ornement,
Je n'aurois plus de vœux à faire,

Et le bruit de mon nom croîtroit inceſſamment.
Quelle honte pour moi, Princeſſe,
Si pour vous retenir, mon zèle envain s'empreſſe!

SCENE II.

La NYMPHE LUTE'CE, Un DE'PUTE' DE LA VILLE.

Le DE'PUTE'.

NYMPHE, je viens me joindre à vous,
Et ſeconder votre entrepriſe.
Si nous pouvons fléchir l'AUGUSTE LUDOVISE,
De tous vos habitans que le ſort ſera doux!
Pour vous offrir leur tendre hommage,
Ils m'ont tous envoyé vers ce Palais charmant;
Princeſſe, répondez à leur empreſſement.
Les Dieux, dont vous êtes l'image,
Des mortels exaucent les vœux,
Quand les cœurs les portent vers eux.
De nos cœurs, en ce jour, écoutez le langage;
Ils ſe donnent à vous, daignez les recevoir,
Et laiſſez-nous jouir du charmant avantage
De vous aimer & de vous voir.

La NYMPHE.

De votre ayeul comblé de gloire,
L'Univers attentif admiroit autrefois
Les célèbres exploits,
Et nous honorerons à jamais ſa mémoire.

Le DE'PUTE'.

Vous avez ſes vertus, ſon eſprit & ſon cœur;
Il aimoit ce ſéjour, il en goûtoit les charmes.
Quand vous voulez partir, vous voyez nos alarmes:
Par vos bontés pour nous, imitez ce vainqueur.

La NYMPHE & Le DE'PUTE'.

A nos tendres reſpects Ludoviſe eſt ſenſible;
Elle accepte nos cœurs, elle exauce nos vœux:
Efforçons-nous, s'il eſt poſſible,
A mériter un bien ſi précieux.

SCENE III.

La NYMPHE LUTE'CE, Le DE'PUTE', L'ORDONNATEUR.

On entend une Symphonie fort vive & fort gaie.

La NYMPHE.

QUEL bruit interrompt de ces lieux
Le ſilence paiſible!

L'ORDONNATEUR.

On vient de vous offrir l'hommage de nos cœurs,
Et moi, pour vos plaiſirs, je ferai cent miracles.
Je ſuis l'Ordonnateur des Jeux & des Spectacles,
Et les nôtres pour vous auront mille douceurs.
Vous verrez ſur la ſcène,
De nos anciens Héros les ſurprenans exploits,
Et la tragique Melpomène

Y verſera le ſang des Princes & des Rois.
Ici, la riante Thalie
Se raille plaiſamment des modes & des mœurs,
Et ſa fine plaiſanterie
Corrige & divertit de nombreux ſpectateurs.

TOUS TROIS.

Que d'efforts deſormais l'une & l'autre vont faire,
Pour vous amuſer & vous plaire!

La NYMPHE.

Dans un Palais ſuperbe & ſomptueux *,
Qu'habitent les neuf Sœurs & le Dieu du Parnaſſe,
Vous entendrez des ſons plus gracieux
Que les tendres accords du Chantre de la Thrace.

L'ORDONNATEUR.

Vous y verrez des Héros langoureux
Jurer des flammes éternelles,
Neptune, Jupiter, & tous les autres Dieux
Soupirer tendrement pour des beautés mortelles.

Le DE'PUTE'.

Vous y verrez cent prodiges divers,
Le Palais éclatant du maître du tonnerre,
Le noir ſéjour du tyran des enfers,
Les charmes de la paix, les horreurs de la guerre,
Des campagnes, des prés, des fleuves & des mers.

L'ORDONNATEUR.

De nouveaux Céladons, dans un ſombre bocage,
Y mêleront leur voix au murmure des eaux;
Et pour rimer avec les clairs ruiſſeaux,

* *La Salle de l'Opéra.*

Vous entendrez mille petits oiſeaux,
Accorder leur tendre ramage
Au doux ſon des chalumeaux.

TOUS TROIS.

Que de charmes!
Que d'alarmes!
Que de ſoupirs!
Que de deſirs!
Que de tourmens! que de peines!
Que de conſtance dans les chaînes!

L'ORDONNATEUR.

Enfin nos lyriques Auteurs
E'puiſeront pour vous Phœbus & les neuf Sœurs.

Le DE'PUTE'.

D'autres amuſemens que la ſaiſon préſente,
Bien loin de tromper votre attente,
Vous feront bien-tôt voir que ces aimables lieux
Sont le digne ſéjour des Héros & des Dieux.

La NYMPHE.

Toute ma ſuite s'apprête
A vous donner une agréable fête;
Ce n'eſt qu'un ſimple eſſai des Spectacles charmans
Que nous vous préparons pour vos amuſemens.

L'ORDONNATEUR.

Ma ſuite va ſe joindre à la troupe galante
Qu'appelle en ce Palais cette Nymphe brillante.

SCENE IV.

Marche de la ſuite de la Nymphe Lutèce, & de celle de l'Ordonnateur. La ſuite de la Nymphe entre par une porte du ſalon, & celle de l'Ordonnateur par l'autre porte qui y fait face. Après que la marche eſt finie, le Chœur dit:

CHŒUR.

O l'heureux jour! o l'heureux jour!
Gardons-en à jamais l'agréable mémoire.
LUDOVISE avec nous habite ce ſéjour:
Chantons notre bonheur, célébrons notre gloire.

PREMIERE ENTREE.

UNE NYMPHE.

AIMABLES Jeux, ſecondez-nous;
Accourez, brillante Jeuneſſe;
Tendres Amours, raſſemblez-vous;
Suivons toûjours cette auguſte Princeſſe.
Puiſſe-t-elle en ces lieux goûter mille douceurs!
Qu'en dépit de l'hiver Zéphire anime Flore,
Et qu'on chante avec nous, du couchant à l'aurore,
L'auguſte LUDOVISE eſt la Reine des cœurs.

CHŒUR.

L'auguſte LUDOVISE eſt la Reine des cœurs.

DEUXIE'ME ENTRE'E.

UN VIEILLARD.

Sous le fardeau des ans je plie & je ſuccombe;
J'irai bien-tôt rejoindre mes ayeux,
Et mon centième hiver me conduit ſous la tombe.
Mais, puiſqu'enfin j'ai pû me traîner en ces lieux,
Je quitte ſans regret ma nombreuſe famille,
Je ne crains plus qu'on me ferme les yeux;
J'ai vû du Grand CONDÉ l'auguſte & digne fille.

ENTRE'E D'UN VIEILLARD ET D'UNE VIEILLE.

(On entend une ſymphonie vive, ce qui marque la colère de la Nymphe de Sceaux, qui arrive dans ce moment pour interrompre la Fête.)

SCENE V.

LA NYMPHE DE SCEAUX,

& les Acteurs de la Scène précédente.

La NYMPHE DE SCEAUX *à la Princeſſe.*

Quoi vous vous laiſſez éblouir!
Se peut-il qu'en ces lieux vous trouviez quelques charmes!
Verrez-vous ſans pitié mes cruelles alarmes!
Mon éclat, mes honneurs, vont-ils s'évanouir!
J'ai caché ma douleur profonde,
Quand vous avez quitté mon aimable ſéjour
Pour aller voir le plus grand Roi du monde:
Je vous vois ſans regret dans ſa brillante Cour;

Mais je ne puis ſouffrir que la Nymphe Lutèce
Deſormais l'emporte ſur moi.
Quittez, quittez ces lieux, adorable Princeſſe,
Et diſſipez enfin mon trouble & mon effroi.

La NYMPHE LUTÉCE.

Nous ne prétendons pas vous ravir l'avantage
Dont vous jouiſſiez avant nous;
Mais ſouffrez du moins un partage
Qui n'a rien de honteux pour vous.
Songez, Nymphe de Sceaux, que je ſuis votre égale;
Que ma ſuperbe ville eſt le ſéjour des Rois,
Qu'ils m'ont ſouvent honoré de leur choix,
Et qu'en moi vous avez une digne rivale.

La NYMPHE DE SCEAUX.

Je veux bien avec vous partager mes honneurs:
J'approuve vos deſirs, & je les favoriſe.
Uniſſons nos ſoins & nos cœurs,
Pour amuſer l'auguſte LUDOVISE.

ENSEMBLE.

Uniſſons nos ſoins & nos cœurs,
Pour amuſer l'auguſte LUDOVISE.

CHŒUR.

O l'heureux jour! o l'heureux jour!
Gardons-en à jamais l'agréable mémoire.
LUDOVISE avec nous habite ce ſéjour:
Chantons notre bonheur, célébrons notre gloire.

On danſe une Entrée générale, qui finit le Divertiſſement.

Fin du troiſième Volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due